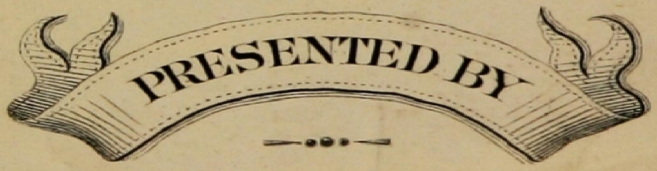
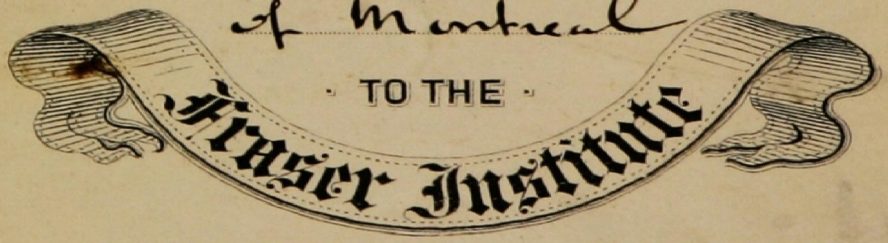
C 57-9



The Mercantile Library
Association
of Montreal



C 57-9

1439

MÉLANGES POLITIQUES

RELATIFS AUX

ÉVÉNEMENS CONTEMPORAINS.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER, RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

MÉLANGES
POLITIQUES ET HISTORIQUES
RELATIFS
AUX ÉVÉNEMENS
CONTEMPORAINS,

PAR

MM. BENJAMIN-CONSTANT, GANILH, DE PRADT,
ET AUTRES PUBLICISTES CÉLÈBRES.

TOME SECOND.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE AMÉRICAINE.
1829.

DES PROGRÈS
DU
GOUVERNEMENT
REPRÉSENTATIF
EN FRANCE.

SESSION DE 1817.

ARTICLE PREMIER.

Nous avons publié quelques observations sur les préliminaires de la session qui vient de s'ouvrir. Ce travail nous a conduit naturellement à nous occuper des actes qui la remplissent, sous le rapport de leur conformité avec le gouvernement qui s'établit parmi nous. Sa marche et ses progrès offrent à l'observateur l'intérêt que présente l'enfance dans ses développemens successifs, lorsque les espérances et les craintes attachées au jeune âge tiennent l'esprit suspendu et comme partagé

439

entre elles, lorsque l'œil, suivant les progrès que chaque jour porte avec lui, voit le tendre bourgeon percer son enveloppe, les fruits succéder au feuillage, et l'œuvre de la nature s'accomplir en parcourant tous les degrés marqués par elle pour arriver à la maturité. Ainsi, en est-il parmi nous du gouvernement représentatif. Il ne fait que de naître. En lui tout est neuf, hommes et choses (1). C'est pour la première fois qu'il apparaît en France, depuis la fondation de la monarchie : c'est pour la troisième, depuis la charte, qu'il est mis en jeu

---

(1) Nous n'avons pas l'honneur d'être du petit nombre de ces écrivains hâtifs qui, à l'aurore de chaque institution, à chaque mouvement du gouvernement, crient, depuis vingt-cinq ans, *au miracle* et *à l'immortalité!* Cette clameur dure encore. Toute nouvelle institution a été saluée, dans son berceau, des mêmes salves d'admiration et pourvue des mêmes brevets d'éternité : c'est une maladie véritable, une épidémie sur la populace de nos écrivains. Eh! messieurs, attendez! qui vous presse? Le grand-juge est là qui s'avance, le Temps. . . . il soldera tous les comptes, et, seul, il prononcera en dernier ressort. . . . .

et à l'épreuve. On pourrait même dire que c'est pour la première, en prenant, comme la raison autorise à le faire, pour l'année normale de son établissement véritable, celle qui a vu les élections réglées d'après un ordre vraiment constitutionnel; car, jusqu'ici, il n'avait encore été que conventionnel, sans cependant en être moins obligatoire. Dans le début, il est donc bien essentiel d'observer et de faire connaître en quoi les actes des trois branches qui concourent à la formation des lois se rapprochent ou s'éloignent des principes du gouvernement représentatif, en quoi ils y sont conformes ou contraires. Car, dans le premier cas, on aura le gouvernement que l'on veut avoir; dans le second, on en aura un autre, mais indéfinissable, composé de parties hétérogènes, semblables à ces statues célèbres qui, dépourvues d'adhérence dans leurs parties, restaient fragiles avec des pieds d'argile sous une tête d'or. Telle serait notre position, s'il ne se trouvait pas une harmonie continue entre le principe et les actes de notre gouvernement : il s'apprête à agir : le vaisseau

va prendre la mer : suivons sa marche, relevons soigneusement son estime, et assurons-nous que, dans une course toujours directe, malgré le vent et les écueils, il tend vers le port qu'il cherche, au lieu d'aborder dans celui qu'il ne doit pas chercher.

Le principe de presque tous les maux parmi les hommes est qu'en voulant faire, ou qu'en ayant l'air de faire une chose, ils en font réellement une autre. L'erreur provient ou de l'ignorance ou de l'inobservation des principes de cette chose même.... Lorqu'on bâtit sans base, l'édifice écroule bientôt. Lorsque, agissant avec inattention, on bâtit sans proportions, sans régularité, la frêle construction croule de même.

Il faut donc, en tout, commencer par bien constater les principes, les faire ensuite servir de règle, et, pour ainsi dire, de patron à tous les actes qui en dérivent. Une confrontation continuelle entre eux est le plus sûr moyen de prévenir la *dérive* : il faut, comme le pilote, prendre hauteur à chaque instant, pour bien connaître où l'on est et où l'on va.

Tel est le but de ce travail. Il n'en a pas, et n'en peut avoir d'autre.

La malice du temps, celle qui se compose à la fois du venin que distille, pour tout esprit, la plume d'une classe d'écrivains uniquement occupés de personnalités et d'inculpations, et de la doctrine de certains légistes, qui, au sein du gouvernement représentatif, ne craignent point de dire aux citoyens qu'il est dangereux de s'occuper de politique, qu'ils doivent en détourner leurs études et se métamorphoser en prédicateurs de je ne sais quelles fadaises ou fadeurs, qu'ils ont de plus la simplicité de leur indiquer; cette malice, disons-nous, nous force à rappeler nos droits, à nous occuper de ce travail (1).

En Angleterre, la mention de pareils droits couvrirait un homme de ridicule.... Quel an-

---

(1) Voyez les discours de M. de Vatimesnil, dans les affaires Rioust, Chevalier, Comte et Dunoyer; voyez les invitations adressées par lui à ces derniers.

Voyez les complimens adressés par M. Riffé aux auteurs des *Débats* et de *la Quotidienne*, dans le cours

glais supporterait qu'on lui démontrât qu'il a le droit de s'occuper des affaires de son pays !...

En France, c'est tout le contraire ; on ne

---

même du procès en calomnie intenté contre eux et M. le marquis de Blosseville, par un *condamné à mort*.

Voyez ce que Montesquieu dit des crimes de lèse-majesté, et de leur poursuite.

Il est bien à remarquer que les conclusions de MM. les gens du roi ont été repoussées plusieurs fois par le tribunal.

Où ces messieurs prétendent-ils nous conduire ?

Ce qui s'est passé dans ces affaires achève de démontrer l'urgente nécessité du jury en toute affaire où il entre de la politique. *Si le jury n'existait pas dans le monde, il faudrait l'inventer.*

M. le marquis de Blosseville serait-il le même qui, dans la session de 1815, où il siégeait, prit occasion d'un service éminent rendu par M. Lafitte, pour le dénoncer ?

Où la rage de la dénonciation pousse-t-elle les hommes ?

Depuis 1814, le démon de la dénonciation, de la calomnie, de l'espionnage, est déchaîné parmi nous : ce que l'on a vu dans ce genre de bassesses d'esprit et de cœur est monstrueux, et, presque toujours, a été commis par des hommes dont ces turpitudes ne devaient point être le métier.

cesse de disputer sur ce droit. Une partie de la nation ne peut encore s'accoutumer à l'idée qu'il lui appartient ; beaucoup le repoussent comme si c'était un tort ou une injure dont ils seraient menacés, et il nous faut une réforme complète dans une grande partie de notre législation, dans une partie de nos habitudes et de nos idées, dans le langage de nos écrivains et de nos juges, pour retracer parmi nous la franchise du langage et de la marche qui est dans les habitudes de tout Anglais...

Nous dirons donc que nous nous occuperons de cette matière, tant *délicate qu'elle puisse être*, 1°. pour obéir aux invitations du gouvernement représentatif qui appelle tous les citoyens à exprimer leur opinion sur les objets d'intérêt public ; 2°. parce que, soutenant par des tributs la société dont nous faisons partie, nous avons le droit de savoir ce qui s'y passe (1). On a été chercher bien loin

---

(1) C'est d'après le même principe qu'il faut apprécier l'espèce de ridicule que certains écrivains cherchent à jeter sur les personnes qui s'occupent des af-

l'origine de la liberté de la presse, elle est dans l'impôt : celui qui alimente la société, a le droit d'y regarder et de dire ce qu'il y voit.....

---

faires publiques : ils appellent cela *faire de la politique*. On parlait ainsi, dans les petites villes, il y a vingt-cinq ans. Il faut voir toutes les niaiseries qu'ils entassent à l'envie les uns des autres. Ils croient avoir fait montre d'esprit, et se félicitent de la finesse de leurs plaisanteries, lorsqu'ils ont appelé les écrivains politiques, les publicistes, *conseillers d'état, conseillers du public*. Ces messieurs, d'ailleurs, grands ennemis de Napoléon, sont ici ses copistes ; car, de son temps, tout écrit, tout discours sur les affaires publiques, valait inévitablement un brevet de *gobe-mouche enregistré au Moniteur*. Ses continuateurs font de même ; et ce qu'il y a de plus plaisant dans tout ceci, c'est que les auteurs de ces pauvretés sont presque toujours des journalistes, c'est-à-dire, des hommes dont la politique est le pain quotidien, et qui ne s'aperçoivent pas de leur ingratitude à l'égard de ceux qui leur fournissent le texte de leurs gloses, et, avec eux, les soutiens de leur vie. Autant vaudrait entendre les ouvriers se plaindre du fabricant d'étoffes. Il serait temps de s'entendre.

Dans le gouvernement d'un seul, absolu, arbitraire,

Le mot de société dit tout : il n'assujettit les sociétaires qu'à l'observation des régles qu'ils ont faites et consenties pour leur plus grand avan-

---

et les trois ne font qu'un, faire de la politique est une absurdité, parce que c'est un danger en pure perte. Là, de quel droit, à qui parler, et par qui se faire écouter ?

Saint-Evremont a fait une assez bonne comédie sur cette manie. Le choix du personnage et du lieu de la scène sont parfaits ; c'est un Anglais qui vient parler à Venise comme il faisait à Londres. Le contraste de l'acteur et celui du lieu, des habitudes de l'un et de celles de l'autre, est très-propre à amener de fort belles scènes.

Montesquieu a répandu le sel de plaisanteries fort vives sur les alarmes de gens qui ne dormaient pas à Paris, parce que quelques troupes ennemies voltigeaient sur les Pyrénées, sous les ordres d'un prince dont le nom prêtait aussi à la plaisanterie. Il s'est moqué de même des personnes qui, du milieu des promenades publiques de Paris, prétendaient diriger des armées à deux cents lieues d'elles.

Tout cela est fort ridicule en soi-même, et, dans tous les cas, la plaisanterie trouve une application fort légitime ; car d'un côté, on a peur de ce qui n'a rien

tage réciproque. Voilà tout le secret des sociétés....

Mais, comme dans toute société, à côté d'un

---

d'effrayant, et, de l'autre, on se mêle de ce dont on n'est pas chargé, et de ce qui ne peut pas être l'objet d'une influence directe.

Mais, dans le gouvernement représentatif, c'est toute autre chose. S'occuper d'affaires publiques, de politique, c'est s'occuper de ses propres affaires, de sa chose propre; c'est répondre à l'appel du gouvernement, conformer ses droits à sa nature; c'est chercher à user d'une influence créée par la loi même, et dont l'effet tôt ou tard est inévitable. Voilà ce qu'il faut savoir bien distinguer, et qui sûrement n'a rien de ridicule. S'il y a à se plaindre des écrivains politiques, c'est qu'il y en ait si peu, et de si mauvais.

Les mêmes écrivains s'évertuent aussi à dire : *MM. N . . . . . sont infatigables*. Que veulent-ils dire? Est-ce de la fatigue du public ou de celle de l'auteur dont ils entendent parler? Qu'importe que l'auteur soit ou ne soit pas fatigué, si le public ne l'est pas? Qu'il ne soit pas fatigant, cela suffit, le public ne lui demande pas autre chose; et dès qu'il le deviendra, il saura bien l'en avertir. D'ailleurs, malheur à l'écrivain qui n'est pas le premier dans le secret de sa propre

droit se trouve toujours un devoir, c'est d'après celui-ci que doit être réglé l'exercice de celui-là.

Critiquer en vue de dépréciations, ne peut appartenir à personne; examiner en vue d'intérêt commun, appartient à tous, et c'est de la part qui nous revient dans ce droit, que nous usons ici.... Mais, pour cela, liberté, vérité, impartialité sur toutes choses, décence et mesure dans l'expression, fuite ou plutôt horreur de toute personnalité, abandon à Dieu

---

fatigue! c'est alors qu'il court risque de devenir fatigant.

Au reste, ces choses-là ne s'apprennent point chez es journalistes, mais chez les libraires.

Nous invitons l'auteur d'un article du *Journal de Paris*, à la date du 14 septembre dernier, à méditer ces réflexions. On a voulu nous persuader qu'il appartenait à un magistrat de Paris, connu par des succès littéraires, dont cet article ne serait ni la preuve ni la suite. Nous n'avons pu nous décider à croire qu'un magistrat de Paris aille se cacher dans le *Journal de Paris*.

seul du jugement sur le for intérieur, interdiction de tout regard sur les intentions, persuasion entière qu'il n'en existe pas une seule qui n'ait le plus grand bien pour objet, telle sera notre règle, et ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous la sommes imposée (1)... Il faut bien être ennemi de soi-même pour en suivre une autre. Car enfin, quel est le but des sociétés, en adoptant des institutions? D'affermir ou de renverser. Quel est-il encore en se donnant des chefs? D'avoir des guides ou des caricatures. Si les institutions et ceux qui, en différens grades, sont chargés de leur maintien, pouvaient être considérés comme des sujets d'attaque ou de dérision publiques, il serait plus raisonnable de commencer par s'en passer.... On ne conçoit pas comment, au milieu d'un peuple nombreux, vif et enjoué, un gouvernement tour-à-tour assailli ou

---

(1) Nous n'insistons sur cela que parce qu'aujourd'hui on est forcé, pour sa sûreté, de se préparer à écrire, comme les marins, pour la leur, se préparent à combattre en se bastingant.

baffoué, pourrait se soutenir; on en a vu deux grands exemples en France. Jamais la presse et l'opinion ne furent plus libres que pendant l'assemblée constituante et sous le directoire. A ces deux époques, tout fut accusations ou caricatures, bouffonneries ou fureurs... Voyez aussi quel désordre en résulta, et ce que tous les deux devinrent.... Alors, le désordre était tellement dans la disposition générale, que les meilleurs esprits ne purent se défendre tout-à-fait de ses atteintes.... Le sage Mallet-du-Pan, l'ingénieux Rivarol (1), se servaient souvent d'armes trop pesantes ou trop perçantes pour notre temps, et quel qu'ait été, dans deux genres fort opposés, le mérite d'ailleurs très-grand de ces deux écrivains, leur talent pour

---

(1) Voyez le *Journal de Genève*, par Mallet-du-Pan, et le *Journal politique national*, par Rivarol, ouvrage trop tôt arrêté par l'auteur lui-même; étincelant d'esprit, quoique l'auteur en ait fait abus quelquefois; rempli de plaisanteries excellentes, et de vues très-profondes sur la nature de la souveraineté, et la division des Chambres. Cet ouvrage laisse très-loin de lui tout ce qui, en France, a été écrit pendant la révolution.

être de mise dans l'ordre actuel devrait se prêter à de grands ménagemens et même à de fortes soustractions, et le dernier surtout ne pourrait plus être reçu à consumer tout vivans, dans l'eau forte de ses plaisanteries, ceux sur lesquels ses mains déchirantes la répandaient si largement. Parmi nous, il faut désormais une autre méthode. Ce ne sont plus des combats, des provocations, des bouffonneries qui conviennent sous aucun rapport à notre nouvel état. Au contraire, il appelle, d'un côté, la raison, la décence, la gravité, la justice, pour ce qui est bon, de quelque part qu'il vienne; l'éloignement pour tout ce qui est nuisible, par quelque mains qu'il soit présenté. Que tout ce qui a été grand soit reconnu et reste tel : que ce qui a été petit, garde aussi ses proportions, que l'on n'exclut pas le mélange de l'un avec l'autre, car souvent il est fait des mains même de la nature; mais aussi que, d'un autre côté, on ne prenne pas facilement des ombrages; qu'on ne s'irrite pas de regrets légitimes chez qui perd ou descend beaucoup; qu'on n'impose pas aux hommes la

loi de l'oubli ou du mépris pour ce qui a dû les frapper vivement et long-temps ; qu'on ne commande pas à l'histoire d'arracher tous les feuillets dont on n'est pas soi-même le sujet ; car quelle est la puissance en état de détruire une seule feuille de l'histoire, et qui, dans ses efforts pour y parvenir, ne s'exposât pas à lui en fournir une nouvelle ? Ce calme de l'esprit, qui est la preuve véritable de sa force, est la seule source de l'appréciation de la valeur réelle des choses, hors de laquelle il n'y a de sécurité ni de repos pour personne, et ce calme est aujourd'hui notre premier besoin et notre premier devoir.

De fréquens rapprochemens entre les institutions et les usages législatifs de l'Angleterre et de la France, se présenteront dans ce travail. Cela était inévitable : d'ailleurs il est curieux de voir comment, sur ces deux terres opposées, mais classiques de tant de manières pour le monde entier, les mêmes choses sont envisagées et manœuvrées, ainsi que d'examiner quel est le côté où l'on entend mieux la nature de son gouvernement, et où l'on

serre de plus près ses principes. Une pareille recherche n'a rien d'oiseux ; si quelqu'un objectait ce que l'on est trop souvent condamné à entendre, qu'autre est le gouvernement représentatif en Angleterre, et qu'autre il est en France, nous répondrons que nous ne connaissons pas plus deux gouvernemens représentatifs, que deux géométries, et qu'à moins qu'il n'y ait une géométrie anglaise et une géométrie française, il ne peut y avoir un gouvernement représentatif français et un gouvernement représentatif anglais. Autant vaudrait dire qu'il existe des gouvernemens représentatifs, à une branche, à deux, à quatre branches : cela serait tout aussi lumineux. Il faut le dire, dans presque tous les états, on se borne à produire des actes conformes ou contraires, tout comme on peut, aux principes du gouvernement que l'on dit avoir ; on presse, on pousse, la machine marche ou cahotte ; et lorsqu'elle est arrêtée, on la remet en mouvement à force de bras, en écrasant qui de droit ; on recommence ensuite cette savante manœuvre en se félicitant de ce glo-

rieux succès, et dans ce cas on appelle cela gouverner. . . .

Retour périodique des Sessions législatives.

Qu'il y a loin entre un peuple qui n'est rassemblé que lorsque le gouvernement, aux abois, fait des signaux de détresse, et vient pour ainsi dire jeter son ancre de miséricorde dans les bras d'une nation négligée aux jours de ses prospérités, et celui qui, semblable à une famille bien unie, prend chaque année un cours régulier vers le lieu, où d'accord avec son chef, il va reconnaître son état, pourvoir à ses besoins, remédier à ses maux, préparer son avenir, et, dans le concert de leurs lumières et de leurs vœux, assurer le bonheur commun. Douce image, pourquoi, depuis tant de siècles, n'as-tu été parmi nous qu'un rêve chargé d'horreurs, et n'es-tu devenue une réalité que depuis quelques printemps ! L'histoire des assemblées en France est retracée tout entière

dans ce tableau (1). Les rois, gouvernant à part de la nation, tenant leur conseil dans leur cour, et n'en sortant, pour se rapprocher d'elle, que comme contraints (2), arrivaient à ces assemblées atténués de force et de considération, comme on est toujours après des malheurs et avec des besoins. Leurs nécessités connues fournissaient à l'avance des sujets de spécula-

---

(1) Moins les petits états de Tours, sous Louis XII.

(2) Ce fut une des causes principales de la perte des Stuart. Ils ne rassemblaient les parlemens que par intervalles irréguliers, lorsque l'extrême nécessité les y forçait, et avec l'intention connue et avouée de s'en passer dès qu'ils le pourraient. Quelles peuvent être, à l'égard les uns des autres, les dispositions d'hommes qui se rapprochent sous de pareils auspices ? Si la destinée de cette maison des Stuart fut cruelle, ses fautes furent aussi bien opiniâtres et bien lourdes . . . . Sous trois générations et quatre règnes, il n'y eut pas moyen de lui faire entendre raison un seul jour. Elle débute par un pédant sophiste, entiché des principes du droit divin sur son autorité ; elle continue par deux princes prodigues sans argent, heurtant à chaque instant l'esprit ou les intérêts de la nation ; elle s'abîme sous un prince despote déclaré, et qui, n'ayant que la nation pour faire

tions aux factions; des hommes réunis au milieu des orages, ne pouvaient qu'ajouter aux tempêtes et à leur fracas; aussi toutes les assemblées en France furent-elles des époques d'agitations. Filles du désordre, elles ne pouvaient à leur tour que devenir les causes de nouveaux désordres, et lorsqu'on cherchait à dissuader les rois d'y recourir, on aurait dû commencer par les dissuader de se livrer aux désordres qui faisaient ensuite invoquer le secours de ce dangereux remède. Quand on veut éviter les maladies, et se passer des médecins, il faut commencer par fuir l'intempérance.

Le long intervalle de temps qui séparait

---

valoir son despotisme, commença par s'établir en opposition directe avec ce qu'elle a le plus à cœur.

Ainsi Charles second se tient en alliance, et presque sous la protection de Louis XIV.

Jacques II se déclare catholique, appelle le légat du pape, s'entoure de jésuites, exerce d'affreuses barbaries contre ses ennemis. Il périt, et fait périr sa maison avec lui. On se demande ensuite comment cela est arrivé, et comment les nations finissent par se fâcher, et songer à elles-mêmes.

ces assemblées l'une de l'autre, rendait leurs résolutions illusoires : car à qui appartenait-il d'en poursuivre l'exécution ? cette même distance rendait encore très-impropres à s'occuper des intérêts qu'ils avaient à régler, les membres qui les formaient : où auraient-ils appris l'administration d'un état dont on n'entendait point parler une fois par siècle. Ils arrivaient donc dans ces réunions comme des voyageurs dans une terre étrangère, sans connaissance du passé, sans attache pour une chose passagère, et qui ne devait plus se remontrer. Quel intérêt peut exister entre le néant du passé et le néant de l'avenir.

Mais combien les choses sont changées en notre faveur ! Ce ne sont plus les siècles qui séparent les unes des autres les générations de la grande famille, et qui les condamnent à s'ignorer mutuellement et toujours, ce n'est plus l'extrémité des besoins qui les rapproche, ce n'est plus le monarque *à bout de voies*, qui vient rabaisser sa dignité en dévoilant ses fautes et sa détresse, ce n'est plus un vain étalage de requêtes d'usage, destinées par un autre usage

à s'ensevelir dans le même abîme qui avait également englouti toutes celles qui les avaient précédées ; non, ce n'est plus sous ces auspices menaçans ou vains, terribles ou fantastiques, que la France se réunit aujourd'hui : mais elle entend, elle suit la voix de la loi qui, à des époques certaines et rapprochées, rappelle toutes les branches qui forment la législation, pour reprendre entre elles l'œuvre dont elles ont à s'occuper. L'heure sonne et les trouve toutes à leur place ; le travail n'a été interrompu qu'autant de temps que l'exige la nature des choses : car, si celle de la puissance exécutive veut une action de tous les instans, celle de la puissance législative la borne à des occupations de peu de durée ; il faut faire des lois peu et rarement, mais il faut les faire exécuter chaque jour. Le retour rapproché, périodique et prévu des assemblées législatives, prévient les troubles : ce n'est point dans leur présence ou dans leur voisinage que l'on machine, et leurs réunions sont trop rapprochées pour qu'il arrive entre elles de ces événemens qui suscitent les grands

troubles; il faut du temps pour les former. Ce même rapprochement est encore très-propre à entretenir la suite si nécessaire dans les affaires; des hommes qui savent qu'ils doivent les reprendre dans six mois, cherchent à n'en point perdre la liaison; ils n'ont pas le temps de s'en déshabituer; s'ils se reposent, ils ne s'endorment point, ils oublient encore moins. Que l'on compare les degrés d'aptitude aux affaires qui devaient jadis appartenir à des hommes surpris, pour ainsi dire, par elles, et celui qui ne peut manquer d'appartenir aujourd'hui à des hommes qui en ont l'habitude journalière, qui passant la moitié de l'année en séance, et l'autre moitié en attente de ces mêmes séances, ne lâchent jamais le fil qu'ils ont saisi une première fois, et qui rentrent sur leurs siéges, fortifiés par tous les genres d'accroissemens que portent avec elles les discussions continuelles et publiques qui forment le fond des mœurs modernes, et la lecture des écrits que ces mœurs et nos arts font éclore tous les jours.

Que pouvaient entendre et répondre la

la nation et ses représentans, lorsque l'on venait leur exposer des affaires dont le principe, les détails, la conduite étaient autant de choses nouvelles pour eux, lorsqu'on leur parlait d'objets dont eux ni leurs aïeux n'avaient jamais entendu dire un seul mot; quel intérêt pouvaient-ils prendre à des choses qui, une fois sorties de leurs mains, étaient destinées à n'y plus revenir; mais, parmi nous, c'est toute autre chose. De courtes séparations éloignent les autorités les unes des autres. Un court silence interrompt leurs discussions : aucun des faits qui ont rempli cet intervalle, n'a pu échapper à leur connaissance, ni s'échapper de leur mémoire; la nation comme ses représentans se présente aux délibérations avec pleine connaissance de cause : là, il ne peut se trouver ni lacune, ni secret, ni oubli; le prince, soit par lui, soit par ses ministres, fait connaître la situation présente, les causes qui l'ont amenée, les besoins, les moyens, les maux et les remèdes. Tout est à découvert et un grand peuple reprend la conduite de ses affaires, comme deux amis re-

prendraient une conversation interrompue par une séparation de quelques instans. Admirable institution, apanage glorieux des modernes, tu manquas aux codes des anciens, nos maîtres sous tant d'autres rapports ; tu fais notre honneur, tu veilles à notre sûreté ; tu réalises ce que les utopies les plus exaltées en faveur de l'humanité renferment de plus touchant, le spectacle d'un monarque environné de son peuple, pour se communiquer réciproquement leur lumière, et dans un épanchement mutuel de confiance et de tendresse s'entendre entre eux sur tout ce qui importe à leur bonheur ! C'est par le spectacle de ce rapprochement et par toutes les idées qui s'y rattachent, que nous répondrons à ces détracteurs du temps présent, qui, toujours en habits de deuil, et puisant toutes leurs idées au pied des catafalques, ne cessent de nous importuner de leurs tristes rappels de temps qu'ils ne connaissent guère, et dont ils ne voudraient point pour leur compte.

Qu'ils disent ce qu'il y a de commun entre nos pacifiques et patriotiques réunions, et les

états de 1614, dont la moitié se consuma à concilier les prétentions de quelques moines, et les états de Blois scellés du sang des Guises, et les états d'Orléans divisés entre les maisons de Lorraine et de Condé, et les états de Tours occupés à partager le pouvoir entre les oncles avides du jeune fils de Charles V. C'est en remontant ainsi dans le passé que nous apprendrons à connaître la valeur du présent, à nous attacher à nos institutions, à ne pas les sacrifier à des images dont la réalité ferait reculer d'horreur.

Que l'on mesure si l'on peut, par la pensée; tous les biens dont les germes sont renfermés dans les institutions dont nous jouissons. Elles nous ont coûté cher, il est vrai; nous les aurions eues sans frais, ou du moins à bien moindres frais, sans le double vertige qui fit rejeter, par l'assemblée constituante, l'institution de la pairie, et qui lui fit accepter la non réélection de ses membres. Mais enfin, elles nous sont acquises ces institutions; nous les avons; avec elles nous pouvons prétendre à tous les genres de bonheur; il y a plus,

nous pouvons, par notre exemple seul, faire celui de tous les peuples : avec elles, nous répondrons à l'attente de l'Europe qui nous suit des yeux, pour se modeler sur nous, si nous savons remplir une destinée, dont la décision est dans nos mains. N'en doutons pas : l'Europe n'est point assez forte pour résister aux deux tribunes de France et d'Angleterre, s'il n'en sort que de la vérité et du bonheur : car, s'il en sort des lois pour ces deux pays, il en sort de l'enseignement pour le monde. Ce qui peut s'y opposer n'est pas en état de lutter à la fois contre les vœux secrets et bientôt éclatans des peuples et contre l'exemple du bonheur des autres peuples. Celui-ci est le plus grand séducteur qui existe sur la terre. Il a pour auxiliaires toutes les fibres du cœur humain. Il n'a fallu que la voix d'un illuminé, pour précipiter, pendant trois cents ans, tout l'Occident sur les tombeaux de l'Orient ; il ne faut plus que la voix de la raison et l'exemple du bonheur, pour ramener l'Orient de l'Europe vers l'Occident de cette contrée ; le temps des conquêtes

militaires est passé, celui des conquêtes civiles l'a remplacé; les peuples sont plus que conquis, ils sont mêlés ensemble. La publicité des discussions, et la communication établie entre tous les peuples, sont les véhicules irrésistibles de ce mélange, et pendant que des soldats ou des mutins ne parlent que d'épées et de molestations contre les gouvernemens, pour nous, mieux avisés, écartons ces instrumens de dommage, appelons du redressement de tous les torts à la publicité, au bonheur que nous pourrons montrer : que tout soit connu et tout sera bientôt redressé, c'est dans l'ombre que se commet et se cache le mal : que l'on soit heureux, et l'on sera bientôt imité. On ne rend pas assez d'honneur à la puissance de la publicité : elle n'a pas d'égale sur la terre. Quel est l'abus qui pourrait résister à une discussion publique? Qui oserait entreprendre d'aller publiquement contre une vérité démontrée et entrée profondément dans l'esprit d'une nation : autant vaudrait dire que l'Académie des sciences

pourrait se maintenir en opposition directe avec la géométrie.

Nous sommes donc arrivés à cette époque heureuse dans laquelle toutes nos affaires sont traitées en public et sous nos yeux! Le successeur de soixante-six rois qui nous gouvernèrent du fond de leurs cabinets, sort de cette enceinte resserrée pour venir s'entretenir avec nous de tous les intérêts de la patrie (1): ce que le besoin arrachait à ses prédécesseurs, la loi le rend doux et facile pour lui, ce qu'il n'était donné de revoir que de siècle en siècle, se remontre d'année en année, ce qui fut si souvent l'avant-coureur de l'orage, n'est plus qu'une garantie nouvelle du calme et de la

---

(1) Montesquieu ne pourrait plus dire:

« Les monarques de l'Asie ne font guère d'édits que pour exempter, chaque année, de tributs quelque province de leur empire ; les manifestations de leur volonté sont des bienfaits : mais, en Europe, les édits des princes affligent, même avant qu'on les ait vus, parce qu'ils parlent toujours de leurs besoins, et jamais des nôtres.

sécurité.... , et puis que l'on dise que nous avons perdu le temps.

Cérémonie religieuse.

Un religieux et honorable usage a toujours, en France, fait précéder les solennités politiques par les solennités religieuses. L'interruption date de l'Assemblée législative. Depuis, sans qu'elles fussent expressément rétablies, elles eurent lieu quelquefois, notamment au retour qui rendit la paix conclue après la bataille de Wagram. L'ancien ordre a repris vigueur, et l'on ne peut que lui applaudir à cet égard. Si dans les prières qui n'ont que lui seul pour objet, l'homme ne peut faire parler que sa misère, sa faiblesse, et découvrir ainsi son néant, dans celles, au contraire, où la société tout entière s'adresse à l'auteur de toutes les sociétés, et remonte pour ainsi dire à sa source, la prière acquiert un caractère plus relevé, et change l'attitude du suppliant dans celle de l'enfant qui s'adresse à l'auteur

de son être ; tout, dans les temples, sert d'enseignement à l'homme, en lui retraçant les attributs de celui à l'image duquel il fut formé : il n'est pas une seule de leurs pierres qui ne crie pour ainsi dire contre chacune de ses passions. Il est donc très-bon de remettre sous les yeux des hommes ce qui est propre à épurer leur cœur, et à les fortifier contre leurs passions au moment où ils vont entrer dans la carrière la plus propre à les développer. Fasse le ciel qu'elles soient restées toutes au pied du sanctuaire et à la porte des assemblées.

L'usage français l'emporte à cet égard sur l'usage anglais, qui n'admet point de solennité religieuse préparatoire à l'ouverture du Parlement : oubli remarquable chez un peuple très-religieux, et qui, sur la simple invitation du gouvernement, s'assujettit, dans d'autres circonstances moins graves, à des observances plus rigides.

Séance d'ouverture.

Ici encore, un usage français paraît l'emporter sur ce qui a lieu en Angleterre.

Parmi nous le roi trouve les membres des deux Chambres réunis dans la même enceinte, le seul avantage accordé à la Chambre des pairs, est d'être placée à la droite du trône.

Dans les anciens états généraux le clergé, au titre du premier ordre, occupait cette place, l'ordre de la noblesse était placé à la gauche, et le tiers-état vis-à-vis le trône.

La division des pouvoirs résultant de l'adoption du gouvernement représentatif, a dû changer cet ordre de choses.

Les deux Chambres sont égales en juridiction, elles sont inégales en hiérarchie honorifique; une différence dans l'assignation des rangs à dû s'ensuivre.

Cette réunion des deux branches de la législature autour du trône offre un spectacle bien plus régulier que celui qui apparaît en Angleterre à la même époque; là, le Roi ne

trouve pas les communes réunies avec les pairs pour l'attendre, c'est de la Chambre des lords qu'il les fait citer, et c'est à la barre de cette Chambre qu'elles comparaissent.

La dissolution de la Chambre des communes n'emporte pas plus de formalités propres à rappeler la dignité et la puissance de la Chambre qui représente plus spécialement la Nation, et qui dispose de ses immenses tributs. Il suffit de l'apparition de l'huissier qui vient enlever la masse placée sur la chaire de l'orateur, et la Chambre n'existe plus.....

Ce défaut de préliminaires honorables a donné lieu quelquefois à des scènes peu dignes de la gravité d'une pareille assemblée ; on a vu l'entrée de la Chambre défendue contre le porteur du message de dissolution, jusqu'à ce que le bill que l'on voulait prévenir par elle eût été adopté....

La distance prodigieuse que l'usage a introduit et maintient entre l'état honorifique des deux Chambres anglaises date du temps où, dans toute l'Europe, les communes n'avaient point une existence légale ni bien re-

levée. Les barons avaient fait la grande charte pour eux, et non point pour la nation; on aperçoit dans cet usage les traces des chaînes qui pesaient alors sur le fonds des nations, un peu plus, un peu moins...

Alors la nation politique n'était composée que des prêtres et des nobles; ils étaient tout, et le peuple rien. Le peuple, représenté de loin en loin par les échevins de quelques villes seulement, paraissait humblement à genoux, et dans la posture de supplians. Les affranchissemens, la richesse mobilière et scientifique dont le peuple est aujourd'hui si largement doté, ont changé tous les rapports. Le nouvel usage français représente bien mieux, que ne le fait l'usage anglais, la condition actuelle du peuple; et nous ne doutons pas que, si une réforme parlementaire a jamais lieu en Angleterre, cet usage n'éprouve des modifications calculées sur l'état actuel des communes, et sur les degrés d'importance qu'elles ont acquis dans l'État. Il ne faut point oublier qu'aux temps anciens, c'étaient les prêtres et les nobles qui fournissaient à la guerre et au

trésor, au lieu qu'aujourd'hui, ce sont les communes qui fournissent à l'un et à l'autre.

Mais nous croyons apercevoir quelque supériorité sur deux autres points dans les usages anglais. En Angleterre, le roi se rend à la Chambre des Pairs, dans laquelle il fait appeler les Communes.

En France, les Pairs se rendent dans la Chambre des Communes.

De quel côté l'ordre hiérarchique, consacré par le gouvernement représentatif, est-il mieux observé ?

Pour la plénitude de son accomplissement, ne serait-il point plus régulier que les deux chambres se réunissent auprès du roi, sur sa citation, dans un local étranger à chacune des deux Chambres ?

Dans un ordre vraiment hiérarchique, n'est-ce pas aux degrés inférieurs à se rendre auprès des supérieurs ?

En Angleterre, la réunion des deux Chambres s'exprime par un nom collectif, *Parlement*. Les lois qui émanent du consentement des trois branches de législature, s'appellent

actes du parlement. Ce mot *parlement* est l'ancien nom français de nos assemblées nationales, que les Anglais ont retenu ; et, depuis la conquête, le roi donne ou refuse son consentement aux bills par des formules françaises. En France, nous manquons d'un mot pour exprimer la réunion des Chambres, et désigner les actes qui en émanent. Nous sommes bornés à dire *les Chambres*. Les Anglais disent aussi la Chambre haute et la Chambre basse ; mais comment exprimerons-nous la réunion des deux. D'ailleurs, le mot *Chambres* correspond-il à la dignité des fonctions qu'elles exercent, à celle de leur destination, et de plus à celle d'une aussi grande nation ? Nous disons loi, ordonnance du roi, mais nous manquons de l'expression collective qui pourrait désigner à la fois et la loi et la source d'où elle provient.

Nous croyons nous rappeler qu'en 1814, il fut jeté quelques mots sur l'adoption du *mot* de parlement. Cette proposition fut écartée par deux raisons : la première, parce que, d'un côté, on craignait de rappeler les derniers

parlemens ; la seconde, parce que, de l'autre côté, on craignait, pour d'autres raisons, de rappeler les premiers.

CÉRÉMONIAL.

QUESTIONS.

Le gouvernement représentatif présente trois autorités : elles ont des relations ensemble, elles doivent quelquefois se trouver en présence. La réunion étant nécessaire, par une conséquence qui est aussi nécessaire, le mode doit en être fixe.

A qui appartient-il de le faire ?

Est-ce à la charte ?

Mais lorsque la charte ne l'a point fait, à qui encore ?

Est-ce au concours des intéressés ?

Ce concours est nécessaire pour toute loi.

Les réunions doivent avoir lieu d'après la loi : ne doivent-elles pas aussi avoir des formes réglées par la loi ? peuvent-elles être exemptes

des conditions requises pour toute loi; il s'agit de l'état de ceux-là même qui font la loi, et peuvent-ils exister sans loi, à l'égard les uns des autres. N'oublions pas que nous parlons du gouvernement représentatif, d'autorités agissant parallèlement, et qui, une fois créées et reconnues, ont une existence mutuellement indépendante. Il serait vain, pour ne point dire ridicule, d'exciper d'un état qui n'existe plus. Si l'on prétend s'appuyer de faits, ils sont infinis, divers, obscurs; ceux d'un temps ne peuvent rien pour un autre : veut-on faire choix d'époques et y remonter; il n'y a pas de raison pour ne pas remonter jusqu'aux plus reculées, et finalement jusqu'à Pharamond, qui est le plus haut degré d'antiquité, et par conséquent de respect qui existe dans notre histoire; ce qui ne rend point ce qui se pratiquait alors, plus applicable à ce qu'il y a à faire aujourd'hui. Mais par quel droit a été rempli l'intervalle de lui à nous? voilà ce qu'il y a à demander.

Il serait bien superflu de parler des usages admis aux états généraux. Tout y a été va-

riable, obscur, contesté, fonds et formes, droits et mode d'exercice de ces droits : nos Etats généraux sont la chose dans laquelle on voit le moins clair ; nos assemblées des notables de même. D'ailleurs comment parler d'états-généraux sans ordres, sans clergé, sans noblesse, sans tiers-état, et faire un choix dans ce qui n'existe pas ; reste donc le gouvernement représentatif avec tous ses attributs, et c'est sur eux qu'il faut se régler.

En 1789, à l'ouverture des états-généraux, M. le garde des sceaux, s'adressant aux trois ordres, dit : Le roi ordonne de s'asseoir, et permet qu'on se couvre. Depuis ce temps on n'a rien dit.

Le prince en entrant a trouvé les membres de l'assemblée debout : quand il s'est assis, il a été fait de même par eux.

Il s'est couvert, il a parlé, l'assemblée est restée découverte. Un changement vient d'avoir lieu.

Le roi a dit : Messieurs les pairs, asseyez-vous ; M. le chancelier, au nom du roi, a

donné à MM. les députés la permission de s'asseoir.

De plus, M. le chancelier a prévenu MM. les députés nouvellement élus, que S. M. permettait qu'ils prêtassent leur serment devant elle.

Ici se présentent plusieurs questions.

Ce cérémonial est-il convenu, sera-t-il fixe? il est le premier de son espèce, sera-t-il le dernier? il n'avait pas lieu hier, l'aura-t-il demain? a-t-il force par le seul fait, ou par adoption expresse et convenue? y sera-t-il ajouté, retranché, dérogé? qui en a le droit? En Angleterre, le roi pourrait-il changer le cérémonial usité à l'ouverture du Parlement, pourrait-il la faire tantôt dans la chambre haute, tantôt dans la chambre basse, tantôt assis, tantôt debout, les membres du Parlement tantôt à la barre, tantôt dans l'enceinte de l'assemblée. La nécessité d'un réglement fixe se fait donc sentir parmi nous.

L'importance de ces réglemens n'est point dans ce qu'ils statuent, dans ce que l'on pour-

rait appeler le matériel du réglement, mais dans le droit qu'il suppose dans son établissement, et qu'il confère à son tour. La charte a déterminé qu'il y aurait réunion, on s'est borné là ; à qui le reste appartient-il? Ce n'est pas le roi, mais la charte, qui fait que la réunion a lieu; le roi ne fait qu'en indiquer l'époque, parce qu'il n'y a que lui seul qui puisse le faire, la nature des choses le veut ainsi. Comment la Chambre des pairs pourrait-elle convoquer celle des députés? et comment celle-ci convoquerait-elle celle des pairs? Il faut une troisième et commune autorité pour faire, à l'égard de toutes les deux, ce que l'une ne peut faire à l'égard de l'autre. Quelle est celle des deux à laquelle il pourrait appartenir de remettre à l'autre la partie du gouvernail que la charte met en réserve pendant la vacance des Chambres? et ne doit-il pas y avoir un dépositaire commun à cet égard? Mais on sent qu'il n'y a rien de commun entre la convocation d'une assemblée et la prescription des formes qui doivent y être observées ; elle ne peut jamais

faire le premier, elle est très-apte à faire le second.

La gradation observée dans l'invitation et la permission accordée et donnée aux deux Chambres, est faite pour marquer la hiérarchie qui se trouve entre elles. Il en existe une très-marquée entre les trois pouvoirs, et qui sort de la nature même du gouvernement représentatif. Les honneurs doivent être en sens inverse de la force réelle; s'ils étaient réglés sur elle, tout serait perdu. Si à la force réelle de la Chambre, qui représente tous les bras qui remplissent les différens services de la société, et tous les écus qui paient ses dépenses, se joignaient encore des honneurs correspondans à cette masse immense de puissance réelle, que resterait-il pour les autres branches de la législature? que seraient-elles en comparaison de celle-là? C'est parce que tout le réel de la puissance est de son côté, qu'il faut que tous les honneurs soient d'un autre. Ce n'est point de la dégradation que la nation subit par-là, c'est de la sûreté qu'elle cherche contre elle-même, en atténuant ses

propres forces, en transportant à d'autres un éclat dangereux chez elle, indispensable chez eux, en élevant entre eux et elle la barrière d'un respect inviolable; on aperçoit là un ordre de choses donné par la raison, le guide infaillible de l'homme.

Dans le gouvernement représentatif, le prince a plus besoin d'éclat que dans le gouvernement arbitraire ou despotique. Car dans celui-ci il est seul, environné des plus terribles images; il n'est point exposé à se trouver en face d'aucune autre autorité, il ne la partage avec personne, et plus il jouit du solide du pouvoir, mieux il peut se passer de ses prestiges.

En Angleterre, le roi se borne à prononcer les discours déterminés par la loi. C'est la fonction royale qu'il vient remplir, et il s'y tient; il n'y mêle aucun autre acte. Jusqu'aujourd'hui il en a été de même en France. Il est sans exemple qu'un roi d'Angleterre ait, dans ces occasions, adressé nominativement la parole à qui que ce soit, hors du cercle tracé par la loi. De même en France :

dans les deux pays, tous avis, permission et injonction sont transmis par l'organe du chancelier. Si un usage contraire l'établit, ne devrait-il point être l'objet d'un réglement formel.

M. le chancelier a permis, au nom du roi, à MM. les députés, nouvellement élus, de prêter leur serment devant S. M. Cela est encore tout neuf, si nous ne sommes pas trompés. Jusqu'à ce jour les députés avaient été simplement *appelés* à prêter serment; comme il est dans la loi, comme il est le complément des conditions requises pour exercer les fonctions de député, il semble que le mot *appeler* est le mot propre. Le roi reçoit en personne le serment de plusieurs fonctionnaires publics, la réception du serment est toujours une chose noble, parce que le principe et la fin en sont augustes. Prêter un serment, n'est pas une permission dont on use. Un homme n'a pas besoin qu'on lui permette d'accomplir ce qu'il a le devoir de faire....

Cette locution et le serment lui-même

sont-ils assez bien déterminés? On ne voit pas clairement à qui le serment est prêté. Cependant le mot prêté suppose quelqu'un pour recevoir et pour accepter le prêt. Ici, il ne paraît personne. Dans ce cas, le mot propre ne serait-il point prononcé? Alors le serment du député serait général, et s'entendrait d'un engagement vis-à-vis de lui-même, du roi et de la nation.

Si c'est là ce que l'on a entendu, nous y applaudissons du fond du cœur; mais il fallait le dire.

Les observations n'ont rien de minutieux que les apparences; il s'agit d'autorités agissant à l'égard les unes des autres : cela a toujours été un sujet de grande attention entre elles; chacune a ses droits, son existence à part; il faut garder que les empiètemens, les commandemens, les supériorités, ne se glissent et ne s'établissent point à l'abri de formules, qui peuvent n'être pas sans intention d'un côté, qui passent sans attention de l'autre, et qui, a défaut de contradiction, finissent par être érigées eu titres de droits. Cette sur-

veillance est d'autant plus nécessaire, que parmi nous il règne une fatale propension à eriger les faits en droits, et à conclure qu'on a le droit d'être maître, parce qu'on est le maître. Appuyé sur les *prenans parts*, les gens d'armes, les juges, et tout ce qui s'ensuit, on nous a pendant vingt-cinq ans exploités à loisir; les uns par peur, les autres par intérêt, tous y ont également passé; la France est le meilleur pays du monde pour les grands et pour les petits maîtres.

QUESTION:

Le nom du Roi doit-il être prononcé dans les Chambres?

En Angleterre, cette mention exciterait une réclamation générale; le membre qui se la permettrait serait rappelé à l'ordre. Dans le fait, par ce seul mot, il aurait changé la nature de la constitution, et d'une chose il aurait fait un homme.

Les discours du roi sont appelés *discours du trône*.

Les ministres s'appellent *serviteurs de la couronne.*

Tout cela est juste, conséquent, dénote des hommes qui connaissent la nature de leur gouvernement, qui réfléchissent, qui s'attachent aux choses, et négligent les mots.

Raisonnons.

Dans le gouvernement représentatif, qu'est le roi? La première des autorités reconnues par la loi.

En quelle qualité agit-il? Comme individu ou comme autorité.

Que propose-t-il à la discussion des Chambres? Des actes d'homme, ou des actes d'autorité agissant d'après la loi.

Quel est l'objet de ses propositions? La confection de la loi. Cette confection est-elle un acte d'homme ou d'autorité?

Quand il appose le sceau de son consentement à ces propositions, et qu'il les convertit en loi, en ajoutant le sien à celui des autorités qui y concourent avec lui, est-ce le sceau d'un homme ou celui d'une autorité qu'il y

appose ? Il n'agit donc que comme autorité. Ses propositions ne sont discutées que comme celles d'une des autorités qui concourent à la confection de la loi ; ses ministres ne sont que les agens de son autorité. Il faut donc ne parler que de l'autorité royale, et jamais de la personne royale, parce qu'il est toujours question de la première, et jamais de la seconde, et qu'en faisant le contraire, on fait tomber la réponse sur un sujet étranger à la demande. En parlant de choses différentes, on ne peut pas s'entendre.

La méthode contraire porte avec elle de singuliers inconvéniens.

La mention du nom du roi détruit la liberté. Comment être libre vis-à-vis de ce qui est fortement au-dessus de nous ? Lorsqu'en politique on présente le roi, c'est comme si, en religion, on en appelait à la personne même de la Divinité : s'il lui plaisait de se manifester, il ne resterait qu'à adorer.

Qu'aurait-on à répondre au député qui, en entendant proférer le nom du roi, déclarerait que la mention de ce nom auguste lui

fait perdre la liberté dont la discussion ne peut se passer ? En France, on dit que c'est par amour, par respect, que l'on parle toujours du roi; en Angleterre, on dit aussi que c'est par respect que l'on n'en parle jamais. De quel côté le respect est-il mieux entendu ? Est-ce pour avoir occasion de célébrer des vertus ? à quel titre s'en faire l'appréciateur ? L'éloge lui-même n'est pas dépourvu de jugement, et le roi n'a pas de juges. Est-ce pour faire éclater des sentimens d'amour ? Depuis des siècles, leurs courtisans en disent autant. L'usage anglais paraît donc fondé en raison; il montre que dans le gouvernement représentatif, qui est tout de réalité, qui n'a rien de fictif, on ne peut voir que l'autorité du trône, et non point de l'homme qui l'occupe, parce que, semblable à la nation, le trône est toujours présent, agissant, exempt de vicissitudes. On a entendu un grand guerrier, créateur du plus grand trône qui ait dominé l'Europe, dire que c'était lui qui *était le trône, et non pas quatre planches de sapin couvertes d'un tapis de ve-*

lours (1). Eh bien, ces quatre planches de sapin, sur lesquelles, depuis vingt-trois ans, personne ne s'était assis, ont renversé l'*homme fait trône ;* et l'on a vu le trône d'Angleterre briller d'un éclat toujours croissant, à mesure que le monarque s'éclipsait; on l'a vu s'élever et s'agrandir, aux yeux du monde, à mesure que le prince s'abîmait sous le poids des misères humaines. Voilà deux leçons dont il faut savoir profiter.

La confusion vient chez nous de ce que nos idées ne sont pas suffisamment débrouillées sur la nature du gouvernement au milieu duquel nous sommes transportés. Nous y arrivons avec les idées d'un régime antérieur ; nous y apportons les souvenirs d'un autre ordre; nous faisons comme ces hommes qui, sachant mal une langue étrangère, commencent par penser dans la leur, et rendent ensuite comme ils peuvent leurs idées dans cet idiome étranger. En tout, notre éducation constitu-

---

(1) Paroles de Napoléon aux députés du Corps législatif. (*Janvier* 1814.)

tionnelle n'est pas encore fort avancée. Il n'y a de perfectionné que l'art de former une majorité avec laquelle on produit des actes. Depuis vingt-cinq ans, chaque majorité a détruit ce qu'avait fait la précédente.

La suite de ce travail nous fournira des preuves de ce retard : nous le continuerons à mesure que les faits en fourniront le sujet. Heureux si nous pouvions offrir un modèle de discussion dans laquelle la liberté serait sans licence, la vérité sans offense, le respect sans flatterie, et l'instruction sans ennui.

POST-SCRIPTUM.

Nous nous sommes abstenu de toute réflexion sur le discours du trône, parce que, comme il n'appartient qu'aux Chambres d'y répondre, il nous a paru aussi qu'il n'appartenait qu'à elles de l'examiner publiquement.

Nous nous bornerons à dire que c'est avec la plus vive satisfaction que nous y avons

trouvé l'annonce du terme prochain des charges imposées par suite de l'invasion de 1815. Si nous sommes rassurés sur l'Europe, elle peut aussi l'être sur nous : que l'on se connaisse bien de part et d'autre, et l'on cessera de se craindre et de se jalouser. D'ailleurs, nous sommes arrivés à une époque dans laquelle on fait plus avec de la bienveillance mutuelle, qu'avec de la ruine, des sévices et des menaces, autant d'attributs des petits esprits et des mauvais cœurs. La fin prochaine des cours prévôtales nous a aussi beaucoup réjouis... Autre inutilité de moins...

Nous voudrions pouvoir exprimer la même satisfaction sur l'annonce d'un concordat avec le pape. Comme il n'est point connu officiellement, nous n'avons rien à en dire, quant au fond.

Il y a deux mois, il avait répandu dans Paris une alarme vraiment risible. C'était lui faire beaucoup d'honneur, car s'il est inutile, il n'est pas dangereux. Les libertés de l'église gallicane sont plus en sûreté sous un gouvernement représentatif, qu'avec tous les

parlemens du monde. Le pape est une puissance d'opinion; s'il vient jamais à choquer un gouvernement d'opinion, on verra. S'il y avait eu des gouvernemens d'opinion aux époques des Grégoire VII, des Boniface VIII, ils n'auraient pas fait tant de bruit. On peut donc être fort tranquille à cet égard. Mais ce qui peut porter à d'autres réflexions, c'est, pour un peuple abîmé d'impôts, et dont la moitié manque de pain depuis deux ans, de voir une partie de sa fortune passer à multiplier des cathédrales. Il faut garder que l'érection des cathédrales ne sappe des autels; car le cœur des peuples pressurés, finit par se placer dans leur bourse. En Belgique, pays au moins aussi religieux que la France, on ne s'est pas occupé un instant des prêtres, qui sont traités *sur le pied français*, tandis qu'en France on ne cesse d'en parler depuis quatre ans. C'est une manie véritable.

Il paraît de plus que le pape revendique Avignon; alors que deviennent le Congrès de Vienne et les Traités de Paris, qui ont assuré ce pays à la France?

Le pape avait perdu ses états de deux manières :

La première, légale et conforme au droit public, pour avoir, en 1796, fait la guerre, terminée par le traité de Tolentino, qui sépara les légations de ses états. La perte ou le gain des états est le prix de cette espèce de jeu qu'on appelle la guerre; quand on ne veut pas y perdre, il ne faut pas y jouer.

La seconde manière, violente, illégale, injustifiable.

La spoliation opérée, en 1810, de cette partie de ses états, vulgairement appelée patrimoine de saint Pierre. En 1814, le pape se remit de plein droit en possession de cette partie sur laquelle personne n'avait rien à réclamer; au contraire, il n'osa pas toucher à la première, restée sous le séquestre de l'Europe, jusqu'à la remise que lui en fit le Congrès de Vienne, parce que le territoire faisait partie de la reprise faite sur le royaume d'Italie, auquel il était annexé, dont la disposition dépendait du Congrès, comme faisant partie d'un état reconnu par toute l'Eu-

rope, par le pape lui-même, et qui, comme le patrimoine de saint Pierre, n'était plus l'objet de ses réclamations.

Il faut s'entendre. Les Traités sont-ils quelque chose ou ne sont-ils rien ? a-t-on le droit de revenir éternellement réclamer sur ce que l'on a fait, acquis ou cédé au même titre par lequel les autres états se trouvent liés ? Peut-on distinguer commodément dans le même principe d'autorité pour choisir et reconnaître ce qui est favorable, et rejeter ce qui est contraire ? où conduirait une pareille méthode ? Ainsi, d'un côté, le pape revient sur ce qui était éteint par les Traités, décidé par le Congrès de Vienne, et d'un autre côté, il reconnaît ce même Congrès, lorsqu'il lui remet une autre partie de ses états ; il invoquerait cette autorité s'ils étaient menacés. On cherche quelque accord dans cette conduite.

Dans son allocution du 4 septembre 1815, après avoir dit que la restitution de la Romagne *avait inondé de joie le cœur des bienheureux apôtres*, le pape, qui venait d'annoncer que le Congrès la lui avait rendue, a

protesté contre la non-restitution d'Avignon. Y avait-il donc dans le Congrès de Vienne deux principes différens d'autorité, que l'on puisse reconnaître ou méconnaître à volonté? Tout cela est-il concevable et recevable au tribunal de la saine raison?

Les souverains qui ont fait le Congrès de Vienne, après avoir opéré, par leurs armes, les changemens qui ont eu lieu en 1814, ont exercé, d'après la nature même des choses, une espèce de dictature et de protectorat sur la partie vacante et troublée de l'Europe, ils ont dû porter des décisions obligatoires également pour tous ceux qui s'y sont trouvés compris, et l'on ne voit pas que personne, hormis le pape, ait tenté de s'y soustraire d'un côté en s'y soumettant de l'autre..... On ne voit pas que l'on protestât contre les stipulations du Traité de Westphalie, après en avoir accepté d'autres. Mais telle est le génie de la cour de Rome; toujours prête à ériger les faits en droits, elle a toujours à ses ordres des réserves pour faire valoir les mêmes droits pendant toute l'éternité.

On dit que le concordat parle de paix rendue à l'église. Nous savions bien qu'il y avait eu guerre entre le pape et Napoléon; mais nous ne nous étions pas aperçus qu'il y eût la guerre dans l'église de France. Tout y paraissait fort tranquille et fort d'accord; le mécontentement de quelques évêques, revenus d'Angleterre pour reprendre des siéges dont une partie n'existe plus, ne constituait pas un état de guerre pour l'église gallicane qui vivait en paix sans eux, comme elle l'eût fait avec eux....

Il n'y avait de controverse sur aucun point, ni de contestation entre personne. Les événemens de 1814 avaient séparé les combattans; la paix se trouvait donc toute faite.

On n'aperçoit pas distinctement la liaison qui existe entre notre temps et celui de Léon X et de François Ier. L'étoffe sur laquelle ils travaillèrent, la matière bénéficiale, n'existe plus parmi nous. On n'aperçoit pas plus clairement l'avantage qui peut se trouver à faire souvenir les hommes qu'un jour le roi donna le spirituel à un pape, et que le pape donna

le temporel à ce roi. Tout cela était fait, et n'était pas utile à rappeler.

De plus, le rappel du concordat de Léon X, rappelle et renouvelle la cause des troubles qui ont plusieurs fois divisé Rome et la France. Elle provient de l'inégalité que ce concordat établissait entre le pape et le roi de France, d'une manière très-préjudiciable à ce dernier. Par ce concordat, le pape peut refuser l'institution canonique aux sujets présentés par le roi, sans alléguer de motifs canoniques, et, de son côté, le roi n'a aucun moyen de contraindre le pape à instituer les sujets *canoniquement irréprochables*. Il est évident que la condition était inégale entre les contractans; nouvelle preuve de la nécessité de se bien aviser avant de transiger avec Rome. C'était pour rétablir l'égalité, terminer tous les différens actuels, les rendre impossibles à l'avenir, et couper le dernier lien par lequel Rome tient les souverains sous sa dépendance, que le dernier concordat avait été conclu. Les évêques étaient institués dans tous cas de contestations avec Rome : l'église n'avait

point à en souffrir ; les souverains et le clergé retrouvaient leur liberté ; on avait travaillé pour le monde chrétien autant que pour la France. Un jour, il regrettera les fruits perdus de ce travail. On n'aurait plus revu un prince aussi puissant, aussi altier que l'était Louis XIV, réduit à voir, pendant *onze années*, ses nominations sans réponse de la part de Rome, *trente-deux évêchés vacans*, et *ses nommés* réduits à leur tour *à se rétracter et à s'humilier*, à l'exemple du roi lui-même, qui n'apaisa Rome qu'au moyen de lettres qui furent long-temps pour elle un grand sujet de triomphe : et cependant on avait alors *Bossuet*, les parlemens, l'université ; et le secours de toutes ces machines ne put pas faire reculer Rome d'un pas.

Il faut bien se garder de confondre le pape chef du culte catholique, avec la cour de Rome : le premier doit toujours être un objet de respect, et la seconde un sujet de défiance : il y a aussi loin de l'un à l'autre, que de la religion à la chancellerie romaine.

Depuis quelques années, il est devenu de

mode d'affecter la religion, de la ramener à tout propos : de même pour la Providence; pour la plus petite chose, on montre l'action directe et visible de la Providence; c'est à se croire à Constantinople, au milieu de ceux qui crient vingt fois par jour *allah, allah*, Dieu est grand et Mahomet est son prophète. Cette manie a surtout gagné chez les femmes qui, comme chacun sait, sont d'excellens juges dans ces matières : elles ont oublié le précepte qui leur interdit de parler dans l'église, qu'elles ont toujours eu la fureur de régenter, et qu'elles n'ont jamais manqué de troubler. Les femmes sont toutes *passions*, et l'église est toute calme, ennemie des passions. Les querelles religieuses ont été, pendant quinze cents ans, la fièvre continue de l'Europe, avec redoublemens et transports par intervalle. L'intermittence durait depuis soixante ans, beaucoup de symptômes font craindre le renouvellement de la maladie. Chez beaucoup, la religion est considérée comme un instrument de domination et d'empire sur les peuples; chez d'autres, c'est une arme, un reproche,

une accusation contre des ennemis; chez un grand nombre, c'est tout bonnement une hypocrisie politique ou intéressée. Le trône et l'autel se sont tout d'un coup trouvés environnés de légions de chevaliers, que l'on n'attendait guère, et qui seraient bien embarrassés de dire ce qu'ils font là, ni ce qu'ils y cherchent.

Dans l'histoire des quatre concordats, nous chercherons à mettre un peu d'ordre dans ces idées fort troublées, ainsi qu'à faire connaître ce qu'il y a de religieux et de national dans chacun de ces actes. C'est là le vrai point de la *question*.

FIN.

De l'Imprimerie de Cellot, rue des Gr.-Augustins, n° 9.

LETTRE

A

UN ÉLECTEUR DE PARIS.

MONSIEUR,

Vous avez la bonté de me demander mon opinion sur le choix des hommes qui doivent, pendant cinq ans, prendre dans la Chambre des Députés la place à laquelle les auront appelés les élections qui se préparent. C'est une grande tâche que vous m'imposez là, car il s'agit de bien grands intérêts : aussi, pour vous obéir, ai-je besoin d'être soutenu par deux motifs puissans, l'intérêt de la patrie et le respect dû aux appels faits par l'amitié. Conseiller est en soi-même un assez méchant

métier, et je suis par nature encore plus éloigné de donner conseil que de le suivre. C'est donc ce que vous avez exigé, et non ce que j'ai offert, que je vais vous livrer : si les offrandes volontaires invitent à la reconnaissance, celles que produit cette espèce de soumission par laquelle on prévient la disgrâce d'un refus, et l'on trouve facilement au refus un air de famille avec la mauvaise volonté, ont droit à l'indulgence. Puisse la vôtre préparer celle du public !

Le bon génie de la France semble avoir guidé la main qui puisait dans l'urne constitutionnelle les noms des départemens destinés à concourir au renouvellement partiel des membres de la Chambre, lorsqu'il a fait sortir celui de la glorieuse ville de Paris, de cette reine entre les nombreuses cités qui couvrent le vaste et fertile sol de la France ; de cette ville qui se maintient depuis des siècles en possession de la suprématie sur le goût, les sciences, les arts, comme sur les plaisirs délicats de la société et de l'esprit. Modèle de l'élégance, législatrice du bon

ton, métropole de toutes les jouissances, la ville de Paris étend sur l'univers le sceptre de ses opinions, l'empire de ses mœurs, fait de son imitation l'objet de l'ambition, de la supériorité et de la gloire; et, par une réunion qui n'appartient qu'à elle seule, de tous les attraits qui peuvent donner du charme à l'existence, elle enchaîne à son séjour les habitans de toutes les contrées de l'univers, et laisse dans l'âme de ceux qui l'ont connue un sentiment qui fait que ce n'est jamais sans soupirer et sans détourner la tête que l'on s'en éloigne. La France, chaque département mettant à part son importance personnelle, a dû applaudir, que dis-je? tressaillir, en apprenant que la ville dont ils attendent et reçoivent chaque jour, avec un empressement toujours nouveau, tout ce qui peut contribuer à former leur esprit, était appelée à concourir avec eux à un acte qui, bien important dans tous les temps, reçoit des circonstances une gravité toute particulière : car il s'agit des premiers choix qui, depuis tant d'années, auront eu enfin une

origine dégagée de tout mélange inconstitutionnel. Il s'agit d'un acte qui sera érigé en exemple; en effet, on ne peut se dissimuler que l'on cherchera à donner aux élections qui vont avoir lieu, et particulièrement à celles de Paris, l'autorité *des précédens*. Les élections qui, dans tous les temps, sont d'un si grand intérêt pour une nation, le sont donc encore plus dans celui-ci : car elles sont destinées à frayer la route; et dans l'ordre politique, le début, comme principe, est tout : la force des choses fait suivre, et ce n'est guère que par des secousses que l'on en rappelle. Si donc la première route est droite, on ira bien et long-temps. Il n'y aura, pour ainsi dire, qu'à s'abandonner à un cours de choses qu'aucun obstacle n'embarrassera; la rectitude de la ligne en facilitera l'usage. Si au contraire le chemin est raboteux et tortueux, on ne marchera pas, on cahotera. Les secousses produiront le malaise; le temps se passera en accusations contre la main malhabile, auteur de ces gênes, à désirer, à rechercher le redressement, et que l'on se sou-

vienne que presque toujours on n'y arrive que par des mouvemens violens.

Lorsqu'une autorité, qu'on pourrait appeler absorbante, tient lieu de tout dans l'Etat, ou veut se faire passer pour l'Etat lui-même, ainsi que le disait naïvement Louis XIV (1) dans un de ces épanchemens involontaires qui décèlent un despotisme inné qui se regarde comme le principe et le terme de tout, les élections n'offrent pas plus d'intérêt au public que les élus n'obtiennent de considération et de poids. De part et d'autre on sait à quoi s'en tenir. Qu'importe en effet l'appel à des talens dont l'essor se trouve retenu, à des vertus réduites au douloureux sentiment de leur impuissance? Qu'importent à une nation des changemens d'hommes qui ne changent rien aux choses? Mais ici c'est toute autre chose. Les liens qui entravaient nos pieds sont rompus; on a

---

(1) Mot de Louis XIV. Que dut-il en penser le 1er septembre 1715?

enfin obtenu de marcher seuls. Si toutes les lisières ne sont pas brisées, du moins sont-elles relâchées ; la carrière s'ouvre ; il s'agit d'assurer ses pas ; les obstacles, disons tout, les piéges seront semés sur la route, de fausses lueurs seront présentées, de fausses espérances seront propagées ; l'intérêt, la brigue, l'ambition, sous mille couleurs et sous mille prétextes, assiégeront toutes les portes, envahiront, si elles peuvent, tous les postes. Paris, soleil de la France, lève-toi ; dissipe ces vapeurs à la clarté de tes rayons, un souffle de ta bouche suffit pour cela ; étends ta vive et bienfaisante lumière sur toutes les parties de notre horizon ; sers de fanal à tous les yeux ; ils sont fixés sur toi. Dans tout le cours de la révolution, tu fus plus que jamais la capitale de la France : ce que tu pensas, elle l'adopta ; ce que tu fis, elle le répéta ; ce que tu rejetas, elle l'écarta ; le même hommage de confiance t'attend encore dans ces momens suprêmes. En toi se trouve le foyer le plus épuré des lumières ; les plus nobles sentimens

fermentent dans ton sein ; tu connais nos dangers, nos besoins ; tu sais les choses comme les hommes ; rien n'échappe à la pénétration de tes regards ! Sois tout à la patrie ; autour de toi réduis tout à ce seul mot ; montre ce noble but à ceux qui vont partager les mêmes fonctions, et qu'à ton exemple, comme à tes côtés, que tout ce qui contribuera à donner à la France de nouveaux représentans, soit pur, éclairé, digne d'elle, et digne de toi.

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES.

Il est une loi véritable, qui est la droite raison, conforme à la nature, répandue dans tous les esprits, qui prescrit le devoir par ses commandemens, et qui détourne des fautes par ses arrêts : capable d'exciter et de régler le bon, impuissante à diriger et à contenir le méchant. On ne peut ajouter ni retrancher à cette loi : sénat et peuple sont insuffisans pour en délier. Ne cherchez hors d'elle ni explication, ni interprète ; elle ne diffère ni à Rome, ni à Athènes; elle n'est point autre aujourd'hui, autre demain ; mais dans son sein immuable et immortel sont renfermés tous les temps et tous les peuples. C'est au Dieu, dont le pouvoir embrasse tout, que remontent l'origine, la dispensation et la promulgation de cette loi. Ne pas lui

obéir, c'est se fuir soi-même ; c'est méconnaître la nature de l'homme, et par là même se condamner à des peines auxquelles on n'échappera pas, même en parvenant à se soustraire à ce qui, parmi les hommes, passe pour des supplices (1).

---

(1) Est quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat, quæ tamen neque probos frustrà jubet, aut vetat, nec improbos vetando aut jubendo movet. Huic legi nec abrogari fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec verò aut per senatum, aut per populum solvi hac lege possumus. Neque est quærendus explanator aut interpres ejus alius, nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthàc : sed et omnes gentes, et omni tempore una lex sempiterna et immortalis continebit. Unusquisque erit communis quasi magister et imperator omnium Deus iste, legis hujus inventor, disceptator, lator. Cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur, atque hoc ipso luet maximas pœnas, etiamsi cætera supplicia, quæ putantur, effugerit. (Lact., l. VI, c. VIII, fragmenta Ciceronis *de Republicâ.*)

Admirables paroles, si dignes de l'antiquité, vous devriez être toujours présentes à l'esprit de tous ceux qui siégent dans le sanctuaire des lois! Vous devriez y être inscrites en lettres d'or; vous en seriez le plus bel ornement!

Législateurs, vous tous qui commandez à vos semblables, voulez-vous ne pas vous égarer dans l'application du pouvoir que vous exercez? Méditez ces paroles. En elles se trouve le modèle, et comme le patron véritable des actions humaines; en elles sont renfermés le caractère auguste de la législation, son origine céleste, sa destination merveilleuse, son inflexibilité dans le maintien des principes, son éloignement de toute déviation du sentier tracé par le Ciel même, son immensité qui embrasse tout, son impartialité qui devant elle rend tout égal, son indépendance qui la tient affranchie et élevée au-dessus de toute influence étrangère à sa propre nature. Le fondement de tout est là: *La droite raison donnée pour guide à l'univers.* Avec elle il ne peut pas craindre de

s'égarer; car, sur ses pas, il n'y a point de place pour l'erreur.

Faisons l'application de ce principe à la question qui nous occupe.

L'origine des sociétés appartient au Ciel; mais leurs divers modes d'existence appartiennent à la terre. L'un est vrai à l'égal de l'autre. Sujet par le principe, libre par les conséquences, l'homme se promène librement dans le domaine que le Créateur lui a assigné pour séjour. Si les premiers fondemens de l'édifice ne furent pas son ouvrage, le soin de la distribution intérieure lui fut abandonné : semblable au propriétaire de biens particuliers, l'homme, en général, a pu prendre, sur le sol qu'il occupe, tous les arrangemens conformes à ses intérêts et à ses goûts. Aucun mode n'agrée plus au Ciel qu'un autre : modèle de tolérance, comme de lumières, s'il voit tout, à son tour il tolère tout, il éclaire en prêtant ses feux; mais il ne dirige pas en dictant des ordres; quelque forme de régime qu'adopte chaque partie des lieux qui lui sont soumis, il continue de rou-

ler d'un cours majestueux et tranquille, sur de petites inégalités qui ne lui importent guère, quelque bruit que l'on en fasse ici-bas; comme il est l'auteur de l'ordre, il ne veut que l'ordre; et c'est à son maintien, mais à lui seul qu'il veille et qu'il rapporte tout.

Les hommes ont donc le choix des institutions sous lesquelles ils se réunissent, dans les seules vues de leurs avantages mutuels; car, hors de cette considération, la société n'a plus de sens; elle reste dans la classe des charges sans compensations, c'est-à-dire une absurdité, à la fois et une injustice.

Mais si le fond de la société consiste dans le don que tous font à tous de toutes leurs facultés, pour recevoir les leurs en échange avec la même plénitude, tous ces tributs mutuels ne peuvent également être déposés dans toutes les mains; il est plus aisé de donner, que d'user du don; et, comme dans tout état, les tributs que paient les membres de la société ne peuvent être recueillis par tous à la fois, de même, dans la société en général,

le tribut des facultés que chaque membre apporte à la masse commune, ne peut être déposé dans les mains de tous : cela même détruirait la société, et l'exposerait à périr par ce qui serait établi pour la conserver. Si tous peuvent et doivent donner, peu seulement doivent et peuvent agir au nom et pour l'avantage de tous; il faut donc un ordre fixe, et des chefs choisis pour le maintenir : mais c'est à la société seule et toute entière qu'il appartient de choisir ce mode conservateur de son existence, à laquelle elle rapporte tout, ainsi que les agens de cet ordre. Mais aussi, au moment où elle a formé et appliqué ce pouvoir, il faut qu'elle l'abdique; et, pour vivre long-temps, il faut qu'elle ne règne qu'un jour. Ce principe forme le tronc de l'arbre généalogique des gouvernemens divers sous lesquels l'humanité s'est rangée; elle a varié les formes d'après les variétés infinies que présentent l'esprit de l'homme, et les accidens du sol qu'il occupe; mais elle a retenu le principe comme son domaine invariable et imprescriptible. Les rameaux de

l'arbre se sont étendus, se sont diversifiés, ont pris des teintes et des directions diverses; mais ils sont restés attachés au même tronc, et partis tous du même point, ils tendent tous au même but : celui de fournir un ombrage à toute la race destinée à vivre sous son feuillage.

Mais en exerçant le droit inné, le droit le plus cher de ceux qui peuvent leur appartenir, celui de déterminer le mode de leur gouvernement, et les agens qui doivent y présider, quel est le but des sociétés? La plus grande somme de bonheur qu'elles peuvent atteindre. Quel est le lien commun des membres qui forment le faisceau de ces sociétés? L'intérêt général. Car ce ne peut être qu'à lui que se rapportent les sacrifices si nombreux d'intérêts particuliers que la société exige de tous ceux qui entrent dans son sein : cet intérêt général est la compensation qu'elle peut offrir pour toutes les cessions d'intérêts personnels auxquelles elle assujétit.

Bonheur de la société, intérêt général, tels sont donc le but et l'instrument de l'ordre

social : avec eux se résolvent, sans travail, toutes les questions relatives aux intérêts des sociétés; et, de cette source si limpide dans son origine, si calme dans son cours, si découverte à tous les yeux, va découler un torrent de conséquences aussi précieuses qu'irrécusables. Telles sont la nature et le privilége de la vérité; il ne faut que la bien établir. Au moment où elle sort du nuage, elle couvre tout de son éclat, et se saisit de tout par la force qui appartient à sa nature.

C'est ce qui va se manifester dans cette question.

Nul être, parmi ses semblables (1), n'ayant reçu du Ciel ni de la nature la supériorité qui constitue le droit de leur commander, et de les tenir assujétis, aucun ne pouvant l'avoir puisé dans sa nature propre, égale en tout à celle de ses semblables, une supériorité de

---

(1) On sent qu'il ne s'agit point ici des exemples de l'Histoire Sainte, qui ne peut jamais être l'objet d'une discussion politique.

cette espèce pouvant encore moins être héréditairement personnelle, il s'ensuit nécessairement que toute autorité parmi des êtres aussi égaux ne peut provenir que d'une délégation, c'est-à-dire d'un choix libre et volontaire, ayant pour but l'intérêt de tous, le plus grand bien de la société toute entière. Le monde *a donc commencé par être mis aux voix*, et n'a connu, dans le principe, que des élus, et point de maîtres. L'élection *est la racine de tous les pouvoirs* qui s'exercent parmi les hommes. Que la rectitude ou l'égarement de leur esprit leur en ait fait adopter de toute espèce, il n'importe; rien ne peut dénaturer ni faire méconnaître leur origine. A quelque hauteur, à quelque rang que soient élevés au-dessus de nos têtes ceux qui nous gouvernent, soit que le pouvoir ait été remis tout entier entre les mains d'un seul, soit qu'il ait été donné en partage entre plusieurs, soit qu'il soit attribué pour un temps ou sans terme limité, soit que la pourpre ou les faisceaux en rehaussent l'éclat, soit qu'on s'asseye sur des trônes ou sur des chaises cu-

rules, au milieu de toutes ces variations, le principe, rocher inébranlable au sein des flots agités, reste le même, et montre toujours la société remettant ses pouvoirs pour son plus grand avantage. En les ordonnant dans cet ordre, que fait-elle, sinon disposer autour d'elle, à des degrés différens, les sentinelles qui doivent veiller à ses intérêts? C'est toujours à ce principe que remonte toute concession de pouvoirs : on ne peut s'y soustraire, il se reproduit à chaque instant; et si, par la pensée, on se reporte à l'établissement de tous les gouvernemens connus, on n'en rencontrera pas un seul qui n'ait commencé par un enfant de la société, adopté par elle, comme étant le plus digne, c'est-à-dire comme étant celui qui offrait le plus de garanties. Car ce serait se former une étrange idée de cet être qu'on appelle l'homme, que de supposer qu'il a pu se désister de ses droits à sa direction propre, autrement que par l'espoir d'en rencontrer hors de lui-même et dans un autre une plus sûre. On ne donne pas ses droits pour rien; et, dans ce cas, la

garantie est le prix de la cession : les élus des nations n'ont donc point été appelés pour eux-mêmes, mais pour elles. Forcées à faire faire avec ordre, par peu, ce que tous ou beaucoup ne pourraient faire qu'avec désordre; forcées encore, par la subdivision des besoins de la société, de distraire des travaux qu'ils exigent, le moindre nombre de ses membres, les nations ont choisi parmi ceux qui leur ont paru les plus propres à les débarrasser du soin de s'administrer elles-mêmes. Elles ont imité l'homme qui ne peut gérer toutes ses affaires par lui-même; il choisit un suppléant, après avoir cherché à s'assurer des garanties propres à servir de sauve-garde au dépôt qu'il lui confie. Dans son esprit, il recherche la lumière qui lui aidera à distinguer le vrai d'avec le faux; il interroge son cœur pour reconnaître si toutes les fibres sont d'accord avec le sentiment du devoir, de la probité, de l'honneur; il s'adresse à la renommée comme à la sentinelle et à l'écho qui découvre et qui répète tout. Promouvoir aux charges de la société, n'est

donc pas accorder une faveur, une grâce, une récompense, c'est donner un tuteur, un gardien aux intérêts de la société. Maintenant que l'on pense aux précautions qu'exige ce choix, lorsqu'il ne s'agit que d'intérêts privés, et qu'on compare ceux-ci avec les intérêts publics, l'étendue et les résultats des uns, avec les bornes et les conséquences des autres, et on verra avec quelle crainte, avec quel recueillement, lorsqu'il s'agit de la destinée de ces grandes associations que l'on appelle les nations, il faut s'approcher de ces fonctions, aux branches desquelles pendent des fruits si salutaires ou si amers, auxquelles est attaché un poids si effrayant et si immense de responsabilité. Electeurs, voulez-vous les aborder sans crainte, ces redoutables fonctions? Fixez vos yeux sur la société toute entière dont vous êtes en ce moment une émanation, et dont vous réglez la destinée; prenez l'intérêt général pour boussole, ne consultez qu'elle, abandonnez-vous sans réserve à sa direction: elle vous dirigera vers un terrain solide où, d'une main assurée et d'un cœur

tranquille vous pourrez jeter l'ancre, et braver tous les petits flots d'ambition et d'intrigues auxquels il est donné de troubler les mers basses des intérêts particuliers.

Le principe élémentaire de toute élection parmi les hommes est donc l'intérêt général : c'est toujours là qu'il faut revenir ; c'est la véritable intention sociale mise à nu, et accomplie. Dans cet état, l'électeur, l'homme qui agit au nom de la société, et qui exerce ses pouvoirs, a dépouillé sa propre existence pour s'identifier avec la société elle-même, pour former et exprimer les pensées que la société formerait si elle pouvait le faire ; ce n'est plus lui qui pense, qui parle, et qui agit, mais la société qui parle, pense et agit par lui. Il n'est plus père, ami, serviteur de personne ; séparé de toutes ses affections propres, il les doit toutes à la société, elle seule est sa famille, elle seule doit occuper son esprit, remplir son cœur, obtenir ses services ; il a cessé de s'appartenir à lui-même, il a transporté à la société le domaine de tout son être. Penser, agir autrement, c'est tromper la so-

ciété, c'est tourner contre elle le pouvoir qu'elle a remis pour elle, c'est prévariquer dans la matière la plus grave, et prendre sur soi la plus effrayante des responsabilités.

Pourquoi faut-il que de longs et dommageables oublis nous aient forcés de prolonger la discussion de principes aussi simples, et que nous tenions notre excuse de nos malheurs? Mais le rigorisme sied bien après un long relâchement; et, lorsque les principes ont été long-temps éclipsés ou transgressés, il ne faut pas plaindre la peine pour rétablir leurs honneurs, et raffermir leur empire. Ainsi le veut cette droite raison que nous venons de montrer comme le régulateur de l'univers : elle va continuer de nous indiquer de nouveaux principes et de nouvelles conséquences tout aussi incontestables.

Le droit des nations à faire gérer leurs affaires par des hommes de leur choix étant constaté, ainsi que le but qu'elles se proposent dans cette délégation, il ne s'agit plus que de rechercher ce qui doit être observé dans la manière de l'exercer, pour arriver

sûrement à remplir l'intention sociale que cet acte renferme. De ce point de vue, comme d'un poste élevé, on découvre à la fois tout ce que doit faire l'électeur, comme tout ce que doit être l'élu.

Si le but de toute élection dans l'ordre social est invariable, il n'en est pas de même de la position de chaque corps social en particulier : ils sont, comme les simples individus, sujets à mille modifications, altérations, chances de bonheur et de malheur; des dangers peuvent les menacer et les atteindre; ils peuvent toucher à des époques de force ou de faiblesse, de grandeur ou d'abaissement, de vigueur ou de fatigue, d'éréthisme ou d'abattement, de direction éclairée et vigoureuse, ou bien sans nerf et sans lumière, d'unanimité ou de discorde dans les vues et dans les sentimens. De pareilles variétés dans leur position commandent, comme on voit, des variétés dans les vues qui doivent diriger le choix que, dans toutes les positions, la société cherche à diriger vers son plus grand bien. Dans tous les cas, l'intention reste la même ;

mais, pour la remplir, il faut savoir prendre les moyens assortis aux circonstances qui ont créé ces nouveaux besoins à la société. Ainsi, lorsque l'Etat est fixé, lorsqu'il est tranquille dans son sein, entouré d'un voisinage ami et sans ombrage, il peut se passer des hommes qui lui seraient nécessaires, lorsque ses institutions sont récentes et mal affermies, étonnent ou rebutent, par leur nouveauté, une partie de l'association, sont sujettes aux contradictions des uns, aux perfides embrassemens des autres; lorsqu'un sol, long-temps ébranlé, tressaille encore sous les pieds de ses habitans; lorsque la force de son tempérament lutte avec peine contre l'étendue des sacrifices qu'il s'est imposé; lorsqu'une paix équivoque, mêlée de menaces et de serremens de mains, admet des armes étrangères au sein de ses propres défenses, et des yeux observateurs au sein de ses conseils, on sent combien des nuances aussi prononcées exigent de discernement, et, pour ainsi dire, de flexibilité dans l'esprit de ceux qui ont à former l'équipage d'un vaisseau destiné à parcourir des

mers où soufflent des vents et règnent des températures si différentes. C'est là que l'électeur doit mettre tout son art, pour éviter de donner à la société un agent à la place d'un autre, l'homme d'un temps pour celui d'un autre temps. Il s'agit de proportionner le levier au fardeau, le serviteur à la besogne, le moyen au but. Si la probité sociale est l'état, et, pour ainsi dire, le métier de l'électeur, la finesse du discernement est son art.

Il faut donc, avant tout, bien consulter le temps dans lequel et pour lequel on agit; sa nature, l'étendue de sa durée, ses dangers, ses ressources, enfin l'espèce des hommes auxquels les suffrages associent l'agent qu'ils vont donner à la société; car, c'est une chose fort digne de remarque. Le rapprochement et le mélange des hommes altèrent leur valeur intrinsèque; elle y ajoute ou en retranche, suivant qu'ils se trouvent plus ou moins en mesure de déployer leurs facultés, ou de leur faire trouver place. Tel qui, à telle époque ou dans tel groupe pourrait le plus, souvent ne peut pas le moins dans un autre temps et

dans une autre aggrégation. Rien n'est plus important à considérer que cette évaluation des forces relatives, et rien aussi n'est plus abusif que l'uniformité des procédés ou des méthodes qui se rapportent à des choses si diverses. Il ne s'agit pas même de se décharger sur la pureté de son cœur, de la brièveté ou de la paresse de son esprit : la patrie peut avoir autant à pleurer des fautes de l'honnêteté distraite ou aveugle, que des attentats de la méchanceté vigilante et éclairée ; et les apologies des innocens ne la guériront pas davantage que les reproches que les coupables lui donnent le droit de leur adresser. Ce n'est pas tout que d'être sans reproches, il faut encore être sans dommages. Eclairez-vous donc sur la nature des circonstances dans lesquelles vous préparez vos suffrages, dirons-nous volontiers aux électeurs ; sondez bien votre terrain avant d'y poser le pied ; discernez le temps dans lequel vous avez à agir : cette connaissance vous conduira à celle des hommes qui leur sont propres, et ce discernement est à la fois au nombre de vos

premiers devoirs et de nos premiers besoins.

L'intérêt général étant le but de la remise des pouvoirs que la société fait à ses agens, leur action étant étendue par elle à toutes les parties de l'association, ainsi qu'à tous ses intérêts, il est bien évident que, pour qu'il y ait de l'accord entre les moyens et le but, il faut que les élections soient faites dans un esprit dont la généralité doit exclure tout esprit de localité. Il ne s'agit pas des intérêts d'un lieu particulier, de ceux d'une partie de l'association, mais des intérêts répandus sur tous les lieux auxquels elle s'étend : on se rassemble dans un lieu déterminé, il est vrai, mais dans une intention générale.

La société ne réunit ses membres en plusieurs sections, que pour éviter les inconvéniens attachés à de trop grandes réunions; la foule et la réflexion ne vont point ensemble; mais cette subdivision purement matérielle ne fait point perdre aux réunions de cette nature leur caractère de généralité. On peut même considérer comme une fiction, l'action de ces subdivisions de la société : car c'est la

société entière qui agit par chacune d'elles; celles-ci, il ne faut point s'y tromper, ne sont point commettantes, mais seulement commises, mandataires, agissant au nom et dans l'intérêt de la société. C'est donc à cet intérêt et non au sien, à cet esprit et non au sien propre, que doit se rapporter l'acte de cette fraction de la société; et comme c'est au nom et pour le compte de la société qu'elle agit, c'est dans son esprit, à l'exclusion du sien propre, qu'elle doit agir. Au moment où l'électeur entre en fonction, il se fait un changement en lui; il devient un autre homme, l'homme privé et local a disparu; l'homme public, l'homme de la société est seul resté. Une pareille disposition est incompatible avec l'esprit qui se concentre dans le cercle étroit des localités; que ces bornes soient donc franchies, et que ce soit la totalité de l'espace occupé par la société que l'on embrasse.

Il en est de même de l'esprit de famille, de parenté, d'obséquiosité, et de tous les liens particuliers créés par l'ordre social, qui unissent les hommes entre eux, et leur font

contracter des obligations réciproques : ce sont souvent autant de sources de dépendance. Que dans tout ce qui dépend des hommes, comme particuliers, ils rapportent et sacrifient beaucoup à ces louables affections ; la nature, la société même qui se fortifie par tout ce qui unit ses membres entre eux, ne peuvent qu'y applaudir et y gagner. Mais dès qu'il s'agit de l'intérêt général et des fonctions qui s'y rapportent, c'est tout autre chose. Là, plus de famille, là, plus de liens de la chair et du sang, plus d'amitié personnelle : la patrie remplace tout cela ; il ne subsiste plus que la grande famille de la société, ni plus d'amitié que pour un objet cher et sacré, supérieur à tous les autres, la patrie, la société toute entière. Ceux donc qui abordent les élections pour faire prévaloir leurs affections personnelles, ou n'entendent pas leur vocation, ou trahissent leur mission : ils peuvent être de fort bons parens, de loyaux amis, mais à coup sûr ils sont de mauvais citoyens et des mandataires infidèles. Ils sont le contraire de ce que la société

attend d'eux, et sous son nom, ils se substituent à elle; or ce ne sont pas des substituts, mais des organes qu'elle a voulu se donner.

C'est dans le même esprit de généralité que doit être repoussée toute tendance à exclusion commune de rang, de classe, de profession. Est-ce donc que la société distingue entre ses membres, la patrie entre ses enfans? Est-ce qu'elle n'ouvre pas également les bras à tous ceux qu'elle a portés dans son sein; qu'elle ne demande pas, qu'elle ne reçoit pas les services de tous; qu'elle ne s'est pas engagée à les associer à tous ses biens, et à ne leur interdire aucune des jouissances dont elle peut disposer? Dès qu'un membre de l'association n'est point dépourvu des qualités qu'elle a cru devoir exiger dans ceux qui s'offrent pour la servir, il a droit à tout ce qui appartient à elle, et lorsqu'elle interdit d'y parvenir sans l'accomplissement de certaines conditions, ce n'est point contre personne, mais pour elle-même qu'elle établit ces barrières; ce ne sont point des privations, des mortifi-

cations, des exclusions qu'elle a en vue de décerner; mais ce sont des garanties qu'elle a cherchées pour ses propres intérêts, dans lesquels ceux des exclus mêmes se trouvent aussi renfermés; car la société n'étant que le résultat de la réunion de tous les associés, la somme des intérêts de la société n'est aussi que le résultat de tous les intérêts particuliers; il n'y pas un acte de la société qui n'affecte tous ses membres, comme pas un acte des membres qui n'affecte le corps de la société, tant leur union est intime. Exclure, c'est bannir de la société; que ce soit pour un temps ou pour toujours, il n'y a pas moins bannissement dans un cas que dans l'autre; la durée de la peine n'en change pas la nature; on ne peut être admis dans la société, ni retranché à demi, rester à la fois en dedans et en dehors, en dehors de ses avantages, et en dedans de ses charges : tout cela est incompatible. Si une seule exclusion est une fois admise, toutes sont possibles et permises, et pour qu'elles soient réalisées, pour qu'elles soient subies alternativement par tous et

chacun, il ne faudra plus que des occasions. L'histoire dépose uniformément de ce résultat. Loin donc, loin de tout électeur l'esprit d'exclusion; que son esprit et son âme s'étendent dans les mêmes proportions que la societé au nom de laquelle il agit; à ses yeux, il ne doit y avoir d'autres titres que la capacité et la volonté de servir la patrie; tout ce que la loi admet, il doit l'admettre; il ne doit connaître ni la robe, ni la profession des citoyens; il ne doit rechercher que leurs facultés et leur dévouement. Sous quelque habit qu'il les trouve réunis, qu'il s'en empare, et les attache au service de la patrie; mais le même esprit général qui défend d'exclure à raison des professions, interdit par la même raison d'admettre au même titre: ce n'est point parce qu'un homme exerce telle profession qu'il doit être appelé, mais c'est parce que dans l'exercice de cette profession, il a donné des garanties de l'utilité dont il pouvait être dans les fonctions qui lui seraient confiées. La pratique contraire donnerait le droit de demander si une profession est plus

chère qu'une autre à la patrie, si elle lui importe davantage, si elle n'a pas besoin de toutes pour les services divers qu'elle requiert; si, semblables aux pierres qui entrent dans la formation d'un édifice, toutes, quoiqu'à différens degrés, n'entrent pas dans la composition de l'ordre social, et s'il peut se passer d'une seule. C'est de ce service rendu à la société et non point d'elle-même, que chaque profession, suivant son rang, tire son honneur. Est-ce donc que la société rassemble ses membres pour représenter les professions qui s'exercent au milieu d'elle, et non point la collection de tous ses membres. Si une profession donnait droit à la représentation, pourquoi les autres à leur tour ne participeraient-elles point au même privilége: élire en vue de profession, c'est retomber dans les exclusions, dans les divisions, dans l'empire que les uns exercent sur les autres, dans les impatiences du joug de la part des maltraités du sort; les maux qu'un pareil ordre est propre à engendrer, sont incalculables; on les évitetous, en mettant

en oubli les professions qui s'exercent dans la société, et en ne se rappelant que de la société qui les renferme toutes. Il n'est pas moins contraire à l'esprit général, qui doit tout diriger, de retomber sans cesse dans le choix des mêmes hommes; il porte naturellement à se demander si les diverses parties de la société sont réduites au degré de pauvreté et de maigreur, qui fait que, parmi elles, il ne se trouve presque jamais que les mêmes personnes portées aux postes dont elle peut disposer; que des hommes éminens, tels que malheureusement il s'en trouve trop peu, que ceux qui ont parcouru la carrière avec éclat, y soient rappelés et y restent. Objet persévérant des honorables suffrages de leurs concitoyens, l'intérêt général les réclame; et leur appel renouvelé, conforme à ce même intérêt, est à la fois un acte de justice envers eux, et un bienfait véritable pour la société. Mais que la même prérogative soit attribuée à une foule de noms obscurs qui ont beau se faire répéter, sans pouvoir se faire retenir, qui se repré-

sentent sans cesse sans pouvoir se faire reconnaître, qui enrouent, pour ainsi dire, la voix de la Renommée, sans pouvoir la faire parler d'eux; qui n'attestent, par leurs apparitions réitérées, que le trop malheureux succès de manœuvres dont l'intérêt général n'a pas été le but, pas plus que la lumière n'en a été le moyen : en vérité, cela n'est-il point une contradiction manifeste avec le but que la société se propose dans les élections? et la perpétuité d'un pareil désordre ne forme-t-elle pas le spectacle le plus décourageant pour le bon citoyen, ainsi que l'appel le plus formel à tous les moyens bas et vils de fendre la presse, et d'arriver au but à travers la foule, par toutes sortes de voies? Lorsque l'on retrouve sans cesse les mêmes noms attachés à la représentation des mêmes contrées, sans qu'ils soient en compagnie de titres éclatans à la considération publique, ne semble-t-il pas voir un signal de détresse arboré sur elles, ainsi qu'entendre l'aveu prononcé de leur impuissance à fournir mieux; par là, s'établit et s'enracine

au sein de la société une aristocratie d'autorité, qui est la plus formidable de toutes. Rien ne paraît contrarier davantage que le fait cette méthode de perpétuité individuelle, l'intérêt que la société a à connaître tous ses membres : ils sont sa force et son trésor. Mais comment parviendrait-elle à cette connaissance, lorsque toutes les avenues sont occupées d'avance, lorsqu'elle se trouve elle-même enlacée dans des filets dirigés avec un art trop funeste, et lorsque des manœuvres, que l'on a su rendre irrésistibles, lui dérobent la faculté de fouiller, pour ainsi dire, dans son sein, pour en faire sortir ce qui s'y trouve de bon? Il est encore une combinaison également pernicieuse, et presque toujours décevante pour ceux-là-mêmes qui y cherchent un appui : je veux dire ces coalitions dans lesquelles des hommes s'entendent pour se faire accepter mutuellement leurs créatures. Là, il est bien évident que l'exclusion est donnée d'une manière directe à l'intérêt général, et que l'intérêt particulier est seul consulté : c'est évidemment soi seul

que l'on a considéré, et non pas la patrie, en adoptant un homme qui n'est pas de son choix, pour faire à son tour adopter à un autre, un homme qui n'est pas davantage du sien; c'est là marchander et non pas assortir, comme l'exige l'intérêt de la société. Antoine, Lépide, Octave veulent se rapprocher; ils se donnent mutuellement leurs ennemis. De cette coalition impie sort la ruine de Rome; se donner ses amis peut devenir aussi funeste. Qu'importe, en effet, sur quel autel la patrie soit immolée, dévouée aux dieux de la cupidité ou de la vengeance? Qu'importe qu'elle succombe ou qu'elle soit livrée, si elle finit par périr? Et, ce qui arrive presque toujours à la suite de ces frauduleux concordats, c'est que l'on se retire avec le chagrin d'avoir adopté ceux que l'on n'avait point en vue, et de n'avoir pas fait admettre ceux que l'on sentait de son devoir de promouvoir. Ainsi, la déception venge la société de la fraude que l'on commet contre elle, et malheureusement le piége a beau être connu, indiqué, on vient

toujours s'y faire prendre. Electeurs, voulez-vous l'éviter? Rien n'est plus facile : fermez l'oreille à toute proposition de coalition, de compensation dans la cession des suffrages; repoussez un don perfide qui vous lie à une concession désastreuse pour la patrie; ne voyez, n'écoutez, ne recherchez que ce qui en soi-même est bon, utile pour elle, capable de la servir, et digne d'acquitter la dette que vous avez contractée à son égard, dès que vous la représentez, dès que vous avez accepté la garde de ses intérêts.

Le volume de la représentation doit aussi être pris en considération; les masses portent avec elles un principe de résistance, soit à la force ouverte, soit aux attaques sourdes provenant de la corruption, et de tous les genres de séduction, qui ne peut appartenir au moindre nombre; la qualité est alors le correctif du défaut de quantité. Quand des chefs habiles livrent combat avec une poignée d'hommes, ils savent qu'elle est composée de soldats éprouvés, et ne confient pas leurs destinées à des novices

dans ce périlleux métier : lorsque Léonidas entreprend de défendre les Thermopyles contre une armée, il sait qu'il a choisi sur tous les guerriers de Sparte.

Il faut aussi tenir compte de la mesure des attributions faites au corps que les électeurs ont à maintenir, en remplaçant les pertes que la loi lui fait subir à des époques déterminées. Autre doit être le besoin, lorsque ces attributions ont été dispensées d'une main libérale ou parcimonieuse; autre se présente-t-il lorsque des pouvoirs balancés peuvent se soutenir les uns auprès des autres, sans se choquer, en observant entre eux un juste équilibre. Des prérogatives étendues, nombreuses, renferment des garanties que l'on chercherait en vain dans des concessions plus restreintes, par lesquelles il se trouve qu'un pouvoir dépasse, à une grande distance, ceux avec lesquels il doit se rencontrer, et semble, au sein de son opulence, avoir réduit les autres au strict nécessaire. Ce qui manque à la place du côté des défenses que l'art lui a données, doit se retrou-

ver dans l'espèce des défenseurs qu'un choix éclairé aura faite pour elle ; alors la garnison tient lieu de remparts, et la force des cuirasses et des bras supplée à la faiblesse des murailles. Et, comme dans un sujet si grave, tout porte coup, soit en bien soit en mal, il n'est point jusqu'à la faculté physique de remplir avec assiduité ses fonctions, qui ne doive être évaluée dans le choix des représentans : la société veut trouver en eux des serviteurs ; mais à quels services peut-elle s'attendre de la part d'hommes que le soin de leur propre conservation occuperait ou retiendrait trop long-temps loin des lieux où elle les a adressés ? Dans mille circonstances, surtout lorsque la représentation est fort réduite en nombre, les plus importantes délibérations peuvent tenir à l'absence de quelques têtes ; des rangs déjà bien minces ne peuvent encore être éclaircis sans danger, et ce n'est point par des bras débiles et désarmés, mais par des soldats toujours à leur poste, que la patrie peut être défendue. Une multitude de causes contribue toujours à renouveler

les motifs d'absence, parmi une réunion d'hommes; lors donc que la députation se compose déjà de peu, que reste-t-il pour vaquer aux travaux de toute nature qu'elle exige, si elle est encore amincie par les retraits forcés des infirmités, qui viennent aggraver les sacrifices qu'exigent les devoirs de la société, toujours si nombreux et si exigeans dans les grandes cités, où tout force à former les réunions nationales?

La société, comme tout particulier, n'entend confier le soin de ses intérêts qu'à des hommes dont les principes sont bien affermis contre toute espèce de séduction, de corruption, d'entraînement vers une direction contraire à la mission qu'ils ont acceptée; mais, après s'être assuré en premier lieu de la moralité, il faut de plus regarder au talent: car ce n'est pas tout qu'une main soit pure, il faut encore qu'elle soit habile, c'est-à-dire ferme, légère, prudente, flexible suivant qu'elle doit s'appliquer à des sujets divers. La carrière de la législation est immense dans son étendue et dans ses détails; la science a tour à tour à

s'élever et à s'abaisser, à se prêter à mille nuances qui se rencontrent dans la complication des faces diverses que présentent les affaires publiques ; la variété et la discorde des opinions, la lutte même des partis peuvent ébranler, étonner, égarer des hommes armés à la légère, ou dépourvus de ces dons heureux qu'accorde la nature, ou de ces moyens de défense que fournit la pénible et lente action de l'expérience et de l'étude. Si chacun, dans le soin de ses affaires ou pour sa conservation propre, recherche le plus habile, les intérêts généraux de la société ne réclament-ils pas la même préférence? N'est-ce point à ce qui parmi elle se montre le plus épuré, qu'elle doit les remettre ? Le talent est au corps politique ce que la tête est au corps humain ; siége de l'entendement et de la clarté, elle dirige tous les mouvemens du corps par les volontés qu'elle exprime ou les jugemens qu'elle forme ; elle éclaire tous ses pas par la lumière des deux flambeaux qu'elle recèle ; et, pour soutenir cette comparaison, ajoutez que si la tête est l'honneur du corps humain,

le talent est celui des sociétés. S'il les sert, il les décore aussi, il tourne également à leur gloire et à leur utilité : la gloire d'une nation n'est-elle pas au nombre de ses premiers intérêts ? Et où peut-elle en placer le siége d'une manière plus apparente que dans ces hauts lieux d'où elle parle à tous ses membres, d'où elle fait parvenir le son de sa voix à l'oreille de l'univers ? Les peuples ont toujours tiré de leurs grands orateurs politiques autant de gloire que de leurs plus grands chefs militaires ; Athènes, Rome, Londres s'honorent autant de Démosthène, de Cicéron, de Pitt, que de Thémistocle, de Scipion, de Marlborough, et par le privilège attaché à sa nature, les effets et l'éclat du talent vivent et durent encore long-temps après que ceux des faits politiques sont éclipsés. Aimez donc, recherchez, produisez le talent ; par son essence, il ne reste jamais neutre, l'inaction n'entre point dans les élémens dont il se compose ; s'il ne sert pas, il nuit ; il est bon à tout, soit placé sur le seuil de l'édifice pour en défendre l'entrée, soit sur le faîte pour en former l'or-

nement. Il n'est point de place à laquelle il ne convienne et qu'il ne décore, dont il ne soit propre à remplir le service comme à rehausser l'éclat.

Mais c'est surtout l'indépendance qui est indispensable dans les représentans d'une nation, et qui doit éclater au premier rang des qualités qu'elle a droit d'exiger d'eux; par ce mot, nous n'entendons point cette indépendance sauvage qui ne connaît point de frein, qui se dérobe à toute espèce de joug, qui rejette toute règle; nous n'entendons pas davantage cette indépendance perturbatrice qui ne s'accommode de rien de ce qui existe, qui recherche dans l'élément principal de la société qui est la fixité, un principe toujours actif de remuemens et d'agitations, et qui fait rejeter *le positif* d'un ordre établi, pour courir après le bien idéal et fugitif d'un ordre imaginaire. La société est un vaisseau sur lequel nous sommes tous passagers, dont par conséquent il faut suivre la marche, *tout en relevant soigneusement son estime*, et celui qui prétendrait se constituer indépendant au

milieu d'elle, et séparer sa marche de la sienne, ressemblerait à un homme qui prétendrait marcher à part du navire qui le porterait, et qui, en *voulant courir des bordées pour lui seul*, victime de sa folle séparation, courrait s'engloutir dans les flots. Mais nous entendons par indépendance le détachement absolu de tout assujettissement, de tout engagement contracté avec un autre ou avec soi-même, en vue d'intérêts personnels, d'avantages à conquérir ou à conserver, de devoirs à concilier avec ceux que de son côté commande l'état de représentant. La corruption grossière est peu à craindre; ne se vend pas qui veut, ne trouve pas toujours des acheteurs qui en cherche. Dans notre ordre social, ces honteux contrats portent avec eux trop de dangers; ils laissent trop de traces après eux, ils prêtent à trop de fâcheuses découvertes : la cupidité s'arrête devant la crainte de l'indiscrétion, et de la flétrissure qui en est la suite. Ce n'est donc point de ce côté que l'indépendance est plus ouvertement menacée ; il est bien d'autres voies plus dé-

tournées et non moins sûres pour arriver à l'entamer, qui font le même dommage à la chose publique, en ne faisant pas courir le même danger à l'honneur : je veux parler de ces engagemens secrets que l'on se trouve avoir contractés avec soi-même, par l'occupation ou par la recherche d'emplois auxquels sont attachés la considération et la fortune ; pour celle-ci son absence absolue, au milieu des honneurs dont jouit la richesse, est un écueil contre lequel la prudence n'ira jamais heurter. Que d'abord le représentant soit toujours au-dessus du besoin ; que ce ne soit jamais parmi des nécessiteux qu'on aille le chercher ; et que le sentiment des convenances supplée à ce que la loi n'a fait qu'ébaucher à cet égard. Je veux encore parler de cette sollicitation des places pour ses proches ou pour ses amis, par laquelle on s'enlace même sans s'en apercevoir, on atténue sa force de résistance, et l'on finit par aliéner la disposition de son suffrage, qui se trouve ainsi dépendre du succès de démarches dont il est inévitablement le prix. Ce pacte est écrit dans la nature des

choses, et l'on ne peut se soustraire à ses effets, lorsqu'on a eu le malheur d'en admettre le principe. Dès-lors donc que l'on ouvre la porte aux vues intéressées, de quelque nature qu'elles puissent être, dès qu'il y a le moindre mélange d'ambition pour soi ou pour autrui, c'en est fait de la probité sociale; l'indépendance est perdue, l'ennemi a pénétré dans la place : que ce soit par la brèche ou par la mine, qu'importe? Il tient les clefs, vous ne les reprendrez plus; vous êtes livrés, vous livrerez infailliblement la patrie. Il faut donc que rien ne puisse commander au représentant, qu'il soit toujours prêt à répondre à toute tentation et à tout tentateur contre son indépendance, ce que le jaloux Orosmane répond à celui qui ose lui parler de rançon pour l'objet qui a su l'attendrir.

Elle n'est pas d'un prix qui soit en sa puissance.

Qu'il soit comme lui amant jaloux de cette liberté que l'absence de toute vue ambitieuse, de tout devoir envers autrui, laisse de ne

céder qu'à la force de la conviction propre, qu'à l'impulsion de la conscience : c'est alors que sera remplie véritablement la destination que la société se propose en se donnant des représentans. En effet, qne veut-elle, que peut-elle vouloir? Que cherche-t-elle dans son représentant? Un homme à elle, et une garantie pour son intérêt. Or, elle n'a que la moitié d'un homme, lorsque celui-ci est déjà à un autre, lorsqu'il doit se partager entre deux services; lorsque celui-ci, appartenant encore à d'autres fonctions, peut se trouver par elles en opposition avec celles qu'il tient de la société. Elle n'a pas davantage de garantie; car quelles garanties peut offrir celui qui se doit encore à d'autres? Il a déjà aliéné sa liberté; et, lorsqu'il y aura combat entre ses différens devoirs, auquel sacrifiera-t-il, surtout s'il y a liaison entre ces mêmes devoirs et son intérêt propre? L'indépendance complète, absolue de toute influence des hommes et des choses est donc de rigueur, et constitue la qualité fondamentale du représentant de la société. Il serait bien étrange

qu'elle fût plus maltraitée que les particuliers, parmi lesquels on n'en trouverait pas un seul assez dépourvu de sens pour accepter, et, à plus forte raison, pour désigner lui-même comme son mandataire, le mandataire de son compétiteur. Quelques qualités que possède d'ailleurs le représentant, s'il ne se distingue pas éminemment par celle-là, toutes les autres sont nulles; elles peuvent même devenir funestes, et ne sauraient racheter l'absence de la première. Il n'est pas indépendant, il n'est rien. Il faut faire marcher à la suite de cette considération, car il y a liaison entre elles, celle qui prescrit de s'abstenir désormais de l'empressement avec lequel on a vu appeler dans les élections les proches des hommes qui occupent des postes importans dans la société. La Bruyère a dit qu'il naissait une infinité de parens à un homme dans la nuit qui précédait le jour où il était nommé ministre. Il naît de même des représentans pour une nation dans la famille de quiconque occupe ou atteint un poste élevé ; on pourrait même

donner le tarif des promotions qui reviennent, par ce nouveau droit, aux familles des hommes en place : un premier commis vaut au moins une promotion, une direction générale ne peut se passer de deux, une première présidence ne peut s'en tenir à moins que le même nombre; et, lorsqu'on arrive aux postes tout-à-fait supérieurs, alors pour que tout soit en règle, et qu'aucune proportion ne soit violée, il faut que ce soit toute la famille. Ces promotions aux places renferment une propriété bien précieuse, celle de dessiller les yeux, et de faire apercevoir distinctement une foule de talens et de mérites qui, jusque-là, étaient restés imperceptibles, et que, sans cette heureuse violence faite à la modestie des propriétaires, on courait risque de ne jamais découvrir. D'où il arrive souvent qu'une famille est parfaitement représentée, mais que la société ne l'est pas tout-à-fait autant; d'où il arrive encore que lorsque la mobilité, qui se fait remarquer dans les places, et qui entraîne si fréquemment les hommes, vient à avoir son effet et à attein-

dre ces espèces de patrons, le client, dont la place du déchu avait fait la promotion, et peut-être le mérite le plus apparent, ne répond plus à rien, et reste sans liaison avec l'ordre au milieu duquel cette clientelle l'avait jeté. Sûrement, cela n'a rien de commun avec cet ordre de droite raison, que dès le début de cet écrit, nous avons montré établi pour former le régulateur de toutes les actions humaines. C'est elle qui va nous guider encore dans l'application des principes, que nous sortons de développer, à l'ordre des élections actuelles, dans leur rapport avec l'état présent de la France.

SECONDE PARTIE.

APPLICATION DES PRINCIPES AUX ÉLECTIONS ACTUELLES.

Ne perdons point le temps à louer ni à blâmer la France de ce qui s'est passé dans son sein depuis trente ans. Malheureusement c'est le sort de presque tout ce qui s'écrit sur notre patrie. D'un côté célébrer des triomphes, de l'autre rappeler des excès. De part et d'autre on ne sort guère de ce cercle : tous les deux sont fondés ; mais avec la différence que les excès ont été bornés à une courte époque et au petit nombre alors armé du pouvoir, et que les hauts faits ont rempli un grand nombre de jours, et furent l'ouvrage de tous. Il serait bien temps de cesser de tout confondre, pour se donner le triste droit de

calomnier la patrie : cette maladie a été particulière à notre époque. Après Marius, Sylla, Octave et leurs proscriptions, qui dépassent de beaucoup celles que nous avons à déplorer, l'on ne vit point une partie des Romains chercher des jouissances parricides dans l'accusation et la flétrissure de leur patrie ; on ne vit point, après des troubles bien autrement longs et sanglans que n'ont été les nôtres, quoique dépourvus des mêmes compensations de grandeur et de gloire ; on ne vit point, disons-nous, une partie des Anglais faire consister leur bonheur à jeter sur leur patrie un jour défavorable, odieux, et travailler à se déshériter eux-mêmes de la part qu'ils pouvaient prendre à la gloire qu'elle avait acquise en d'autre mains ; l'inimitié entre les partis ne créa point d'ennemis à la patrie elle-même. Prenons donc la France au point auquel elle se trouve.

Elle est revenue à ce qu'elle voulait en 1789 ; une lutte terrible au dedans et au dehors n'a pu le lui faire perdre de vue, tant est grande la force des idées conçues par tout un

peuple : elles bravent le fer et le feu; elles triomphent de la force, des embûches; elles survivent à tout. En 1789, la France voulait une constitution, et la voulait d'un vœu unanime : il faudrait se déclarer aveugle, ou bien abjurer toute bonne-foi, pour contester ce point. Elle le voulait avec force, et l'exécuta avec énergie, parce qu'elle fut contrariée avec obstination et maladresse, et, qu'ayant à se faire jour à travers d'une multitude d'intérêts, il fallut bien abattre ce qui ne voulait pas céder. Telles furent à la fois l'attaque et la défense. Le but était l'établissement d'un gouvernement libre, régulier, dégagé des abus anciens, des routines anciennes, des préjugés anciens, en un mot, un mode fixe de gouvernement dépendant uniquement des lois, et à l'abri de tout arbitraire. De celui-ci on en avait eu tant, qu'il était passé de mode pour tout le monde. Après avoir reçu, de la seule main qui restât au duc de La Vrillière, plus de lettres-de-cachet qu'Annibal n'envoya à Carthage d'anneaux de chevaliers romains tombés aux champs de Cannes, il était

fort naturel d'en être rassasié. La répétition même des meilleures choses finit par fatiguer. Après avoir vu mille acteurs passer tour à tour sur le théâtre du ministère, pour tomber les uns sur les autres à la clameur publique et au bruit des sifflets, entre nos malheurs et leurs maladresses ; à force d'avoir entendu le souverain et ses cours se reprocher mutuellement d'avoir envahi les pouvoirs publics, et se demander réciproquement où ils étaient, et en quoi ils consistaient, il était bien simple de vouloir enfin connaître à qui ils appartenaient, comme de leur donner des dépositaires incontestables. Tout, à cette époque, tendait donc à la liberté, à l'ordre, à la fixité : on se proposait un but distinct. A l'époque de la Ligue et de la Fronde on remua, on tracassa, mais rien ne resta, parce qu'il n'y avait point de but fixe. Les lumières de 1789 n'illustraient point cette époque : les acteurs étaient plus grands que la scène ; en 1789 la scène fut souvent plus grande que les acteurs. Coligny, Condé, De Retz, Turenne, valaient mieux que ce qu'ils faisaient : c'étaient

des ombres immenses projetées sur un tableau resserré. Aussi leur action ne se rapportant qu'à des hommes, n'a point laissé de traces, au lieu qu'en 1789, ce n'étaient point les hommes qui poussaient, mais les choses qui poussaient les hommes, et qui les précipitaient dans une direction déterminée : celle de l'établissement d'un ordre fixe qui aurait pour base l'égalité, et pour but le bien général de l'association. Le Ciel ne permit pas que, dès ce moment, la France jouît du noble prix de ses travaux. Pour nous consoler, disons avec le poète romain :

Nimium vobis Romana propago
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent...

Mais ce qui alors fuit loin de nous, s'en est rapproché. Nous avons une loi, et nous devons vivre et raisonner d'après elle; par elle nous sommes initiés au gouvernement représentatif. Quelque temps qu'il se soit fait attendre, quelque cher qu'il ait coûté, observons cependant qu'en France il y a eu moins loin de 1789 à 1814, qu'il n'y eut en Angle-

terre de 1215 (1) à 1688 : le passage, il est vrai, a été orageux, mais rapide. Voyez aussi le temps que nos voisins ont mis à faire la même traversée, et par quelles routes ils ont passé. Nous sommes donc en possession du gouvernement représentatif; mais il faut l'avoir avec ses attributs, sa rectitude, de fait et non pas seulement de nom. Or, quelle est la base du gouvernement représentatif? L'élection de ceux que la nation, d'après des règles convenues, envoie pour exercer la partie du pouvoir que la constitution lui assigne. Quel est le moteur, le levier principal de cette espèce de gouvernement? L'opinion publique. Par conséquent, l'élection, et la manifestation de

---

(1) Epoque de l'établissement de la grande Charte, 13 juin 1215, arrachée à Jean-sans-Terre, abandonné par tout le monde, réduit à n'avoir plus autour de lui que sept chevaliers. Ce prince, revenu à une meilleure position, révoqua la Charte; elle fut réprouvée par le Pape, qui trouvait fort mauvais que les Anglais fissent leurs affaires sans lui, auquel le roi Jean avait assujéti son royaume.

l'opinion sur les questions d'intérêt public, forment l'état élémentaire et permanent du gouvernement représentatif. Dans cet ordre de choses, le soin principal doit donc se rapporter à bien choisir les représentans, et à bien connaître l'opinion; hors de là, il n'y a que faux pas, et danger de tout intervertir. Car, si les représentans ne remplissent point leur destination, si l'opinion est méconnue ou dénaturée, alors sur quoi porte le gouvernement représentatif?

Maintenant, quel est l'état moral de la France? A ne consulter que les tableaux multipliés qu'en ont fait des aveugles, des dupes ou des fripons; à s'en rapporter aux déclamations des uns, aux lamentations des autres, la France serait un pays inhabitable; ses habitans attaqués par la gangrène révolutionnaire jusqu'à la racine de leur moralité, brouillés avec le Ciel, en guerre avec la terre, dignes de l'animadversion de tous les deux, devraient, pour leur amendement, être tenus à un régime austère, et contenus par la menace toujours présente du châtiment, et l'as-

pect continuel des instrumens du supplice; génération à la fois indigne du passé, et menaçante pour l'avenir. Telles sont les obligeantes couleurs sous lesquelles des hommes, qui poussent l'imposture jusqu'à se dire Français, osent représenter leur patrie, même aux yeux de l'étranger, auprès duquel ils lui ont beaucoup nui, en ajoutant à leur défiance. Eh bien! la déraison et l'insulte ont broyé les couleurs de ce tableau; s'il est hideux, il est absurde: le Français n'est rien de ce qu'il indique, il est tout ce qu'il n'indique pas. Que l'on apprenne à le connaître. Le monde a assez éprouvé la force de son bras. Les chevaliers si vantés d'autrefois envieraient ses nouveaux exploits. Son esprit et sa grâce sont encore en possession d'éclairer, de charmer l'univers, de fournir à son instruction, à ses plaisirs, d'être l'objet de son envie et de ses recherches d'imitation. De ce côté, il n'y a rien de changé; mais, d'un autre, sa raison s'est étendue, agrandie avec l'horizon qui s'est développé devant elle. Le Français a vu, il a entendu des choses qui auparavant

n'existaient pas pour lui. La science n'a plus de secret ni d'exclusion pour personne; l'instruction générale l'a mis en commun, et y prend part qui veut. Un langage nouveau, une vie nouvelle se sont formés partout; et souvent, du père aux enfans, il y a dix générations de distance. L'aisance générale marche de front avec ce changement moral, l'étend et le consolide, car, dans cette carrière, on ne rétrograde sur aucun point, il faut que tout marche à hauteur. Plus éclairé, le Français est aussi plus calme, parce qu'il voit plus distinctement les objets. Ce ne sont que les ignorans qui se mettent en mouvement à la moindre déception, au premier bruit dont ils ne devinent pas l'origine : le Français au contraire voit, juge, et fait dépendre son action de son jugement; instruit par l'expérience, il est inaccessible à la séduction, la tromperie lui a créé un tact merveilleux pour discerner l'erreur d'avec la vérité. *La méfiance est la prudence des peuples.* S'il se tait, il observe, il juge, il fait son choix. Il a banni également le scandale et les dérisions qui flétrissaient son

culte ; tout ce qui offenserait ouvertement cet objet sacré, le blesserait lui-même. Tolérant sans superstition, comme obéissant sans servilité, s'il obéit avec docilité, il aime à être commandé avec lumières. Il n'a jamais rien à refuser à la voix de la raison ; dès qu'elle se fait entendre, il accourt, il vole, il franchirait l'espace, pour la suivre. Tombé, sans sa faute, du faîte de la grandeur, qu'il n'aurait jamais perdue avec un emploi mieux calculé de ses qualités, il supporte la chute avec dignité ; grand dans l'adversité comme dans la prospérité, s'il la regrette, cette grandeur, c'est sans provocations, sans embûches contre ceux qui jouissent de ses dépouilles. Réduit, par le sort, à voir une partie de son territoire servir de polygone à d'autres soldats qu'aux siens propres, la foi des traités l'enchaîne au maintien même des objets de sa juste douleur ; l'accomplissement des sacrifices acceptés repose sous la même loi d'honneur, et leur prodigalité même n'en fait contester ni différer aucun. L'Etat demande-t-il des tributs? l'or coule ; le Ciel sévit-il ? le travail redou-

ble, l'industrie lutte avec les privations, et semble s'alimenter par elles ; l'abattement n'est nulle part, la plainte reste muette, le besoin contemple en silence les jouissances de la richesse ; les profits mêmes que procurent ses souffrances. Au sein de tant de malheurs, sur une immense étendue de terre, la sûreté n'a pas compté une attaque de plus, le trésor public un retard, les individus une violence ; l'esprit national a su donner à la plus cruelle épreuve qu'un peuple ait jamais subie, l'apparence d'un accident passager, qui l'atteignait à peine. Si ce n'est pas là de la grandeur, qu'on la définisse donc. Si un grand mouvement se fit ressentir à une époque déjà éloignée, et entraîna des suites funestes, l'intérêt des accusateurs eux-mêmes doit leur faire désirer qu'on n'en recherche pas la cause. Si des hommes, victimes d'égaremens personnels ou suggérés, gens qui ont l'air d'être lassés de vivre, se livrent à des entreprises qui méritent encore plus de pitié que de supplices, ignorant qu'ils sont de l'ordre au milieu duquel ils vivent ; voyez par qui

ils sont suivis, soutenus, l'attention ou les regrets que la France leur donne. Et faut il d'ailleurs juger de l'état de la mer par l'écume que les vagues ont jetée sur le rivage, et qui le blanchissent encore long-temps après que la tempête est calmée? Il en est de même en France : le sol est rassis; quelques vapeurs sont sorties d'une terre qui naguère et long-temps présenta un immense foyer de conflagration; il n'y a pas là de quoi s'étonner. L'effet est dans l'ordre de la nature, le seul qui ne trompe point : il faudrait au contraire s'étonner qu'il en fût autrement. Quoi! une nation passe tout à coup, sans sa faute, d'une élévation sans exemple dans un abîme sans fond; tout change autour d'elle et au dedans d'elle; le passé redevient le présent, celui-ci à son tour montre un avenir suspect, on cherche les triomphes qui ont donné le droit d'assujétir... et l'on peut croire que tant d'hommes, enfans de leurs œuvres propres, accoutumés à des épreuves de tant d'années et de tant d'espèces, ne trouveront pas au dedans d'eux d'autres fibres sensibles que celles de la rési-

gnation! N'exigeons pas trop de l'homme, proportionnons les épreuves aux forces dont le Ciel le dota; ne nous effrayons pas trop de ce qu'il fit dans une circonstance donnée, et surtout n'en concluons pas qu'il le fera encore dans une autre. C'est étrangement méconnaître le cœur humain, que le juger ainsi. Par là même qu'une chose a été faite une première fois, on peut presque assurer qu'elle n'aura pas lieu une seconde; il faut encore plus de choses pour amener une ressemblance dans les événemens, ou dans la disposition de l'esprit, qu'il n'en faut pour former une ressemblance parfaite entre deux visages. Disons-le hautement, rien de ce que l'on a vu en France, n'est de nature à se renouveler : il est hors de l'esprit et des goûts Français. Cet esprit appartient tout entier à l'honneur national; il veut la science dans la conduite, la lumière dans la direction, la clarté dans le langage, la sincérité dans l'action. Plus de vaines paroles, on devine leur sens caché; plus de déguisemens, on les pénètre, tous les voiles sont percés ou soulevés;

plus de rigueurs : qui les craint? qui ont-elles arrêté? que seraient-elles pour tant d'hommes qui ont bravé tant de dangers? Des ignorans, des hommes qui ne savent rien apprécier, s'imaginent qu'il n'y a qu'à tendre une chaîne pour former une barrière; comme si l'on n'avait jamais brisé de chaînes, comme si l'on enchaînait tout un peuple. C'est sur cette règle qu'ils rêvent d'administrer la France. Ils se figurent que, parce qu'il y a des prévôts, et des soldats étrangers, la France est tranquille; que l'éloignement de ces deux auxiliaires de la paix publique serait le signal d'une détonnation générale de licence et de désordre, tandis que c'est tout le contraire qui arriverait. Belle manière en effet de calmer un peuple, que de tenir toujours devant ses yeux des objets qui les blessent! Que l'on retire cet appareil menaçant, et l'on verra si la France perd la moindre partie de cette assiette calme et tranquille, dont on rapporte si inconsidérément le principe à un mobile fait pour produire un effet directement opposé. Veut-on s'assurer des causes

véritables de cette tranquillité? Eh bien, qu'on laisse là les prévôts et les soutiens venus d'autres pays; que l'on s'adresse uniquement à la raison du peuple français, on verra s'il ignore ce que vaut le repos; s'il s'est follement figuré que l'homme a été créé pour passer d'une agitation à une autre, pour y consumer ses facultés et sa vie; s'il ne sait pas comparer entre elles les chances, les dangers et les profits des agitations, et si ce n'est pas d'après ces calculs de sagesse qu'il fait son choix. Le Français est calme, parce que sa raison lui dit qu'il doit l'être : si elle lui suggérait le contraire, qui pourrait le contraindre ou l'arrêter? La force intérieure, c'est lui-même. La force extérieure trouverait trente millions d'opposans; et l'on sait assez que la crainte est peu de chose pour des Français, une fois qu'ils ont pris leur parti de la braver. Relâchez donc le frein, dirons-nous à tous ceux qui ont à se mêler de sa direction, la finesse de la bouche de votre coursier le fait câbrer sous une main pesante; rendez-lui la liberté de son allure, ses pas s'affermiront,

deviendront plus légers ; vous sentirez redoubler sa vigueur, sa grâce et sa souplesse. Ne vous inquiétez pas de l'état de la France ; jamais elle ne fut plus facile à diriger, jamais elle n'offrit plus de gages de sécurité ; mais ces dispositions sont à un prix : celui d'être gouverné avec lumière et vérité. Veut-on avoir une preuve bien funeste de la réalité de ces dispositions ? qu'on essaye de ramener les hommes et les idées dont le 5 septembre 1816 nous a si heureusement débarrassés. Il existe parmi les Français la plus heureuse disposition, et qu'ils possèdent dans un degré éminent entre tous les peuples : celle d'être sensibles à la confiance ; leur honneur est toujours prêt à acquitter la dette qu'elle leur fait contracter. Au lieu donc de tant commander, avec eux il suffit d'indiquer, de mettre un signe de lumière et d'honneur sur le but ; ils y marcheront tous seuls. Par exemple, si depuis quatre ans que l'on perd le temps en plaidoyers et en arrêts contre de pauvres livres, et souvent contre de pauvres auteurs, on eût fait comme le roi de Wurtemberg, qui, en déliant la

presse de toute entrave, a mis, pour toute loi de répression, un hommage à la moralité de son peuple, en déclarant qu'il ne pouvait croire aucun de ses sujets capable d'en abuser, l'honneur des Français aurait fait tous les frais de la surveillance : il aurait gardé les portes de toutes les imprimeries, pour que rien d'impur ne s'y glissât ; il eût banni de la société celui qui aurait tenté de franchir la barrière élevée par la confiance : on enfonce celles que la défiance a formées. On a voulu des lois ; les tribunaux et l'opinion sont aux prises.

L'état moral de la France est donc bien constaté ; elle veut un ordre constitutionnel, un gouvernement représentatif ; elle le veut de toutes ses affections, de tous ses besoins, de toute sa raison, en un mot, de tout son être. Il est le principe de son repos, il fera sa stabilité ; il faut donc qu'elle l'ait : car comment refuser ou enlever à tout un peuple, et ce qu'il désire, et ce qu'il tient, et ce qui le fait heureux et sage ?

Maintenant, recherchons quel est l'état lé-

gislatif de la France, et quelles sont les circonstances dans lesquelles elle se trouve. L'éclaircissement de ces deux points, joint à celui des précédens, conduira, par une pente naturelle et douce, à la solution de la question que nous examinons. Car, après avoir établi le droit d'élection, les principes de l'élection, l'état moral, législatif et politique du peuple qui fait les élections, on arrive sans peine à déterminer les sujets mêmes de l'élection.

Deux choses constituent l'état législatif d'un peuple : la composition de la chambre représentante, et ses attributions ; la chambre des pairs est dans un autre ordre de choses, et ne peut faire le sujet de cet examen. La France compte près de trente millions d'habitans, et seulement deux cent cinquante-sept députés. On apercoit du premier coup d'œil la distance vraiment immense qui sépare les deux nombres. Il n'y a aucun rapport, aucune proportion entre eux ; le parlement de Paris, toutes chambres assemblées, approchait du même nombre ; en calculant celui des autres parlemens co-

partageans du pouvoir législatif, dans leurs ressorts respectifs, par l'enregistrement, en ajoutant le clergé, les pays d'état, on trouve qu'en 1789, le nombre des hommes investis de la faculté de prendre directement part à la législation civile ou financière, dépassait de beaucoup celui que la Charte a déterminé. Nous savons que certaines combinaisons, qui appartiennent à l'ordre actuel, compensent une partie de ce désavantage ; nous connaissons tout le prix de la réunion de ces pouvoirs dans un même centre, mais ils n'empêchent point qu'elle existe.

L'Angleterre, peuplée de dix-sept millions d'habitans, par la réunion des trois royaumes, compte près de sept cents membres dans son parlement-uni, et l'on calcule sur une présence habituelle de 550 votans. En suivant la même proportion, quoiqu'on ne la réclame point, il reviendrait à la France près de onze cents députés. Mais ce n'est pas seulement le nombre, la quantité arithmétique qu'il faut considérer, mais encore la

qualité, et, pour ainsi dire, le volume des hommes qu'il faut comparer entre eux. La fortune, par conséquent l'état social, et le don inappréciable de l'indépendance qui en est la suite, n'ont aucun rapport dans les deux pays. En Angleterre, l'opulence, la grandeur des établissemens de commerce, d'industrie, d'affaires, auxquels préside une partie des membres de la chambre des communes, les relations que ces rapports leur créent dans les deux mondes, l'habitude des affaires parlementaires, comme celle des discussions politiques qui forment le fond des occupations de la population de l'Angleterre, rencontrent bien peu de choses correspondantes parmi les élémens qui concourent à la composition de la représentation en France. Dans ce cas, l'infériorité numérique est encore aggravée par l'infériorité du volume du personnel. On a voulu, je le sais, éviter les inconvéniens de la foule, à la bonne heure; mais, qui la demandait cette foule? N'y a-t-il donc que des extrêmes à embrasser dans la conduite des affaires humaines? Parce

qu'un droit renferme quelques inconvéniens de détail, faut-il amincir ou atténuer ce droit, au point de l'énerver et de le réduire à la nullité? Lorsque les lumières du Monarque lui montrèrent les inconvéniens de cette réduction, un hommage général d'acquiescement et de reconnaissance suivit cet acte de raison et de justice; des regrets bien légitimes ont à leur tour suivi son retrait, et, pour se calmer, ils ont besoin de s'adresser à l'espérance. En tenant compte de la multitude des causes qui détournent habituellement un certain nombre de députés de l'assistance à la chambre, on trouvera que la moyenne proportionnelle de leur présence donne régulièrement deux cents membres prenant part aux délibérations. C'est trop pour un conseil, ce n'est point assez pour une représentation nationale : un conseil des deux cents excède peut-être les besoins de Genève, une chambre de deux cents membres reste au-dessous de ceux de la France. Que peuvent les rangs amincis de ce petit nombre contre la pression de la phalange

toujours complète, et toujours existante de la prérogative royale, agissant avec tout le poids de ses attributs? Un gouvernement représentatif est un gouvernement balancé. On a dit avec raison de la constitution anglaise :

Ponderibus librata suis.....

Où se trouvent ici l'égalité des poids, et celle du bassin destiné à les recevoir et à les contenir? Un gouvernement représentatif est éminemment une représentation de l'opinion publique. Si peu d'hommes sont-ils bien propres à la représenter? Un gouvernement représentatif est une barrière élevée au-devant des libertés nationales, pour amortir l'effet de l'action continue du pouvoir exécutif, soit qu'il agisse sourdement, soit qu'il tente de se déborder, ou de la rompre. Mais n'est-ce point un rempart épais, une digue large et compacte qui, seuls, ont la force propre à soutenir cette double attaque? Je ne sais; mais cette disposition me paraît, à elle seule, donner, contre l'intention de son auteur, une tendance toute particulière à l'acte

qui l'a créé. Il est vrai que l'on n'aperçoit pas tout du premier coup d'œil; souvent l'ouvrier a besoin d'observer long-temps le jeu de la machine qu'il a construite, pour en bien apprécier les ressorts. Rousseau avait raison de dire que le législateur devait vivre dans un temps, et travailler pour un autre; les lois d'établissement faites pour un peuple, sont conçues nécessairement en vue de durée; il faut donc y mettre en harmonie tous les temps, le passé, le présent, l'avenir. Quand, en faisant des lois, on a toujours sous les yeux certains exemples, quand on écoute les impressions encore subsistantes du passé, on s'expose à ravir, à un avenir étranger à ces incidens, la part qui lui revient dans l'ordre qui s'établit, et qui est destiné à l'atteindre à son tour; il peut se trouver déshérité de son domaine légitime, en considération ou en expiation de fautes qu'il n'a point commises, et pour des égaremens qu'il ne partagera point. La faiblesse du corps des représentans fait donc une loi de veiller à leur choix, et de n'y souffrir ni relâchement ni

distraction. Comme le corps est peu nombreux, il faut qu'il soit d'élite ; lorsque l'on a si peu à perdre, il ne faut pas s'exposer à ne rien conserver. De plus, l'entrée de la chambre n'a été permise qu'à un âge bien avancé. Ce n'est pas tout que de faire la part au feu, il faut aussi faire celle de la glace; la sagesse, la modération, la circonspection sont de tous les âges ; s'il y a des têtes qui ne mûrissent jamais, il y en aussi qui ne sont jamais jeunes. Mais en reculant trop l'époque à laquelle les talens peuvent se déployer, en laissant passer celle à laquelle les sentimens généreux ont le plus d'énergie et de plénitude, on court le risque de perdre de puissans auxiliaires, et la patrie doit attendre plus de service de ceux qui s'élèvent sur l'horizon, que de ceux qui courent vers leur déclin. L'Angleterre s'est sagement abstenue de cette limitation : elle lui aurait coûté l'honneur de sa tribune, Pitt, qu'en France elle eût condamné à l'obscurité. Par la même disposition, les noms illustres de l'Assemblée Constituante seraient restés dans l'oubli, et la

France aurait ignoré qu'elle possédait dans son sein les Mounier, les Clermont-Tonnerre, les Barnave, les Montesquiou, tous ces noms qui s'alliaient si bien avec les idées de lumière, d'ordre et de monarchie. Dans les assemblées, la jeunesse porte avec elle un correctif puissant, celui de la défiance qu'elle inspire à ceux que le temps a guéris de ses défauts présumés (1).

---

(1) La Chambre des Pairs est destinée en partie à tempérer la chaleur qu'une Chambre des Communes peut faire craindre. Cependant le pair a voix délibérative long-temps avant le député : c'est le contraire de ce qui se passe partout. Ordinairement l'enseignant, le remontrant, sont les aînés des enseignés et des remontrés.

Ne serait-il pas conforme à la droite raison que l'époque à laquelle la loi reconnaît dans l'homme le droit d'user de toutes ses facultés, et de disposer de toutes ses actions, fût aussi celle qui vît tomber toutes les barrières qui le séparent des fonctions publiques? Un homme peut remplir les premiers postes de l'Etat, commander les armées, représenter la nation chez les peuples étrangers, occuper les premiers rangs dans

La prérogative royale en France se compose de tout ce qui, en Angleterre, appartient à la couronne, et sur plusieurs points la dépasse de beaucoup. En France, dans la distribution des dotations entre les différentes branches de la législature, la couronne a été richement

---

le sanctuaire, à l'âge qui lui interdit d'être député : tout lui est ouvert, et sa jeunesse nominale lui ferme les portes de la Chambre. Craint-on qu'une assemblée ne soit formée que de jeunes gens, et que les hommes d'un âge plus mûr leur laissent envahir les places à leur détriment ? Crainte frivole et démentie par le fait !

Sur douze cents députés de l'Assemblée Constituante, un seul n'atteignait pas vingt-cinq ans, M. le vicomte Mathieu de Montmorenci ; un autre, M. Barnave, n'arrivait pas à trente ans. Parmi les ecclésiastiques, les deux plus jeunes avaient chacun trente et un ans, L. de Barmont et l'abbé de Pradt.

Qu'on fasse attention à l'histoire de la révolution, et l'on verra de quel côté, des jeunes ou des vieux, ont été le plus d'actes repréhensibles. Quant au talent, le procès est décidé.

Parmi les étrangers, même résultat. Pitt et le prince

partagée ; on a accumulé en sa faveur un mobilier d'attributions de la plus haute importance ; les limitations par lesquelles la constitution anglaise a cherché à prévenir les inconvéniens de la trop grande étendue du pouvoir royal, ne sont point connues en France. Dans le premier pays, la loi, hors celle de subsides, prend indistinctement naissance dans chacune des chambres ; ce n'est que dans des cas rares que la couronne recommande un objet spécial à la considération du parlement. En France, c'est tout le contraire ; des cas très-rares peuvent seuls porter les chambres à s'adresser au Roi pour lui représenter la nécessité d'une mesure législative : hors de là c'est lui qui, agissant

---

Charles, tous deux jeunes, ont seuls combattu avec quelque lumière et quelque éclat.

Pourquoi ne pas s'en rapporter aux électeurs de distinguer, à leurs risques et périls,

Ces âmes bien nées,

dans lesquelles

La valeur n'attend pas le nombre des années ?

deux fois sur le même acte, tient par l'initiative et par la sanction les deux bouts de la chaîne qui enserre tout le corps législatif. Semblable à un vaisseau complétement équipé, mais attendant à l'ancre le vent qui doit enfler ses voiles et lui donner le mouvement, le Corps-Législatif attend de l'autorité royale l'impulsion qui met en action les facultés qu'il possède, sans pouvoir en user hors de cette excitation étrangère. En France, ainsi qu'en Angleterre, *plaintes et subsides ne se tiennent point par la main*, suivant l'expression d'un célèbre Anglais, *et ne manquent point de passer dans cette agréable compagnie*. En Angleterre, le plus petit détail de l'administration, dès qu'il y a prescription d'ordre, ou levée quelconque de deniers, est de la compétence du parlement. En France, le régime des ordonnances suit pied à pied le régime constitutionnel; en Angleterre, l'armée est au second rang des forces de l'État; le premier, la flotte, est pour ainsi dire hors de l'État, et reste chargé de le défendre sans pouvoir y entrer. En France, l'armée est au

premier rang de la force publique. En Angleterre, l'armée n'a qu'une existence annuelle, sujette à un renouvellement périodique ; à l'expiration de ce terme, le parlement doit renouer le nœud de la discipline militaire, tant la présence d'un corps armé permanent sous un même chef a inspiré d'ombrages pour la liberté. En Angleterre, pas un soldat étranger n'oserait aborder sur ce sol vraiment national, sans l'autorisation du parlement. L'œil jaloux des libertés anglaises le suit dans tous ses mouvemens ; l'appareil des armes doit disparaître et s'éloigner de tout lieu où s'exercent des pouvoirs relatifs à la législation. Qu'il y a lo in delà à ce qui a lieu en France, à ce pouvoir immense dont la main du Monarque français est toujours armée par la disposition plénière d'une grande masse de troupes formées d'une population trop guerrière pour ne pas pencher vers des chefs militaires, commandées par des hommes pour lesquels, par beaucoup de motifs, généralement le trône est une religion et le prince un culte, et dont les

rangs peuvent être grossis à volonté par l'appel d'auxiliaires étrangers. Qu'on joigne à tous ces avantages la direction entière de la politique extérieure qui, en France, appartient au prince sans aucun contrôle de la part des chambres, et l'on verra quelle supériorité la prérogative royale de France conserve sur le pouvoir qui lui correspond en Angleterre. La composition de la chambre des pairs dans les deux pays présente aussi de grandes différences à l'avantage de la couronne de France ; et ce qui achève de relever cet édifice de grandeur et de puissance, c'est le corps du clergé, qui, en France, a toujours été nourri des maximes du pouvoir de droit divin et d'autorité absolue, qui met au premier rang de ses devoirs la crainte de trop s'appuyer sur la raison, et d'examiner ; au lieu qu'en Angleterre, les ministres d'un culte fondé sur le raisonnement, ne sont point retenus par les mêmes appréhensions, et participent aux principes généraux de liberté qui sont répandus dans toute la nation. Si le Roi est le chef de l'Église anglicane, cette

Église ne lui appartient pas pour cela; il ne la dirige pas, il la protège; il conserve ce que lui même n'a pas établi, et dont il ne fait point partie; il n'est pas là pour faire, mais pour empêcher qu'on ne fasse et surtout qu'on ne défasse. Un roi d'Angleterre n'est point un pontife, mais seulement l'exclusion d'un autre pontife. Si le clergé anglican n'a point compté de dictateur, tel que Bossuet, il ne compte pas non plus de docteur qui ne connaisse que l'empire du Ciel sur la terre, et qui écrase toujours l'une du poids de l'autre.

Dans un pareil état de choses, l'ordre des élections d'un pays peut différer de celui de l'autre. D'un côté, il y a des correctifs, des avantages qui peuvent supléer à ce qui manque ou qui se trouve défectueux, et dont l'absence, dans l'autre côté, crée pour les élections de ce dernier des besoins qui ne sont pas ressentis ailleurs.

Il faut ajouter à la comparaison que nous venons de terminer, l'immense différence du mode de renouvellement pratiqué dans les deux pays. En France, une partie seule-

ment de la chambre sort chaque année, et donne, par là, ouverture au renouvellement qui, pour être complet, doit embrasser un espace de cinq ans. On pourrait dire que ce n'est point un renouvellement, mais seulement une infusion semblable à celles par lesquelles on répare la perte que le temps fait éprouver aux liqueurs contenues dans des vases dont le fond reste le même. Le renouvellement du corps représentant est un appel à l'opinion. Ainsi le veut la nature du gouvernement représentatif : l'effet ne peut différer de la cause. Mais un renouvellement partiel n'est qu'un appel à une opinion partielle, tel qu'il l'est lui-même. Une assemblée de deux cent cinquante-sept membres donne un renouvellement de cinquante et un membres ; et, que l'on y fasse attention, ce petit nombre doit supporter le poids des mêmes influences qui, en Angleterre, se divisent sur la masse totale de la nation. Il n'y a donc point de parité entre les deux renouvellemens ; le renouvellement total, étant dans la loi comme dans les mœurs du peuple, est un

événement prévu, usuel, et qui, né d'un ordre habituel, ne porte avec lui aucun indice de danger : un pareil renouvellement en France aurait une signification sinistre, et serait l'annonce ou d'une division animée entre les branches du pouvoir législatif, ou celle d'un gros orage formé sur la nation. On a cru, on a voulu travailler pour la stabilité, nous le savons; mais elle ne suivra pas nécessairement de la dérogation au premier principe du gouvernement représentatif, qui n'est que la représentation même de l'opinion publique, que l'on ne peut trouver dans un renouvellement partiel. Mais, comme on a déjà eu lieu de le rappeler, des inconvéniens de détail qui peuvent céder aux longues vues de la prévoyance, aux soins de la vigilance, à l'habileté des mains qui tiennent le timon, ne doivent jamais autoriser à violer, ni même à négliger le principe d'une institution. Il faut d'ailleurs écarter toutes ces craintes d'agitation, d'après lesquelles on se figure que, si d'un côté, on ne lie pas, de l'autre on est toujours pret à échapper ; qu'au con-

traire, on se persuade bien que des agitations de quelque intensité ne sont pas l'affaire d'un jour; que leur cause vient toujours de loin, et que, pour n'avoir point à s'en défendre, il suffit de se conduire de manière à ne pas les faire naître. Ce n'est point, d'ailleurs, lorsqu'il faut choisir entre des appuis, qu'il faut donner la préférence aux petits, et l'observation des principes en présente seule de solides et de durables.

Le renouvellement partiel a de plus le grave inconvénient d'enlever au caractère des représentans l'égalité et la conformité qui doivent subsister entre eux. Car, est-il bien certain que le député qui a devant lui une longue carrière à remplir, soit, aux yeux du gouvernement, à ceux du public, de ses collègues, aux siens propres, sur la même ligne que le député qui penche vers le déclin de sa mission, dont le retour à la vie législative est un problème, et qui doit se retremper dans l'urne électorale? Est-il bien certain que, dans une carrière inégale, ils forment des projets semblables, et tendent

vers un but uniforme? Et puisque nous avons touché cette corde, que la gravité du sujet en bannisse toute réticence; la vérité ne nous fera rien perdre de notre respect pour les mesures consacrées par l'adoption des trois branches de la législature. L'inconvénient qui vient d'être remarqué, se fera ressentir dès le renouvellement qui se prépare; car, par cette méthode de renouvellement partiel, la chambre se trouvera composée d'élémens d'une nature différente : cette disparité résulte de la nature même des élections faites en vertu seule des ordonnances, et d'après les adjonctions dont le pouvoir avait été remis aux préfets. Les nouveaux membres au contraire sont le produit de l'ordre constitutionnel, sans aucun mélange extra-légal. Par cet ordre, des exceptions écartent de la chambre les hommes que le régime précédent y admettait. Ainsi, un préfet, un commandant militaire, font partie de la chambre actuelle, et n'auraient pu y entrer d'après la loi qui le recompose; pour y parvenir, un homme aurait dû commencer

par abdiquer les fonctions qui n'ont pas fermé les portes à celui auprès duquel il siége. On doit sûrement à cette non-exclusion la présence de plusieurs membres dont on regretterait l'absence ; cette observation est loin d'aucune personnalité ; il s'agit seulement d'ordre constitutionnel, de régularité dans son exercice, et de montrer que des vues partielles peuvent altérer la régularité de l'ensemble. Un renouvellement général, suivi d'un renouvellement quinquennal, d'après l'ordre constitutionnel, offrait, ce semble, une régularité qui, dans les affaires, agit sur l'esprit, comme la régularité dans les édifices agit sur les yeux.

La France commence un ordre de choses nouveau pour elle. Cet ordre ne fait que s'établir : s'il est soutenu par la volonté du Monarque, par le vœu général, il a pour ennemis sa nouveauté et toutes les affections qui doivent résulter de préjugés anciens, de blessures récentes, de pertes sensibles, d'espérances de les réparer, et de plus, de cette impatience du joug commun, qui doit bien

peser à des têtes accoutumées à le secouer comme un fardeau étranger, à des hommes habitués à considérer les lois comme une espèce de frein réservé pour la multitude, ainsi que les lois criminelles le sont pour des coupables obscurs. Une nation vive, animée dans toutes ses actions, aimant un essor libre et piquant dans le jeu, ou plutôt dans les saillies de son esprit tenue pendant le cours des âges, loin de la discussion de ses affaires; long-temps éblouie par les brillantes expéditions du pouvoir exécutif; habituée à célébrer leur éclat, même lorsqu'il lui coûtait le plus cher; une nation dirigée depuis des siècles par des corps supérieurs, auxquels était voué un culte de révérence et de déférence passe enfin sous un régime dégagé de tout ce qu'elle avait eu l'usage de voir pratiquer au milieu d'elle. Elle prend part en corps et regulièrement à des fonctions dont elle avait été exclue; elle le fait avec solennité, avec publicité, tandis que la législation avait toujours eu parmi elle quelque chose d'obscur et de ténébreux, comme les ateliers dans

lesquels elle se confectionnait. Elle était, comme la finance, une espèce de science occulte, dont le sanctuaire ne s'ouvrait qu'aux seuls adeptes ; et, chose remarquable, celle de toutes les fonctions publiques qui, par son importance, intéresse le plus la société, qui devrait par là même briller au premier rang, était reléguée au quatrième dans l'ordre social de la France. Dans le fait, en France, la législation occupait peu les esprits : ils étaient tournés vers les attributs éclatans du pouvoir exécutif. La cour, la guerre, les hauts rangs de l'Eglise obtenaient les hommages et l'attention générale. Tenus ainsi en dehors de leur gouvernement, les Français recevaient tous ses actes sans avoir assisté à leur confection, et montraient généralement plus de dispositions à les célébrer qu'à les analyser, ou bien à les contredire. L'occupation aux affaires publiques passait presque pour un ridicule ; chacun s'occupait si peu des siennes propres ! On sent à combien d'oppositions doit être sujet un ordre qui retire une nation toute entière de ses an-

ciennes voies. Comme il doit soulever la bile des uns, faire éclater les cris des autres, contre un changement destiné, à son tour, à changer le caractère même de la nation! Car, il ne faut point se méprendre sur les effets qu'a inévitablement parmi les hommes cette action continue que l'on appelle le gouvernement : c'est elle qui, concurremment avec la religion, décide à la longue du caractère des peuples, et qui leur imprime une physionomie particulière. C'est un mobile qui agit à chaque instant et sur tout; après l'air, c'est ce qui influe le plus sur nous, ce qui épure ou qui vicie le plus nos humeurs. Ces mères sauvages qui pétrissent, pour ainsi dire, entre leurs mains la tête de leurs nouveaux nés, ne leur impriment pas plus sûrement une forme, que le gouvernement ne donne la sienne aux mœurs des gouvernés. En passant d'un ordre arbitraire à un ordre régulier, tel qu'est le gouvernement représentatif, en passant de l'interdiction des affaires à leur participation habituelle, les Français ont été appelés dans une carrière nou-

velle ; d'autres occupations, d'autres intérêts se sont offerts et développés devant eux ; de nouvelles habitudes ont dû leur créer une nouvelle direction. Si l'éloignement des affaires les avait rendus légers, la participation à ces mêmes fonctions a dû les porter à la réflexion qui est la suite nécessaire d'occupations sérieuses. L'application aux affaires de leur pays a dû tourner leur attention au dehors vers l'étude d'autres pays, et par conséquent les introduire dans de nouvelles régions, dont la comparaison affaiblit nécessairement l'attachement aux idées locales. Mais, combien sont blessés par ces changemens qui embrassent tout, hommes et choses ! Voilà le vrai sujet de leurs douleurs. Ajoutez-y les pertes qu'ils déplorent et qu'ils attribuent à ce nouvel ordre, et vous verrez que d'ennemis il a parmi ceux qui ne se retrouvent plus dans un monde qu'ils ont laissé échapper, et qui s'est renouvelé sans eux et malgré eux. On l'a vu quand le pouvoir leur revint, ainsi que ce qu'ils préparaient, sans le 5 septembre 1816, pour

retourner, au risque de le rompre, l'arbre plié par les vents, et dans une direction contraires.

L'Angleterre n'a point et n'a jamais eu le principe de ces contradictions intérieures : formée, pour ainsi dire, d'un seul jet, ne connaissant point nos anciennes divisions de territoire, ni de souverainetés ; roulant sur une loi commune, sur un ordre établi depuis long-temps, l'Angleterre n'a qu'à jouir de ce que nous avons à affermir. Elle suit un cours de choses donné par le temps ; nous le remontons à force de rames, au milieu des écueils, des vents contraires, et des aspérités de rivages nouvellement explorés. Voilà l'avantage immense des établissement formés depuis long-temps et d'après des règles sûres. Mais quand il faut revenir de longues aberrations, protégées par la force des intérêts et des habitudes, alors les contradictions éclatent de mille manières, et tout est appelé à leur appui : c'est ce qui se fait et qui se fera sentir encore long-temps en France. Le régime représentatif, qui est très-certainement dans la volonté de la nation, n'est pas de

même dans les goûts de cette partie de ses membres, qui avait l'habitude d'élever la tête au-dessus d'elle, et qui jouissait du droit de lui commander. On a vu quel était son vœu à une époque encore récente : les douceurs attachées à l'exercice du pouvoir l'avaient rapprochée du mode de gouvernement auquel elle devait d'avoir trempé ses lèvres dans cette coupe enchantée ; elle s'en est éloignée ; elle est rentrée dans son aversion héréditaire depuis qu'elle lui a été retirée. L'Angleterre n'a rien de pareil à éprouver : chez elle, la nation est uniforme dans ses affections pour le gouvernement qui est en possession de la régir, qui se confond avec toutes ses habitudes, et qui lie, par une chaîne ininterrompue, l'âge présent aux âges passés.

L'Angleterre n'est pas non plus embarrassée du soin d'une riche et nombreuse cour, formée de tout ce qu'il y a de plus grand dans le pays, objet de son ambition, son séjour habituel, nourrie dans les maximes qui font la loi des cours, voyant l'état dans le prince, pensant que plaire est servir, attendant encore plus de la libéralité du monarque que de sa jus-

tice, et cherchant à étendre aux affaires l'empire qu'elle a sur les mœurs. La cour fut toujours en France une puissance parallèle à l'autorité même du prince, supérieure à celle des lois, et tenant peu compte de celle de la nation. En France, les grandes oppositions, les violens orages sont, de temps immémorial, venus de la cour : on n'en connaît pas un seul élevé du fond même de la nation. A la force ouverte des guerres féodales, intentées aux rois par les vassaux puissans, ont succédé les brigues de la cour, qui, dans toutes les époques, formèrent ces agitations dont la France eut tant à souffrir, depuis les oncles de Charles VI, les Armagnacs et les Bourguignons, Louis XI et les princes auteurs de la guerre du soi-disant bien public, Louise de Savoie et le connétable de Bourbon, les Condé et les Guise, Marie de Médicis, Gaston, Richelieu et les grands de son temps, jusqu'à la Fronde et ses chefs disproportionnés avec cette futile querelle. Lorsque Louis XIV eut donné à la royauté un éclat qui éclipsa tout, la cour devint un temple où chacun voulut

emprunter à la divinité un rayon qui pût le faire remarquer ; il consentit à rester éclipsé là, pour y puiser le moyen de briller parfois ailleurs. Une foule d'hommes, dont l'état est de se grouper autour du trône, dont ils reçoivent l'éclat et attendent la fortune, qui croient sentir en eux des sentimens et des germes de supériorité attachés à l'ordre convenu des sociétés, doivent, au début d'un régime entièrement constitutionnel, se croire transportés dans un monde nouveau, et ne pas s'y complaire autant que dans leur terre natale. On doit donc attendre qu'une cour opulente et nombreuse n'est point, par sa nature, l'alliée d'un ordre qui, à ses yeux, porte en lui des germes propres à rabaisser un peu l'autel sur lequel elle a l'habitude de sacrifier. Le temps apprendra jusqu'à quel point une très-grande cour est compatible avec le gouvernement représentatif; jusqu'à présent l'expérience est contre par l'exemple de l'Angleterre, on pourrait même dire par celui de tous les pays, dans lesquels l'ordre est d'autant plus régulier que la cour a moins

de volume, et par conséquent moins d'importance, et dans lesquels le gouvernement suit son cours sans cette incommode traverse, et où le prince n'a point à s'inquiéter sur ce que l'on murmure à ses côtés.

Si donc, parmi nous, l'œil découvre déjà les sommités verdoyantes d'un heureux horizon, où doivent régner un jour la liberté et la philosophie, inséparables compagnes, cette riante perspective n'empêche point d'entendre le souffle des vents qui battent la jeune et frêle plante, et qui avertissent par là du besoin de la soutenir, en entourant son berceau de sentinelles capables, par leur vigilance et leur vigueur, d'étouffer les serpens qui pourraient s'y glisser, ou bien y être lancés. Il faut le fils de Jupiter, Hercule, pour se délivrer lui seul des monstres qui menacent son enfance. Le sort de nos anciens Etats-Généraux est là pour servir de fanal. Ce n'est point sous la force ouverte qu'ils ont succombé; ils n'ont été ni envahis, ni dissous; seulement ils furent amincis, et puis effacés : l'un suivit de

l'autre. Gardons que, parmi nous, on ne tente de faire de la lassitude, du rappel des anciennes mœurs, des sentimens soi-disant chevaleresques, de la raillerie même un moyen d'arriver au même résultat; quand il y a tant à perdre, il est permis de s'alarmer de tout, et il n'y a point de petitesse dans la crainte, là où il y a tant de grandeur dans le danger.

Rien ne serait plus propre à amener ce funeste résultat qu'une trop grande influence du gouvernement sur les élections, surtout si elle dégénérait en habitude; elle irait à la fois contre son intérêt et contre le nôtre. Remontons au principe. Quel est le gouvernement représentatif? Celui de l'opinion. Le peuple a intérêt de faire connaître la sienne: c'est par elle qu'il peut espérer de faire redresser les torts qu'il endure; c'est par elle encore qu'il fortifie la marche du gouvernement, en exprimant son approbation et sa reconnaissance. Un gouvernement qui se sent soutenu par la ferme adhésion du peuple en est bien plus fort; mais comment le peuple ex-

primera-t-il, rendra-t-il son opinion propre, si on lui en fournit les organes, si ce n'est pas lui seul qui les choisit hors de toute excitation étrangère? Vous me demandez ma pensée, et vous chargez un autre de l'exprimer; vous n'aurez que la sienne. De son côté, le Gouvernement a l'intérêt le mieux fondé à bien connoître l'opinion du peuple; car s'il ne la connaît pas au plus près de la vérité, comment saura-t-il ce qu'il veut, et vers quel but le dirigera-t-il? Or, comment reconnaîtrait-il cette opinion, lorsque ce n'est pas le peuple lui-même qui s'exprime par la bouche des représentans qu'il s'est donné véritablement, mais seulement par les organes qu'on a substitués aux siens, et qui ne peuvent rendre que leur propre pensée? Aussi qu'arrive-t-il alors? C'est que l'on parle deux langues qui n'ont rien de commun ensemble: celle des commettans et celle des mandataires. Les uns parlent pour les autres, mais non point comme les autres: alors la confiance se retire; on se désaffectionne d'institutions dont les apparences sont séduisan-

tes, mais dont le résultat est trompeur, qui promettent le bien public, et qui ne donnent que le bien particulier, au détriment du premier. Ce n'est pas tout : la punition se trouve ici à côté du délit. De graves circonstances viennent-elles à réclamer une grande intervention de l'esprit national, pour se mettre à l'abri de ces dangers qui menacent trop souvent l'existence des peuples ; faut-il les porter à s'élever au-dessus de la crainte, à multiplier les sacrifices, à développer toute l'énergie du patriotisme, la sève de la plante a été appauvrie, détournée, la confiance altérée, le ressort faussé ; les appels, formés par des voix reconnues étrangères, ne frappent plus qu'un peuple indifférent, froid, sourd à des organes qu'il ne connaît point, et le Gouvernement reste avec les ressources de ceux-là seuls qu'il a substitués lui-même au peuple. Voilà comme les institutions oblitérées amènent les catastrophes, comment, en vue de petits avantages et de petits dangers, on se place sous le coup des plus graves inconvéniens, on se prive de puissans auxiliaires.

Il y a des gens qui pensent que parvenir au *décret*, au prononcé matériel de la loi, est tout, que le reste importe peu ; mais la vie même de la loi, qui provient de la sanction donnée par l'opinion, qui la confère ? A quoi sert une espèce de *caput mortuum de loi* privé de l'assentiment public ? Et celui-ci, à quoi le reconnaître, si ce n'est à la liberté que le peuple a eu de déclarer sa pensée par des organes de son choix ?

Si, dans les dernières élections, on a remarqué un grand empressement de la part du Gouvernement pour les diriger, il est juste de tenir compte des circonstances : le régime des ordonnances électorales était encore dans sa pleine vigueur, et les électeurs de 1815, encore subsistans, pouvaient inspirer des craintes pour les élections de 1816. Le 5 septembre était à peine sonné ; s'il était l'espoir des uns, il faisait le désespoir des autres : le renouvellement de la Chambre était général, et l'issue de la lutte n'a pas prouvé qu'une certaine intervention fût tout-à-fait dénuée de prudence. Mais, dans les élections actuelles,

c'est tout le contraire : le régime constitutionnel est établi; il est seul en vigueur : tout marche, tout s'achemine sur la route qu'il a tracée. On désire constater l'effet d'une loi qui, à côté de sa nouveauté, porte avec elle l'empreinte d'une hardiesse salutaire. Eh bien! laissez agir librement : c'est l'unique moyen de connaître la pensée publique, ainsi que la force des ressorts de la machine que vous mettez en jeu. Mais, si vous êtes caché dedans, ce n'est plus elle qui marche : c'est vous. Il faut encore observer combien l'action de la nation sur son propre Gouvernement a peu de force et de durée. En effet, elle ne s'exerce que par les élections; celles-ci n'embrassent qu'un cinquième de la représentation, et ce cinquième, à son tour, ne dépasse guère le nombre de cinquante membres. Que reste-t-il donc pour la nation, si l'on entre encore en partage avec elle d'une prérogative aussi restreinteet aussifugitive Elle n'a qu'un jour à durer, car les élus de la nation, dans un moment, vont devenir ses maîtres, et, en sortant de solliciter des

suffrages, ils donneront des ordres. La nature du Gouvernement représentatif, les droits des gouvernés, l'intérêt du Gouvernement, tout se réunit donc pour la plus entière liberté, pour le plus complet affranchissement de toute influence de la part du Gouvernement dans les élections qui vont s'ouvrir; il agit déjà sur elles par des dispositions réglémentaires très-importantes, et surtout par la désignation des présidens des Assemblées électorales (1). En voilà bien as-

---

(1) Dans nos habitudes, la désignation d'un président est bien souvent la désignation d'un candidat: beaucoup d'hommes croiraient manquer aux convenances, en s'abstenant de nommer le président désigné par le Gouvernement; et il ne manque point d'hommes occupés à faire ressortir les inconvéniens de ne pas déférer à cette sollicitation tacite, mais cependant fort claire, des suffrages. Aussi est-il assez rare de voir ces espèces de lettres-de-change, tirées sur la courtoisie des électeurs, protestées, et un président de fait est-il presque toujours un élu de droit. En Angleterre, le shérif est borné au soin de l'exécution des formalités relatives à la tenue des assemblées et à leur

sez, ce semble, pour que tout le reste appartienne aux membres de l'Assemblée, et soit, à leurs risques et périls, abandonné à leur libre arbitre.

Ce fut à cette pleine liberté dans les choix que la France dut de voir accourir dans l'Assemblée Constituante cette foule de talens, dont rien encore ne lui avait révélé l'existence, qu'elle possédait sans le savoir, et que l'esprit public, libre de se développer, désigna sans balancer parmi tous les enfans de la France, montrant ainsi dans cette glorieuse

---

police : du reste, on n'a jamais vu que leurs fonctions en eussent fait nommer un seul.

Il faut encore observer qu'en France le renouvellement étant annuel, et borné à cinquante membres, le Gouvernement a l'espace entier de l'année pour disposer la totalité de ses moyens d'influence sur des élections aussi peu nombreuses, et dont l'objet est déterminé : au lieu qu'en Angleterre, le renouvellement étant total, septennal, et s'étendant à sept cents élections, l'influence du Gouvernement se trouve divisée sur un sujet beaucoup plus étendu et beaucoup moins certain.

réunion une élite d'hommes, que les étrangers n'ont point surpassé, et que la France elle-même, vaincue par elle seule, n'a pas encore réussi à égaler. Tel est l'effet inévitable de la liberté de l'esprit public; il dirige toujours sûrement, et lorsque la voix du peuple est laissée à elle-même, elle ne peut manquer de devenir *la voix de Dieu*.

La droite raison a dicté ces observations; elle va tirer les conséquences.

Elle dictera donc aux électeurs de s'arrêter au choix des plus dignes dans quelques parties de leurs départemens respectifs qu'ils puissent se trouver; d'abjurer une méthode bien vicieuse, et qui malheureusement tient à de profondes racines : celle de considérer, dans la répartition des suffrages, des dotations à partager entre tel arrondissement, telle ville. Eh! non, ce n'est ni de telle ville ni de tel arrondissement dont il s'agit, mais de la France; ce n'est pas davantage du tour de chacun; la France n'alterne avec qui que ce soit : qu'elle soit suffisamment représentée, et votre ville, et votre arrondissement le se-

ront par là même. Le représentant n'appartient point à la localité, mais à la France entière, qui le reçoit en cette qualité : il ne fait pas non plus de lois pour la localité seule, mais pour toute la France. Que cet esprit de localité soit donc banni ; il nous a fait d'épouvantables maux. En quelques lieux que se trouve le mérite propre à former le bon député, à la ville, au village, réuni ou séparé par l'habitation, il faut l'y chercher : un représentant n'est d'aucun endroit particulier, il est de France. Le département est-il pauvre en talens correspondans au fardeau dont est chargé un député? usez de la latitude laissée par la loi, franchissez vos frontières, et demandez au reste de la France ce qui manque chez vous. Que le même esprit de généralité s'étende aussi à la manière d'envisager les différentes professions. Il s'est introduit, à cet égard, une pratique bien contraire à cet esprit général qui doit présider à toute action faite au nom de la société. Chaque profession réclame des représentans choisis dans son sein ; que toutes aspirent à servir la so-

ciété, heureuses de s'y employer, de s'y sacrifier même, d'ajouter à sa gloire, de défendre ses intérêts, d'affermir et d'étendre son bonheur : voilà leur droit et leur devoir. Mais pour celui de représenter ou d'être représentées, d'où pourraient-elles l'avoir tiré? Pendant long-temps quelques professions ont semblé avoir envahi toutes les places ; il n'en restait presque plus pour la France : était-ce donc à elles que se rapportaient les élections, et la France était elle un domaine sur lequel elles eussent quelque droit à exercer? Les élections n'appartiennent pas davantage à quelque classe ; aucune n'en doit être exclue, aucune ne doit y dominer. Que devait-on penser, en 1815, lorsque sur les quatre cents membres de la Chambre on vit paraître plus de deux cents nobles ? lorsque des députations entières ne présentaient pas un seul membre choisi hors de cette aggrégation? L'avidité de 1815 n'a-t-elle point, par un retour facile à prévoir, amené les exclusions de 1816? Si on n'admet point à raison de profession, on n'exclura pas davantage au même titre. *Ce*

mot exclure *devrait être banni de la langue et de la mémoire des Français.* Des rumeurs indiscrètes, sans doute, présentent des classes et des professions comme dévouées à une exclusion positive : que signifie cela ? Va-t-on donc établir l'ilotisme en France ? Est-ce que les membres de ces classes ou de ces professions sont effacés des registres où se lisent les noms des citoyens ? Lorsque l'esprit patriotique, l'esprit national, soutenus par la présence du talent, se font remarquer parmi elles, qu'ont-elles de contraire au bien de l'association ? Quand le noble est sans prétentions, qu'il se distingue dans la société et qu'il ne s'en sépare point ; quand le prêtre est sans scandales et sans petitesses ; quand tous les deux aiment la patrie, lui ont voué leurs services, et donné leur cœur, lui consacrent l'éclat ou l'autorité de leur état et de leur ministère, à quel titre seraient-ils exclus des avantages que la patrie offre en commun à tous ceux qui partagent ses charges ? L'admission accordée à ces qualités protectrices contre la défaveur, ne renferme-t-elle pas un

encouragement pour les uns, et un appel pour les autres ?

La France est si grande, et la représentation si faible en nombre, que le moindre retranchement de ses membres doit s'y faire sentir vivement. Cet intérêt convie à ne présenter, autant qu'il est possible, à la Chambre, que des hommes en état de suffire aux travaux qu'elle exigera : ils sont nombreux et longs, la durée, la vigueur du service présumable du représentant doivent donc être prises en considération. Quand il y a peu de places, il faut garder qu'il ne s'y trouve du vide. Le navigateur qui se prépare à un voyage de long cours, n'admet à bord du vaisseau que des nautonniers robustes, capables de le ramener au port après avoir parcouru les mers et bravé les orages, il rejette ceux dont les bras débiles, après quelques efforts, laisseraient tomber la rame.

Lorsque la supériorité du mérite s'est fait remarquer dans un député, lorsque des services éclatans répondent de lui, qu'il soit de nouveau l'objet du suffrage de ses conci-

toyens, la patrie sourit à cet acte de justice, qui d'ailleurs est d'un bon augure pour elle-même. Il y a des noms qu'une indication, pour ainsi dire nationale, porte régulièrement à l'état de représentant : tels étaient, en Angleterre, les Pitt, les Fox, les Burke, les Windham ; tels auraient été chez nous les Mounier, les Clermont-Tonnerre, et ces deux athlètes qui tinrent si souvent la victoire indécise dans la même arène, les Mirabeau et les Maury. Une espèce de pudeur amène sous la main de l'électeur les noms de pareils combattans ; mais à quoi répondent les appels répétés d'hommes qui ont beau remplir une place, sans pouvoir empêcher qu'elle ne reste vide. Il est bien rare, pour ne pas dire impossible, qu'un homme fasse dans un temps ce qu'il n'a pas su faire dans l'autre, et qu'il ne soit pas à une époque ce qu'il fut dans plusieurs autres. Rien n'est plus propre à décolorer une assemblée, que la multiplicité de ces promotions parmi lesquelles se forme cette partie à laquelle sa molle inertie a fait donner un nom peu glorieux, et qui pour-

tant jouit d'un pouvoir très-redoutable : celui de faire pencher la balance du côté vers lequel elle inclinerait. Il faut écarter avec le même soin ces médiocrités ambitieuses qui fréquentent les voies détournées, toujours prêtes, comme l'a dit un homme d'esprit (1), à se montrer les premières partout où il y a de la foule, à prendre le premier rang partout où il y a de l'espérance, candidats pour toutes les places, et membres de tous les partis pour se trouver dans toutes les chances. Les vues intéressées des uns, l'*insignifiance* des autres sont également funestes à la patrie, et la France n'est pas dénuée de talens au point de ne pouvoir pas les remplacer. La mine sera trouvée riche, si elle est suffisamment exploitée; et ce n'est que sous un grand nombre de couches que la terre laisse apercevoir l'or que recèle son sein. Evitons de plus de tomber dans un autre inconvénient, qui a fait de

---

(1) M. le comte de Montlosier (*Monarchie Française*, t. II).

grandes plaies à la patrie : j'entends par là les nominations attachées à cette foule de petits services que des hommes rendent ou promettent, dans le chef-lieu du gouvernement auprès des hommes en places, et qui enchaînent, par l'espoir, une multitude de votans qui attendent le même appui de la même complaisance. On a vu aussi trop long-temps des représentans croître à l'ombre d'un proche ou d'un patron qui s'élevait. Le régime constitutionnel, en faisant tout rentrer dans l'ordre, doit faire disparaître ces difformités, créer un esprit mâle, écarter ces considérations personnelles, et ramener tout vers l'intérêt général. Electeurs, vous voulez que vos députés ne dépendent point d'autrui, commencez par ne pas dépendre d'eux, ni de vos propres intérêts; ne faites attention qu'à ce qui peut le mieux servir la patrie, suivant ses besoins et suivant le temps. Que lui fait d'être ministériel, ou anti-ministériel? c'est d'être national qui est tout pour elle; c'est dans la liaison ou dans l'éloignement des actions du ministère avec les intérêts de la

nation, que le député doit puiser les motifs de sa liaison avec lui, ou ceux de son éloignement. Le ministère consulte-t-il, soigne-t-il les intérêts nationaux? tenez vous avec lui, puisqu'il ne fait qu'un avec la patrie. Veut-il faire prévaloir ce qui lui est contraire? fuyez, la patrie n'est plus là. Un système général d'adhésion, par lequel on se montre disposé à soutenir tout ce qui émane du ministère, pas plus qu'une opposition qui rejette et inculpe tout ce qui vient de son côté, systèmes dans lesquels on aperçoit chez les uns aliénation de la volonté, et chez les autres corruption de la volonté, sont également contraires au bien général et à la nature du gouvernement représentatif. Le ministère n'est pas davantage un ennemi public, qu'un ami toujours ardent et éclairé des intérêts publics, comme on veut le faire croire de part et d'autre. Le ministère est un élément du gouvernement représentatif; il est le moyen nécessaire par lequel le pouvoir royal se déploie; il tient au corps politique, comme le bras tient au corps humain : mais comme ce

bras est un bras de chair, et par conséquent sujet à la faiblesse, à la lassitude, à toutes les infirmités humaines, il faut le surveiller; comme au bout de ce bras se trouve une main qui donne l'impulsion à la roue de la Fortune, de cette divinité si anciennement en possession de fasciner les yeux des faibles mortels, il faut surveiller tous les mouvemens de ce bras, mais non pas en arrêter l'action; comme ce bras est l'agent d'un pouvoir qui, par sa nature, tend à s'étendre, il faut encore surveiller, pour empêcher qu'il ne s'alonge au delà des proportions qui lui sont assignées par le gouvernement représentatif. Placés au sommet de l'édifice social, les ministres doivent embrasser un horizon plus étendu; mais les passions peuvent en altérer la netteté : placés encore auprès d'un théâtre élevé, ils peuvent s'associer aux illusions qui l'environnent, comme les nuages enveloppent le sommet des montagnes. Agens d'un pouvoir que la gêne ou la contradiction fatiguent ou irritent, ils peuvent être amenés à céder ou bien à participer

ces dispositions; il faut donc surveiller, non point précisément parce qu'ils sont ministres, mais parce qu'on ne fait des ministres qu'avec des hommes, et que c'est sur les passions de l'homme, c'est-à-dire sur une cause inaltérable, qu'est fondé le jeu des diverses parties d'un Etat, ainsi que le sont les actions des hommes qui les dirigent. Dans le gouvernement représentatif, trois parties sont en présence, non point pour se combattre et se diviser; mais, au contraire, pour réunir, pour arriver au même but par différens chemins : chacun a sa frontière à garder, et la sûreté commune provient du soin que l'on apporte à la défendre. L'opposition et la surveillance sont donc deux choses tout-à-fait distinctes dans le gouvernement représentatif : il faut toujours surveiller; mais s'opposer toujours n'est ni dans la nature de ce gouvernement, ni même dans celle de l'homme. Car il n'est pas plus possible que tout soit toujours à blâmer, que tout à toujours louer. Accuser chaque acte de la volonté, chaque jugement de l'esprit, paraît plus propre à déceler des in-

tentions dirigées contre les personnes, que vers l'utilité générale. On lit à travers le masque de ceux qui, au nom du bien public, harcèlent des ministres, quelque chose qu'ils disent ou qu'ils fassent, et qui se montrent par là visant de plus près à leur succession qu'à leur réfutation. Cet état d'agressions continuelles fait perdre à l'opposition de l'Angleterre une partie de sa considération : par là, elle a trop l'air de jouer seulement un rôle ; on sent qu'il ne peut manquer d'être retranché quelquefois à la raison, pour avoir de quoi alimenter la contradiction. Peut-être aussi que, dans un pays où tout est établi, la parfaite régularité de l'ordre dans le mode du gouvernement ne laisse-t-elle de prise que du côté de ses agens et de leurs places. Notre jeunesse politique et législative ne nous a pas permis de former encore un bon système d'opposition ; l'expérience nous montrera la vanité de certaines doctrines trop révérées, et l'on reconnaîtra que la vraie force du gouvernement n'est pas dans la majorité quelconque qu'il sait se procurer, mais dans

la vérité qu'exprime cette majorité, et qui la soutient à son tour. Une opposition calme, noble, procédant avec dignité, accueillant tout ce qui porte le caractère de l'intérêt public, repoussant avec une inébranlable fermeté tout ce qui s'en écarte, ne contient-elle pas en elle-même une force plus réelle que n'en possède une opposition que l'on peut croire intéressée, haineuse, et que l'on voit procéder sans choix dans ses attaques et dans ses reproches? L'opposition de la première espèce ne serait-elle pas infiniment plus propre à répandre dans la nation la dignité et la gravité des mœurs, qui s'adaptent si bien au gouvernement représentatif? Puisse l'honneur de cet exemple appartenir à la France! Dans cet état d'impartialité parfaite, la loi sort pure du sein du législateur, et l'on n'est pas réduit, comme on l'a été chez nous, à accepter des lois que l'on aurait rejetées sans les dangers que leur répudiation faisait courir à leurs auteurs, et au système que l'on voulait enterrer avec eux sous leurs ruines. Ce n'est pas le moindre mal que nous aient fait

des hommes auxquels il a fallu arracher un pouvoir dont ils ne savaient user que pour l'infortune de la patrie.

L'éloignement que les représentans peuvent montrer de toute espèce de vues d'intérêt personnel, d'ambition pour eux ou pour autrui, constitue la preuve véritable de leur indépendance, et cette indépendance est le trésor indispensable et irréparable du député : hors d'elle, il n'y a point de sécurité pour la patrie, point de garantie de la conduite des représentans. Dès qu'un homme désire, il dépend; il y a combat en lui, il peut être vaincu. Que l'on ne présente donc à la France que des hommes qui, contens de leur sort, savent s'y tenir, se passer de fortune et non pas de liberté; qui soient fermement décidés à rester étrangers à toute sollicitation, aveugles pour les brillans fantômes que l'on peut faire passer devant leurs yeux, sourds pour le chant des sirènes qui s'apprêtent à faire parvenir à leurs oreilles leur décevante mélodie. La loi n'étend qu'à deux fonctions l'exclusion de la Chambre:

c'est aux mœurs à suppléer à ce que la première n'a pas cru devoir prescrire. Il serait beau de voir les électeurs de la France chercher, d'un commun accord, les élus hors de toutes les fonctions publiques; il serait encore plus beau de voir ceux qui en sont revêtus se respecter assez pour décerner sur eux-mêmes un décret d'incompatibilité, et n'approcher d'une des deux fonctions qu'en s'éloignant de l'autre. La confiance dans les représentans est le premier besoin des représentés. Mais comment cette confiance pourrait-elle s'établir, quand le nombre, déjà si grand, des fonctionnaires membres de la Chambre s'accroît tous les jours; quand le député passe à des fonctions publiques d'un ordre éminent, et les cumule avec celles dont il est revêtu; quand ses proches s'élèvent dans la carrière de l'administration? En vain apporte-t-on, à l'appui de cet abus, disons mieux, de cette difformité, car c'en est une véritable, l'autorité de la pratique de l'Angleterre; mais c'est là une de ses plaies. En vain oppose-t-on celle de tous les temps et de

tous les pays; mais on répond en montrant ce qu'elle y a produit. Loin donc, loin ces funestes maximes, léguées d'âge en âge à la paresse de l'esprit, par la corruption du cœur! On excuse ce que l'on n'a pas la force d'examiner; c'est la logique de l'intérêt, qui fait dire : *Corrumpere et corrumpi seculum.* Remontons aux plus sévères maximes de la probité, qui n'est jamais plus exigeante que lorsqu'elle s'applique aux intérêts de la société toute entière : on ne conçoit pas à quel titre ils pourraient être sujets à la moindre composition. Mais comment le fonctionnaire-député ne composerait-il point dans une multitude d'occasions, lorsqu'il se trouve en présence des arbitres de son sort, de ceux-là qui disposent des places auxquelles sont attachées son opulence, sa subsistance même, celle de sa famille, sa considération propre, l'amour et l'usage de ces délices qu'un rang fait trouver dans le monde, et dont la perte de ce rang sépare avec tant d'amertume? Je sais bien que des atteintes grossières à la liberté publique ne lui laisseraient pas la liberté

de cesser de paraître libre ; alors l'épreuve est trop forte, et le public est trop près, comme trop à portée de voir. Mais dans tout ce qui échappe à la vue, et qui prête à des interprétations, même à la discussion, où sont les garanties de l'indépendance ? Il existe parmi les Français une certaine pudeur qui amortit beaucoup les dangers du trésor ; mais il existe aussi, par compensation, un appétit pour les places, une considération attachée aux places, qui fait trembler à l'aspect du volume qu'acquiert tous les jours le nomenclateur des places, l'*Almanach royal*, qui représente parmi nous une immense pièce d'artillerie braquée contre nos libertés, dont malheureusement le feu attire encore plus qu'il n'effraie, et qui est toujours prête à vomir une *mitraille de faveurs*, devant laquelle la foule est bien plus disposée à ouvrir la poitrine qu'à tourner le dos. Eh quoi ! ceux qui nous administrent, qui nous jugent, de plus nous représentent ! Le ministre le plus redoutable de la loi, le vengeur de la loi, peut encore être l'auteur de cette même loi, sans que la tendresse paternelle fasse craindre pour la ba-

lance de sa justice! La Grèce plaça-t-elle parmi les amphictions, Radamante, ou celui qui *juge aux enfers tous les pâles humains?* Le sous-ministre peut être juge de l'application de la responsabilité, le comptable émettre son vote sur ses propres comptes. Il y a là évidemment une lacune qu'il appartient aux mœurs de remplir.

En Angleterre, toute promotion aux offices de la couronne éteint les pouvoirs du député : beaucoup d'emplois éloignent du parlement. Le bon sens de la nation a éclaté dans l'adoption de cette disposition; car, par la promotion du député à un emploi dépendant de la couronne, il s'est opéré un changement en lui : il s'est partagé; il était tout entier à la nation à l'époque de sa nomination, il n'y est plus qu'à moitié par sa promotion : la nouvelle élection décidera si la nation veut, à ses risques et périls, se contenter de ce qui lui reste de liberté (1).

---

(1) *Extrait de l'ouvrage de Delolme sur la Constitution d'Angleterre*, t. I, p. 91.

Les législateurs n'ont pas oublié que l'intérêt peut,

Par quelle fatalité se fait-il qu'un pays, doté par le Ciel de tant de principes de supériorité naturelle, reste presque toujours en infériorité d'institutions politiques?

On pourrait encore demander ce que deviennent les fonctions des députés pendant qu'ils siégent à la chambre. La députation

---

aussi-bien que la crainte, imposer silence au devoir. Pour prévenir ses effets, ils ont statué que toutes personnes intéressées dans la perception des taxes créées depuis 1692, les commissaires pour les prises, ou chargés de pourvoir à la subsistance des troupes et des flottes, les contrôleurs des comptes de l'armée, les agens de régimens, les commis dans les différens bureaux de finances, et en général toutes personnes ayant un nouvel *office sous la couronne*, créé depuis 1705, ou une pension *durant plaisir* ou pour *un terme*, sont incapables d'être élus membres de la Chambre des Communes.

De plus, tout membre actuel de la Chambre des Communes qui accepte un office *sous la couronne*, perd sa place, et ne peut siéger que dans les cas où il serait réélu.

Lecteurs, voyez de quel côté on a veillé à l'indépendance des Députés.

dure cinq ans; les voyages et la tenue des sessions absorberont régulièrement un espace de six mois : c'est donc seulement deux ans et demi sur cinq que les préfets et les magistrats rempliront les postes où leur présence est toujours d'un avantage incontestable (1).

Des députés fonctionnaires, dépendant du gouvernement, sont plus propres à lui faire perdre de la force qu'à lui en prêter une véritable. Dans le gouvernement représentatif la force de la majorité ne vient point de la supériorité numérique des voix qui la forment; mais elle résulte de la probabilité de la conformité de l'opinion qu'elle exprime avec celle que la nation exprimerait elle-même. C'est donc à l'assentiment de celle-ci qu'il faut toujours revenir. Or, comment cet assentiment se-

---

(1) Les fonctionnaires sont bien à leurs postes, et pour eux et pour nous : pourquoi ne s'y tiendraient-ils pas? Ils entrent déjà en partage d'une partie des honneurs et des avantages dont la société dispose : pourquoi ne pas laisser le reste à leurs concitoyens ?

rait-il donné à des suffrages que l'on pourrait croire n'être point entièrement indépendans, mais considérer comme le résultat obligé d'une position donnée ? On ne croit qu'aux opinions émises en toute liberté, comme aux témoignages dégagés de toute apparence d'intérêt ou de crainte. Le député est le témoin de l'opinion publique; pour la rendre dans sa vérité, il doit l'exprimer avec son indépendance. On voit par là que la dépendance présumée des députés, en affaiblissant la valeur de leur vote, affaiblit l'appui qu'ils prêtent au gouvernement, qui n'a pas besoin de la majorité comme majorité, mais comme expression de l'opinion publique, laquelle, dans le gouvernement représentatif, est le principe, le mobile, et le terme de tout.

Mais ce n'est point assez que les députés soient indépendans de caractère et de position, il faut encore qu'ils soient pourvus des connaissances analogues à l'étendue et à la variété des intérêts dont ils auront à traiter, et de plus, autant qu'il est possible, que ces connaissances soient relevées par l'éclat du

talent. Dans une nation éclairée, les représentans doivent l'être; dans un siècle éclairé, ceux qui ont à se présenter devant lui, et qui lui servent pour ainsi dire d'organes, doivent parler un langage digne de lui, auquel il puisse toujours se reconnaître. Dans ces derniers temps on a osé recommander de se tenir en garde contre le talent, le dénoncer même comme un principe d'agitations et de troubles, et inviter presqu'à le bannir des assemblées. Semblable à tout ce qui existe dans la nature, le talent peut se prêter indifféremment au mal comme au bien; si par son étendue et par sa flexibilité il peut tout embrasser, par sa nature propre il n'a pas un usage déterminé. A des exemples de perturbations causées par ses éruptions violentes, on pourrait en opposer mille, où, semblable au Dieu des mers apaisant la tempête, il a, par sa seule apparition et d'un mot, dissipé les orages et ramené le calme parmi les flots d'une multitude agitée. Quand César défendait Catilina, l'éloquence de Cicéron faisait fuir le conspirateur et sauvait la patrie. Si le

talent devient perturbateur, presque toujours il ne fait que suivre les désordres existant déjà dans l'état: c'est celui-ci qui contribue à l'égarer et à lui imprimer une fausse direction. Ainsi est-il arrivé parmi nous, où de grands désordres dans l'administration avaient dès long-temps précédé les agitations que l'on reproche aux talens de cette époque; mais il ne faut pas juger de toutes également, et craindre l'incendie lorsque les matériaux en sont épuisés. Or, tel est l'état actuel de la France, qu'un talent perturbateur n'y trouverait plus de place et expierait sa témérité par la perte de son crédit et de ses honneurs. Des craintes aussi frivoles ne doivent pas empêcher l'appel des hommes en état d'honorer et de défendre la patrie; la gloire d'une nation fait une partie précieuse de sa propre existence. La France a pardonné dès long-temps à l'Assemblée Constituante les maux que cette epoque vit naître par le souvenir de la gloire que lui valut la richesse inattendue des talens qu'elle déploya. Les nations sont toujours prêtes à pardonner à

qui leur apporte de la gloire. La France entre dans une carrière où peuvent croître pour elle de nouveaux lauriers. La France a épuisé à peu près tous les autres : celui-là est le seul que ces temps de calme permettent de cueillir. Là encore la France va se rencontrer avec son éternelle rivale. Nations classiques de l'Europe, la France et l'Angleterre ont élevé sur leurs rivages deux tribunes émules de gloire, d'où elles se combattront encore dans le silence que la paix impose aux foudres des deux pays. Tout cœur français doit tressaillir à l'aspect de cette lutte; tous les enfans de la France doivent se montrer jaloux d'assurer la palme à leur patrie. Déjà, pour l'ordre et la régularité, la législature de France, dans son noviciat, surpasse la législature de l'Angleterre, malgré les avantages que donne à celle-ci l'expérience des siècles. De notables progrès dans l'instruction, dans le mode des délibérations, se sont fait remarquer au sein de la dernière assemblée ; on tend évidemment vers le but, et la perfectibilité qui entre éminemment dans la

nature des Français, les y fera parvenir rapidement. Les orateurs anglais se laissent facilement aller à un vague, à une incorrection, à un mélange de dignité et d'abandon qui révolteraient la délicatesse du goût français. Fidèle à l'école d'Athènes et de Rome, ce goût respecte les règles sévères qu'elles ont dictées; guidé par le sentiment des convenances, le Français sépare avec soin et classe avec méthode les objets, et donne à chacun le ton de couleur que la nature lui assigne. Si l'orateur anglais s'élance avec plus de hardiesse à travers les nuages vers la voûte des cieux, le Français, d'un vol aussi rapide, mais plus mesuré, sait mieux se soutenir dans les plaines de l'air (1).

---

(1) Il n'est point rare que les discours des principaux orateurs du parlement d'Angleterre se prolongent pendant plusieurs heures. Quel talent, quel intérêt, quelle attention peuvent se soutenir pendant un pareil espace de temps !

Il doit en être de la tribune anglaise comme il en est de la scène italienne, vers laquelle quelques mor-

Fatigué de discussions de toute espèce, du vide des unes, des dangereuses obscurités des autres, l'esprit humain a, depuis soixante ans, tourné son activité vers la considération de l'ordre social, de ses principes, de sa destination, et des améliorations dont il est susceptible. Aucune occupation, plus légitime dans son principe, plus noble dans son objet, plus utile dans son but, ne pouvait lui être offerte; car il s'agit du bonheur de l'homme en société. On a donné le nom d'idées libérales à cette direction de l'esprit, qui s'associe si bien avec les plus nobles affections du cœur.

Qui voudrait nombrer les bienfaits que les

---

ceaux choisis ramènent de temps à autre l'attention des spectateurs occupés de tout autre chose que de ce qui se passe sur le théâtre.

Le goût exquis qui appartient aux Français interdit également cette prolixité et ces écarts à leur scène et à leur tribune. Il les attache à l'observation de la règle d'en bannir ce qui est oiseux, et d'en remplir les parties par un intérêt toujours croissant, jusqu'au dénouement et jusqu'à la conclusion. Cela est puisé dans la nature, vrai et beau comme elle.

idées libérales ont déjà répandus sur le monde, et ceux qu'elles lui réservent encore, aurait à présenter le vaste tableau des améliorations de tout genre, qui depuis cinquante ans se font remarquer dans toutes les parties de la condition humaine : ce sont elles qui ont tout fait. Depuis les palais jusqu'aux chaumières, dans les sciences et dans les arts, dans toutes les institutions qui régissent les hommes, on reconnaît les traces bienfaisantes de leur empire toujours croissant : elles sont devenues la loi, la décoration et l'espoir de l'univers ; et cependant des hommes se font un brutal et grossier honneur de leur insulter, de leur attribuer des malheurs que leur violation seule a produits, qu'elles ont vengés en perdant les auteurs de ces maux. Ils n'empruntaient leurs apparences, que pour couvrir d'un voile honorable les crimes qu'elles réprouvent. L'ivresse rend les hommes furieux : elle égara la raison du conquérant de l'Asie, et alluma dans sa main le flambeau qui consuma Persépolis ; elle l'arma du fer qui immola Clitus. Faut-il pour cela extirper jusqu'à la racine le fruit précieux que le Ciel

semble avoir créé, dans un moment de gaîté, pour ranimer les forces de l'homme, et réjouir ses esprits? A quels cruels usages la perversité de quelques hommes n'a-t-elle point fait servir ce qu'il y a de plus pur, de meilleur et de plus vénéré sur la terre? C'est le propre des petits esprits de confondre l'usage avec l'abus, et d'appeler l'un en témoignage contre l'autre. Les barbares accusateurs des idées libérales pourraient-ils entrer de bonne foi dans les fonctions qui tendent au maintien d'un gouvernement où les idées libérales tiennent une si grande place, et n'y aurait-il pas un contraste trop frappant entre le dépositaire et le dépôt? Ne courrait-on pas le risque de voir renouveler par eux ce qui eut lieu lorsqu'une partie mal-avisée de l'Assemblée Constituante préparait, sans s'en douter, les maux de la France, en triomphant d'empêcher la réélection de ses membres, dont l'éloignement fit remettre le soin de conserver son ouvrage aux mains qui s'apprêtaient à le renverser?

Le gouvernement représentatif est enfin venu donner aux finances de la France ce

qui leur a toujours manqué, et ce dont l'absence fut toujours le plus funeste au peuple, un régulateur certain, et des garanties assurées de leur bon ordre à venir. L'histoire financière de tous les peuples de l'Europe moderne, l'Angleterre exceptée depuis 1688, et de loin en loin quelques règnes remarquables par de la régularité, cette histoire, dis-je, fait horreur; malheureusement la France tient une trop grande place dans ces déplorables archives. Avoir trouvé un moyen efficace d'arrêter le cours de ces calamités, et d'en prévenir le retour, comme l'a fait le gouvernement représentatif, suffit pour lui assurer des droits à la reconnaissance, et aux vœux de l'univers. Ceux donc qui sont appelés à en faire partie, doivent être pénétrés des deux principes principaux de toute finance, l'économie, et le respect pour la foi donnée.

Par économie, on n'entend point cette petitesse de vues qui cherche les ressources parmi des minuties imperceptibles dans les affaires d'un grand Etat, lors même qu'elles sont le plus onéreuses pour ceux qu'elles at-

teignent, qui sèment des malheurs sans guérir aucun mal; mais il faut entendre cette économie des Sully, des Colbert, qui rejette toute demande dont l'intérêt public n'est pas l'objet visible, qui résiste également à l'avidité protégée, ou masquée, et qui cherche les ressources aux sources élargies de la richesse. Après toutes les épreuves que, depuis trente ans, la terre et le ciel conjurés ont fait subir à la France, il est bien temps qu'elle respire; et le soulagement qui lui est dû, à tant de titres, ne peut provenir que de l'ordre le plus sévère dans ses finances. Il ne suffit pas que le peuple ne succombe point, il faut de plus qu'il jouisse et prospère. Ceux qui ont à déterminer ses sacrifices doivent bien se pénétrer de l'idée qu'ils portent en grande partie sur des hommes qui, étrangers à toutes les jouissances de la vie, paient de leurs sueurs et de leur sang ce qu'eux-mêmes ne paient que par la privation de quelques jouissances. La France est si vaste, si robuste, si richement dotée par la nature, que l'on ne peut désespérer de son rétablissement, si des systèmes mal conçus et des surveillans relâchés ne

viennent pas y apporter des obstacles. Il en sera de même du crédit : jamais, sous le régime arbitraire, il n'a pu prendre racine ; dès que les institutions ont reparu, il s'est remontré comme un fruit attaché, par la nature, aux branches de cet arbre. Mais si le crédit momentané, que le pouvoir arbitraire parvient quelquefois à obtenir, est le père de la dissipation, dont il facilite les moyens, le crédit du gouvernement représentatif est le père de l'économie, en étant destiné à ne fournir que le moyen de dépenser mieux. Cet agent si puissant des finances modernes de l'Europe ne s'allie qu'avec la bonne foi, et fuit devant tout ce qui n'en porte pas l'empreinte : chez lui la moindre tache équivaut à un arrêt de mort. Que l'on ne donne donc à la France que des représentans pénétrés des principes les plus austères de l'économie, et de l'attachement à la foi donnée ; qui sachent examiner avant de s'engager, mais acquitter tout ce à quoi ils se seront engagés. Que l'on épargne à la France de revoir des hommes disposés à rejeter un budjet, c'est-à-dire à la commettre avec les étrangers, à rompre les

contrats passés avec ceux qui ont pourvu à ses besoins, à désorganiser toute la machine de son administration, plutôt que de céder sur des systèmes destinés à rendre la vie à un ordre de choses proscrit par les lois ou par l'opinion. Enfin, et puisqu'il s'agit du renouvellement du ressort principal du gouvernement représentatif, que les amis sincères de ce gouvernement, à l'exclusion de ceux qui n'ont que le masque de cette affection, soient les seuls compris dans les élections.

En réfléchissant aux propriétés que renferme ce gouvernement, au prix qu'il a coûté, que ne doit-on pas faire pour en assurer la jouissance éternelle à la France? C'est par lui qu'a été résolu le problème à la recherche duquel l'esprit humain a consumé tant de siècles, celui qui détermine l'ordre dans lequel l'homme jouit le mieux des trois grands objets qui lui ont fait abjurer son indépendance naturelle pour accepter le joug de la société, la liberté, la sûreté, et la propriété. Le gouvernement représentatif a mis fin à la trop longue tutelle du genre humain; le gouvernement absolu est le gouvernement des peuples

encore dans l'enfance; le gouvernement représentatif est celui des peuples parvenus à la virilité. Dans les anciennes républiques, tout était agitations et troubles : jamais de stabilité, jamais de paix; dans les gouvernemens absolus, tout est silence et sommeil. Le gouvernement représentatif a placé l'homme entre les deux extrêmes; il en occupe le centre déterminé par la raison, ni trop loin, ni trop près du pouvoir, à distance égale de la servitude qui plie sous tous les jougs, et de l'indépendance qui rejette tous les freins. Désormais, par le gouvernement représentatif, tous les grands abus, toutes les difformités qui blessaient l'ordre social en ont disparu ou en sont effacés. Leur existence se bornerait à des tentatives de peu de durée qui retomberaient sur la tête de leurs auteurs; par lui, ces grandes prodigalités, ces grandes faveurs, qui ont tant épuisé et scandalisé le monde, sont devenues impossibles. Comment, avec lui, bâtirait-on des Versailles, reverrait-on des Potemkin, des Prince de la Paix? Ce sont des plantes exotiques pour le sol auquel il est attaché, et qui ne pourraient

jamais y prendre racine. Par le gouvernement représentatif, désormais les peuples sont mis à l'abri des caprices et des intrigues qui leur donnaient des administrateurs, et ce n'est plus que parmi les têtes désignées par l'opinion publique que l'on peut les choisir ; heureuse nécessité qui ne laisse pas aux gouvernemens la liberté de s'égarer dans leurs choix, et qui les attache aux intérêts publics par le sentiment de leur intérêt particulier !.... Si l'on veut connaître toute l'étendue du pouvoir de ce gouvernement, qu'on contemple l'Angleterre. Pendant quatre cents ans, aucun principe n'est fixé, aucun ordre établi ; pas un jour ne se passe sans déchirement et sans combat entre le prince et les sujets ; la hache ne cesse de frapper, elle atteint toutes les têtes, elle ne respecte pas même les plus augustes ; le trône tombe, et retombe après s'être relevé ; et voilà qu'après tant d'orages le gouvernement représentatif épurant l'horizon, faisant marcher le calme à sa suite, vient rendre à tout ses bases véritables, ses justes proportions, donne au trône une sécurité inaltérable, aux lois une as-

siette inébranlable, au peuple une part dans ses propres affaires et un esprit entièrement tourné vers les intérêts nationaux, à la force publique une énergie irrésistible, à tout le corps de la nation un embonpoint qu'aucune attaque n'a pu altérer. Dès lors, les échafauds s'écroulent; le sang cesse de couler; la paix règne partout; la richesse s'accroît; le crédit vient lui prêter son appui inattendu et inséparable; les plans et les systèmes se lient, s'enchaînent, s'exécutent; les conquêtes s'étendent; et la trop heureuse Angleterre, toujours appuyée sur ce puissant ressort, étend sur la terre et les mers un sceptre que l'on ne peut ni éviter ni briser. Dans ce gouvernement, une étroite alliance unit

Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble.

Semblable à un fleuve majestueux et tranquille, le pouvoir royal coule entre deux rives destinées à le contenir sans le resserrer; il se charge des tributs des plaines fécondées par la douce rosée qu'il répand sur elles. Admirable alliance du prince et du peuple, par laquelle celui-ci, toujours protégé par la

loi, contemple sans éblouissement, comme sans ombrage, son monarque réunissant en lui seul tous les rayons de la gloire nationale, servant seul d'interprète à la nation avec le reste de l'univers, disposant seul de toutes ses forces, et dans des régions élevées au-dessus de la terre, rassemblant en lui tout ce qui peut le mieux rapprocher l'homme de la Divinité et remplir les vœux qu'il est permis à des cœurs mortels de former!

Voilà ce que le gouvernement représentatif a valu à l'Angleterre ; voilà ce qu'il prépare à la France, s'il est remis entre des mains habiles et fidèles : tant de biens valent la peine de s'éclairer sur leur choix. L'établissement du gouvernement représentatif, en France, dépendra beaucoup de la prochaine assemblée, et par conséquent des élections qui concourront à la former. Il ne faut pas se le dissimuler : le sort d'une nation finit toujours par se faire dans sa chambre des communes; c'est là qu'elle se retrouve et se reconnaît, parce que c'est là qu'est son image. Il y a plus, le sort du gouvernement représentatif en France décidera de celui qu'il aura en Eu-

rope. Dans l'état de communication habituelle qui s'est établi entre tous les peuples, et lorsqu'ils ne cessent point de s'offrir en spectacle et en leçon les uns aux autres, il n'est pas possible qu'un pays tel que la France n'occupe point une grande place sur cette vaste scène et dans cet enseignement mutuel. L'Europe, qui la suit d'un œil si attentif, la suivra aussi d'un pas égal. Ce qui se passera pour les élections dépasse donc et les limites de la France et les bornes du temps présent. Dans le grand événement qui se prépare, on aperçoit, dans des sens différens, quelque chose de l'éternité et de l'immensité.

Paris, ces momens suprêmes feront éclater ton patriotisme et tes lumières. Tu n'adopteras que des noms honorés par leurs vertus, par leurs talens, par l'amour de l'ordre, connus de la France et de l'Europe; que des hommes dont le fonds, comme on l'a dit des Romains, soit l'amour de la liberté et de la patrie, et qui aiment l'une en vue de l'autre.

Paris, songe à nos besoins; souviens-toi de ta gloire: l'Europe te contemple et la France se recommande à toi.

Monsieur, vous m'aviez demandé des noms, et je vous envoie des principes, l'un vaut bien l'autre: Quand vous aurez rencontré des noms auxquels ces principes puissent être bien adaptés, ne balancez pas : ce sont eux que vous cherchiez, ce sont eux qui nous conviennent. Vous m'aviez demandé des observations sur les élections qui doivent avoir lieu dans un endroit déterminé : je vous en adresse sur les élections de tous les temps et de tous les lieux. A l'époque dans laquelle nous vivons, avec un auditoire aussi éclairé que l'est le public, il n'y a plus d'attention que pour les principes et pour les intérêts généraux. Toute autre pratique s'écarterait de cette droite raison, que quelque jours de combat, qui l'attendent encore, n'empêcheront point de remplir la destination que le ciel lui a donnée, celle de servir de régulateur à l'univers.

J'ai l'honneur d'être.

Paris, 8 septembre 1817.

FIN.

A. EGRON, imprimeur, rue des Noyers, n° 37.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

La France possède, pour la première fois depuis la fondation de la monarchie, un gouvernement uniforme et régulier. Rien n'est donc plus intéressant pour un Français, que d'en suivre les progrès, et d'observer si les actes de ce gouvernement sont conformes à sa nature. Ainsi le pilote parcourant la vaste étendue des mers, prend hauteur chaque jour, pour régler la marche du vaisseau qui le porte, et pour éviter d'aborder dans un port différent de celui qu'il cherche. Nous avons à faire de même pour éviter de faire un autre gouvernement que celui que nous avons; ce qui ne peut manquer d'arriver, si les actes du gouvernement ne se rapportent pas à son principe. Par gouvernement, nous n'entendons pas seulement la branche exécutive de ce même gouvernement, mais l'en-

semble des actes qui émanent des trois branches dont il est formé, ainsi que la manière dont les Français envisagent leur gouvernement, et règlent leur esprit sur le sien; car c'est l'esprit public qui consolide le gouvernement. Si cet esprit ne concorde point avec celui du gouvernement, avec son principe, le divorce du peuple avec le gouvernement, ou du gouvernement avec le peuple, ne tardera guère; le désaccord des mœurs et du gouvernement ne peut conduire à quelque durée. C'est d'après ce point de vue que nous avons écrit; c'est d'après lui, et dans les mêmes intentions, que nous écrirons encore, suivant que les circonstances s'y prêteront.

Nous l'avons fait, nous continuerons de le faire avec toute indépendance complète qui résulte de l'éloignement de tout systême particulier, de tout esprit de parti, de haine pour les uns, d'affection
ur les autres. Les hommes ont disparu,
po

les choses seules sont restées. Nous ne louons ni ne blâmons, seulement nous indiquons. Des signaux placés sur des écueils peuvent devenir salutaires, mais sûrement n'ont rien d'offensant pour personne. Quand nous relevons des fautes, ce n'est pas en vue de molester personne, mais pour montrer le mal qu'elles nous font, ainsi qu'à leurs auteurs : dans elles on ne hait que le mal qu'elles font à tous.

Quand la considération de la marche du nouveau gouvernement de la France n'aurait pas pour nous, comme Français, un intérêt très-prochain, elle en aurait encore un très-vif pour tout homme capable d'observer le mouvement des sociétés. La France s'organise sur un plan absolument nouveau pour elle, avec une éducation politique à peine ébauchée, à la suite de commotions violentes, d'un changement radical dans toute son existence, au milieu du choc d'une antiquité qui s'éteint avec une création nouvelle, qui s'absorbe et

qui s'agrandit tous les jours ; rien n'est plus digne d'attention, et ne mériterait davantage de fixer les regards, ne fût-ce qu'au seul titre de la curiosité.

Nous assistons à la fois aux deux plus grands spectacles que le monde ait encore vus : le renouvellement complet des institutions de l'Europe et de l'Amérique.

Le résultat sera le même dans les deux hémisphères ; on peut s'en rapporter à la nature des choses : *Hæc magna est, et prævalebit.* Pour embrasser un horison aussi étendu, et en distinguer nettement les différentes parties, il ne faut pas les regarder à travers le prisme des passions, des préjugés ou des intérêts. Malheureusement c'est le contraire qui dégénère en habitude à peu près générale, et qui réduit à de misérables ou honteuses personnalités les questions les plus importantes pour l'humanité toute entière.

PRÉLIMINAIRES

DE LA SESSION DE 1817.

O navis referent in mare te novi fluctus,
Fortiter occupa portum.
(Hor. od. 12, *ad rempublicam.*)

Il n'est point de spectacle plus attachant que celui qu'offrent l'établissement ou la perte des institutions parmi les hommes, soit qu'elles soient minées par le temps, ou bien attaquées par l'esprit d'innovation. Les choses qui tendent à se substituer à celles qui existent, attaquent avec force, audace même, ruse quelquefois, et toujours persistance : elles cherchent à se faire jour, et à pénétrer par toute espèce de moyens; les choses attaquées et menacées de ruine se défendent par le respect des âges, par le poids des intérêts qui se trouvent liés avec elles, par la dé-

faveur qu'en général il est si facile d'appeler sur les innovations; des deux côtés, pour prévaloir, l'esprit déploie toutes ses facultés : on dirait un rempart assailli et défendu par des mains également ardentes à former et à repousser l'attaque. C'est là que le jeu des passions est le plus animé, et le plus à découvert; c'est là que se cimentent les liens les plus forts d'attachement, et que s'allument les haines les plus envenimées; c'est là que, de part et d'autre, les esprits se placent à des distances qu'il est ensuite difficile de rapprocher. Car les dissentions civiles, semblables en cela aux querelles religieuses, ne souffrent guère la médiocrité dans les affections, et les tièdes n'ont à gagner que des ennemis dans tous les partis, en cela compagnons d'infortune avec les hommes raisonnables. Deux hommes passionnés ne peuvent tolérer ni même comprendre qui ne l'est pas comme eux.

C'est ce spectacle de toutes les facultés de l'homme mises en mouvement par de grands intérêts et de fortes passions, qui rend si intéressante la lecture de l'histoire des répu-

bliques, ainsi que celle des temps de factions sous les monarchies: temps qui les rapprochent beaucoup des républiques. En général l'histoire des monarchies est dépourvue d'intérêt; et plus la monarchie est resserrée dans les mains d'un seul, plus elle se rapproche du pouvoir absolu, moins elle prête à la curiosité et à la satisfaction de l'esprit. Lorsqu'un seul agit pour tous, lorsque la scène n'est occupée que par un acteur, le théâtre, trop nu, n'offre rien de bien attachant au parterre; tout est bientôt vu et entendu; et que la toile soit levée ou baissée, il n'y a pas grand'chose à perdre ou à gagner pour l'oreille ni pour les yeux. Comme on voit tout partir d'un seul mobile, on voit aussi tout y retourner par le même chemin, et cette continuité d'action dans laquelle d'un côté tout est uniforme, et de l'autre tout est prévu, laisse l'esprit dans l'indifférence, parce qu'elle le laisse dans la langueur. En Orient, en Afrique, dans tous les régimes despotiques qui écrasent ces deux contrées, et qui ne s'arrêtent qu'aux frontières de l'Europe civili-

sée, on ne sort du sommeil que par des catastrophes, et c'est toujours au bruit de quelque secousse violente que les peuples se réveillent pour un moment; mais toujours comme victimes, et jamais comme but de ces commotions. L'histoire des monarchies modernes de l'Europe n'est, pour la plus grande partie, que celle des rois, des nobles et des prêtres combattant entre eux pour s'arracher le pouvoir ou quelques lambeaux de terre (1). Le retour continuel des mêmes actions, dont l'intérêt est concentré entre des combattans aussi aveugles, aussi féroces, aussi perfides les uns que les autres, enlève à l'histoire de ces tristes temps tout ce qui attache dans celle des peuples qui, à tra-

---

(1) Voyez quelle place tient à elle seule, dans l'Histoire de France, l'Université de Paris. Pendant un long cours d'années ce fut une grande puissance qui embarrassait les rois, presqu'autant que le firent depuis les parlemens, et dont aussi en plusieurs occasions ils se servirent comme ils ont fait de ces derniers

vers les mêmes monumens de barbarie, laissent cependant appercevoir des traces d'institutions et de combinaisons dans leur gouvernement. L'Histoire d'Angleterre, quoique aussi abondamment pourvue de toutes les horreurs, quoique aussi dégoûtante de crimes et de sang que celle des monarchies ses contemporaines, est parmi elles la seule qui offre un véritable intérêt, parce que depuis l'époque de la grande Charte, elle est la seule dans laquelle, même sous la main de fer de ses rois, particulièrement de son affreux *Tudor*, on ne cesse pas de sentir l'action d'un ressort toujours subsistant qui l'élève ou l'abaisse suivant les degrés de la pression qu'il a à supporter, qui tient toutes les parties de l'Etat étroitement liées entre elles, et agissant dans le même but, qui leur donne la force de résister à toutes les attaques, et celle de finir par triompher, en élevant autour de lui un rempart d'institutions qui, ayant pris leur origine dans les âges reculés, ont acquis, par le laps du temps, par les épreuves auxquelles elles ont été soumises,

ce degré de consistance qui, confondant leur existence avec la vie du peuple lui-même, les rend impérissables comme lui. C'est ce qui fait que dans cette histoire, à la différence des autres, l'intérêt est partagé entre deux objets : en effet, en lisant l'histoire des grands, des chefs de la nation, on sent déjà celle de la nation même; les premiers, il est vrai, occupent le devant du théâtre, mais le peuple en remplit le fond : les premiers ont l'action la plus apparente et la plus bruyante, mais on entend déjà le bruit lointain du peuple qui se réunit, qui se presse, s'avance, et, marchant d'un pas ferme et toujours direct à son but, finit par arriver à la place que lui assignait le germe des institutions qu'il portait dans son sein, et que chaque événement a contribué à développer. Dans cette histoire, il y a un fil qui conduit dès l'entrée jusqu'à l'issue du labyrinthe immense des actions diverses qui en remplissent la vaste étendue.

La même chose a lieu aujourd'hui en France, depuis qu'elle a tourné toute son attention vers l'établissement d'institutions régulières dans

son gouvernement (1). De grands malheurs sont venus se mêler à ce travail, et couvrir d'une teinte funèbre quelques parties du temps qu'il a consommé ; mais ils n'ont pu le faire abandonner, Suspendu, repris, interrompu de nouveau, il a résisté jusqu'au moment du triomphe qu'il a obtenu par la charte, d'autant plus heureux que la fin est venue du côté où on l'avait le moins attendue ; quelles qu'aient été les oscillations dans les différentes formes du gouvernement, toujours a-t-il fallu

---

(1) Tous les peuples, soit anciens, soit modernes, ont, en général, une Histoire : on n'en peut dire autant de la France. D'un côté son histoire semblait impossible à comprendre, de l'autre elle était impossible à écrire. (*Monarchie française*, par M. le comte de Montlosier, t. II, p. 39.)

Le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubos ont écrit tous les deux sur l'Histoire de France de manière à faire dire que l'écrit de l'un était une conspiration de la noblesse contre le tiers-état, et de l'autre une conspiration du tiers contre la noblesse. Dites la même chose des écrivains des rois et des parlemens à l'égard les uns des autres.

revenir au même point, une institution régulière, devant laquelle a disparu tout le passé. Tout ce qui avait été abattu est resté mort, quelques efforts qu'il ait faits pour se relever; ce qui été élevé à sa place est debout, et tend à s'affermir : les funérailles de l'ancien ordre ont été célébrées à l'heure où la Charte fut proclamée ; c'est d'elle qu'il a reçu le dernier coup : il est au nombre de ces morts qui interdisent de croire aux revenans, et l'orsqu'on mesure par la pensée le poids immense d'intérêts qui pèse sur sa tombe, on ne conçoit pas quel levier serait assez puissant pour la soulever, ni dans quelles mains il pourrait se trouver. C'en est donc fait de lui, quelque désespérant que cet arrêt puisse être à entendre par de certaines oreilles, et désormais il faut n'avoir rien à dire pour s'occuper encore de lui. Mais plus heureuse que l'Angleterre, la France n'a pas mis, comme fit celle-ci, six cents ans pour remplir la traversée du despotisme au gouvernement représentatif. Si du premier abord elle l'a obtenu avec moins de prénitude, pourvue des mêmes moyens dont

jouit la première, sachant tout à la fois ce que celle-ci n'a appris que successivement, elle peut d'un seul pas arriver au même but, en franchissant, dans un intervalle très-inégal, un espace au moins égal. C'est là que se trouve et se fait sentir la grande différence entre les peuples modernes et ceux qui les ont précédés. Ceux-ci ont eu toutes les épines de l'étude : ceux-là n'ont qu'à jouir de ses fruits ; les connaissances que les uns ont acquises si péniblement, aujourd'hui sont à la portée de tout le monde, et s'offrent d'elles-mêmes à qui veut se les approprier. En 1789, à l'ouverture des États-généraux, personne en France n'avait l'idée du langage et du mode des délibérations publiques. Nous nous souvenons avoir, aux premiers jours de cette assemblée, entendu discuter sur la signification des mots *question préalable*, et à cet égard nous n'étions pas moins ignorans que les autres ; aujourd'hui quel est l'homme, quel est l'enfant qui balancerait sur aucune partie du mode de délibérations ? Sur ce point, comme sur tant d'autres, l'éducation est faite pour tout le monde ;

c'est ce qui rend si vaines, et à la longue si fatigantes, les discussions journalières auxquelles nous sommes condamnés, sur la nécessité d'attendre les institutions du laps du temps, et de les recevoir pour ainsi dire du progrès insensible des âges. Cela est bon pour les peuples dont l'esprit n'a pas été tourné vers cette espèce d'étude, et n'a pu être frappé par l'exemple d'institutions pareilles déjà existantes ; mais lorsqu'elles existent quelque part, lorsqu'elles sont devenues l'objet habituel des méditations et de l'occupation des hommes, alors où peut se trouver la difficulté de les établir et de les multiplier ? Est-ce que ce qu'un homme sait est interdit ou impossible à un autre ? Est-ce que ce qu'un pays comporte dans l'ordre moral ne peut pas être répété dans un autre ? Voyez comme toutes espèces d'institutions et de religions se sont tour-à-tour succédé dans la plus grande partie du globe. Peut-on, d'ailleurs, raisonner des peuples éclairés et savans, comme on le fait des peuples ignorans ? Que de siècles se sont écoulés avant que ces arts qui nous apportent tant

de jouissances aient été connus et répandus! mais arrivés au point de diffusion qui les rend usuels pour tout le monde, qui peut empêcher chacun de les reproduire à son tour, et de se les approprier? Ce qui exerça si long-temps le génie des Galilée, des Pascal, des Newton, forme aujourd'hui les rudimens de l'enfance; et les mêmes routes sur lesquelles Colomb erra si long-temps avant d'aborder un monde nouveau, aujourd'hui sont parcourues dans quelques jours, et d'un pas toujours sûr, par les simples nautonniers.

On peut donc créer des institutions, même des constitutions, quoiqu'en disent des hommes égarés par de fausses analogies, par des comparaisons entre des temps qui n'ont rien de commun ensemble, et qui commencent par mettre en oubli ce qu'ont fait les anciens législateurs, qui sûrement n'ont pas attendu les effets du temps, mais qui, en consultant le leur, ont donné, comme d'un seul jet, à des peuples nombreux et divers, les institutions qui les ont régis si long-temps.

Ainsi la France, à son tour, a pu avoir une

constitution, et c'est ainsi qu'elle a reçu la Charte, parce que le gouvernement représentatif est devenu son mode unique et exclusif de gouvernement. Sans remonter au principe de cet acte, sans rechercher s'il est au-dessus de tout éloge, comme le disent des hommes obéissant sans doute à l'usage établi depuis vingt-cinq ans, d'appeler toute nouvelle constitution le dernier terme de l'esprit humain, de gratifier chacun de ces actes des plus magnifiques épithètes, telles que celles d'évangile politique, d'ancre de miséricorde, de port du salut pour le vaisseau de l'état, et mille autres locutions également contraires à la raison et au bon goût, il n'en reste pas moins certain que, par la Charte, le gouvernement représentatif est dorénavant le seul admis et le seul possible en France. Il faut partir de ce point, et raisonner d'après ce principe. Quelques hommes voudraient bien ne voir dans les assemblées formées d'après la Charte, que des conseils créés et appelés par le prince. Ce sont ceux qui ne reconnaissent aux nations qu'un seul droit, celui de se soumettre après des

plaintes écoutées ou négligées : c'est un retour d'aiguille vers les anciens États-généraux. Mais nous, qui sommes loin de partager une pareille opinion, qui sommes loin de croire que les peuples n'ont pas de droits en propre, mais seulement ceux qu'on a la générosité de leur concéder ; nous, qui ne pensons pas qu'ils tirent leurs droits des chartes écrites (1).

---

(1) Que va dire M. Hoffman, un des pauvres écrivains du Journal des Débats, lui qui, en prétendant rendre compte, comme il sait le faire, de la Lettre à un Electeur de Paris, à-propos de ce que nous disons que la délégation est la racine de tous les pouvoirs qui s'exercent dans la société, déclare naïvement que, jusqu'à ce jour, il avait cru que c'était la puissance paternelle..? Bonhomme ! qui est arrivé à soixante ans sans avoir su distinguer encore entre les pouvoirs de la famille et ceux de la société, entre l'autorité domestique et les autorités publiques : comme si même l'âge et les conventions ne donnaient pas aux enfans des droits différens de ceux des parens, et quelquefois même contraires aux leurs.

Quand on est parvenu à ce degré d'ignorance, ne serait-il pas de l'honnêteté publique de se taire ?

mais qu'ils savent très-bien que les chartes ne sont que la reconnaissance de ces droits, que leur distribution, et pour ainsi dire leur mise en ordre pour le plus grand avantage de la société; nous, qui ne perdons jamais de vue que les sociétés préexistent à ceux qui les président; nous, qui ne concevons jamais qu'une association de plusieurs puisse tirer tous ses droits des concessions d'un seul, et qu'ils peuvent manquer de droits jusqu'à ce qu'il lui plaise de leur en conférer; nous, qui sommes trop pénétrés de la dignité et de l'importance de ces associations formées d'êtres créés à l'image de la Divinité, pour pouvoir nous figurer que dans le gouvernement d'êtres aussi nobles, il puisse entrer la moindre chose qui ressemble à un jeu, ou bien à une fiction, rien qui soit destiné à déguiser des sens cachés et des pensées secrètes, nous nous tiendrons fermement attachés a ce point, c'est que, par la Charte, il existe en France un gouvernement vraiment et réellement représentatif, qui fait la loi de ce pays.

La nature de ce gouvernement est la divi-

sion des pouvoirs, et la publicité. Parmi les pouvoirs, les deux premiers ont, quoique dans des degrés différens, une existence propre, indépendante, telle qu'elle doit être pour compenser ce qui, par leur nature, leur manque de force personnelle. Le troisième est un pouvoir de délégation, d'autant plus grand qu'il représente la masse du peuple : pouvoir qui, par-là même, a besoin d'être tempéré pour qu'il n'entraîne pas tout par son poids et dans son cours. Par le gouvernement représentatif, la délibération publique est substituée au secret des cabinets. Quel immense changement découle de ce seul principe ! Par lui les gouvernemens ont été amenés à avoir, comme l'on dit que le fait le sage, les fenêtres ouvertes, pour qu'il ne soit interdit à aucun regard de pénétrer dans leur intérieur. Désormais les destinées des peuples ne se feront plus à huis-clos, mais en public, sous les yeux mêmes des intéressés. Le gouvernement représentatif a renouvelé parmi les modernes, avec ordre et entre des nombres déterminés, ces Forum, ces places publiques dans lesquelles s'agitaient

les flots de la multitude au sein des anciennes républiques, où triomphaient les Gracques, où la force créait la majorité ou la faisait taire, où des maîtres impérieux commandaient les suffrages d'une multitude asservie ou affamée. C'est le chef-d'œuvre de l'esprit humain dans l'art important, ou plutôt dans le premier des arts, celui de gouverner les hommes.

Dans cette espèce de gouvernement, le plus digne de l'homme, le plus approprié à ses droits, à sa nature, à ses besoins, il faut surtout tenir compte de ce qui sert pour ainsi dire à l'alimenter, l'élection des membres qui forment la chambre des représentans. Comme elle représente la masse de la nation, elle en a aussi la force; comme elle est destinée à montrer la part que la nation prend au gouvernement; c'est vers elle qu'elle a les yeux tournés. A la différence des deux autres pouvoirs, qui lui sont parallèles, elle ne peut inspirer à la nation aucun ombrage, aucune défiance, parce que c'est elle-même qui agit. Il y a dans la formation des deux autres pouvoirs quelque chose d'emprunté et de fictif qui ne se trouve point dans celui-ci,

où tout est réel, positif, et dans lequel, comme dans les deux premiers, il n'y a point de supposition de droits, mais où ils existent dans la réalité. S'il a fallu ajouter aux deux premiers pouvoirs pour leur conférer la force que demande leur destination, il faut en quelque sorte ôter au dernier, pour qu'il n'y entre pas un excédant de force qui l'empêche de bien s'adapter à ceux auxquels il doit concourir, et se maintenir dans un juste équilibre, et dans une harmonie constante d'action. C'est en cela que consiste l'art suprême du gouvernement; obtenir une action égale et commune, de principes inégaux et différens; la teinture de l'infusion produit l'excellence de la liqueur... mais cette infusion qu'est-elle? que peut-elle être, sinon l'élection successive des représentans destinés à perpétuer l'existence de ce pouvoir? C'est donc à obtenir ceux qui peuvent le mieux remplir le but du gouvernement représentatif, que doivent se rapporter tous les soins; ce qui est d'autant plus important, que le sort d'une nation finit toujours par se faire dans la chambre des communes, parce que

c'est là que la nation retrouve son image et ses intérêts.

Depuis trente ans que la France arrose de son sang et de ses sueurs le berceau du gouvernement qu'elle cherche à établir sur son sol agité, et qui lui devra sa stabilité, le choix des députés a tout fait... Cette vérité ne saurait être trop constatée ni trop proclamée, pour servir d'enseignement et de guide, dans un acte destiné à se renouveler chaque année, et par-là même à faire le sort de la France, le bonheur ou l'infortune de la patrie. Que l'on suive ce qui s'est passé à cet égard depuis cette époque, on verra que tout est venu des élections.

Un mouvement unanime, une impulsion vraiment nationale président aux élections de 1789. Presque tout ce que la France comptait d'éminent dans toutes les carrières est appelé. Cette assemblée renfermait tout ce que l'époque exigeait ; l'intervention désordonnée de la masse même du peuple amena de grands désordres. Des résistances plus fondées en droit que calculées sur la possibilité de les faire reconnaître, et d'en défendre les objets, renou-

velées mille fois avec la même infortune, après avoir eu l'air d'être abandonnées avec une sincérité trouvée toujours également en défaut, persuadèrent qu'on ne pouvait assez ajouter à la force des attaques et des précautions. La force crut ne pouvoir trop enchaîner la faiblesse étrangère à la bonne-foi, et chercher hors d'elle les garanties qu'elle ne pouvait plus montrer : de là vinrent de grands excès et d'irréparables malheurs; mais les principes qui avaient prévalu aux élections, se firent jour au milieu de ces conflits et de ces aberrations ; ils marquèrent le terme de la carrière, comme ils en avaient ouvert l'entrée. Ils n'ont pas cessé d'agir, et ce sont encore eux qui sont tout... Les élections de l'assemblée législative, dirigées toutes dans le sens ennemi de la précédente, comme devaient l'être celles d'une assemblée formée exprès pour renverser l'ouvrage de celle-ci, préparèrent les voies à la république, que l'on voyait distinctement s'avancer à chaque instant. C'était un hideux et tout à la fois un plaisant spectacle que celui qu'offraient des hommes qui, d'une bouche mensongère,

criaient vingt fois par jour: *La constitution ou la mort*, et qui, dans le fait, n'étaient là que pour donner la mort à cette constitution.

Qui fit attention aux élections qui donnèrent la convention à la France, vit tout de suite ce qu'elle allait faire, et tout ce qu'elle a fait, et dut s'attendre à la fois aux extrêmes de la barbarie et de la résolution qu'elle a montrés: tableau monstrueux, horrible, mais un des plus prodigieux qui aient passé devant les yeux des hommes. Les élections faites sous le Directoire d'une manière graduelle, dans un sens ennemi de cette autorité, auraient pu obtenir sinon un résultat complet, tel que celui auquel elles tendaient, du moins de bien grandes modifications, si l'on avait suivi une marche graduelle, et si l'on avait su se préserver de cette impatience qui a toujours l'air d'envier au temps ses succès. Elle amena le 18 fructidor, qui rouvrit l'abyme. Depuis cette époque, le directoire ne se gêna point pour casser les élections qui, dans un sens ou dans un autre, pouvaient lui faire entrevoir le renouvellement des mêmes dangers.

Pendant tout l'espace du temps écoulé depuis le 18 brumaire jusqu'au 31 mars 1814, les élections n'ont pu présenter un intérêt plus grand que celui qu'offrent des assemblées devenues une fiction. Celles-ci, lorsque l'état a placé sa force et sa grandeur dans l'éclat des armes et dans les conquêtes de la guerre, n'occupent qu'une bien petite place dans l'action du gouvernement et dans la considération des hommes. En général, quand une assemblée n'est pas à sa place véritable, qui est la première, elle est la dernière. Il faut le dire, pendant quatorze années, l'état civil a disparu de la France ; l'état militaire avait tout absorbé ; on pouvait dire de la France d'alors ce que l'on a dit de Rome, que la France n'était plus en France, mais aux armées ; et les armées, on s'en souvient, étaient tout en France et en Europe : aussi que ne leur en a-t-il point coûté lorsque la France étant redevenue civile, et ayant cessé d'être la France des armées, elles ont dû redevenir seulement les armées de la France. Pendant tout ce temps le pouvoir législatif subit une éclipse véritable, mais que la

la justice interdit de reprocher à ceux qui paraissaient chargés de nous en défendre. L'esprit général du temps, et la force irrésistible des choses sont leur apologie. Mais, semblables aux images de ces Romains fameux qui se faisaient d'autant plus remarquer qu'elles avaient été soustraites avec plus de soin à tous les regards, moins les institutions paraissaient parmi nous, plus on les cherchait, plus on voulait perçer les voiles qui les couvraient. Aussi à peine ont-ils été écartés, que les parties si long-temps éclipsées du corps législatif se sont remontrées, et que les vœux publics se sont attachés à elles. Cela doit apprendre à cette foule d'hommes irréfléchis qui ne cessaient de crier qu'il valait mieux se passer d'assemblées que d'en avoir de muettes et d'enchaînées, à n'être pas si légers dans leurs jugemens, ni dans les arrêts par lesquels ils condamnent à la mort des institutions dont la présence, même dans l'inaction, sert de témoignage aux droits d'une nation, forme une réclamation continuelle contre l'oppression qu'elle subit ; institutions que l'on ne peut manquer de retrouver

au jour du besoin, et qu'il faut juger encore plus par ce quelles sont destinées à faire que par ce qu'elles sont... Car par-là même qu'un pays a une représentation quelconque, il ne faut pas désespérer de lui, tôt ou tard il sera bien.

La première restauration s'accommoda de l'assemblée alors existante. Elle était très-réduite en nombre; il fallut supposer des pouvoirs à ceux chez lesquels ils se trouvaient expirés. Formés d'après des principes de liberté que le temps les avait forcés de concentrer en eux-mêmes et de retenir captifs dans leur sein, les représentans de cette époque, marchèrent sur cette ligne, comme s'ils n'en avaient jamais connu d'autre. Ils avaient l'air de continuer, plutôt que de redresser leur carrière. Arrêtons-nous un moment sur cette époque: elle a décidé de bien grandes choses.

Nous ne pensons pas qu'il ait existé dans les annales du monde une situation plus dégagée d'épines que l'était celle du gouvernement qui s'établissait alors. Nous ne pensons pas non plus que l'histoire d'aucun peuple présente une situation plus singulière que

celle dans laquelle se trouva la nation française. L'Europe et la France s'étaient déclarées pour le nouveau gouvernement; le dernier s'était écroulé au bruit des murmures et des plaintes de tout un peuple déchu de son long espoir, dépouillé de tous les objets auxquels il avait rapporté ses nombreux et douloureux sacrifices. Il fait bon hériter de qui tombe de haut, et a fait beaucoup crier.

La France se trouvait envahie sans s'être sentie vaincue, tombée sans avoir été terrassée, enchaînée sans avoir été abattue, surprise mais sans être effrayée, étonnée de se trouver humiliée sous un poids immense de gloire. Ses forces égarées, devenues inutiles pour sa défense, par les hasards d'une distribution fantastique, avaient, par leur éloignement, ouvert les chemins qui avaient permis de pénétrer dans son sein (1). Dans un instant tout se trou-

---

(1) On se rappelle quelle était la masse des troupes laissées à Corfou, à Venise, à Gênes, à Alexandrie, en Italie, à Mayence, à Wesel, à Anvers, à Maëstreicht, à Hambourg, à Stettin, à Glogaw, et dans

vait changé dans elle et autour d'elle, il n'y avait d'intact que son cœur et son courage.

Dans cette bizarre position, deux routes se présentaient : l'une battue et connue de tout le monde ; l'autre délaissée et frayée seulement par quelques-uns : l'une partant d'un point convenu, et tendant, dans une direction déterminée, vers un but direct et fixe ; l'autre partant d'un terme vague et contesté, et remontant par des sinuosités vers un but perdu dans le passé, lorsqu'il n'était plus question que du présent et de l'avenir.

---

mille autres endroits, de manière à ce qu'il y eût des troupes françaises partout, excepté en France ; aussi les ennemis y pénétrèrent-ils comme dans un pays vacant. Si les troupes perdues si imprudemment dans les garnisons sans nombre, s'étaient trouvées à portée de défendre le sol français, ou l'on n'y fût pas entré, ou l'on n'en fût pas sorti.

On a tout perdu pour avoir voulu tout garder, pour s'être fié à des chances de succès trop disproportionnées avec les moyens de les obtenir. Voilà ce qui décide du sort des nations, quand elles sont *placées à fonds perdu sur le génie d'un seul.*

Le choix de l'une des deux routes devait décider de tout ; le 20 mars apprit si on avait été heureux dans celui qui avait été fait. Entre tous les malheurs dont ce jour fatal ouvrit la source, il faut surtout compter celui d'avoir empêché d'arriver à maturité les fruits qu'avait produits l'assemblée qui existait alors. Il est constant que, d'accord avec l'esprit public, et appuyée par lui, cette assemblée amenait un redressement forcé dans la marche des affaires ; la France, prise à contre-sens ne pouvait plus suivre une direction dans laquelle elle ne se reconnaissait point : trop d'intérêts étaient froissés ou remis en question ; trop de forces résistantes étaient réunies pour qu'un état aussi contraint pût se maintenir. C'était par elle-même que la France allait s'amender. Le ciel en avait disposé autrement. Bientôt on retomba dans l'invasion, dans l'intervention toujours déplorable de l'étranger, et, ce qui mit le comble aux infortunes, on se mit à faire des élections au sein de toutes les passions, au milieu des ardeurs de tous les ressentimens.

L'assemblée dite des *cent jours* avait, dans

l'espace d'un mois, assisté aux deux extrémités de l'existence d'un grand pouvoir. Formée dans le sens de l'ordre qui prévalait dans le moment, elle s'était montrée disposée à exclure ce qui lui était contraire, en quoi elle fit preuve de peu de jugement: car le pouvoir d'admettre ou d'exclure ne se trouvait pas dans ses mains. Lorsqu'une force supérieure se met de la partie, quelqu'affection que l'on ressente, que l'on veuille montrer ou communiquer, on perd son temps: alors le courage même n'a plus d'application, car il va contre la nature des choses, que l'on ne brave jamais impunément; il ne suffit pas de se persuader d'acquitter une dette envers l'homme, il faut encore acquitter celle envers la patrie, qui ne se trouve jamais que dans l'exemption des dommages.

C'est dans ces momens de trouble en général, d'abattement et de terreur d'un côté, de ressentimens et d'exaltation de l'autre, que furent faites les élections de 1815. Comment auraient-elles été autres que ce qu'elles furent? Le gouvernement avait pris l'initiative

des mesures de rigueur. Les vides du régime électoral durent être comblés par les agens principaux de l'administration; on croyait alors ne pouvoir rassembler trop de haines et trop de forces contre l'ennemi qui fuyait. Dès-lors tout le bien que les conseils qui dirigeaient à cette époque avaient pu faire en ajoutant au nombre de la représentation, en rapprochant l'âge qui permet d'en faire les fonctions, surtout en indiquant plusieurs articles de la Charte, à l'examen de la nouvelle assemblée, se trouva perdu; les membres mêmes de ce conseil ne purent attendre l'avènement des députés qu'ils venaient d'enfanter avec une si fatale précipitation; bientôt on vit les pères en fuite devant leur progéniture, et tout se trouva abandonné au torrent qui s'apprêtait à tout engloutir, et qui l'aurait fait infailliblement sans le 5 septembre 1816. Rien ne prouve mieux que ce qui se passa alors, combien, dans certaines circonstances, ce qu'il y a de mieux à faire est de ne rien faire, en se bornant à observer et à attendre; deux fois, dans l'espace d'un an, la France a eu horriblement à souf-

frir de cet empressement à placer une action au moment même d'une arrivée ; et lorsque cette action, par sa nature et son étendue, est durable, pourquoi ne pas se donner le temps de bien reconnaître son terrein, pour faire lui correspondre exactement ce que l'on veut établir sur lui ; quelques jours sont peu de chose dans la vie des états, et il y en a plus qui ont péri par la précipitation que par l'attente .... Par exemple, qui pressait, en 1814, de débuter par un établissement total et destiné à durer toujours? Quelques mois n'auraient-ils pas donné le temps de connaître beaucoup de choses que l'on n'apprend pas de loin? En 1815, qui interdisait de proroger pour un temps déterminé le régime provisoire, en donnant ainsi au premier feu des passions le temps de s'amortir, afin de parvenir aux élections dans une assiette d'esprit plus calme? La tranquillité qui règna pendant l'exercice de ce régime, la docilité, l'empressement même avec lesquels la France acquitta l'emprunt extraordinaire de 100 millions, paraissent des garans assez sûrs du succès de cette mesure. Un retard donnait

le temps de se dissiper à l'orageuse nuée qui éclata avec tant de violence; elle eût été se perdre sans danger dans un horison plus éclaici.

Des hommes long-temps éloignés des affaires, long-temps occupés de l'usage qu'ils feront du pouvoir s'il vient à leur être rendu, qui peuvent ressentir vivement les injures qu'ils croyent avoir reçues, se trouvent tout d'un coup investis de ce même pouvoir par le fait des circonstances les plus favorables à leurs sentimens propres, en même-temps qu'elles sont les plus défavorables à leurs adversaires, qu'ils pensent avoir surpris en flagrant délit. Voilà du feu mis sur du feu, et l'incendie ne peut être loin. Lorsque la chambre des communes françaises se trouva renfermer plus de deux cents émigrés, Vendéens, membres des corps qui avaient combattu contre la France au nom de la France, il fut clair qu'un systême général de haine contre le passé, serait professé, qu'il s'étendrait aux individus qui y avaient pris part, que l'on confondrait et rangerait dans la même cathégorie une multitude d'in-

dividus qui, partis du même point, auraient fourni des carrières très-différentes, et obtenu dans le monde des degrés très-inégaux de considération. Ainsi l'on vit ranger sous les mêmes lois de rigueur extrême, et ceux que les plus hauts rangs avaient, pendant un grand nombre d'années, signalés à la considération publique, fait jouir des hommages de l'Europe et rapprochés de ses chefs les plus révérés, et ceux que l'oubli tenait enseveli dans les tombeaux, et ceux qui venaient d'acquérir des droits à la reconnaissance publique par cette espèce de services qui tournent vers un homme les yeux de ses concitoyens (1), avec ceux que leur inutilité n'a jamais distin-

---

(1) On sait qui, dans les premiers jours de juillet, sauva à-la-fois Paris de ses défenseurs et de ses ennemis. Sauver Paris est tout ensemble une grande chose et pour Paris, et pour la France, et pour le monde. Cela valait bien la peine que l'on y pensât, et que l'on s'en ressouvînt.

Ah! que les hommes savent bien recevoir les services..... et les oublier....

gués de la foule. Des sentimens vertueux ne suffisent point pour conduire les Etats, surtout dans des circonstances aussi difficiles ; il faut de plus un rare discernement dans le choix des mesures : Henri IV se débarrassa de ses ennemis, et souvent de ses amis, ce qui est quelquefois encore plus difficile, avec son esprit seul ; les députés dominant en 1815, paraissaient avoir adopté une autre méthode : pour eux, l'art d'évaluer les hommes et de les diriger, n'existait pas : ils prétendaient tout faire avec leur mémoire et leur conscience, d'autant plus dangereux et incorrigibles, qu'appuyés sur des fondemens honorables, ils marchaient sans peur et sans reproches, mais les yeux fermés, vers un but irréprochable à leurs yeux, mais impossible à atteindre sans les plus graves inconvéniens. Des hommes qui sentent la pureté dans leurs cœurs peuvent aussi croire sentir la lumière dans leurs yeux; mais cette lumière peut n'être qu'une fausse lueur toujours très-propre à égarer; aussi tendaient-ils, sans s'en douter, à renouveler en conscience,

mais sans esprit, tout le mal que d'autres avaient fait avec esprit, mais sans conscience. Car il faudrait être aveugle pour ne pas voir que la poursuite du systême alors adopté, conduisait droit vers un désordre général et incurable. On pouvait définir les hommes de ce tems en disant d'eux que c'étaient les bonnes intentions mal-habiles et dangereuses. En lisant les actes de cette assemblée, on se croit revenu au temps de la restauration de Charles II; ce sont les mêmes propositions, les mêmes paroles, le même esprit : on se retrouve encore au temps qui suivit le parlement d'Oxford, époque à laquelle le triomphe de la couronne ayant été assuré sur tous ses adversaires, on n'en avait pas moins amené le malheureux Charles, trop confiant dans cette apparence de support, à un état dont la mort vint terminer pour lui les embarras; car, alors, ce prince n'était guère moins embarrassé que ne l'avait été son père, et il n'était point prouvé qu'il ne dût finir par où il avait commencé, et par où l'on vit à son tour finir son frère.

Les élections de 1816 furent formées sous des auspices plus rassurans ; elles auraient donné un résultat moins partagé, comme elles feront à l'avenir, si la loi actuellement en vigueur y avait présidé. Mais faites sous les influences qui avaient dirigées les précédentes, elles n'ont pu manquer de s'en ressentir, et, pour ainsi dire, de se teindre de leurs couleurs, au moins jusqu'à un certain point. Ce sont elles qui sont venues fournir cette opposition tenace qui a eu l'air d'avoir pour principe de s'opposer indistinctement à toute proposition venue du ministère, comme s'il s'agissait du côté d'où vient une proposition, erreur très-grave, contraire à l'esprit du gouvernement représentatif, qui ne connaît ni côté droit, ni côté gauche, très-contraire aussi à la chose publique, qu'elle affaiblit en intervertissant le sens véritable de l'opposition, qui, par-là, se trouve avoir perdu une partie de sa force, lorsqu'elle vient à tomber sur des objets qui lui donnent une prise légitime. Car alors, il est difficile de distinguer entre ce qui est du devoir ou de l'habitude, et l'on trouve les

oreilles endurcies par la répétition des mêmes sons. Une contradiction dans laquelle on peut appercevoir plus de calcul personnel que de raison publique, porte davantage à l'irritation qu'à l'amendement (1), ressemble plus à une lutte intéressée qu'à une confrontation amicale d'opinions en vue de s'éclairer, comme doit être toute discussion, est sujette à égarer la

---

(1) C'est ce qui avait lieu dans l'assemblée constituante. Plusieurs de ses membres les plus marquans dans le côté droit, tels que M. de Cazalès et l'abbé Maury, avaient pris pour systême de s'opposer toujours, pour employer leurs propres expressions. L'opposition doit toujours s'opposer, répondait M. de Cazalès à ceux qui lui représentaient l'exaspération que produisait une lutte dont l'issue était toujours certaine, et le devenait encore plus par la perpétuité de la contradiction. On ne put jamais les faire sortir de leur systême : il était funeste. On s'en apperçoit pour *ainsi dire à la vue*, car les décrets s'aggravaient en proportion de l'opposition, et tel qui s'annonçait comme supportable, en suivant cette même méthode, finissait par être désastreux. Cela ne les empêchait pas de recommencer le lendemain. Ces deux athlètes

partie faible du public, qui ne démêle pas bien les intentions des opposans, et prend pour lui ce qui n'est que pour eux, et, après avoir consumé des momens précieux en débats dont le moindre vice est d'être inutiles, remet souvent les délibérations les plus importantes aux derniers jours de la session, lorsque les forces des combattans sont épui-

---

avaient tout ce qu'il fallait pour honorer une tribune et pour perdre des affaires, bons orateurs et mauvais hommes d'état.

Nous avons souvent entendu dire à des membres du côté opposé de cette assemblée, que des hommes qui leur auraient administré des calmans avec la grâce insinuante et persuasive de M. l'abbé de Montesquiou, auraient tiré d'eux tout un autre parti. Au contraire l'abbé Maury et M. de Cazalès se regardaient comme des machines de guerre, faites uniquement pour renverser des murailles et entrer par la brèche. Ils rencontraient des murs qui devenaient d'airain sous les coups qu'on leur adressait, et qui brisaient ceux qui les frappaient. Les affaires, dans les partis, ne se composent pas de la gloire des chefs ; leur renommée est une partie de leurs dangers.

sées par la durée de leurs travaux, ou que d'autres intérêts les appellent ailleurs. C'est ce que l'on a vu dans les deux dernières sessions, où l'acte le plus important pour la nation, le budget, épuisant une longue attente, et beaucoup de ressources précieuses, s'est trouvé rejeté aux derniers jours.

Cette opposition n'a point enlevé la majorité habituelle au ministère : seulement elle l'a balancée, comme il ne peut manquer d'arriver entre des nombres très-restreints, parmi lesquels la plus légère différence est sensible, et un mince déplacement de forces peut devenir décisif. Par exemple, deux partis n'absorbent point la totalité des membres qui composent une assemblée. Si, lorsque deux forces à-peu-près égales s'y rencontrent, il s'en trouve une troisième, quoique moins nombreuse que les deux premières, il est évident que, dans un grand nombre de cas, son intervention devient décisive, et fait pencher la balance du côté vers lequel elle incline, ce qui, contre l'intention manifeste du gouvernement représentatif, attribue la décision au plus petit

nombre ; lors même qu'il n'aurait pas ce pouvoir, il s'ensuivrait de cette disposition une autre conséquence bien fâcheuse en elle-même, et qui renferme une nouvelle contradiction avec la nature de ce gouvernement représentatif, celle de faire perdre à la législation le caractère imposant que lui imprime la réunion fortement prononcée des volontés, attribut qui cesse de lui appartenir lorsque la loi résulte seulement d'une légère différence entre les votes opposés, et lorsque l'on peut croire reconnaître les traces des routes qu'ils ont suivies dans leur déplacement. Ce résultat est, entre beaucoup d'autres, l'effet nécessaire du petit nombre de la députation. Au contraire, lorsqu'elle est nombreuse, la majorité ne balance point; et comme elle est fortement marquée, elle commande aussi de plus haut la soumission et le respect.

Un des plus importans travaux de l'assemblée de 1816, a été sans doute la loi des élections. C'est elle qui a prêté aux contradictions les plus vives et les plus nombreuses. On devait s'y attendre; car cette loi attégnait les intérêts les

plus sensibles, les influences les plus puissantes : elle remontait, sans qu'on s'en apperçût, bien près des jours qui avaient précédé les états-généraux, et les défendaient sur l'opinion par têtes ou par ordres.

Les projets présentés en 1815 faisaient représenter la France par des fonctionnaires publics : ces plans offraient un mélange bizarre d'idées ecclésiastiques et aristocratiques, assortiment bien digne de cet homme qui n'a pas craint de déclarer à la face de la France, qu'il pensait, comme homme public, d'une manière, et d'une autre comme homme privé.

Dans la loi de 1816, il s'agissait de décider d'un côté quel était le point auquel finissait le peuple, et commençait la populace ; de l'autre, quel était celui où s'arrêtait le peuple, et commençait l'aristocratie. Comme on voit, le problème était délicat ; la plus légère oscillation suffisait pour déranger la balance : le point de partage entre les deux extrêmes a été saisi habilement et la France a enfin obtenu un mode d'éllections qui ne tombe pas

trop bas, qui ne remonte pas trop haut, qui n'est ni de la multitude, ni des privilégiés, ni de la foule, ni de l'aristocratie, qui n'appelle ni n'écarte trop de monde, et qui, par-là même, admet l'ordre dans le nombre et le calme au sein du mouvement. L'épreuve était hardie, il faut le reconnaître; mais elle était commandée par la nécessité; dans l'état où se trouve la France, toute loi générale, comme était celle-là, tiendra toujours un peu du caractère des lois de circonstances. Pour arriver au port, il faut pouvoir marcher, et pour cela, déblayer la route des obstacles qui l'obstruent. Or, l'on trouvera encore long-temps en France des obstacles de cette nature. Une loi d'élections autre que celle qui a été adoptée, en rendait arbitres ceux qu'il importait le plus d'en écarter, et remettait de nouveau la direction des affaires entre leurs mains, ce qu'il était si important d'éviter. Car ce sont les hommes, que l'on a été obligé d'écarter par la loi du 5 septembre qui jouissent encore, malgré toutes les pertes éprouvées ou supposées, de la plus grande partie de la propriété agglomérée.

L'extrême division de la propriété a bien, il est vrai, porté la plus grande masse de la propriété, de la surface totale du territoire dans la main du peuple; mais elle s'y trouve en plus petites parties, dans un nombre infini de fractions, qui fait que la part de chacun est trop petite pour ouvrir au plus grand nombre l'accès des élections. Par l'état de la propriété en France, ce sont encore les ennemis du 5 septembre qui possèdent les plus grandes parties réunies du territoire. On ne pouvait donc se dissimuler que cette propriété devait décider des intérêts de la France, dans laquelle il existe un si petit nombre d'imposables, même au taux légal dernièrement décrété, par le commerce et par l'industrie seuls. Car il n'est point de la France comme de l'Angleterre, de la Hollande et des autres pays qui tirent leur force de leur littoral; ce dernier est bien peu de chose pour un pays aussi *méditerrané* que l'est la France; les champs y sont à peu près tout, et le seront encore long-temps. Par conséquent les grands possesseurs de ces champs, surtout lorsqu'ils ont le bon esprit ou l'habitude d'en

faire leur séjour, comme il arrive presque toujours en France, doivent y être en pessession de l'influence, ainsi que l'étaient nos pères, lorsque les châteaux tyrannisaient la contrée, et que les possessions seigneuriales avaient tout envahi. Mais comme les grands possesseurs de terres sont pour la plupart ceux-là mêmes qui ne peuvent pas se familiariser avec l'état nouveau de la France, état qui ne peut sympathiser avec aucune de leurs idées, il fallait bien arriver à un mode d'élection préservateur des dangers dont ils ne cessent point de menacer la France, même à leur insu, et qu'ils renouvelleraient infailliblement dès qu'ils auraient repris le pouvoir. On n'a qu'à le leur rendre, on ne tardera guère à voir ce qu'ils en savent faire. Aussi ont-ils combattu cette loi comme par instinct, et ceux qui parmi eux avaient pu s'élever jusqu'à en bien apprécier les principes et les conséquences, s'en défendaient sous des prétextes plausibles d'intérêt public, comme d'un arrêt qui les réduisait à la nullité, ce qui, en politique, équivaut à un arrêt de mort.

Tous leurs plaidoyers pouvaient être réduits à ces simples mots : *c'en est fait de notre domination,* chose plus affligeante sans doute pour eux que pour la France. En cela ils renouvelaient le spectacle qu'ils avaient déjà donné au 5 septembre ; car en se plaignant également des deux époques, ils ne s'appercevaient point qu'ils ne faisaient que se plaindre des résultats de leur conduite, qui avait rendu ces deux actes nécessaires : en quoi on pouvait trouver qu'ils étaient doublement injustes, car à leurs premiers torts, ils joignaient celui d'avoir coûté à la France la perte des avantages que lui avait valus l'ordonnance par laquelle la députation était élevée à quatre cents membres, l'âge légal des députés ramené à trente ans, et, ce qui comblait les bienfaits de cette ordonnance, un grand et précieux amandement introduit dans la Charte, par la révision promise de seize articles. La haine générale de toute espèce de Charte étant manifestée, bien plus, professée par un grand nombre de ces hommes, un dédain irréfléchi, affecté et proclamé par eux pour toute espèce

d'institution régulière dans le gouvernement, une tendance absolue, déclarée aussi de leur part, vers des idées vagues, et dont ils ne pouvaient rendre compte, il fallait bien fixer un terme précis, et des bornes dont on ne pût s'écarter, en donnant des garanties à ce que l'on avait, même par le sacrifice de ce que l'on pouvait avoir. Nous nous trompons beaucoup si ce n'est point là ce qui a dicté le rappel littéral de la Charte, tel qu'il a eu lieu par l'ordonnance du 5 septembre, et ce qui a fait proclamer la résolution absolue et invariable de n'y apporter aucune modification (1). Que ces hommes jugent par-là ce qu'ils ont coûté à la France. *Priver une nation de l'amélioration de ses institutions !*

---

(1) Nous soupçonnons que ce sont les mêmes connaissances et les mêmes intentions qui ont dicté à plusieurs écrivains les exclamations, les invitations dont ils ont usé dans plusieurs circonstances en parlant de la Charte. Souvent, en parlant de ce qu'on a l'air de vouloir le plus, on ne fait que parler de ce que d'autres veulent le moins, et pour s'y opposer. C'est une précaution oratoire très-légitime.

Le premier exercice du mode nouveau des élections a donné le mouvement à l'ordre constitutionnel. Il eût été plus régulier de renouveler d'après lui la totalité d'une assemblée formée encore pour les quatre cinquièmes du produit d'ordonnances extra-constitutionnelles, en commençant dès 1818 l'application de la loi du renouvellement par cinquième. Alors 1817 devenait l'année normale de l'ordre constitutionnel. Mais enfin dès que ce règlement n'a pas eu lieu, nous n'avons pas à nous en occuper; ce qui peut appartenir aux regrets, n'appartient pas de même à la discussion ; et comme aussi il faut tout dire, peut-être a-t-on cru sage de ne pas faire une épreuve *scabreuse* par elle-même sur une trop grande échelle, prudent de sacrifier quelque partie de l'application d'un principe vrai dans sa nature, au soin d'éviter le renouvellement des secousses sur un sol qui n'en a que trop subies... Les plus tolérables des sacrifices sont ceux qui portent avec eux des dédommagemens, puisés dans l'intérêt général.

Lors de la discussion sur la loi des élections, les plus fâcheux pronostics n'avaient pas manqué d'être repandus sur les désordres qu'entraînait l'appel fait à un très-grand nombre de votans, sur l'impossibilité de les réunir avec l'ordre et la régularité nécessaires dans un acte de cette nature. L'événement a jugé le procès. Jamais on n'a vu régner plus de calme. Paris, qui renferme dans la même enceinte le plus grand nombre d'électeurs qui appartienne à aucun département de la France, a présenté, sans aucune interruption, l'aspect le plus tranquille; aucun mouvement extraordinaire n'aurait fait soupçonner le grand événement dont il était le théâtre. On a vu constamment les réunions électorales formées d'hommes occupés avec gravité d'une chose grave, s'y rendant avec empressement, mais sans agitation, procédant avec régularité comme dans une chose de leur droit, observant entre eux, quoique divisés de projets et contraires de vœux, les égards mutuels, et réunissant dans leur action comme dans leur maintien tout ce qui caractérise les citoyens et les hommes policés.

Il est heureux pour la France que ce spectacle se soit passé sous les yeux de cette foule d'étrangers tributaires de la renommée et des jouissances de la capitale. Sûrement ils n'auront rien remarqué dans ces réunions qui ne soit fait pour relever à leurs yeux l'opinion des excellentes dispositions qui règnent parmi les habitans de la capitale, comme de l'urbanité qui les distingue.

Il est à remarquer, pour l'honneur de cette loi, objet de tant d'augures sinistres, qu'aucun des désordres qui avaient signalé les élections de l'année dernière, lorsqu'elles n'étaient composées que d'un nombre d'hommes beaucoup plus petit, et réputés choisis, ne puissent, sous aucun rapport, être reprochés à celles que l'on annonçait devoir être, à raison de l'augmentation du nombre, des sources de perturbation et de désordre. On n'a pas vu, cette année, renouveler les scandales des enlèvemens nocturnes des boîtes de scrutin, espèce d'acte plus digne d'écoliers indisciplinés que de citoyens occupés des intérêts publics, non plus que des séparations d'assemblées avant que la

dette envers la patrie fût entièrement acquittée par la nomination complète des députés que la loi assigne. Plusieurs des assemblées qui viennent d'avoir lieu ont eu pour objet de réparer ce manquement à un devoir sacré, et il faut espérer que la patrie n'aura plus à gémir de se voir retirer une partie de ses appuis, déjà si peu nombreux, par des hommes qui, lorsque leurs intérêts particuliers sont satisfaits, ont l'air de penser qu'il ne lui est plus rien dû. L'épreuve qui vient d'être faite est d'un excellent augure pour l'avenir; elle prouve la facilité que l'on trouve toujours à diriger les Français dans les voies de la raison, et lorsqu'on sait les placer sur la ligne de leurs droits, sentis et reconnus par eux. Aussi n'était-il pas étrange de voir conclure de l'existence de troubles, dans un temps de trouble, qu'il y aurait inévitablement des troubles dans un temps de calme? Autant vaudrait conclure de ce qu'il y a des tempêtes, que la mer sera toujours agitée, et se refusera toujours à présenter aux pilotes une surface tranquille.

Ici l'examen que nous poursuivons va chan-

ger de façon, nous arrivons aux élections qui viennent d'avoir lieu. Il faut les considérer sous les rapports de leur conformité avec la nature du gouvernement représentatif : ainsi le veut la tâche que nous nous sommes imposée, comme le desir ardent dont nous sommes animés de voir le gouvernement représentatif s'établir en France dans toute sa pureté, et dégagé de tout ce qui peut en ternir l'éclat ou en altérer l'efficacité. Tout autre motif est indigne de lui, comme loin de nous.

Que sont les élections des représentans? Le seul moyen assigné au peuple pour participer à l'action du gouvernement dont il fait partie, dans le point le plus important, qui est la législation.

A quoi se rapporte cette participation dans son exercice? A un seul acte de la plus courte durée, d'un instant, l'élection des représentans.

Que vont devenir ces élus au moment de leur appel à la représentation? De solliciteurs, maîtres, arbitres de la destinée de l'état, comme de celle de leurs propres créateurs.

Ceci, comme on voit, devient sérieux, et il se fait par l'élection un grand changement dans la personne de l'élu, et dans la position respective entre lui et ceux dont il vient de recevoir sa mission, son pouvoir.

Quel est le volume de la représentation et de la *matière électorale*, pour nous servir d'expressions fort connues? Le plus mince possible, eu égard à la masse à représenter. En réunissant ainsi le principe, le but et les sujets de l'élection, on embrasse d'un seul coup d'œil toutes les parties de l'ordre électoral; elles se présentent de front, de manière à pouvoir juger à la fois de l'importance de ces parties, et de l'ensemble comme de tout ce qui contribue à les former.

Le premier principe, celui qui domine tous les autres, c'est que les élections soient et restent le produit de la liberté la plus entière, et de l'absence absolue de toute influence extérieure quelle qu'elle puisse être: car enfin si dans le peu que la Charte attribue à la nation, elle n'agit pas seule, si dans un apanage si restreint par lui-même, un autre vient encore jeter la

faulx, et moissonner, que reste-t-il pour elle? Sur cet article il ne peut y avoir aucune composition.

Deux choses paraissent déjà être suffisamment éclaircies aux yeux des Français, et s'être bien établies dans leur esprit.

La première, qu'il n'y a aucune proportion entre la représentation et la masse des représentés : entre trente millions de Français, nombre auquel touche la population actuelle de la France, ainsi que le prouve l'état par département annexé à l'ordonnance du 5 septembre 1816, et 257 députés. Les deux nombres sont à une distance immense l'un de l'autre. L'image pour retracer sa vérité, doit rappeler quelque partie des proportions de l'objet représenté; autrement, à quoi le reconnaître? Il ne faut pas plus de géans que de nains, et de ceux-ci que des premiers. Tout doit se faire par raison, et rappeler les proportions de la nature, sous peine de difformité.

La seconde, c'est que les fonctionnaires publics dépendans du gouvernement manquent par état de l'indépendance qui fait

la garantie de la liberté du représentant. Les hommes ne sont trop souvent que ce que leur position les fait; d'un autre côté, les hommes ne peuvent juger que d'après les apparences, et dans ce cas elles sont nécessairement contre le représentant fonctionnaire. Quelqu'assurée que soit sa moralité, elle ne doit pas être exposée à un combat continuel; il ne doit pas porter un ennemi avec lui; il en trouvera toujours assez dans son propre cœur, dans ses intérêts, dans ses entours; il ne saurait être mis trop à l'abri: de plus, son état ne doit point, sous aucun rapport, prêter à l'inquiétude; la nation a droit non-seulement à la sûreté, mais encore au sentiment de la sécurité : ce n'est pas tout que de n'avoir rien à craindre, il faut encore pouvoir en être persuadé. Or, l'état de fonctionnaire dépendant concourant avec celui de représentant, trouble sous quelque rapport cette sécurité qui naît de la séparation des deux états : il faut espérer que cette opinion, en s'affermissant dans tous les esprits, formera, à défaut de lois, et comme pour leur servir de supplé-

ment, cette espèce de mœurs qui, sans rien faire perdre aux fonctionnaires de la considération légitimement attachée à leurs travaux et à leurs services, cependant les y bornera, et fera choisir les représentans parmi les hommes qui n'ont pas les mêmes devoirs à remplir, ni le même partage d'opinion publiqueà subir.

Ici, que l'on nous permette une réflexion ; la grandeur du sujet nous la suggère : Que veut une nation qui se rassemble en tout ou en partie? quel spectacle offre-t-elle? celui d'une famille occupée de ses intérêts, qui vient en traiter dans le but de son utilité propre, et de son plus grand avantage. A ces traits on reconnaît un acte de société humaine, c'est-à-dire celui d'une réunion d'êtres faits pour sentir leurs intérêts, et rapprochés dans les vues de leur utilité commune, et dans des sentimens de bienveillance mutuelle. On voit là, on sent distinctement quelque chose de satisfaisant pour l'esprit et pour le cœur, quelque chose d'avoué par la raison et par la nature des sociétés. Mais dans cette institution vraiment sociale, apperçoit-on quel-

qu'indice fait pour annoncer que la société a voulu fournir aux uns des moyens de domination contre les autres, des facilités pour les surmonter, pour prévaloir à leur détriment et à leur exclusion ? Loin de là : jamais une société ne peut avoir une pareille intention. La société agit toujours d'une manière sociale, c'est-à-dire générale; et qui dit société, dit généralité, intérêt commun, utilité de tous : par conséquent tout ce qui, dans ces moyens, s'écarte de cette généralité, s'écarte, par-là même, du but de la société, et plus ces moyens sont détournés, plus ils s'éloignent du but et de l'ordre de la société. Il n'existerait jamais de mal parmi les hommes s'ils étaient disposés à ne faire que ce qu'ils pourraient être disposés à avouer toujours. Par-conséquent encore, un système déclaré pour établir ou faire prévaloir au milieu de la société un ordre de choses particulier, des manœuvres adoptées et employées dans le même but, sont évidemment contraire à la nature et à l'objet de ces réunions dans lesquelles la société vient traiter de ses intérêts, auxquelles

chaque membre de la société vient porter ou puiser, comme dans un fonds commun auquel tous ont droit.

Faisons l'application de ces principes à ce qui vient de se passer pour les élections, surtout à Paris. Ce n'est pas pour nous, mais pour ne rien faire perdre de sa force à cette discussion, que nous observerons qu'aucun sentiment d'intérêt ou de critique ne s'attache, de notre part, à ces réflexions. Malheureusement, dans le temps où nous vivons, on est sans cesse réduit à recourir à la précaution de ces avertissemens, tant l'esprit de parti, le plus funeste comme le plus étroit des esprits, est toujours prêt à supposer des intentions personnelles et intéressées, et à rabaisser à ses petites proportions qui vise plus haut que lui. On ne sait plus parler des choses : c'est toujours aux hommes que l'on se prend (1);

---

(1) Cela provient de ce qu'il est bien plus facile d'attaquer un homme que d'examiner une question. Tout homme est capable d'en attaquer un autre. Il ne faut pas une grande suffisance pour s'élever à

c est toujours à un parti qu'on les attache, et la langue des partis que l'on leur prête. Mal-

---

l'injure, à la diffamation, à la répétition de plates bouffonneries, de calomnies. Mais c'est tout autre chose lorsqu'il s'agit d'examiner, d'analyser, de fixer des principes, de tirer des conséquences, d'indiquer un but, de suivre le fil des raisonnemens, de peser les pensées, de montrer le fort et le faible de chaque partie, d'apprécier le style, d'évaluer les intentions, et de terminer ce travail par un jugement impartial, qui d'ailleurs ne touche que sur la chose, sans atteindre l'auteur.

Est-ce là ce que l'on fait? nous laissons au public à le décider. Aussi à quelles lectures sommes-nous condamnés! quelles idées, quel style, quel coloris! quels jugemens! Il y a, parmi les écrivains, une espèce de conjuration contre la raison, contre le goût, et contre la langue. Si toutes les conspirations dont on nous a entretenus depuis trois ans avaient eu autant de réalité et de persévérance, où en serait la France? Ces génies ne savent parler que de partis, tant ils en ont la tête pleine. Eh, Messieurs, faites-nous grace de vos partis; tâchez de nous donner quelques idées qui entrent si bien dans nos besoins; nous ne connaissons qu'un parti, dans lequel malheureusement il n'y a pas foule, et où l'on ne vous trouve guère: celui de la patrie et de la vérité.

heur à qui, dans la considération des affaires humaines, ne voit que des applications chagrinantes à faire pour les individus! Que sont des individus en comparaison des principes, en comparaison des intérêts immenses que renferme le gouvernement des hommes, en comparaison du gouvernement représentatif lui-même, dont il est si important que le principe et le début parmi nous ne soient tachés ou défigurés par aucune difformité? Laissons donc de côté tout ce qui vient de se passer, et ne le considérons que sous deux rapports :

1°. La conduite politique.

2°. La conformité avec le principe du gouvernement représentatif.

Deux choses se sont fait remarquer dans les élections :

1°. Les moyens d'influence.

2°. Un système de réélection dans un ordre donné. Parmi les moyens d'influence, les uns appartiennent à tous; les autres sont l'apanage exclusif de ceux qui exercent l'autorité.

Au nombre des premiers, un des plus puis-

sans est celui des désignations publiques faites par voie de listes répandues dans le public, auquel on a la complaisance d'épargner la peine de rechercher les objets de ses choix, en les lui indiquant à l'avance. Sûrement les auteurs de ces avis obligeans ont droit à la reconnaissance pour le travail qu'ils veulent bien s'imposer, et pour celui qu'ils ont l'attention d'éviter aux autres; mais ces titres glorieux ne nous empêcheront point de leur demander: A qui la Charte a-t-elle désigné le droit d'indiquer à la nation ses représentans? On voit bien qu'elle a déterminé toutes les parties de l'ordre électoral, mais on n'y a point encore remarqué de charge d'indicateur des élections; ce qui à cet égard manque d'officiel à la Charte, dispense de ce que l'on veut y introduire d'officieux. La Charte peut bien avoir ses oublis, mais elle n'a chargé personne de les réparer.

Des désignations publiques, des invitations publiques sur des objets d'intérêt public, sont des actes publics pour lesquels personne n'a reçu de missions et ne peut montrer ses titres. C'est, à quelques égards, une violation des

droits de la communauté, une préoccupation des fonctions et du terrein qui appartiennent à chacun. C'est aux électeurs à chercher qui ils doivent élire; c'est au public qui aura le bien ou le mal résultant des élections, suivant qu'il les aura bien ou mal faites, à rechercher les objets de son choix: comme il paie, il doit choisir. Laissez-le faire; s'il fait mal, c'est à ses dépens. Il apprendra à mieux faire par ce qui lui en aura coûté pour avoir mal fait. Nous ne demandons pas plus de deux élections entièrement abandonnées au public, pour qu'elles deviennent excellentes. On verra alors si la voix du peuple n'est pas la voix de Dieu. Mais tant qu'il trouvera toutes les avenues occupées, toutes les trompettes de la renommée déjà embouchées et toujours sonnantes, tous les patrons et tous les cliens sous les armes, formant devant lui une haie impénétrable, comment pourrait-il choisir? où et comment placerait-il son action?

Que sont des listes? le résultat de vues particulières, le conseil de quelques-uns contre tous. Soi et les siens, le public mis à part, et voilà tout.

Qui fait des listes? des comités, des réunions particulières, ce que l'on appelle des meneurs qui se concertent entr'eux pour s'emparer de l'opinion, à laquelle leur mouvement accéléré parvient à donner l'apparence de l'opinion publique. (1)

---

(1) Ceci nous rappelle un trait relatif à une élection fort importante, qui est rapporté dans les Mémoires de madame la marquise de la Rochejacquelin. Il s'adapte à merveille à ce que nous venons de dire. Voici ce que dit cette dame : « Cependant le brave Cathelineau venait de succomber. On parla de le remplacer. On sentait combien il était important de nommer un général qui commandât en chef, non pas seulement la grande armée, mais aussi toutes les insurrections vendéennes. Ce fut en effet dans cette intention que l'on procéda à l'élection. Mais elle fut faite tout de travers : au lieu de convoquer des députés de toutes les divisions, tout s'arrangea par une petite intrigue de M. D'Elbée. Quelques officiers peu marquans de trois divisions se rassemblèrent avec un grand nombre d'officiers de la grande armée ; ce fut M. D'Elbée qui présida à tous les arrangemens. On le laissa placer en foule dans les électeurs les officiers subalternes qui lui étaient attachés.

Pour qui les listes sont-elles plus spécialement destinées? pour cette classe d'hommes qui, dans beaucoup d'endroits, et surtout à Paris, forment un nombre fort grand, classe qui n'ayant pas le loisir de s'informer du mérite des citoyens, est plus facile à prévenir, à laquelle, de plus, on ne manque pas

---

Comme il n'y avait rien de bien déterminé pour les grades et les rangs, on ne savait guère qui devait obtenir ce privilége ou en être exclu.

» Bref, M. D'Elbée fut nommé généralissime.

» M. Charette trouva cet arrangement de nomination fort plaisant.

» M. de Bonchamp écrivit de son lit ce peu de mots à M. D'Elbée : « Monsieur, je vous fais mon compliment sur votre nomination. Ce sont probablement vos grands talens qui ont déterminé les suffrages. »

Voilà comme se traitent les plus grandes affaires, au risque de tout ce qui peut en arriver. La lettre de M. de Bonchamp ne pourrait-elle pas devenir une circulaire à l'adresse de presque tous ceux que de pareilles manœuvres font nommer ?

(*Mémoires de Madame de la Rochejacquelin*, pages 188, 189, 190.)

de présenter ces listes comme l'expression d'un vœu général.

Quel est l'effet de ces listes ? d'exclure qui ne s'y trouve pas compris ; de persuader que tout suffrage donné hors du cercle qu'elles tracent, est un suffrage perdu, chose à laquelle on tient beaucoup ; de diviser tout de suite en deux parties un corps électoral, et d'une réunion formée en vue d'intérêt général, faire une lutte entre des intérêts particuliers.

Quels sont les auteurs de ces listes ? le zèle les crée sans doute, mais la prudence et quelque sentiment de pudeur leur commandent l'incognito. Ils consentent bien à se dérober à la reconnaissance publique, pourvu qu'on ne les dérobe pas à leur influence. A Rome les candidats, plus confians, ne craignaient point de se montrer et de faire valoir leurs titres ; il y a toujours quelque courage, quelque sentiment du prix de soi-même à appeler sur soi le jugement et l'œil du public ; mais ici le candidat est muet et invisible, et le patron imperceptible. Les coups partent derrière une embuscade, et portent plus sûrement par-là même qu'ils sont dirigés par une main cachée.

Que l'on se demande maintenant ce qu'il y a dans tout cela qui soit conforme à la nature du gouvernement représentatif, si c'est bien là ce qu'il veut, et pour cela qu'il est institué; si des élections demandées d'après des inspirations, ont pour objet l'intérêt général, ou bien l'envie de réaliser des vues particulières, des objets cachés, de détourner le cours des affaires vers telle ou telle direction. Les prétextes par lesquels on prétend excuser ces manœuvres sont assez connus, mais il n'arrêteront jamais un homme de sens. En vain les uns cherchent-ils des excuses dans ce que font les autres. En se le permettant, tous pèchent également, et qui donne ou suit l'exemple, lorsqu'il viole le droit, est reprochable; il est bien inutile de recourir à des allégations de bonnes intentions: raisons de coupables que tout cela. Avec elles, il ne se trouverait jamais rien de mauvais parmi les hommes, rien digne de l'animadversion des lois. Nous croyons nous rappeler qu'un grave auteur a dit que l'enfer était rempli de bonnes intentions. Laissons les ministres des lois appliquer la question inten-

tionnelle dans les cas déterminés par elles, mais rejettons-la loin de la politique et de la direction des affaires publiques.

A l'époque des élections, Paris s'est vu inondé de listes, dont l'excès était parvenu jusqu'au ridicule; car il n'était pas rare de recevoir, dans le même quart-d'heure, plusieurs de ces listes reproduites, soit par la voie de l'impression, soit par celle de l'écriture ordinaire. Ici la trace des manœuvres, la lutte des partis sautaient aux yeux. Qui, hors d'eux, aurait pu presser ainsi les émissions de noms toujours les mêmes, dans des sens toujours opposés? Qui, hors d'eux, pouvait ainsi dire au public : Vous n'avez qu'à choisir entre ceux-ci : hors de là, tout vote est perdu? car telle était la signification véritable du langage caché, mais très-clair, qui résultait de cette présentation parallèle de noms toujours reproduits dans un ordre régulièrement opposé. Aussi ne s'y est-on pas trompé : les directeurs de ces scènes ont dû être contens; on a répondu exactement à leur appel. Il y a eu élection de listes, et non de candidats. Or, la Charte

parle bien de candidats, mais point du tout de listes ; de scrutins de listes, mais point d'élections de listes. Le régime représentatif connaît bien des candidats, mais on ne sache pas qu'il ait jamais admis de listes. En Angleterre, dans ce pays où les élections sont si tumultueuses, dans le royaume des Pays-Bas, dans tous les pays où l'on procède à des élections, on ne connaît point de manœuvres de cette espèce, et il est bien à désirer, pour l'honneur de la France et pour l'établissement du gouvernement représentatif, qu'elles soient bannies parmi nous. Autrement, au lieu de représentans de nous-mêmes, nous aurons les représentans de quelques sociétés, de quelques meneurs, de quelque parti et de quelque systême, et l'on verra où l'on aboutira avec cela.

Trois listes ont été répandues; elles ont paru quelquefois dans un état de rapprochement que, d'après les dispositions connues et annoncées de ceux qu'elles désignaient, on pouvait regarder comme n'étant pas la preuve nécessaire de leur amitié.

La première, dite des *ultrà*, d'un nom que

nos malheurs livreront à l'histoire ; pour qu'elle l'inscrive à côté de celui des factions qui, dans d'autres temps, ont fait le plus de mal à la France ;

La seconde, dite *constitutionnelle ;*

La troisième, dite ministérielle.

La première avait du moins l'avantage de ne pas trop prêter à l'illusion. Dans cette occasion, les *ultrà* avaient montré tout leur art, déployé toutes les ressources de leur génie. Ordinairement les ténèbres égarent : ici elles éclaircissaient : car elles indiquaient ce qu'il fallait ne pas faire, ce qui est à-peu-près la même chose que d'indiquer ce qu'il faut faire. Le public a vu clair dans cette nuit profonde ; et, pour éviter deux écueils, celui d'être ébloui, ou de s'exposer à ce que dans l'école on désigne par *obscurum per obscurius*, il a passé outre, ne pouvant vraisemblablement se résoudre à reconnaître quelque chose de sérieux dans ce qui avait l'air d'une plaisanterie. Nous en parlons de la même manière qu'il nous a paru affecté ; en tout il faut proportionner le ton au sujet, et n'en point adopter qui soit

ultrà ou *extrà* du sujet que l'on traite. Seulement nous observerons que le public n'a pas de moindres droits que les particuliers, et que ceux-ci tiennent à injure des propositions qui tombent trop au-dessous d'eux.

Au contraire, la liste constitutionnelle présentait les caractères les plus frappans de gravité. Hommes, choix, but, tout était parlant, tout était indiqué ; aucun corps étranger, aucun vide, union et talent, moyens d'attaque et de défense, quoiqu'à des degrés différens, notabilité grande et constatée, consacrée quelquefois par d'importans services, d'autres fois par des succès éclatans, ailleurs par des souvenirs étendus et fameux, qu'une longue éclipse n'avait pu abolir : tableau dans lequel la lumière faisait ressortir ce qu'il pouvait s'y trouver d'ombre.

Mais quelqu'imposant qu'il puisse être, il n'interdit point de le fixer, de l'analyser, non dans l'intention d'y découvrir des taches, mais seulement de rechercher ce qu'il a eu de conforme avec nos circonstances et la nature de notre gouvernement : car ce n'est jamais que

de conduite que nous parlons ; que tout le monde fasse de même, et l'on sera bientôt d'accord.

Que signifie ce titre constitutionnel ? sont-ce les hommes, ou le but ? Pour celui-ci, tout le monde le veut. Les hommes, qui sont-ils ? à quel titre se placent-ils seuls au nombre ou à la tête des constitutionnels ? car ce n'est pas la peine de s'annoncer comme perdu dans les rangs. On se croit, ou l'on veut être remarqué. Le titre de constitutionnel sonne si bien à l'oreille des Français, que, depuis l'assemblée législative, c'est à qui le tirera à soi, et s'en décorera. C'est donc un titre de faveur que l'on ambitionne pour soi, et de défaveur pour ceux que l'on ne range pas sur la même ligne : car toute arme contient à-la-fois un moyen d'attaque à côté d'un moyen de défense. Voilà donc, par le fait d'une seule dénomination, une grande et formelle exclusion prononcée, ce qui est contre l'esprit constitutionnel. Tout ce qui ne se trouve point sur cette ligne, peut être considéré comme n'étant pas constitutionnel, ou comme étant moins constitutionnel.

Or, les exclusions et les préférences sont également choquantes ; les unes sont peu généreuses, ou injustes ; les autres ne sont pas modestes. Laissons à chacun ce qui lui appartient : ne prétendons pas vouloir ou chérir la constitution plus qu'autrui ; il faudrait connaître les sentimens de tous, pour avoir le droit de se placer en avant d'eux. La Charte est la loi commune, et l'on doit supposer que tous aiment également la Charte comme chose à exécuter, à remplir ; car c'est à cela qu'elle est destinée ; c'est sous ce rapport que l'on doit l'aimer, parce que son exécution est également bonne à tous. Liste constitutionnelle voulait-il dire : gens plus propres que les autres à procurer l'exécution de la Charte ? Fort bien, le motif est très-louable ; mais vous connaissez donc la valeur intrinsèque et les intentions de tous les citoyens, en désignant les plus capables d'atteindre ce but ? Voilà un jugement exposé à beaucoup de préventions, de faveur et d'oublis, de propension d'un côté, et d'éloignement de l'autre.

Ceci est peu de chose. Passons à des objets plus

graves. Lorsque les hommes agissent pour eux seuls, rien ne gêne leur action ; alors tout se passe dans un cercle dont ils sont à la fois le centre et les deux extrêmes. Mais lorsqu'ils agissent concurremment, ou d'une manière subordonnée en quelque sens aux autres, lorsque le résultat de l'action dépend du jugement que d'autres sont aussi appelés à en porter, cette complication introduit nécessairement dans leur conduite un besoin de ménagement, dont une action privée est dispensée. Cet oubli perd une partie des hommes trop enclins à se persuader que les affections qu'ils ressentent vivement, sont également ressenties par les autres, et que ceux-ci ne peuvent se soustraire à l'empire des persuasions qui les entraînent eux-mêmes. Mais les hommes ne sont pas faits ainsi ; leurs jugemens comme leur attachement ne sont point liés les uns aux autres ; rien n'enchaîne leurs affections ; ce qui est l'évidence pour l'un est l'incertitude pour l'autre ; ce que l'un recherche, l'autre le fuit ; ce que l'un aime, l'autre le hait, tant est vaste le champ des variétés infinies

dans lequel le cœur et l'esprit de l'homme aiment à exercer leur mobilité. Or, c'est sur cette règle générale qu'il faut mesurer ses actions quand elles doivent concourir avec une autre action indépendante. Comme on veut le but, il faut aussi vouloir les moyens.

Dans le cas actuel, que se proposait-on? sûrement de parvenir à l'élection; mais en avait-on bien pris le chemin?

Une élection n'est faite pas plus pour accuser que pour excuser personne, ni aucune époque. Le passé est passé; laissons-lui un fardeau dont il doit rester seul chargé.

L'élection est le moyen donné par la constitution, pour entretenir la marche du gouvernement, par le renouvellement régulier de la représentation : elle ne doit donc rien offrir qui ne soit en harmonie avec ce même gouvernement, rien qui puisse inspirer des outrages, donner des avantages à un parti toujours disposé à argumenter de ce cruel passé, ni atténuer la force de ceux qui leur sont plus directement opposés, et plus spécialement chargés de les contenir. L'ensemble des pou-

voirs nationaux est formé de parties qui doivent se tenir unies par des liens étroits de confiance et de bienveillance. Le bien ne peut résulter que de cette union. L'élection doit encore se rapporter aux circonstances dans lesquelles un pays se trouve placé, suivant les degrés et l'urgence des circonstances. Ce n'est pas tout que les beaux et brillans choix, il faut qu'ils soient prudens; il faut qu'ils soient reconnus pour tels par tout le monde; il faut qu'ils ne portent avec eux ni craintes de menaces, ni sujet d'irritation; il faut aussi qu'ils ne prêtent point à une contradiction justifiée par des apparences. L'habileté exige de ne pas porter à ses compétiteurs des avantages trop faciles à saisir; et peut-être que dans cette circonstance on a perdu ceux que l'on avait, et donné à d'autres ceux qu'ils n'avaient pas, pour s'être écarté de l'observation de ces règles. Des vues plus mitigées auraient conduit plus sûrement au but.

La liste ministérielle présentait un grand et capital défaut : celui d'avoir été faite, d'exister. Si toute liste doit être interdite à tous, à

plus forte raison doit-elle l'être au ministère, parce que c'est à celui qui occupe le poste le plus éminent à marcher le plus droit, parce que c'est à celui dont l'exemple commande et excuse le plus, à se tenir le plus loin de tout ce qui peut égarer ceux qui le regardent, qui sont placés plus bas que lui, et qui sont exposés à le prendre pour modèle ou pour prétexte. Les ministres étant responsables, ayant à discuter avec les représentans, ne peuvent être admis à faire eux-mêmes l'appel des juges de leur responsabilité, la désignation des yeux, des oreilles, des bouches qui doivent voir, discuter et entendre ce qu'ils auront à proposer : il y a là quelque chose qui répugne dans les termes. Que dirait-on de celui qui aspirerait à désigner lui-même ses juges, et les conseils de ses parties ? Ce qui ne serait pas toléré dans le droit civil, peut-il être admis dans le droit politique, dans la discussion des intérêts des nations ? Chaque branche de la législature agit indépendamment et à part ; pourquoi sa formation ne ressemblerait-elle pas à son action, et ne serait-elle pas indépendante comme elle ? Si

le ministère, qui est aux droits de la première branche de la législature, peut faire sa liste des représentans, pourquoi la chambre des pairs ne ferait-elle pas la sienne? Le droit est le même des deux côtés, et les inconvéniens moins grands; car la chambre des pairs n'est pas responsable. Comment se flatter de faire aboutir à l'indépendance dans la délibération, après avoir commencé par la dépendance dans l'élection? comment ne pas craindre que tout l'appareil des solemnités électorales ne perde de son lustre aux yeux des assistans, et que ceux-ci ne finissent par y voir et y suivre une filiation trop marquée entre ceux qui ont fait élire, et ceux qui sont élus? Les votes ne doivent pas être reconnus à un air de famille. Il n'y a que l'empreinte nationale qui leur aille bien. La liste ministérielle était la mise en œuvre du systême embrassé par le ministère, de porter à la députation les membres sortans de l'assemblée, lorsqu'ils n'ont point fait partie de l'opposition habituelle.

Nous examinerons ce systême dans un moment. Pour celui-ci, bornons-nous à observer,

1°. qu'il présentait une exclusion grave, qui a frappé et animé le public, et pour l'exclus et par l'horreur qu'il ressent pour toute exclusion. Lorsque les motifs qui commandent ces mesures ne sont point d'une importance majeure, surtout lorsqu'ils ne sont point manifestés de manière à ce que chacun puisse en juger, elles blessent, elles ont tout le monde pour ennemi. Un sentiment social les fait ressentir à tous, comme une chose personnelle. On se range du côté de l'exclus sans le connaître, sans l'aimer, parce que l'on sent que se ranger auprès de lui, c'est se ranger de son côté propre. On en a eu la preuve dans cette occasion : car cette exclusion ajoutant aux titres de l'exclus, et les confirmant pour ainsi dire, la voie s'est trouvée ouverte devant lui : de plus, elle l'aurait applanie à la liste constitutionnelle, qui triomphait sans sa *crudité*. Ainsi des deux côtés le le même défaut de mitigation et de tempérance a exposé à périr, et la victoire est restée non à qui a plu davantage, mais à qui a moins intimidé. Quelle leçon pour la conduite des affaires humaines!

Peut-être aussi que la liste ministérielle ne cédait pas assez aux affections du public : quelles qu'elles soient, comme c'est de lui qu'il s'agit, et de lui qu'on a besoin, il faut compter avec lui, et consulter un peu ses goûts : la supplique s'allie mal avec la contrariété. D'un autre côté, si l'on ne pouvait refuser à cette liste la solidité, en revanche on était fondé, sous quelques rapports, à lui contester l'éclat. A cet égard elle cédait à sa rivale, et la sécurité était un peu achetée aux dépens de la gloire.

Mais ce qui n'a pu manquer de frapper également dans ces trois listes, dans ces trois grandes pétitions adressées aux suffrages du public, ce sont les oublis qui s'y font remarquer. Souvent ce qui est absent, est ce que l'on apperçoit d'abord, et ce que l'on donne peut être ce qui fait désirer.

Quoi! parmi tous les noms illustres qui éclatèrent dans cette armée, restée la gloire véritable de la France au milieu de toutes les pertes d'opinion que lui ont fait éprouver les pertes de puissance, et les excès de quelques époques,

il ne s'en est pas rencontré un seul sur ces listes qui en ont recueilli tant d'autres! Quoi ! tant d'hommes sortis glorieux de tant de combats, purs de tant de scènes, au milieu de tant de guerres et trop étendues, et trop lointaines, et trop vives pour avoir pu être toujours régulières, des hommes que l'histoire consacre et que la France réclame, n'ont pu trouver place sur ces listes, eux qui sont sur tous nos monumens et sur toutes les pages de nos modernes annales! Après avoir honoré, aggrandi la patrie, défendu nos frontières tant qu'elles ont pu l'être, ils n'auraient pas défendu nos intérêts et nos droits autant que d'autres! ils n'offraient pas autant de garanties pour eux et d'illustration pour nous! Quoi! Paris, la résidence des grands propriétaires de la France, la ville des sciences et des arts, le centre des affaires et des discussions de toute espèce, ne trouvera pas sur ces listes qu'on lui présente pour guider ses choix, un seul des noms recommandés par ces souvenirs illustres dont la France, jalouse de ses richesses de toutes les époques, ne prétend point se séparer, pas un seul nom qui

occupe quelque place dans le domaine si étendu et si varié des sciences, des arts, de l'esprit, de la politique ! et comment exclure la politique des assemblées politiques ? Paris n'a-t-il donc que de la banque et du barreau à offrir à la France ? et quelle étrange idée se fait-on de la représentation d'un grand peuple en la calculant sur une échelle aussi étroite ?

La plus haute fonction de la magistrature, la plus grande considération financière, une grande richesse territoriale, déjà unies avec des talens éprouvés, et d'importans services rendus à l'état, n'auraient-elles pas reçu un nouveau lustre de leur association avec la gloire militaire, avec les lauriers qui croissent dans le domaine des sciences, et dans les champs des arts et de la litérature? Une pareille réunion n'était-elle pas aussi propre que toute autre à faire rendre à Paris l'honneur qui lui est dû ? car si le choix que Paris fait d'un représentant, fait la gloire de celui-ci, à son tour la gloire propre du député contribue à celle de Paris . . . Cette année la banque a fait pour elle-même la part du lion : la moitié de la dé-

putation lui est attribuée ; elle qui calcule avec tant de justesse, cette fois n'a pas calculé avec justice, car sûrement elle ne représente pas la moitié des intérêts de Paris : et puis, que veut dire ce mot, les intérêts de Paris ? Est-ce donc pour eux ou pour ceux de la France que se font les élections ? Est-ce à Paris à donner l'exemple de se circonscrire ainsi dans le cercle de ses intérêts privés, de ne pas s'élever à l'universalité des intérêts nationaux ? Quelle est cette doctrine sur la représentation des intérêts particuliers dans la représentation générale ? La banque a décidé en sa faveur propre une fort grande question, celle de savoir en quelle proportion les hommes sont utiles et attachés à la société, en raison de leur profession, ainsi que celle de fixer la proportion de l'influence due à chaque profession. Pour nous, il nous paraît démontré que de bons citoyens seront de bons gardiens pour tous les intérêts, et que pourvu que les députés soient bien choisis, toutes les professions seront bien défendues. Ne dirait-on pas qu'il n'y a que les marchands propres à défendre les

intérêts du commerce et de la richesse, et que toutes les autres parties de l'état lui sont étrangères, et manquent à la fois des connaissances et de l'interêt requis pour leur protection ? Comment aussi a-t-il pu se faire qu'au milieu de tant de soins donnés au rétablissement du culte, et aux ministres de la religion, on n'ait pas vu un seul d'entr'eux désigné parmi les représentans de la nation ? La fortune, on le sait, restreint extrêmement parmi eux la faculté des choix ; mais la France, il faut l'espérer, n'est pas tombée dans ce degré de pénurie qui relèguerait la totalité des ministres de son culte dans la classe indigente. Ce serait une découverte désolante à faire. Paris seul en comptait dix susceptibles d'élection. De plus, et ceci forme un contraste bien frappant entre ce temps si occupé de la religion, et les precédens, objets de tant de déclamations prétendues religieuses : c'est que, tandis que depuis 1814, dans trois élections successives, aucun ministre du culte n'a été élu, dans l'autre, au contraire, chaque nouvelle élection introduisait parmi les représentans quelque

nouveau membres du clergé. Va-t-on donc renouveler les exclusions en faveur du clergé, rétablir contre lui les priviléges exclusifs, et l'effacer de la liste des citoyens ? Par-là seul qu'un Français aura voué sa vie à l'exercice du culte professé par la presque totalité des Français, à l'épuration de leurs mœurs, à la consolation de leurs infortunes, à la confidence de leurs pensées les plus secrètes, il se trouvera banni de la connaissance de leurs intérêts publics ! Cela est à la fois barbare et injuste. On a toujours été dans les extrêmes à l'égard du clergé. S'il fut trop, il n'est plus assez. En 1815, un projet de loi d'élection avait l'air d'avoir été fait pour lui ; aujourd'hui c'est lui qui a l'air de n'être plus fait pour les élections. Il règne dans la conduite que l'on tient avec lui un désaccord frappant. Qu'il soit permis de rappeler ce que le clergé fut toujours pour la France ; quels hommes il lui donna souvent ; avec quelle prudence, quelle énergie, quelle souplesse et quelle sagesse les Suger, les Richelieu, les Mazarin, les Fleury manièrent tour-à-tour les rênes de l'état. La vie du prêtre est une vie d'étude et d'applica-

tion. Tandis que les autres se livrent à la dissipation, il doit se renfermer dans le recueillement. Son état essentiel est la répression du vice; il doit s'en tenir plus loin qu'un autre. Il offre donc, dans son état, des garanties supérieures à celles des autres états. Il les égale en capacité, pourquoi ne les égalerait-il point en droits? Mais ce qu'il y a de plus frappant dans cette exclusion continue, c'est qu'elle n'est pas moins partie du côté des hommes qui se portent pour les amateurs du clergé, que du côté de ceux que l'on présente comme ne lui portant pas un attachement aussi vif. En effet, dans tous les colléges électoraux, où, depuis trois ans, les *ultrà* se sont donné libre carrière, ou bien ont exercé de l'influence, ils ne se sont pas plus occupés du clergé que leurs adversaires. Ils ont eu soin de tout réserver pour eux seuls, sans avoir l'attention ou le génie d'en faire part à leurs frères d'armes, à ceux que dans tous les cas ils appellent au secours de leur domination; car c'est à cela que se borne leur tendresse pour eux, tant apparemment ils se tiennent sûrs de leur désintéressement.

Depuis 1815, dans trois sessions consécutives, on a vu les affaires dites ecclésiastiques revenir souvent à la discussion, et former un objet principal des occupations des chambres; et cependant, depuis cette époque, on n'a pas vu un seul homme de l'état ecclésiastique appelé à siéger dans le lieu où ces discussions ont lieu si fréquemment. Beaucoup d'autres s'en sont chargés, il est vrai, quelquefois même au-delà de la juste mesure des besoins, comme de l'appréciation générale de ces mêmes besoins; mais enfin n'était-il pas naturel que ceux qui par état sont censés avoir une connaissance plus approfondie de ces matières, fussent appelés à en traiter, et que leur décision ne dépendît pas entièrement de personnes qui par état y sont étrangères?

Dans ce système d'exclusion du clergé, que devient à son tour celui de la défense des intérêts par les intéressés? Autre contraste: la chambre des pairs compte déjà un assez grand nombre de membres du clergé. Les arrangemens annoncés avec Rome peuvent encore l'augmenter, et l'autorité parallèle à cette cham-

bre n'en comptera pas un seul. Nous arrêterons là les observations que d'autres auraient droit de pousser plus loin.

Passons maintenant à l'examen de la seconde proposition énoncée plus haut, celle qui a pour objet le systême embrassé par le ministère, pour procurer la réélection des membres qui n'ont pas voté dans une opposition habituelle contre lui.

Ce sujet est de la plus haute importance ; en lui se trouve la faculté de décider du sort du gouvernement représentatif en France. Si les élections sont le résultat évident, visible, de la volonté libre et éclairée du peuple, de ce que l'on pourrait appeler le perfectionnement de son éducation politique, ce gouvernement prospérera, il s'établira ; on pourra en mesurer les progrès sur ceux mêmes que feront les élections. Si au contraire elles se soutiennent dans un état de langueur, d'ambiguité, de tiraillement entre les partis ; si au lieu d'avancer elles se traînent pour ainsi dire, le gouvernement représentatif sera affecté du même mal qu'elles, et le recevra d'elles ; si

au lieu de l'action franche du peuple, on apperçoit le jeu de machines mises en mouvement par des mains étrangères, qui dirigent tout derrière la scène ou dans les souterrains du théâtre, alors ce gouvernement ne prendra pas racine, car les fictions n'établissent rien, et ne produisent ni conviction ni fixité ; l'esprit public, base de ce gouvernement, se pervertira au lieu de s'améliorer ; les bons citoyens se dégoûteront, s'éloigneront, et laisseront la place à cette classe d'hommes habiles à saisir le vent et tous les joints de la fortune, gens par lesquels périssent ordinairement les institutions, et finissent les empires. Nous allons parler principes ; cette discussion en vaut la peine.

Peut-il exister dans le gouvernement représentatif une influence directe et avouée sur les élections? Un système de réélection favorisé par des influences directes et supérieures est-il conforme au gouvernement représentatif, et utile dans ce mode de gouvernement? Telles sont les questions que nous avons à examiner dans ce moment.

La Charte a-t-elle donné à quelqu'un le droit d'influer directement les élections ? Nous la lisons depuis quatre ans, et nous n'y avons rien découvert qui l'autorise.

La loi sur les élections a régularisé l'ordre entier des élections ; mais elle ne parle nulle part des directeurs de ces élections. Or nous n'entendons point les oublis des lois, mais seulement leurs dispositions. Il y a bien assez à faire pour remplir ce qu'elles prescrivent.

Le gouvernement représentatif est un gouvernement d'ordre et de régularité, dont l'effet principal est d'assigner à chacun sa place et ses attributions. Si vous en sortez, vous retombez dans la confusion dont le gouvernement représentatif vient de vous retirer ; tout est perdu. Or, à qui le gouvernement assigne-t-il la nomination active des représentans (et c'est avec intention que nous disons active, pour la distinguer de la nomination passive, celle qui, à la vérité, passe bien par la bouche de l'électeur visible, mais qui n'a pas commencé par passer par sa pensée, par sa volonté, mais par celle d'un électeur invisible, dont le pre-

mier ne fait que le rendre le truchement); à qui, disons-nous, le gouvernement représentatif attribue-t-il ce droit? N'est-ce pas au peuple? Dans le cours prolongé des discussions auxquelles la loi sur les élections a donné lieu, parmi le nombre infini de motifs qui ont été allégués de part et d'autre, en a-t-on remarqué un seul qui concerne d'autres agens, d'autres mobiles d'action que le peuple lui-même? C'est donc à lui, mais à lui seul, qu'est attribué et qu'appartient en réalité tout soin relatif aux élections, au choix des représentans; toute intervention étrangère est une invasion, une usurpation de ces droits. Si, par exemple, il pouvait arriver qu'un gouvernement entreprît d'influer sur les nominations de cette nature, et visât à les diriger, pourquoi, de son côté, le peuple ne chercherait-il point à influer sur celle des agens de ce gouvernement? De part et d'autre le droit serait le même; mais il est vrai aussi que les inconvéniens seraient les mêmes, et que l'effet nécessaire de cette gracieuse méthode d'empiétemens réciproques serait de faire retomber dans

une prompte et incurable confusion. C'est donc vicier le gouvernement représentatif dans sa source, que l'attaquer ainsi dans l'exercice du principe qui donne l'existence à une de ses branches, et qui entretient son mouvement.

La représentation est extrêmement bornée en nombre ; de plus, le renouvellement n'en comprend qu'un cinquième. Il est fixé à des époques déterminées : ainsi chaque année le gouvernement n'aurait qu'à faire porter toute sa force tout entière sur un petit nombre d'élections ; la déplaçant chaque fois, il pèsera cette année sur un point avec le levier qu'il portait sur un autre l'année précédente, et, en continuant ces déplacemens successifs, il aura toujours sa force entière à diriger sur chaque élection. Par la régularité des époques fixées pour les élections, il aura eu tout le temps nécessaire pour le transport de ses machines, et pour préparer leur jeu. Par la nomination des présidens, il agit déjà sur les esprits, obtient un moyen puissant de direction, et jouit d'un droit de désignation, et pour ainsi dire de préélection ; car il est dégénéré en habitude parmi nous

de porter son suffrage à qui porte le titre de président (1) : si de plus il arrivait que les préfets, que tous les agens de l'administration, chacun dans leur ressort, fussent appelés à faire servir leur influence au même but, alors que manquerait-il à cette influence directe, et pour ainsi dire palpable, qui rendrait le gouvernement maître absolu des élections, ou plutôt l'électeur exclusif et universel ?

Que pourrait contre ce fardeau oppresseur, le citoyen qui n'a d'appui que dans ses services et ses talens ? Les armes ne sont jamais égales entre un gouvernement et un particulier. Le premier a toujours à sa disposition mille moyens qui ne peuvent jamais écheoir en par-

---

(1) Parmi les députés nommés, on compte dix présidens des collèges, et treize vice-présidens.

Le nombre total des députés à élire était de soixante-trois. Vingt-trois présidens ou vice-présidens forment plus du tiers de la députation dont l'élection peut être attribuée à cette fonction, ou fort aidée par elle. Que l'on calcule sur ce résultat l'influence du droit de nomination des présidens des assemblées électorales.

tage au second. Aussi qu'arrive-t-il lorsque la lutte s'établit entre eux ? Celui-ci, qui se sent opprimé, qui ne peut mettre de confiance dans ses moyens personnels, comparés avec ceux du gouvernement, s'éloigne d'un théâtre où il n'apperçoit pas de facilité à trouver place ; ou bien, ce qui est trop fréquent, il recourt à l'intrigue ; il fait comme le vaisseau qui, craignant l'abordage d'un ennemi supérieur, déguise son pavillon.

Le gouvernement commande en quelque sorte ; lui intrigue : le gouvernement parle tout haut ; lui agit à la dérobée, et par des voies détournées, souvent par cela même qu'il sait que les voies plus ouvertes sont déjà occupées.

Le mal qui résulterait de cette intervention inconstitutionnelle est immense. Elle partagerait inévitablement la nation en deux parties, les dévoués et les intrigans ; et l'on sait ce qu'il faut attendre des uns et des autres. Les hommes ne se trompent pas long-temps sur les routes dans lesquelles ils peuvent rencontrer la fortune ; et dès que la masse l'a reconnue, elle s'y précipite. On se récrie ensuite contre la corruption des hommes ; on invoque des lois

contre eux, et l'on ne voit pas que l'on est soi-même l'auteur du mal contre lequel on demande de sévir. On n'en aurait aucun besoin si l'on laissait les choses suivre leur cours naturel, si chacun trouvait dans les autres, surtout dans ceux sur lesquels il a le plus souvent les yeux fixés, cette conformité parfaite de la conduite avec les principes professés, qui est le plus puissant enseignement que l'on puisse faire entendre aux hommes. Mais que prétend-on leur apprendre, lorsqu'à côté d'hommages rendus publiquement aux principes, on vient à joindre les démarches cachées mais bien connues qui les violent ? Est-ce bien sérieusement que l'on vient me présenter comme mon représentant volontaire, celui-là même que l'on a tant travaillé à faire créer tel? Puis-je reconnaître l'expression de ma pensée propre, dans celle qu'exprime celui que je regarde comme le canal obligé et préparé de l'opinion d'un autre? Un homme clairvoyant ne prend pas des fantômes pour des réalités ; et dans la supposition que nous analysons, ils se montrent sous un volume qui ne permet pas l'illusion.

C'est bien peu de choses dans la vie des états que quelques jours, ainsi que de sortir de quelques embarras passagers, par le sacrifice des principes : les uns sont du moment, et les autres du temps. Il n'y a que les principes qui mènent loin et long-temps. Quels sentimens peuvent laisser dans l'esprit des bons citoyens des élections circonvenues ? Que peuvent-ils penser, quand ensuite on vient les leur montrer comme le résultat de leur adoption volontaire ? Qui encouragent-elles ? qui portent elles vers l'amour de la patrie, vers le culte du gouvernement représentatif ? Est-ce l'homme sincèrement attaché à son pays, capable et digne de le servir, ou celui chez lequel la prévoyance intéressée, la souplesse ou la docilité forment la plus grande partie du mobilier civique ?

Il ne s'agit point de composer des assemblées avec des hommes remplis de cette espèce de patriotisme que l'on pourrait appeler intraitable. Une idée pareille appartient à cette classe d'extrêmes dans lesquels quelques-uns se rejettent toujours, et qu'il est si important d'écarter de la conduite de toute affaire. Mais

il ne faut pas non plus offrir à une nation une représentation donnée comme une représentation sortie de sa seule inspiration. On peut compter que la méprise n'aura pas long-temps à durer, et que la découverte n'apportera pas une nouvelle force à l'ordre de l'administration.

On allègue, pour justifier cette intervention, l'exemple de ce qui se pratique en Angleterre. Ces rapprochemens ont toujours un côté faux; les hommes sont portés en général à rechercher les ressemblances, et à s'en faire des appuis. Ils seraient guidés plus sûrement, en cherchant à bien s'assurer des différences; elles annulent presque toujours l'effet de ces ressemblances tant vantées. Ici elles forment un contraste frappant entre les deux pays que l'on prétend comparer.

En Angleterre, la représentation est très-nombreuse; l'époque des élections est toujours celle d'un grand mouvement dans la nation, et presque d'une commotion; le renouvellement est intégral; l'indépendance, du côté de la fortune, est fort grande parmi la

plupart des membres du parlement ; la loi peut prendre une naissance soudaine, imprévue, au milieu de l'assemblée ; l'entrée n'en est ouverte qu'aux seuls élus du peuple ; et cependant le gouvernement s'abstient de toute influence directe dont aucun moyen ne lui appartient. Il n'a pas à sa suite ce cortège d'auxiliaires qui ailleurs aident et multiplient son action, en la variant sous mille formes, présidens, préfets, vice-présidens, administrateurs hauts, bas et moyens, tous requis et mis en mouvement pour le même principe.

En Angleterre, l'action du schériff est bornée à fournir et à assurer à la réunion électorale les moyens de procéder en toute liberté et sûreté. Là finit son ministère, et il reste étranger aux suffrages comme aux autres opérations de l'assemblée. On sent qu'il y a là un fonds et une forme véritable de liberté. Les moyens d'influence dont use ce gouvernement, et il ne peut pas commettre la faute de n'en point user, n'ont rien de direct, d'ostensible, et pour ainsi dire d'officiel. Les voiles dont il s'enveloppe sont un hommage rendu aux li-

bertés nationales; son influence connaît et suit des routes qui n'ont rien d'offensant pour elle.

En Angleterre, les exclusions parlementaires atteignent tous ceux qui vivent ou qui passent sous la dépendance de la couronne, par des emplois de sa dépendance. On n'a pas cru non plus dans ce pays que l'inamovibilité d'une place fût une garantie suffisante d'indépendance : car celui qui peut cesser de craindre une perte, peut ne pas avoir renoncé à gagner, et les hommes sont encore plus fortement enchaînés par l'espérance, que retenus par la crainte, et ce sont ces espérances qui alors deviennent des sujets légitimes de craintes.

Un système de réélection soutenu et appuyé par une autorité supérieure, en faveur de ceux qui ont voté en conformité avec elle, ou qui ne l'ont pas combattue habituellement, est-il en harmonie avec la nature du gouvernement représentatif? est-il même profitable à ses auteurs? Nous sommes loin de le penser.

Ce système crée une perpétuité de fonctions

de la nature la plus importante au milieu de la nation, qui ne connaît point de perpétuels, qui ne les demande pas, et qui ne s'en promet pas de grands avantages. Qui dit perpétuité, dit exclusion, c'est-à-dire la chose ennemie de tous, la chose odieuse à tous. Il n'y a qu'une seule perpétuité admissible dans la gestion des affaires publiques : celle qui résulte de la continuité des grands services, ou des talens éminens. Il est tels hommes dont l'absence des assemblées publiques serait inexplicable, formerait un reproche continuel, une réclamation toujours subsistante contre l'oubli ou la malveillance, par lesquels ils auraient été négligés ou bien écartés, et prendrait place parmi les malheurs publics. Leurs places dans les sénats devraient rester vides, comme celle d'Ajax parmi les Grecs. Tels furent à Athènes, à Rome les Démosthène, les Cicéron ; tels parurent en Angleterre les Pitt, les Burke, les Fox, les Windham ; tels auraient été en France les Mounier, les Maury, les Clermont-Tonnerre, les Cazalès. On peut dire de ces réélections non point qu'on les fait, mais qu'on ne peut pas ne point les faire.

Elles sont dans l'esprit de tout le monde ; elles sortent du vœu général, et, dans ce cas, une nation ressemble à un seul votant, et n'a qu'une voix. Mais lorsqu'il s'agit d'hommes que rien n'élève au-dessus du reste de leurs concitoyens, et ne distingue de la foule, qui ne présentent rien que l'on ne puisse aussi bien trouver chez d'autres, à quoi revient ce systême de perpétuité ? A quoi ? aux plus graves inconvéniens ; car le mérite n'étant pas la source principale de la réélection, celle-ci procédera de la ferme adhésion à qui on apercevra le pouvoir de la procurer. Pour avoir droit d'être, il suffira d'avoir été. Dès lors que, pour se faire continuer dans la représentation par l'appui du gouvernement, il suffira de s'y être tenu attaché, le soin d'entretenir cette précieuse liaison deviendra l'étude principale du député, et l'art de se maintenir aura, comme celui de parvenir, ses règles fixes et certaines. Lorsque l'on réfléchit à l'importance des fonctions du représentant, à ce pouvoir qu'exercent sur les hommes le désir et l'intérêt de se maintenir dans des postes de commandement,

d'utilité et d'éclat, on ne peut trop songer à tenir loin d'eux ces penchans intéressés. L'art des gouvernemens ne doit pas être de prendre les hommes du côté faible de leur nature, c'est une mauvaise mine à exploiter, mais au contraire de les fortifier contre ce qu'elle peut renfermer de défectueux.

La perpétuité attachée à l'adhésion au gouvernement est une espèce de dispense générale, accordée à l'application, au courage, à toutes les qualités viriles et civiques qui forment la couronne véritable du représentant; elle peut aller jusqu'à devenir l'indulgence plénière des négligences et même des fautes; il n'y aura plus qu'une vertu, celle de l'adhésion, et qu'une recherche, celle de l'alignement avec son chef de file.

La perpétuité prive la nation de la connaissance qui lui importe le plus, celle de la valeur de tous ses membres. Le gouvernement représentatif étant celui de l'opinion et de la discussion publique, est par-là même le gouvernement des hommes qui, à-la-fois, jouissent de plus d'opinion, et qui sont les plus

propres à la diriger. Mais s'agit-il d'opinion, lorsque le titre est attaché non au mérite, mais à une adhésion passée, gage d'une adhésion à venir, lorsque l'adhésion elle-même constitue le mérite?

La perpétuité est le tombeau de l'émulation, ce puissant mobile des sociétés. A quoi bon s'efforcer, lorsque la route est fermée? L'âge fixé pour la représentation est rejeté fort avant dans la carrière de la vie. Le nombre des représentans est fort restreint. Si, par-dessus toutes ces causes de dégoût, on place encore de nouvelles barrières, quels motifs peuvent rester aux citoyens pour diriger leurs études vers les connaissances propres à former des représentans à la nation? On n'aime pas à semer là où il y peu d'espoir de récolte, et quelle apparence de succès peut se trouver là où des obstacles d'une nature supérieure, pour ainsi dire invincible, se présentent en face de qui n'a pas été en position de s'en faire un appui?

La perpétuité est un systême d'exhérédation pour la plus grande partie des citoyens. Il ré-

tablit le droit d'aînesse en faveur de quelques-uns qui, parvenus les premiers aux places, s'y maintiendront en reléguant tous les autres dans la classe de ces cadets dont le tort était de contempler, dans le dépouillement, l'opulence de leurs heureux aînés, avec l'espoir d'y participer seulement de loin en loin.

Ne le dissimulons pas, ou plutôt proclamons-le dans l'intérêt général; ce systême, soit dans son maintien, soit dans les efforts qu'il fera faire nécessairement contre son maintien, est destiné à faire de grandes plaies à la France. Par exemple, si au lieu d'un ministère attaché à la constitution, il s'en trouvait, par impossible, un autre qui s'accommodât moins des voies constitutionnelles, quelles facilités ne trouverait-il pas pour y parvenir dans ce systême! alors quel danger ne courrait pas la nation, ou la perpétuité! et dans ce conflit, qui céderait, qui serait immolé? Sans vouloir tirer trop d'avantages de l'histoire des vingt-cinq dernières années, cependant n'est-on pas fondé à y lire et ce qu'a produit ce systême d'adhésion au gouverne-

ment, et ce qu'il produirait encore? Cette liaison avec le gouvernement a une propriété merveilleuse, celle d'étendre sur elle-même un voile officieux, décoré d'assez d'apparences pour se tranquilliser soi-même, et en imposer aux autres, surtout lorsqu'un peu de succès vient le justifier; car les jouissans ont toujours en leur faveur les apparences qui excusent, et l'espèce d'envie qui fait désirer d'imiter. Depuis vingt-cinq ans la France compte cinq grandes mutations dans son gouvernement, et plusieurs modifications importantes dans ces mêmes gouvernemens, convention, directoire, consulat, empire, royauté. Chaque époque a vu ce systême se reproduire : à quoi, dans aucune d'elles, cette majorité systématiquement dévouée a-t-elle servi, soit à la nation, soit à ceux mêmes qui l'avaient créée, qui l'avaient maintenue, qui la regardaient comme leur appui? qui a-t-elle défendu? qui arrêta-t-elle au 9 thermidor, au 18 brumaire, aux 31 et 20 mars? Le même résultat attend qui compte sur le même appui, et lorsque le vent de l'infortune se le-

vera d'un côté, les vents variables ne tarderont guère à se lever de l'autre. Il n'y a que les principes qui ne varient point. C'est dans eux seuls qu'il faut se confier, parce que c'est dans eux seuls qu'il y a solidité, absence d'intérêt, d'ambition et de crainte, parce que les dominations peuvent circuler autour d'eux, sans qu'ils soient ébranlés. Il importe surtout au début d'un établissement de n'y faire rien entrer que de parfaitement conforme au principe même de cet établissement, rien que d'homogène avec lui, sous peine de le vicier. La légèreté avec laquelle on procède dans l'établissement des institutions a toujours droit d'étonner. On dirait que c'est un de ces essais que la vileté du sujet permet de livrer au hasard, tandis qu'ils vont décider des plus grands intérêts de l'humanité. C'est précisément parce que, depuis trente ans, les élections ont souvent présenté l'action et le résultat de l'esprit de faction, d'intérêt privé, de calcul personnel dans l'adhésion à l'autorité du moment, qu'il faut mettre plus de soins, à l'heure où le gouvernement représentatif est enfin établi,

où il est le seul besoin comme la seule règle de la France, pour écarter tous les instrumens de dommages, en ramenant tous les esprits vers l'observation de ses principes par le sacrifice de toutes les petites considérations au moyen desquelles on prétend le fortifier, tout en ne faisant que l'ébranler. Que les principes soient maintenus, et il saura bien se passer d'autres appuis. Avec eux il marchera tout seul, comme se soutiennent par eux-mêmes les établissemens fondés sur des bases régulières, et dans lesquels les rouages ne sont pas disposés de manière à arrêter leur action réciproque.

On fait porter le systême de réélecion sur trois bases : 1°. la nécessité de s'assurer de la majorité; 2°. le soin de maintenir ce qui est établi, ce que l'on peut appeler stabilité; 3°. la fidélité à garder envers ceux qui de leur côté ont été fidèles au gouvernement.

Le gouvernement représentatif étant celui de l'opinion, ne peut être que celui de la majorité; car comment le petit nombre aurait-il action sur le grand, de manière à pouvoir le

diriger ? Cette majorité, disons-nous, n'est faite que pour exprimer l'opinion de la majorité de la nation : il est donc indispensable, pour gouverner, d'avoir la majorité de son côté. De là s'est établi le principe que l'on ne gouverne point contre la majorité : principe sain, invincible, et qui ne laisse qu'à fixer le sens du mot *majorité*. Entend-on par lui l'expression incontestable de l'opinion certaine, générale et prononcée de la nation, d'où résulte une force contre laquelle rien ne peut prévaloir ? à la bonne heure. Entend-on seulement l'expression numérique de votes d'où résulte, il est vrai, lorsqu'ils sont en majorité, la confection de la loi, l'acte obligatoire, et la règle pour les citoyens, mais qui est seulement l'opinion de ceux qui la prononcent, et qu'ils disent à la nation d'adopter ? Dans les deux cas, la marche est inverse, s'il est permis de parler ainsi ; car dans le premier, c'est la nation qui donne son opinion à la majorité, et la fait prononcer par elle ; au contraire, dans le second, c'est seulement la majorité numérique qui donne la sienne à la majorité morale de la na-

tion, et qui la presse de l'accepter. Or, il doit résulter une grande différence de force de deux principes aussi différens. Dans le premier cas, elle est immense, irrésistible ; dans le second, elle est partielle, passagère, sujette à toutes sortes de contradictions et de déchets ; et cependant comme il faut que force reste à la loi, et que cette force se tire de l'opinion, il est évident que la majorité qui prononce la loi, n'a de force qu'autant qu'elle prononce dans le sens de l'opinion. Si cela a lieu, même dans les gouvernemens où la loi est le résultat de délibérations secrètes, et se fait pour ainsi dire à huis-clos, comment pourrait-on s'y soustraire dans les gouvernemens où la délibération publique est l'ame du gouvernement, où tout citoyen prend part à cette délibération ? Par conséquent la majorité numérique importe peu, mais bien la majorité morale, celle qui résulte de l'opinion. On a beau avoir la première, elle ne va pas loin sans la seconde. Une soumission apparente, et d'un moment, ne constitue pas une force véritable et durable : bientôt les contradictions arrivent ; et, dans ce

cas, il faut que ce soit la majorité ou l'opinion qui cède. Mais à qui est-il donné de faire reculer celle-ci? Alors, à quoi a servi la majorité? Il y a bien eu dans le monde assez de majorités et assez de lois faites par des majorités; mais que sont devenues et ces lois et ces majorités? Il faut donc, dans toute question pareille, remonter toujours au principe, qui est l'opinion, et non à la réélection. Si l'on a calculé ses démarches de manière à n'avoir rien à démêler hostilement avec l'opinion, la majorité se trouvera toute faite : on n'est obligé de la faire que parce que l'on n'est pas d'accord avec l'opinion; c'est une arme que l'on va emprunter contre elle. Comme on voit, il y a méprise; on prend la conséquence pour le principe, et le principe pour la conséquence. On demande à la majorité ce qui appartient à l'opinion, et à la réélection ce qui appartient à la conduite. Cela est si vrai, qu'en supposant une majorité, *par exemple*, d'*ultrà*, ils se croiraient bien forts avec leur majorité; ils croiraient avoir tout gagné; eh bien, ils n'auraient rien fait, ils ne tiendraient rien : bientôt leur

terrible adversaire, l'indomptable opinion, se présenterait plus grande, plus armée qu'elle le fut jamais, et pulvériserait l'ouvrage d'une majorité qui apprendrait, par la dispersion de son frêle édifice, que l'opinion seule équivaut à tous les nombres, les comprend tous, ou les terrasse tous. Il y a sûrement quelque courtoisie de notre part à donner à ceci le titre de supposition ; car ceci n'a pas plus de deux ans de date ; époque à laquelle l'opinion, par l'organe du 5 septembre, a foudroyé le systême construit par eux dans les mois qui le précédèrent, et n'a pas moins délivré eux que la France des embarras que leur mal-calculante timidité avait également entassés sur leurs têtes et sur la sienne. Les *ultrà* qui crient contre le 5 septembre, sont des ingrats qui se plaignent de leur bienfaiteur, de leur sauveur.

Le gouvernement n'a donc pas de systême de réélection pour s'assurer de la majorité ; il lui suffit de bien s'assurer qu'il travaille dans le sens de la nation, et d'une manière conforme à l'opinion. Alors, il trouvera la majorité toute faite, et d'autant mieux faite, qu'il n'aura pas

eu la peine de s'en mêler ; d'autant plus forte en sa faveur, qu'il la recevra de la nation même comme une preuve d'acquiescement à sa volonté personnelle, et que la nation n'aura pour elle que des motifs de confiance, sans aucun mélange d'outrages.

C'est donc à la nation, et non point à des réélus, qu'il faut demander la majorité. Lorsqu'on est tout-à-fait en règle avec elle, c'est-à-dire avec l'opinion, on maîtrise la majorité ; et de ce poste, comme d'un boulevard inaccessible, on la domine, on la maîtrise, on l'annule, comme fit le ministre Pitt, qui reçut des vœux de la nation le prix de son heureuse audace contre une majorité qui lui échappait ; comme, au 5 septembre 1816, ont fait des ministres courageux, qui n'ont pas craint de demander à la nation de prononcer entre eux et une majorité imposante, qu'ils affrontèrent avec la confiance de voir la nation sanctionner leur tentative. On demande alors à la nation, si la direction que l'on suit est celle qui entre dans ses vues et dans ses intérêts ; et c'est la réponse qu'elle fait par ses suffrages,

qui décide la question. On se tourmente donc bien vainement du soin de la majorité, tandis qu'elle est toute acquise à qui ne veut agir que de concert avec l'opinion. Toute la question de la majorité se réduit à ces seuls mots : se conduire de manière à se donner l'opinion. Mais quand on veut des buts secrets, des pas rétrogrades ou équivoques, le maintien de ce qui blesse l'opinion, l'extension du pouvoir, la soustraction des fautes à l'examen, il faut des majorités de réélection ; mais aussi faut-il s'abandonner à des contradictions, à des tiraillemens de tous les jours, de toutes les heures, pour aboutir toujours au même résultat, celui d'un retour à l'opinion, sans laquelle il n'est au monde de majorité ni de réélection qui puisse soutenir long-temps un gouvernement. D'ailleurs est-ce donc qu'il n'y a que des réélus qui puissent donner la majorité ? Ce qui a donné la première donnera bien la seconde, en épargnant de faire une grande brêche au gouvernement représentatif, par l'introduction de cette méthode inconstitutionnelle. Est-ce qu'il n'y a que les réé-

lus qui connaissent l'opinion de la nation, ses besoins, ses vœux, sa position, et qu'eux seuls qui soient aptes ou disposés à les faire valoir? Et si, dans ce systême de réélection, la nation entrevoyait un appareil dressé contre elle, des moyens de domination d'un côté, un abandon trop faible de l'autre, alors ce systême deviendrait-il par lui-même et par ses résultats un moyen de force pour ses auteurs? Quel appui pourraient-ils y trouver? Mais comme tout système qui n'apporte pas de force s'atténue, ce n'est pas la peine de s'attacher à un ordre de choses qui n'a pas l'avantage de fortifier, et qui a le tort d'affaiblir.

Ce même systême est encore présenté comme un garant de stabilité. Il faut distinguer de nouveau, et demander ce que l'on entend par stabilité. Ici, comme dans la loi, il y a la lettre et l'esprit. Stabilité veut-il dire maintien, envers et contre tous, de tout ce qui a été fait, bon ou mauvais, conforme ou contraire à l'intérêt public? Signifie-t-il continuation d'un ordre et d'une direction donnés, toutes voies restant ouvertes à l'admission des amen-

demens demandés par l'intérêt public? Dans le premier cas, le systême de la stabilité serait un fléau; et loin de lui accorder la réélection pour appui, il faudrait s'empresser de la lui retirer. Dans le second, la conformité de la stabilité avec l'opinion, dispense de lui chercher un autre appui qu'elle-même, et le lui fera trouver, non dans la réélection, mais dans l'opinion, hors de laquelle toute élection ou réélection est sans valeur véritable. Que l'on ne perde donc pas de vue que l'on est dans le gouvernement représentatif, et qu'avec lui il n'est de stable que ce qui est conforme à l'opinion. Par conséquent la stabilité ne vient point des hommes que l'on appelle comme au secours, mais des actes que l'on produit soi-même suivant leur nature. S'ils sont pris dans celle du gouvernement représentatif, et dans la ligne de l'opinion, ils tiendront; s'ils manquent de ces deux sauve-gardes, toutes les réélections de la terre ne les leur donneront point. Depuis vingt ans le gouvernement a changé de face cinq fois, et depuis vingt ans la réélection s'est étendue à beaucoup de dé-

putés. Pendant quinze ans Napoléon ne trouva que des députés bouillans de zèle, exhalant l'enthousiasme, et professant pour lui un attachement à toute épreuve ; un jour il ne s'en trouva pas un seul qui refusa de prêter sa main pour le renverser. Ce systême n'est donc pas meilleur pour les choses que pour les hommes, et pour les hommes que pour les choses ; et sous ces deux rapports, il n'est donc bon qu'à être délaissé ?

Est-ce donc, demanderons-nous encore, qu'il n'y a que les réélus ennemis des bouleversemens, des convulsions, amis de la paix, du calme, et des moyens de réparation, dont ces deux anges, consolateurs des sociétés, composent le baume qu'ils versent sur leurs blessures? Les réélus sont-ils donc les seuls intéressés à la stabilité du gouvernement qui poursuivra une marche légale, sage, éclairée et qui veillera avec soin à la répression de tout acte propre à troubler le repos public ou particulier ? La stabilité ne vient donc pas des hommes, mais des choses ; et c'est beaucoup s'abuser que de bâtir un systême sur la possi-

bilité d'obtenir ce que l'on ne peut pas donner, tandis qu'en s'adressant ailleurs, on est toujours sûr de l'y rencontrer.

Tout ce que nous venons de dire n'a trait qu'à un systême formé pour un ordre ordinaire et établi. On sent qu'il peut en être autrement dans des temps de troubles, de commotions violentes, de menaces déclarées. Ainsi, à l'époque de la dissolution de l'assemblée constituante, lorsque les républicains, rangés, pour ainsi dire, en bataille devant elle, proclamaient qu'ils n'attendaient que son dernier soupir pour se saisir de son pouvoir et détruire son ouvrage, il n'y eut qu'un génie ennemi de la France qui pût s'opposer à la réélection de la plus grande partie des membres de cette assemblée (1). C'est que dans des po-

(1) Rien ne prouve mieux que ce qui se passa alors à l'occasion du décret que l'on appelle de non-réélection, combien il faut, dans la conduite des affaires publiques, se garder de rien donner aux sentimens ou ressentimens personnels : comme on paye cher ensuite ces jouissances du moment qui ne sont presque tou-

sitions pareilles, il n'y a point de systême, mais une guerre ouverte, et une nécessité cor-

---

jours que de petites vengeances ou des dépits déguisés!

Le côté droit de l'assemblée constituante voulait mortifier les membres du côté opposé, qu'il supposait devoir être réélus. La cour mettait beaucoup de prix à les tenir éloignés, et cependant il ne s'agissait de rien moins que d'opter entre eux et la république. Il était évident qu'elle serait le légataire universel de l'assemblée qui consentait à sa propre dissolution, et que l'on allait passer de ceux qui déplaisaient à ceux qui égorgeraient. Rien ne put retenir ni la cour, aveuglée par ses ressentimens, ni le côté droit, aussi mal avisé qu'à son ordinaire. Tous les deux triomphaient, mais la commune de Paris triomphait aussi, tout en s'étonnant, et à bon droit, de ses nouveaux auxiliaires. Dans cette fatale épreuve, on vit, au grand scandale de la raison et de la morale, les plus vénérables du côté droit voter avec Robespierre et autres dont le nom leur faisait horreur. A cette époque la cour fut sollicitée de mettre une forte somme à la disposition d'une association, alors en possesion de mettre à contribution ses frayeurs ou ses goûts. Elle mettait le plus grand prix à empêcher la réélection. L'infortunée Marie-Antoinette était surtout déclarée contre. Aucun sacrifice

respondante de se défendre : ce sont de ces cas extrêmes pour lesquels on ne peut statuer

---

d'argent ne lui coûtait pour y parvenir. Elle fit part de la demande à une personne à laquelle elle accordait beaucoup de confiance. Celle-ci, qui connaissait les hommes et son terrain, lui conseilla de garder son argent et de s'en rapporter aux passions du côté droit. Elle n'eut pas la réélection, mais elle eut la république, et sûrement il n'y avait rien à gagner au change. La république se fabriquait à-la-fois à l'Hôtel-de-Ville de Paris et à Coblentz, par l'irritation que produisait celui-ci, par les prétextes qu'il fournissait aux factieux. Ce décret de non-réélection est une des plus grandes fautes qui aient jamais été commises en politique. Il a décidé de tout ce qui s'est passé depuis 25 ans.

Les chefs populaires des premières années de l'assemblée ayant embrassé des idées d'ordre et de monarchie, en restant à la tête des affaires, avaient arrêté, corrigé et maintenu tout ce qui pouvait l'être. On venait d'en avoir la preuve par la tranquillité qui règna depuis le 14 juillet 1791 jusqu'à la dissolution de l'assemblée, 30 septembre 1791. Quelques coups de fusil tirés au Champ-de-Mars valurent deux mois et demi de la plus parfaite tranquillité. On révisa la constitution à loisir; on pouvait y faire entrer la réélection

aucune règle, et qui, par consequent, ne peuvent faire l'objet de cette discussion.

Ce n'est pas non plus parce qu'un député aura été fidèle au ministère, que celui-ci pourra lui devoir de le faire réélire : souvent ce serait précisément pour cela qu'il devrait n'être pas réélu, car il peut arriver que ce qui aurait été bon au ministère n'eût rien valu pour la nation. Ce n'est donc point parce qu'il a été fidèle au ministère, que la réélection peut lui être accordée; mais parce qu'il a été fidèle au bien, et qu'en cas de besoin, il lui aurait sacrifié même le ministère. Celui-ci, à son tour, ne doit rien au député pour ce que, dans sa conduite, il qualifie de fidélité à son égard; il doit porter ses vues plus haut : comme c'est au nom de l'état, et pour son plus grand

---

tout aussi bien que la non réélection. Avec elle on n'aurait pas eu des événemens à jamais déplorables, et que tout Français voudrait racheter de ce qu'il a de plus cher. Les passions et l'imprévoyance, comme à leur ordinaire, ouvrirent un abîme. Voilà comme se décide le sort des états.

bien qu'il agit, c'est à celui qui peut le mieux servir l'état qu'il doit rapporter sa fidélité, parce que c'est à l'état qu'avant tout il doit être fidèle, et que c'est avec lui qu'il a ses premiers et ses plus forts engagemens. Le ministère n'a pas à considérer qui lui a été ou n'a pas été fidèle, mais qui a pu lui prêter de la force dans le service de l'état. Il est telle voix éclatante qui, à elle seule, lui portera plus d'appui dans l'opinion que ne le feraient cent voix qui n'arrivent pas jusqu'au public.

Ce systême de fidélité obséquieuse porte avec lui une apparence de personnalité propre à offusquer des Français ; il renferme de plus un aveu d'abnégation de volonté propre, pénible à entendre, surtout dans la bouche d'hommes envoyés sous les auspices de la plus entière liberté.

Ce systême est parmi nous d'importation anglaise. En Angleterre, les chambres sont divisées en deux partis, et le moindre changement d'opinion fait subir un déchet de considération pour qui se le permet. Il ne faut pas cesser de voter avec et comme les mêmes chefs. Mais le

principe d'opposition en France diffère avec celui de l'Angleterre. En France, il est réel ; en Angleterre, il est personnel. Car il a toujours pour objet l'attaque du ministère, et pour but son déplacement. Celui qui tombe va travailler à renverser, et celui qui s'élève va avoir aussitôt à se défendre. Mais en France, il faut l'espérer, l'opposition aura un but plus noble, plus élevé. Ce ne sera point aux hommes qu'elle se prendra, mais aux choses : quand celles-ci seront reconnues bonnes, les armes seront mises au repos, la justice sera rendue à tout ce qui portera la noble empreinte de l'intérêt général ; l'opposition conservera le caractère imposant d'une surveillance continue et clairvoyante, en renonçant à des attaques répétées, plus propres à fatiguer et à aigrir qu'à éclairer et à redresser ; elle s'abstiendra de même de la malveillance qui ternit les meilleures intentions, comme de la cupidité qui convoite des dépouilles.

Nous n'ignorons point que des circonstances extraordinaires, et surtout la nécessité de se prémunir contre une faction qui se rencontre

en tout et partout, a pu forcer à l'adoption de systêmes dont, en d'autres temps et avec d'autres élémens, on serait dispensé ; aussi ce que nous en disons n'a-t-il aucune application pour le passé, et renferme moins de blâme pour lui que d'espérances pour l'avenir. C'est un systême général que nous examinons d'après des principes généraux. Lorsque nous traitons d'affaires publiques, c'est toujours devant nous et jamais derrière que nous regardons. Occupés uniquement de l'affermissement du gouvernement représentatif, tous nos vœux et toutes nos pensées se rapportent uniquement à le consolider, à travailler pour écarter de son berceau tout ce qui pourrait l'ébranler. Tous les jours, le jeune arbre enfonce ses racines plus avant dans la terre. Garrons - le à la fois des vents contraires à son accroissement, et des vents ennemis qui dessècheraient les sucs qui le nourrissent. Un jour ses rameaux prêteront un ombrage tutélaire à ceux-là même qui aujourd'hui s'étonnent ou s'irritent de sa transplantation parmi nous. C'est à assurer les progrès de ce gouvernement que se rappor-

teront les travaux de la session qui va s'ouvrir. Une belle et noble carrière s'ouvre devant nos représentans. Elle promet, elle peut donner beaucoup de gloire pour eux, comme beaucoup de consolations pour nous, en nous assurant la jouissance des biens que nous possédons. Pour cela deux choses sont nécessaires : épurer et completter. Epurer, c'est tout rapporter, tout ramener au principe du gouvernement représentatif; completter, c'est en remplir les lacunes. Alors le travail sera complet, et la constitution pourra être mise, si l'on peut parler ainsi, à l'entretien ordinaire. Cette assemblée, plus heureuse que ses devanciers, n'aura qu'à achever leur ouvrage.

L'assemblée de 1814 peut être considérée comme le passage de l'ancien ordre au nouveau.

Celle de 1815, produit de circonstances extraordinaires, fut absorbée par les besoins du moment, et s'occupa plus de précautions contr'eux, que d'ordre constitutionnel. En 1816 un état plus calme permit d'y revenir. En 1817 tout permet et convie d'y mettre la dernière

main. La voûte attend la clé : la solidité de l'édifice en dépend. Depuis 25 ans la France vit sous une espèce de loi générale d'exception vraiment inexplicable. Le livre de la loi est toujours présent, toujours ouvert, surtout toujours plein ; mais on change les feuillets, et lorsqu'on vient pour le consulter, on trouve un texte au lieu d'un autre, ou bien un commentaire qui vous montre précisément le contraire de ce que vous venez chercher. Tel est le fonds de notre histoire législative depuis vingt-cinq ans. Les discussions sont solemnelles, les préambules sont admirables, tout va bien aller, tout le monde sera heureux, et voilà que des lois d'exception arrivent pour tout changer, et ajourner indéfiniment tout ce bonheur. Assurément chacun des gouvernemens de ces vingt-cinq ans ne s'est pas gêné, et ne s'est pas fait faute de lois d'exception. Ce n'est pas leur sobriété à cet égard qui leur a porté malheur; s'ils se sont donné pleine liberté sur ce chapitre, c'est qu'ils n'étaient pas dans un ordre vraiment constitutionel, et qu'ils n'avaient pas encore atteint au gouvernement représentatif. Mais

nous qui y sommes enfin parvenus, qui n'entendons point nous en départir, départons-nous avec soin, séparons-nous avec courage de toute méthode propre à le vicier. Nous avons mis nos pensées sous une loi générale de liberté, et elles seraient étouffées sous les épines ou sous les craintes qui entraveraient leur émission! Nous avons mis nos personnes sous une loi générale de sûreté, et nous serions exposés là à être bannis, ici à perdre nos droits de citoyens, ailleurs à vivre sous un œil chargé d'observer tous nos pas! et l'on crie à la tyrannie des régimes passés! Oppresseurs en détail, et envers quelques-uns, ils étaient libéraux dans la législation générale. Et pour quel résultat tant de gênes, tant d'entraves, tant de dérogations à l'intitulé des lois? inévitablement pour un grand mal, et le plus grave de tous, l'affaiblissement de la législation. Les lois devant être la règle des hommes, en réfrénant leurs passions, le premier de tous les intérêts est de ne point les affaiblir à leurs yeux; que ferez-vous avec vos rênes amincies ou brisées? C'est l'immobilité de la loi, le dé-

sespoir de prévaloir contre elle, d'en rien détacher ni d'y rien changer, qui fait sa force principale ; et c'est lorsqu'elle se présente dans cet état d'inaltérabilité, qu'elle en impose et qu'elle exerce de l'empire. Voyez ce qu'a produit en Orient, en Judée, une législation immuable, qui ne connaît ni dérogation, ni attermoiment, ni commentaire ; comme elle a pénétré la masse des nations, et les a subjuguées ! Voyez, d'un autre côté, ce qu'ont produit vos légistes avec leurs commentaires, et vos casuites avec leurs définitions et leurs *alambics* de consciences. Eh bien, les lois d'exception ont le même effet sur la législation en générale. Dès que vous montrez une loi variable, sujette à interprétation, à ajournement, vous montrez par-là même une loi faible, imprévoyante, peu éclairée, par suite peu forte, et par-là même peu digne de respect. C'est au principe de l'autorité des lois que les législateurs doivent faire la plus grande attention, pour ne pas commencer par affaiblir ce qu'ils vont ensuite prendre pour appui, et ce qu'ils vont demander aux autres de res-

pecter. Le long usage des exceptions finit par faire regarder la législation comme une machine que chacun manie à son tour, et dont il ne s'agit que de se rendre le maître pour en faire ensuite tel usage que l'on veut. Alors il faut parler clair, et dire que l'on fait de la domination, et non point de la législation. C'est précisément parce que les lois d'exception ont été d'un usage trop général parmi nous pendant un cours de temps fort long et fort récent, qu'il faut s'en abstenir avec plus de soin pour rétablir la puissance de la législation, en rétablissant dans l'esprit des hommes sa considération, en l'élevant assez haut au-dessus de leurs têtes pour qu'ils désespèrent de pouvoir y porter de nouveau la main. Rétablissons d'abord les honneurs des lois, la considération des lois, la foi aux lois; persuadons bien que l'on ne joue pas avec les lois, que les fantaisies et les circonstances n'ont point d'action sur les lois, et nous aurons fait plus de bien que n'en feront jamais toutes les exceptions aux lois. Avant tout, rendons le peuple moral et respectueux envers la loi; le reste suivra.

En principe, les lois d'exception sont donc contraires à l'esprit primitif, au besoin essentiel de la législation. Elles ne le sont pas moins aux intérêts des gouvernemens.

En principe, le motif principal de la décision de tout gouvernement qui se propose d'agir, doit être la comparaison des avantages et des inconvéniens relativement à l'état. Toute action du gouvernement se rapporte à lui. En se décidant à faire aux lois quelques-unes de ces brêches que l'on appelle des exceptions, il doit commencer par calculer si l'état a plus à gagner qu'à perdre. Or, comment balancer sur un pareil calcul? D'un côté, il y a un effet général; de l'autre, un effet partiel seulement. L'affaiblissement de la loi est un mal général, parce qu'il introduit dans les esprits un affaiblissement dans la disposition d'obéir. Le mécontentement qui suit nécessairement de ces exceptions est général aussi; il n'est personne qu'elles ne blessent, qu'elles n'effraient, qui ne puisse croire avoir le droit de s'en plaindre. Voilà en quoi leurs inconvéniens dépassent de beaucoup les avantages qu'elles peuvent ren-

fermer : ceux-ci sont d'un ordre secondaire ; ceux-là d'un ordre primaire et général. La violation de la loi, ce qu'on appellerait plus correctement son infraction, est manifeste, patente. La nécessité de l'infraction n'a pas la même évidence ; elle peut trouver des compensations dans les nombreux correctifs dont la disposition appartient toujours au gouvernement ; il peut être que les actes par lesquels il invoque des exceptions, soient de son propre fait ; il peut être accusé de partialité, d'intérêt personnel : le doute ne doit jamais atteindre le gouvernement ; il doit être pour lui ce que le soupçon était pour la femme de César.

En analysant ainsi les inconvéniens que les exceptions renferment comparativement aux avantages qu'elles présentent, on ne trouve que des motifs pour les bannir de l'usage des gouvernemens, surtout à mesure qu'ils se rapprochent davantage de l'ordre des gouvernemens représentatifs. Faisons l'application de ces principes à la France.

Deux choses sont en France l'objet des lois d'exception : la liberté de la presse et la liberté

individuelle. La pensée et la personne ! Ce n'est pas peu de chose, comme on voit ; et il faut y regarder de près, lorsqu'on a à toucher à de pareils intérêts.

Le combat de la liberté de la presse dure depuis 1814. Par sa nature, il est éternel entre les gouvernans et les gouvernés ; ceux-ci voulant toujours dire le plus possible, et ceux-là que l'on dise le moins possible. Le ministère tombé se vengerait avec les premiers ; l'écrivain, devenu ministre, avec les seconds. C'est comme en Angleterre, où le ministre déchu, le lendemain garnit les bancs de l'opposition. La liberté de la presse est incommode, désagréable, pour ceux surtout qui, par état, sont destinés à être les objets principaux de son action : à la bonne heure ; mais elle est utile à l'état, mais elle est un des élémens du gouvernement représentatif : il faut donc la souffrir, et lui passer ses défauts pour ses qualités. Tout se réduit à cela.

A l'époque de la première restauration, la première loi qui signala la mise en activité de la Charte, fut une loi répressive de la presse ;

on l'appelait permissive. Cette dispute grammaticale remplit quatre mois, que d'autres besoins réclamaient, pendant lesquels il ne fut jamais possible de mettre la Charte et le dictionnaire français d'accord avec le ministère. Enfin il obtint à-peu-près ce qu'il voulait, par un beau mouvement oratoire fort rassurant sans doute dans le moment, mais dont les fruits sont encore à venir, et après nous avoir enrichi du plus heureux rapprochement entre les censeurs de Rome et les censeurs des journaux, citation d'autant plus méritoire que les censeurs des journaux épurent notre république des lettres à-peu-près comme les censeurs de Rome finirent par épurer la république romaine. Tout, dans les propositions faites alors, était mal calculé. Le fonds était vicieux par une opposition formelle avec la Charte : car on avait beau discourir, on n'arrivait pas à persuader que permettre voulût dire défendre. En pareil cas, la franchise est le seul remède à employer pour remédier aux oublis de la loi : en existe-t-il un dans la Charte? convenez-en, demandez le supplément, faites-en

sentir la nécessité ; vous aurez affaire à la bonne foi, qui ne peut s'offenser d'une proposition franche et ouverte : au lieu que par des voies détournées, vous allez avoir à traiter avec des amours-propres fort enclins à se choquer de cette espèce de mépris qui se trouve toujours au fonds d'une proposition ambiguë ou fallacieuse, ou bien à des ombrages en garde contre les surprises. Le moment surtout paraissait bien mal choisi. Tout venait de changer en France ; on attendait les premières démarches pour connaître l'esprit qui dominerait : cela était naturel, et cela aurait eu lieu partout. L'on soupçonnait qu'il existait un grand éloignement pour la liberté de la presse, à laquelle on attribuait tous les maux. Quel effet ne dut pas produire une loi telle que celle qui fut proposée alors, surtout paraissant en compagnie avec d'autres qui n'obtinrent pas beaucoup de faveur, et qui, dans le fait, étaient peu propres à faire briller d'un grand éclat l'amour du nouvel ordre ! Le début était peu lumineux ; il était si naturel de penser que tout ce qui se ferait dans ce pre-

mier abord, serait soumis à toute la rigueur, et à toute la versatilité des opinions et des analyses. La privation de la liberté de la presse, l'espoir d'en jouir étaient un des principaux griefs contre l'ancien gouvernement, et un des motifs d'espoir dans le nouveau. A vrai dire, on en était affamé, comme on l'est après toutes les privations prolongées, comme on l'était en 1789, et l'on devait se rappeler quelle influence le désir de la posséder exerça alors sur les esprits. Quelles pensées durent donc se former, lorsqu'au lieu de jouir de cette liberté tant désirée, on se trouva réduit à discuter des amphibologies entre la Charte, qui paraissait claire et précise, et la loi qui y paraissait contraire ? Souvent, dans les actions des hommes, on cherche plus l'intention cachée que l'acte visible; on interprète l'un par l'autre; la confiance dépend de ce seul acte, et quand il ne l'a pas conquis, il faut ensuite des siècles pour la ramener. C'est ce qui arriva alors; la confiance effrayée rétrograda sur elle-même, en ayant l'air de regretter les pas qu'elle avait faits : il n'est pas nécessaire d'en développer les détails; ils sont assez connus.

L'assemblée de 1815 a dû envisager de préférence la question de la liberté de la presse, sous les rapports prohibitifs : son esprit était tout entier aux exclusions, aux prohibitions.

L'assemblée de 1816 a procédé avec plus de modération; elle a fait succéder seulement la tolérance à la faveur dont celle qui la précédait avait honoré les lois d'exception. Les choses sont dans cet état, et il n'est point hors de propos de remarquer que, dans le cours des trois sessions, les discussions sur les lois ont occupé plus de la moitié de la durée totale de ces sessions, de manière à faire remettre à d'autres temps des discussions dont le retard laisse la Charte incomplète, et, de plus, à avoir fait rejeter à une époque fort reculée de chaque session, les lois si importantes des finances. Voyez ce que coûtent des choses dont le plus grand éloge se borne à dire qu'elles sont superflues.

Dans l'état actuel, les lois d'exception prendront fin le 1er. janvier 1818, si le renouvellement n'a pas lieu avant cette époque. C'est sur ce renouvellement que nous allons faire quel-

ques réflexions, pour joindre à notre situation actuelle l'application des principes généraux énoncés ci-dessus.

Par la loi actuelle, l'impression de tout ouvrage est permise : la publication et la vente le sont d'après une autorisation légale qui doit être donnée ou refusée dans vingt-quatre heures. La saisie doit être dénoncée et jugée dans un délai de quelques jours ; mais cette autorisation ne garantit de rien. Elle peut être suivie d'accusation et de mise en jugement. La sûreté et la propriété de l'auteur ne tirent aucun avantage de l'autorisation d'imprimer : les imprimeurs et les autres agens de la librairie n'y trouvent pas plus de garanties ; le jugement n'a pas lieu par jurés. Il paraît que dans tout ceci, il n'y a qu'un simple déplacement de l'action de la censure ; elle avait lieu avant l'impression, et l'empêchait : elle vient après, et ne l'empêche pas toujours, quoiqu'elle en ait le pouvoir ; mais elle peut faire quelque chose de pire : car enfin, quelque fâcheux que paraisse un refus de publier, il l'est encore moins qu'un procès, dont la censure préalable à l'impres-

sion avait au moins l'avantage de préserver. C'était une compensation : ici la satisfaction de publier un écrit n'équivaut pas aux désagrémens d'un procès, qui trouble d'une manière très-fâcheuse le plaisir que l'on peut trouver à publier un ouvrage : car on a beau faire et beau dire, c'en est toujours un. Sûrement on remercierait la censure qui éviterait une accusation, et c'est en cela que la condition des auteurs et des agens de la librairie n'est pas améliorée. Quant aux journaux, ils sont restés sous la main de l'autorité, qui les fait surveiller par des censeurs de son choix.

Ici la question s'est engagée sur plusieurs points. Doit-il y avoir censure préalable, autorisation préalable de publier, ou bien chacun doit-il jouir du droit de publier, sous condition de responsabilité ? S'il y a autorisation préalable à la publication avec le pouvoir de l'empêcher, comment ensuite peut-il y avoir lieu à accusation ? Le jugement par jurés doit-il être admis dans ces espèces de causes ? Les journaux, comme tous les autres ouvrages, doivent-ils être libres pour l'impression et

la publication, à la charge de responsabilité ? Ces questions ont été discutées dans plusieurs sessions, comme dans plusieurs écrits, et l'opinion s'est fortement prononcée en faveur de la liberté, et de la plus grande liberté. De notre côté, nous ne concevons point ce qui peut raisonnablement s'y opposer. Nous regardons l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Amérique, nous n'y appercevons rien de pareil. Dans ces trois pays, il n'est point question de saisir les écrits avant la publication, parce qu'on n'y écrit pas que les gens pêchent avant d'avoir agi ; on n'y croit pas non plus qu'il faut retenir les gens dans les maisons, les enchaîner, les bâillonner, parce qu'ils peuvent abuser de la faculté de sortir, de marcher, d'agir ou de parler. On attend qu'un mal existe pour le déclarer un mal, et pour le traiter comme tel. Si l'hypothèse d'aller au-devant d'un mal peut prévaloir, il n'est point d'action humaine à laquelle elle ne puisse être également appliquée, et voilà, d'un seul coup, que l'on rend possible la mise en surveillance de tout le genre humain. Il n'y a d'ailleurs aucune parité entre le

mal incertain qu'un écrit pourra produire, et le mal certain qu'un attentat ne peut manquer de produire; il peut y avoir autant de motifs pour prévenir l'un que pour attendre l'autre.

La censure des journaux serait plus excusable, d'après la nature de ces écrits. Mais dès que vous avez des journaux censurés, vous n'avez plus que des journaux sans autorité; personne ne se croit plus fondé à y ajouter foi, ni eux à l'exiger. Ils peuvent encore faire beaucoup de mal, mais ils ont perdu la faculté de faire le bien qui résulte de l'opinion de leur indépendance. Puissans encore pour la calomnie, pour la diffamation, pour tous les genres de personnalités, ils sont impuissans pour la persuasion de la vérité. Et qui, d'ailleurs, répond de ces censeurs destinés à répondre des journaux? Souvent ce n'est qu'un mal ajouté à un autre mal. Qui peut donner à un censeur le droit d'empêcher la reddition de compte, l'extrait d'un ouvrage que l'autorité n'a point empêché de paraître, et que la justice n'a point soumis à la révision? Il déplaît au censeur, aux souffleurs des censeurs, il doit être étouffé-

Sans rouvrir une discussion épuisée depuis long-temps, il suffit d'observer que le besoin de communiquer sa pensée est si vif, si général, qu'il ne peut que s'accroître par l'opposition à tout ce qui l'entrave, qu'il fait tout tenter pour franchir les barrières, qu'il est sans exemple qu'elles aient suffi; que l'opposition porte à la fraude, à mille déguisemens plus funestes que le mal que l'on entend prévenir; qu'elle est la guerre d'un contre tous, et par conséquent la plus inégale de toutes les guerres.

Il y a des inconvéniens à la liberté de la presse; qui le nie? Quelle est la liberté, quelle est la chose sans inconvéniens? Ce n'est point de ceux-là seulement dont il y a à s'occuper, mais encore de ceux de la répression de cette liberté. Calculez de quel côté sont les plus grands, et décidez. A qui la liberté de la presse fait-elle peur? Conduisez-vous de manière à n'avoir rien à en redouter; placez-vous haut dans l'ordre moral, des coups partis de lieux bas ne vous y atteindront pas. Quel mal avait fait une partie de ces écrits si vivement poursuivis; quel mouvement avaient-ils produit,

quel impôt avaient-ils arrêté ; quel pouvoir avaient-ils, exerçaient-ils ? Car enfin lorsqu'un écrit n'est qu'un papier comme un autre, pourquoi tant de fracas? Qui s'en occupait? Personne ne s'était apperçu de leur passage ; on a appris leur existence par leur poursuite, et ce sont leurs juges qui sont devenus leurs parrains. Ils tendaient au bruit, à la renommée, infligez-leur la peine de l'oubli ; le silence public est le fouet vengeur des auteurs, et le plus redouté par eux : montrez votre force en les méprisant ; le dédain qui tombe de haut a un poids immense. Deux ou trois scandales projettés, mais passés sous silence, dégoûteront les fanfarons de la presse ; car elle a aussi les siens ; et tel qui cherche de l'importance par ce moyen, recourra à d'autres plus honnêtes, lorsqu'il aura reconnu que cette grande route de la célébrité n'aboutit pour lui qu'au fleuve d'oubli.

Mais aussi que plus les principes généraux seront rigoureusement observés, plus aussi ceux qui abusent de cette liberté soient rigoureusement réprimés, surtout ceux qui, pervertissant l'esprit de la loi, font servir à leur

usage propre la liberté dont elle la fait jouir, en la détournant vers des personnalités outrageantes, ou vers la satisfaction de leurs passions personnelles, hommes coupables de faire calomnier cette liberté, et d'en avoir rendu la jouissance parmi nous un combat et un problême.

Que plus aussi le moyen de blesser est facile, étendu et rapide, plus la peine soit sévère ; que tout homme qui prend sur lui d'annoncer une nouvelle de quelqu'importance en réponde, rien de plus juste ; mais que le public soit enfin mis à l'abri du dégoût de ne lire que des articles qui passent directement de la main de l'autorité dans les feuilles publiques ; tout invite à mettre un terme à tout cela. Que les censeurs disparaissent, et que les jurés se montrent ; que les censeurs cessent de prohiber l'insertion et les extraits des ouvrages que les autorités supérieures n'ont pas marqués d'un sceau de réprobation. Les lois des douanes ne sont pas applicables à la circulation des idées, et les censeurs ne forment pas une seconde ligne investie du pouvoir d'annuler les passeports délivrés par la première.

Mais qu'après toutes ces précautions, les journaux et leurs auteurs jouissent des droits qui appartiennent à tous les écrivains ; que le fruit de leur travail leur reste tout entier. A quel titre un journal est-il plus imposé que tout autre livre, que toute autre industrie? La loi d'égalité, en matière d'impôt, ne peut leur être déniée, pas plus qu'aux autres citoyens. Soumis à des frais immenses de contributions indirectes, il faut encore qu'ils entrent en partage du produit de leur travail, par des rétributions spéciales que l'on dit attribuées à des pensionnaires choisis parmi les gens de lettres. Est-ce donc qu'une classe de citoyens doit être chargée de l'entretien d'une autre classe? A qui la faculté d'accorder des priviléges sous condition de tribut, peut-elle être accordée, si ce n'est aux chambres seules? Est-ce enfin que les journaux sont pour les gens de lettres ce que les messageries sont pour les postes? (1) Tout cela ne procède d'aucun principe fixe, et a besoin d'y être ramené. Aucune branche de l'ad-

---

(1) On sait qu'en France les voitures publiques acquittent un droit au profit des Postes, qui sans ce se-

ministration ne peut avoir de contribution particulière établie par elle et pour elle.

Quant à la liberté individuelle, l'exception dépend d'une décision que l'on a entourée de beaucoup de précautions. Nous aimons à penser que l'usage en a été réglé d'après les dispositions modérées qui forment le fonds de l'esprit du gouvernement : mais la loi existe, mais le glaive est suspendu sur ma tête : la main qui le tient me rassure, il est vrai ; mais la présence de ce glaive m'effraie ; et pour que je cesse de le craindre, il faut qu'il disparaisse.

La décision du sort de ces deux lois doit dépendre de la réponse à la question suivante :

L'état de la France exige-t-il le maintien des lois d'exception ? Répondons affirmativement, non.

Quels sont les plus grands biens de l'homme?

---

cours ne pourraient se soutenir. En Angleterre, pays où les canaux et la mer fournissent à tant de transports, tient la Poste qui veut, et l'administration publique n'a point à s'en mêler, et l'on ne voit point qu'on s'en trouve plus mal.

la liberté et la sûreté. Que vient-il chercher quand il entre en société ? la jouissance et la garantie de ces deux biens : ils renferment tous les autres. Lors donc que l'on se résout à lui en demander l'abandon, abandon qui ne peut jamais être que momentané, car la société elle-même n'a pas de quoi payer leur abandon éternel, il faut que ce soit en vue de motifs de la plus haute importance. L'intérêt doit équivaloir au prix du sacrifice, et l'on peut être bien sûr que les hommes rechercheront avec chagrin s'il a été mis aux leurs une juste valeur. Les gouvernemens doivent donc procéder à ces retraits de la liberté et de la sûreté avec la plus grande circonspection, et seulement pour obéir à des motifs bien pressans, et qui parlent également à l'esprit de ceux qui ont à les subir.

Or, il est certain que la France se trouve dans l'état qui prescrit ces sacrifices, et qui les fait supporter ; et c'est à dessein que nous joignons cette condition à la première ; car, quelque fût le besoin, si la conviction ne l'appuyait pas, le remède serait pire que le mal.

La France est-elle menacée, attaquée par

des ennemis extérieurs, en liaison avec des ennemis intérieurs ligués contre son ordre public, et il faut cette réunion pour autoriser la suspension des lois ordinaires : car, dans leur séparation, il n'y a plus que le cas de guerre ordinaire ? Non.

La France renferme-t-elle dans son sein des ennemis armés, déclarés ouvertement, et agissant par la violence contre l'ordre public ? Non.

La France renferme-t-elle beaucoup d'hommes froissés par les événemens qui se sont succédés avec rapidité depuis vingt-cinq ans ? Oui.

Ces hommes sont-ils armés ? font-ils corps ? ont-ils à leur disposition des moyens de force publique ou particulière de quelqu'étendue ? Non.

Dans les trois pays qui possèdent un gouvernement représentatif, l'Angleterre, les Etats-Unis, les Pays-Bas, la suspension des lois de liberté et de sûreté a-t-elle lieu hors des cas d'attaque extérieure combinée avec une attaque intérieure, ou bien hors celui d'une attaque combinée et ouverte dans l'intérieur même ? Non.

En Angleterre, car ce n'est encore que chez elle que l'on peut aller chercher des sujets de comparaison de cette nature, la suspension eut lieu lorsque le prétendant, débarqué en temps de guerre avec l'appui d'une force étrangère, celle de la France, s'avançait vers Londres, et menaçait ouvertement le trône et la constitution. Elle fut renouvelée en 1797, lorsqu'au sein de la guerre la plus menaçante, le Roi avait été attaqué dans sa personne, insulté en exerçant les fonctions les plus augustes de la royauté, l'ouverture du parlement; lorsque la flotte, arborant le pavillon tricolore, et s'intitulant la *république flottante*, allait porter les défenses mêmes de l'Angleterre à ses ennemis. Alors Burke signalait quatre-vingt mille *Jacobins*, comme agissant de front pour la subversion de l'Angleterre, et formant l'armée la plus formidable (1). L'Irlande a passé vingt ans sous les

---

(1) *Burke*. Lettres sur les Propositions de Paix avec le Directoire de France.

lois d'exception, parce que depuis vingt ans elle est en guerre ouverte. En 1817, une loi d'exception a été renouvelée en Angleterre, lorsqu'une partie de la population anglaise, et de celle de Londres, était en mouvement et en avant, et lorsqu'on faisait servir ouvertement les droits attribués aux citoyens par la constitution, au renversement de la constitution même. La France présente-t-elle quelque similitude avec ces trois circonstances? Non.

La liberté de la presse et la liberté individuelle sont-elles suspendues à-la-fois en Angleterre? Non : et c'est là le point capital. Tout est dans cette double suspension. Dans le choix des deux, le législateur anglais a préféré de sacrifier la liberté individuelle à la liberté de la presse, comme un général habile ne sacrifie jamais les sentinelles de son armée; il croirait l'avoir livrée. En Angleterre, on a pu se décider à gêner la personne, en retirant quelque chose à sa liberté; mais on n'a pas touché à ce qui était fait pour guider, pour éclairer, pour frapper les yeux à la lumière, qui est la liberté de la presse, parce que l'on

a senti que le premier besoin est de voir clair.

Dans les pays cités ci-dessus, les moyens de répression sont-ils comparables à ceux qui existent en France ? Non.

La distance entre eux est immense, hors dans le royaume des Pays-Bas, qui a eu le bon esprit de retenir presque tout le régime français.

Quels sont les moyens de gouvernement et de répression en France ? Immenses, les plus étendus qui existent sur la terre.... la plus belle machine de gouvernement connue parmi les hommes, la plus propre à assurer l'obéissance, et qui n'a qu'un seul vice, celui d'être trop forte par elle-même et pour le gouvernement représentatif : institution sans vides, sans lacunes, qui, depuis le trône jusqu'au dernier arpent de terre, assigne à tout un gardien armé, un administrateur, un juge, et de tous ces degrés de force, de juridiction et de surveillance, forme une chaîne qui, remontant du dernier rang au premier qui est le gouvernement, en serre toutes les parties de l'état, les fait graviter vers le même centre, et les

soumet toutes à une action uniforme, dont la rapidité n'est arrêtée par aucune dissemblance, et court favorisée par la correspondance la plus active, comme par les inventions des arts. Le gouvernement est le réservoir commun dans lequel toutes les eaux viennent se réunir par une pente uniforme, en parcourant des canaux tracés par la même main. Non, jamais souverain ne posséda une puissance plus étendue et plus facile que l'est aujourd'hui celle d'un roi de France, un ressort unique mettant en mouvement une masse immense : jamais aucun de ses prédécesseurs ne porta la main sur une machine de gouvernement aussi forte ni aussi souple. Ajoutez-y ces dispositions à l'obéissance, et ces regards toujours fixés sur l'autorité dont on s'est accoutumé à tant attendre et à tant recevoir ; et vous verrez quel héritage de puissance a laissé derrière lui le créateur de cet admirable mécanisme, qui, à la manière des guerriers et des conquérans, s'il a effacé des royaumes et des rois, a rétabli la royauté et ses pompes, a rappelé à l'ordre l'Europe émancipée, et a imprimé à l'ordre civil la

régularité et la simplicité de l'ordre militaire. En France, comme dans un camp, il n'y a plus qu'un mot d'ordre !

L'administration en France, il faut le dire, n'a qu'un défaut principal, celui d'être trop forte pour le gouvernement représentatif. On sent que l'une n'a point été faite pour l'autre : le but est à la liberté, et les moyens sont pour le pouvoir : la liberté est dans la tête et dans le cœur de l'état, le pouvoir absolu dans ses bras.

C'est sur ces points de comparaison, et d'après cette confrontation des objets correspondans, qu'il faut apprécier la nécessité relative des lois d'exception.

En Angleterre, où le gouvernement n'a point à sa disposition cette foule d'autorités subordonnées qui, en France, sont sous la main du gouvernement ; en Angleterre, où il n'existe ni gendarmerie, ni préfets, ni sous-préfets, ni tribunaux, de trois lieues en trois lieues, comme cela est établi en France ; en Angleterre, où le droit de pétition et de réunion est si étendu, où la constitution, chargée d'années, a, sous le poids des siècles, jeté

de si profondes racines, où la population est si agglomérée, si remuante en raison des occupations industrielles auxquelles elle se livre en très-grand nombre, où la mer offre partout des abords et des moyens de fuites, les lois d'exception pourraient être justifiées par de puissans argumens, et cependant jamais les deux répressions ne marchent de front. Si le citoyen est atteint dans sa liberté, on lui laisse, comme consolation, comme sauve-garde l'entière jouissance de la pensée, et cette jouissance n'est jamais complette que par la facilité de la communication : au lieu qu'en France les deux suspensions frappent à-la-fois, et comme, de plus, il n'y a point de parité entre les élémens des deux gouvernemens, il se trouve qu'une loi égale en apparence dans les deux pays, est fort inégale dans le fonds. En Angleterre, il y a des choses que les lois d'exception peuvent faire seules : en France, il n'est rien que les lois ordinaires ne puissent faire aussi bien qu'elles.

Jugeons-en par les lois qui ont créé les cours prévôtales. Qu'ont-elles fait que les tribunaux

ordinaires n'eussent point fait aussi bien qu'elles ? Ce n'est pas dans un pays où les tribunaux, les autorités administratives, la force armée de toute nature, troupes de ligne, gardes nationales, et depuis quelque temps même les demi-soldes, sont aussi rapprochées qu'on les voit en France, et soumises à l'action de l'autorité, que le besoin de cours prévôtales peut se faire sentir. Elles se rapportent à d'autres temps et à d'autres causes. Lorsque l'administration n'était pas encore née, lorsque la police publique était nulle, lorsque le régime militaire administratif n'existait pas, lorsque les troupes armées, ce que l'on appelait alors les gens de guerre, appartenaient à des chefs différens, sans finances assurées, à la fin de chaque guerre, de chaque expédition, car alors la guerre en avait presque toujours le caractère, se répandaient dans l'intérieur, et devenaient l'effroi des citoyens et de l'ordre public, alors il fallait des cours prévôtales, *et une justice bottée ;* alors on voyait les *Guises* faire planter des potences aux avenues de Fontainebleau, pour repous-

ser par leur présence les militaires qui accouraient pour demander au roi, dont ils disposaient, le salaire de leurs travaux dans ces malheureuses guerres d'Italie qui duraient depuis cinq ou six règnes. Mais on a renoncé à cet art expéditif de payer ses dettes avec des potences ; il règne un ordre régulier dans tout et pour tous ; la justice et ses appuis sont partout ; on vient de voir les débris des plus puissantes armées qui furent jamais, se fondre dans la masse de la société, et y rester absorbés avec moins de peine que n'en coûtait jadis le licenciement de quatre compagnies d'hommes d'armes.

A quoi donc revient cette superfétation de cours prévôtales, dont le produit le plus net a été une très-grande dépense, et des places pour un grand nombre d'hommes que l'on ne connaissait pas plus comme juges que comme militaires, qui ont intimidé ou contenu nous ne savons qui, mais qui, en revanche, ont mécontenté beaucoup de monde : on en a eu la preuve dans ce qui s'est passé à l'époque des élections. Quel était le texte familier contre le

gouvernement ? Quel était le titre par lequel on cherchait à se faire valoir ? N'était-ce point la haine contre les lois d'exception, l'espoir donné de la faire disparaître ? Pourquoi se créer ainsi des côtés faibles en pure perte, et donner à ses adversaires des avantages qu'ils n'auraient point sans cela ? Car il arrive souvent que le principal mérite des uns se compose des torts des autres.

L'état général, l'état visible de la France ne présente donc rien qui soit propre à justifier les lois d'exception, et leur maintien. Il y a des mécontens, oui. Qui les seconde ? de quels moyens disposent-ils ? Mais d'où proviennent ces mécontentemens, et d'où pourraient provenir les appuis de ces mécontens ? Car, après tout, des mécontens sans appui ne sont que des mécontens ; mais les contens et les tranquilles ne doivent pas souffrir pour les mécontens et pour les brouillons : dès qu'ils éclateront, recourez à l'arsenal des gendarmes, des troupes, des tribunaux ; il est garni au-delà de ce qu'il faut pour les réprimer.

S'il faut s'étonner de quelque chose, ce

n'est pas de ce qu'il y a des mécontens, mais, après tout ce qui s'est passé depuis trente ans, c'est qu'il y en ait si peu, c'est qu'après de pareilles chutes ils soient aussi soumis. Et d'ailleurs, parmi tous ces mécontens si redoutés, combien s'en trouve-t-il en état de regarder en face un gendarme ? Ne craignons pas de le dire, ce sont les propres actes des gouvernemens qui fournissent presque toujours l'aliment aux mécontentemens. Voyez ce qui s'est passé parmi nous nous depuis 1814. Qui a produit et nourri les mécontentemens depuis cette époque ? Si quelques hommes en trouvaient les causes dans les changemens de leur position personnelle, qui leur a fait trouver de l'appui dans la masse qui n'avait rien perdu, qui au contraire avait gagné, si ce n'est la direction en sens inverse de l'esprit de la France, à laquelle on s'abandonna alors? On allègue le 20 mars ; mais sans le 5 septembre 1816, on courait à d'autres 20 mars, on y courra toutes les fois que l'on voudra l'effacer, et refaire du 1814 et du 1815.

On dirait que quatre procès fameux ont été faits en vue de prouver qu'il n'y avait pas eu

de conspiration directe au 20 mars, et qu'il était le produit nécessaire de tout ce qui se faisait depuis dix mois. Il n'arrive jamais que ce qui doit arriver d'après la nature des choses; on ne recueille que ce que l'on a semé. Le 20 mars était dans le traité du 11 avril, qui mettait à la porte de la France celui qui venait d'en sortir. Comment croire que l'on renoncera éternellement à une pareille possession, avec un pareil caractère? Et quiconque le connaissait, ne vit-il pas distinctement le 20 mars dans le 11 avril, et dans beaucoup d'autres choses encore? Le malheur arrivé, il a fallu des lois de répression. L'assemblée de 1815 entasse les proscriptions; les destitutions pleuvent, les dénonciations alarment, l'inquiétude s'établit sur la sûreté, sur la propriété; le désordre règne entre les citoyens; ils commencent à s'observer, à se compter. Il est clair qu'il y a des mécontens; *réprimons*: la conséquence est juste; mais de répression en répression, où prétendez-vous arriver?

Quelques misérables écrits, inconnus à l'égal de leurs auteurs, vieillissent appendus à

tous les comptoirs de libraire. Les plus intrépides poursuivans de tout ce qui s'imprime les ont à peine aperçus, et voilà qu'un jour on n'entend parler que d'eux; la justice les a comme exhumés, et grâces à sa vigilance, ils passent de la plus profonde obscurité à une malveillante célébrité. Un écrit recommandé par les souvenirs les plus actifs, se fait jour sur quelques points de la France : il devient le sujet de l'attention et de l'envieuse curiosité de tout le monde. Il est recueilli dans un ouvrage en possession de beaucoup de faveur. Il y est blâmé, même outre mesure, et nous ne craignons pas de manquer à la considération due au talent de l'auteur, en ajoutant qu'il n'est point apprécié par eux dans la mesure ordinaire de ce même talent. Il y avait bien autre chose à en dire. Depuis un grand nombre de mois, tout retentit de ces procès : ils donnent lieu à des magistrats d'étaler la doctrine la plus étrange, et dans des termes fort étranges. Les réponses ne manquent point; le public y applaudit; on compare la clémence de certains jugemens avec la rigueur de quelques autres;

les mécontentemens se forment, s'agrandissent, se touchent, et c'est alors qu'ils commencent d'être à craindre; mais ils n'existeraient pas, si de mauvaises inspirations ne leur avaient pas donné la naissance et des appuis. A l'époque des élections, il était telle liste, tel homme qui tiraient la moitié de leur valeur de ces conflits. Dans ce cas, que font les lois d'exception, que peuvent-elles contre eux sinon les aggraver? Renoncez donc à ce triste moyen, dirons-nous avec confiance; remontez au principe: connaissez bien votre situation et la nôtre, ce que comporte le temps, ce qui fortifie et ce qui affaiblit. Ce n'est point à chaque acte particulier qu'il faut opposer une loi particulière, courir partout où l'on apperçoit un peu de feu pour l'éteindre; c'est par une marche grande, générale, combinée sur la nature des choses que l'on entraîne tout; c'est en écartant toutes les matières combustibles que l'on prévient les incendies. Les gouvernemens sont faits pour précéder, et non point seulement pour suivre. S'il y a des mécontens, réduisez-les à l'impuissance par l'as-

pect du bonheur général; noyez pour ainsi dire les murmures dans la satisfaction publique. Faites qu'il y ait tant de contens, que le désespoir de se faire écouter impose silence aux mécontens, et qu'ils se trouvent en minorité quand ils viendront à se compter, et les mécontens se comptent souvent, et se comptent eux-mêmes pour beaucoup. Alors congédiez en toute assurance les prévôts; effacez d'une main assurée les lois d'exception; délivrez-nous de ces excressences ennemies de l'arbre de la vraie liberté; confiez-vous à la nation : en France, l'honneur est le véritable grand-prévôt.

Après tant de sévices et de proscriptions, que signifient des sévices et des proscriptions? Tout cela est usé, tout cela a perdu sa signification morale. Confiez-vous au temps pour la leur rendre. Des yeux et des oreilles accoutumés aux supplices, n'y reconnaissent plus la signification morale qu'ils doivent renfermer : ce sont des malheurs pour qui les subit; mais ils ont cessé d'être des enseignemens pour le public. Les châtimens sont de bien faibles bar-

rières contre le penchant qui, à des époques données, entraîne les hommes vers les troubles civils. Depuis trois ans que nous avons des prévôts et des lois d'exception, de combien de conspirations ne nous a-t-on point entretenus! On conspire donc en leur présence comme en leur absence: ce n'est donc point la peine de les avoir, puisque d'un côté impuissans pour réprimer, de l'autre ils sont très-puissans pour exciter ces mêmes troubles contre lesquels ils sont destinés? condition bizarre qui montre le père réservé pour étouffer ses propres enfans, mais ne pouvant, comme Saturne, réussir à dévorer la race qu'il reproduit sans cesse. Lisons l'histoire. L'époque de la plus grande turbulence fut toujours celui des lois les plus fortement répressives. Depuis le règne de François Ier. jusqu'au règne de Henri IV, sous Louis XIII, les échafauds sont en permanence. Pendant six cents ans l'Ecosse et l'Angleterre présentent un tableau uniforme; leur histoire se compose presque de deux mots : complots et supplices. Plus on tue, plus on s'agite : les esprits se fami-

liarisent avec l'appareil de la mort; mourir n'est plus qu'un acte ordinaire, ennobli souvent par des circonstances réelles ou fanatiques (1). A force de couler, le sang n'a plus de prix; bientôt le plus auguste sera versé comme le plus commun. Henri VIII, Elisabeth, en faisant monter sur ce fatal théâtre leurs épouses et leurs plus proches parentes, applanirent les voies à d'autres attentats (2). Rien ne réclame plus d'attention, de la part des gouvernemens, que la portée possible de leurs actions dans l'avenir.

Pour revenir à ce qui nous concerne, et pour le terminer, observons, 1°. que l'opinion étant l'élément principal du gouvernement représentatif, et la presse son moyen

---

(1) C'est ce que l'on a vu lors des massacres ordonnés sous forme de jugement par le tribunal révolutionnaire.

(2) Ceux qui ont fait fusiller comme un simple caporal l'homme qui, au su et au vu de toute l'Europe, avait porté une couronne, entendaient-ils bien la royauté ?

d'action, tout ce qui s'y oppose et l'arrête, l'attaque lui-même dans son essence : c'est ce qui fait que les Anglais n'y touchent jamais. Ce gouvernement est un appel continuel à l'opinion, une invitation de tous les instans à la manifester. Comment pouvoir accorder ces attributs avec les lois d'exception ?

2°. Il s'est formé en Europe un esprit de légalité qui s'effarouche et s'indigne de tout ce qui s'en écarte, et qui se nourrit des ombrages et des souvenirs attachés aux vingt-cinq dernières années : l'esprit humain a pris un cours nouveau. Il y a cent ans, il était tout au pouvoir exécutif ; plus ses expéditions étaient brillantes, rapides, soudaines, *écrasantes*, plus elles obtenaient d'admiration : alors le pouvoir avait toute sa magie, et toutes les admirations ; aujourd'hui, c'est le droit, c'est la loi. Je vous enverrai ma botte pour vous gouverner, répond Charles XII à des députés de Suède. Louis XIV entre dans le sanctuaire des lois comme il pouvait le faire dans les enclos réservés pour ses plaisirs ; les coups d'autorités se multiplient, tout tremble

et admire. Aujourd'hui, qui tolérerait ce langage, cet appareil, ces divisions des lois et de leurs ministres ?

Ils ont fait la perte d'un pouvoir qui laissa loin derrière lui tous ceux-là. Aujourd'hui Christine ferait-elle assassiner son écuyer dans le palais hospitalier d'un autre roi ? Pignerol recèlerait-il pendant vingt ans Fouquet et Lauzun, étonnés de leur présence et de leurs récits mutuels, et privés de la lumière sans aucun jugement ? Le masque de fer traînerait-il parmi nous une existence équivoque et cruelle, sous l'œil d'un gardien attaché à tous ses pas, et toujours prêt à trancher le fil de ses jours, comme ceux du malheureux auquel le hasard donnerait de connaître le secret de son état ? Ce secret est le cheveu fatal auquel la fable attache la vie du roi Nisus. Et cependant cet acte qui est sûrement le maximum du pouvoir despotique, n'a pas trouvé parmi ses contemporains une seule réflexion sur sa légalité ; on s'est arrêté à la surface : la curiosité ne s'est étudiée qu'à soulever le masque ; mais aucune réflexion ne s'est élevée

jusqu'à la recherche du droit de la main qui l'avait cloué sur la tête de cet infortuné, avec un arrêt de mort au tour. Voltaire lui-même, qui le premier a donné de l'éclat à ce fait étrange, ne l'a pas plus que les autres atteint du côté de sa légalité, et s'est borné à le représenter comme un des problêmes les plus singuliers qu'offre l'Histoire : tant, à cette époque, on était loin des idées de droit qui ont fait de si grands progrès en Europe. Elles ont succédé aux idées de pouvoir qui avaient régné jusqu'à cette époque en Occident. Désormais celles-ci sont reléguées en Orient. L'esprit légal, l'esprit constitutionnel a pénétré la masse même de l'Europe : c'est son nouveau culte et sa nouvelle religion politique. Partout on veut des lois, mais les seules lois reconnues nécessaires. Le législateur doit reculer devant un tribunal toujours subsistant, qui lui demande compte du droit même de la loi. La communication établie entre tous les peuples a rendu ce tribunal inévitable et impérissable ; car, interdit dans un lieu, il se transporte dans un autre avec une nouvelle provision

d'argumens. Quiconque a réfléchi sur la disposition actuelle des esprits des habitans de l'Europe, n'a pu manquer de reconnaître que celle que nous signalons y occupe le premier rang. On ne demande plus seulement ce qui se fait, mais à quel titre on le fait. Les hommes ont soif de la justice générale; en revanche, ils ont horreur de la justice particulière. Vengeur des intérêts généraux de la société, la première obtient leurs hommages, parce qu'elle leur montre en elle leur utilité toujours visible; la seconde, au contraire, pour avoir été si long-temps détournée vers la vengeance et la satisfaction des intérêts particuliers, laisse appercevoir une face équivoque, avec une impression de chagrin et de doute sur la justesse parfaite de sa balance, sur l'impénétrabilité de son bandeau, et ce doute, s'il n'émousse pas son glaive, suffit pour donner une acception sinistre aux motifs qui ont guidé la main d'où sont partis ses coups. Des procès politiques ne déposent dans l'esprit de personne ni satisfaction, ni sécurité : chacun a fait les siens, et toujours au même titre : l'intérêt

public. Une ligue générale paraît formée d'un bout de l'Europe à l'autre, contre ce genre de procédure (1). En Angleterre, la couronne vient de succomber dans plusieurs procès de cette nature, et cependant les troubles avaient été fort grands en Angleterre. Les lois d'exception sont dans ce pays l'objet de l'animadversion générale ; elles ont donné lieu à des imputations odieuses, et que nous tenons pour mal fondées, contre le ministère. Elles fourniront à l'opposition le texte de toutes ses déclamations. En Belgique, la plus haute renommée, la plus grande faveur nationale n'ont pu faire prévaloir une accusation contre

---

(1) Napoléon, au faîte du pouvoir, nous disait un jour : « La sûreté et la propriété tendent depuis deux cents ans à s'établir en Europe ; avec toute ma puissance je ne pourrais pas, sans un grand danger pour moi, faire tuer deux hommes sans jugement. »

La prophétie s'est accomplie. Ce coup – d'œil sur l'esprit de son temps était infiniment juste. La vérité se présentait toujours de plein saut et toute entière à ce génie. Les passions venaient ensuite détruire son ouvrage et créer à ses yeux une autre vérité *artificielle*.

une feuille presqu'inconnue, tant aujourd'hui l'amour et le pouvoir de la loi dominent tous les autres. Cet éréthisme légal de l'Europe contre l'illégalité, avertit de se départir de pratiques qui sont en opposition avec l'esprit général ; on peut les abandonner avec d'autant plus de facilité que le remplacement s'offre de lui-même par la nature même de la législation, et parmi nous, par celle de nos institutions, avec une abondance qui dispense de recourir à ces pratiques détestées. Mais que l'on sache aussi sous quelles lois l'on vit. Trois législations existent concurremment, celle qui a précédé la révolution, celles qu'elle a enfantées à diverses époques et à diverses reprises, et celle qui s'établit. On a entendu des magistrats parler de les cumuler. Bien mieux, on les a vu tenter de le faire. Qu'il y ait donc un fil certain pour guider dans ce labyrinthe ; que la loi existe, nous la réclamons ; mais nous voulons qu'elle soit unique et claire, parce que l'intention de l'observer doit être réunie aux moyens de le faire, et que l'on ne peut exécuter que ce que l'on connaît. Nous voulons

la loi, nous l'invoquons comme guide, nous la repoussons comme piége, comme un filet sous lequel nous devons inévitablement être pris. Comment se mettre et se tenir en règle avec des lois divergentes, cachées dans les débris des Codes, compliquées, sur lesquelles les magistrats même peuvent varier et différer entr'eux? La simplification de la législation sur plusieurs articles est un des besoins qui se font ressentir le plus vivement en France. Soyons gouvernés, rien de plus juste, mais sachons bien comment.

La responsabilité ministérielle peut être considérée sous deux rapports : 1°. l'objet peut en être déterminé par la loi ; 2°. il peut aussi, comme en Angleterre, être abandonné à l'arbitrage de la chambre, qui alors décide qu'il existe cette espèce de prévarication qui mérite que le ministre soit accusé. Ce dernier parti paraît le plus raisonnable ; car la loi étant faite en faveur de l'état, il faut qu'il ne se trouve point privé de la réparation qui lui est due par le resserrement des limites qui se trouvent toujours dans les lois positives. Alors la lettre de

la loi est tout ; et, dans ce cas, la réparation peut-être déniée à l'état, à défaut de conformité parfaite dans l'acte reprochable avec le texte même de la loi. On sent combien il est facile aux dépositaires de l'autorité d'établir en leur faveur et à l'avance, dans leurs propres actes, quelques-unes de ces différences tutélaires. Aussi n'est-ce point sous ce rapport que nous nous occupons de cette loi, mais sous ceux de la facilité que donne, pour l'éluder, la possession de la majorité, et de plus la nécessité de ne point l'affaiblir par son appel continuel, comme cela a lieu en Angleterre.

Par la première observation, on rentre dans la question des élections. Si le ministère en reste le maître, par-là même il est constitué l'arbitre de sa responsabilité, et il ne peut pas réserver son influence pour meilleure occasion. Cela montre comment tout se tient et s'enchaîne dans la marche du gouvernement. On croit n'agir que pour un objet, mille choses plus graves se trouvent à sa suite.

En Angleterre, l'opposition parle sans cesse, en termes menaçans, de responsabilité, de

mise en jugement, de glaive de la loi. On dirait qu'au sortir de chaque séance, le ministre va être appréhendé au corps et conduit à la tour. Rassurez-vous. A force de répéter cette menace, l'opposition la réduit à une formule de langage ordinaire, et à n'être qu'un vain épouvantail. Les oreilles se sont accoutumées à ce fracas, à ce bruit de parler ; l'excès a eu son effet ordinaire, le mépris et la désuétude. Abuser, c'est détruire ; et l'opposition, avec la prodigalité de ses menaces, a détruit le réel de la responsabilité. Depuis Hastings, qui a-t-elle atteint? quelques misérables malversations.

Il faut espérer qu'en France, outre que la régularité de la conduite du ministère rendra la responsabilité sans application, la menace n'aura lieu qu'avec la réserve nécessaire pour ne faire rien perdre à ces actes de ce qu'ils ont d'imposant, pour leur conserver leur dignité, afin de leur conserver leur efficacité. Que l'on ne perde point de vue qu'alors on agit au nom de la nation, et que tout ce qui se fait à ce nom auguste doit être modelé sur sa grandeur.

Les bills d'indemnité sollicités pour l'abo-

lition des irrégularités forcées par le service public, forment une cathégorie à part, mais dont les conditions doivent être déterminées par la loi.

Puisque le gouvernement représentatif est le gouvernement de l'opinion, lui-même doit subir son épreuve. La manifestation de l'opinion sur les actes de la puissance législative, ne doit donc pas être moins encouragée que celle qui a pour objet l'examen des actes du pouvoir exécutif : la condition doit être égale entre eux ; l'intérêt est même plus grand d'un côté que de l'autre ; car, après tout, la surveillance de la loi dans sa formation est encore plus utile que dans son exécution. Mais comme il est nécessaire que cette manifestation renferme à la fois respect pour l'autorité législative, et sûreté pour celui qui exerce son droit en manifestant son opinion sur ses actes, il faut assigner les bornes qu'il doit connaître et respecter, au-delà desquelles commence la licence, et l'attend le châtiment. Pour cela il est indispensable qu'une loi détermine ce qu'en Angleterre on appelle le privilége de la cham-

bre. Chacun doit connaître ses droits et ses obligations. Et comment s'y tenir, et ne pas les outre-passer ? On reste en arrière, même avec la meilleure volonté, si elles ne sont pas fixées.

La loi des élections paraît avoir laissé deux lacunes très-importantes dans les prescriptions qu'elle a assignées pour les conditions d'éligibilité.

Elle exige une contribution de 1000 francs.

Mais elle se tait sur l'époque de la possession de la propriété à laquelle est attachée cette contribution. La loi a voulu une garantie : c'est son intention manifeste. Mais cette intention est-elle remplie suffisamment par la propriété acquise depuis quelques mois en vue d'élections, revendues quelques mois après les élections, appartenant à des créanciers ou à d'autres engagistes, résultant de fidéi-commis ? Dans tous ces cas, l'accomplissement de la loi est purement fictif : il trompe et frustre l'intention du législateur ; il établit une condition inégale entre les citoyens, en les égalisant sous des rapports inégaux, les uns réels et les autres

fictifs, et en leur donnant la faculté d'arriver au même but à des titres fort différens.

Que se trouve-t-il de commun entre des hommes qui se présentent pour obtenir un but commun, l'un avec un titre confirmé par les âges, ou acquis pour le temps par le travail ; l'autre avec un titre d'hier, acquis pour une spéculation du moment ? Un homme est naturalisé Français depuis quelques mois. Souvent cette introduction en France n'est que le résultat d'une spéculation. On est mal ou rien chez soi : on peut être mieux et quelque chose en France. L'esprit ne sert pas à grand chose dans beaucoup de pays ; en France, il peut être bon à tout, et surtout à celui qui l'a. Voilà donc un homme, au bout d'un bien court noviciat d'indigénat, apte à donner des lois au pays qui vient de lui ouvrir les bras, ainsi qu'à exercer une partie de sa souveraineté avec les aînés même de la nation. Sa personne, il est vrai, est en France et de France, d'après la loi ; mais ses intérêts et ses affections sont hors de la France ; il peut à chaque instant placer le Rhin entre nos malheurs et lui : le retour de

la sérénité nous le rendra. N'y a-t-il donc à statuer que sur l'indigénat matériel ? Que fait-il à la chose ? N'est-ce pas l'indigénat moral qui est tout pour la patrie ? Que lui sont les corps ? ce sont les cœurs et les affections qu'elle réclame. Songeons donc à la grandeur des intérêts dont il s'agit : ce n'est rien moins que de l'exercice de la souveraineté d'une nation, des lois sous lesquelles elle doit vivre. A voir la légèreté avec laquelle on procède à des lois de telle importance, on dirait qu'elles sont peu de choses, ou que l'on en fait bien peu de cas. Aussi voyez.... (1).

---

(1) La France fut toujours la terre promise pour les étrangers. C'est le Pérou des Genevois, le paradis des Suisses. La facilité avec laquelle depuis deux siècles les hommes d'autres pays parviennent au premier rang dans celui-ci est sans exemple parmi les nations. Les Français ont montré, à se ranger pour les laisser passer, la facilité la plus encourageante pour eux. Les guerres d'Italie et les Médicis remplirent la France d'Italiens ; on comptait à-la-fois plusieurs maréchaux de France de cette nation ; les plus hautes dignités de l'église et le ministère leur apparte-

Ne serait-il pas bien temps que les premiers enfans de la famille fussent servis les premiers ?

L'exercice de l'autorité sur elles-mêmes qui appartient à ces grandes familles que l'on appelle communes, départemens, et autres subdivisions de la famille générale pour les choses d'intérêt local et personnel, attirera sûrement l'attention des chambres : cet exer-

---

naient. La chambre des pairs d'Angleterre, quoiqu'infiniment plus nombreuse que celle de France, n'offre point cette quantité de noms *extra*-Anglais que l'on remarque dans la dernière. Par une rencontre singulière, il s'y trouve quatre noms anglais, dont deux appartiennent à des descendans de deux Stuarts, et les autres aux compagnons de leur infortune.

Beaucoup de gloire, une noble renommée, le souvenir de services éclatans appartiennent à plusieurs de ces noms : aussi cette observation ne tombe-t-elle que sur le fait même.

Que les étrangers jouissent en France de la considération et des autres avantages attachés à l'esprit, au talent, mais que les Français ne se pressent pas tant de les y rendre leurs propres maîtres.

cice a besoin d'être ramené à son principe. A cet égard, la France offre un singulier spectacle dans son ordre administratif.

Les préfets, les sous-préfets, les conseillers de préfecture, les conseils-généraux de département, les maires des communes, dont la population excède cinq mille âmes, sont nommés par le gouvernement. Tout ce qui est au-dessous est nommé par les préfets. Les budgets des communes qui excèdent dix mille francs sont assujétis à la chambre des comptes; toute dépense locale excédant une certaine quotité, toute réparation, construction doivent être discutées à Paris, acceptées par le gouvernement. Les autorités locales, les magistratures de la cité ne viennent pas d'elle, mais du dehors : cela est contraire à la nature des choses, au principe du gouvernement représentatif, et il résulte de là une chose vraiment singulière, c'est que les hommes qui n'ont pas le droit d'élire pour eux-mêmes un maire, peuvent donner un représentant à la nation. Il est évident que cette combinaison se rapporte à une intention plus forte que celle

du gouvernement représentatif, qu'elle n'est point en harmonie avec lui, et que la liberté ne peut pas être dans la tête, lorsque la servitude est dans tous les membres.

La surveillance est due au gouvernement sur toutes les autorités qui concourent à l'ordre social; mais l'action directe ne lui est pas également due. Il est des parties dans lesquelles il doit agir seul : il en est d'autres dont la nature des choses exclut sa participation directe, et qu'elle réserve aux vœux libres des citoyens, puisqu'il ne s'agit que de leurs intérêts privés.

Il en est de même du jury : pour le rappeler au principe de son institution, il faut le rapprocher du peuple autant qu'il est possible. Il faut l'éloigner de l'autorité dans la même proportion. Le jury est une garantie, autant qu'un juge donné au citoyen : c'est le tribunal rapproché de lui-même autant qu'il est possible. On peut presque dire que c'est l'accusé devenu son propre juge, par le choix qu'il fait de ses juges; mais quand c'est un autre qui choisit, que devient la garantie et la sécurité qu'il était

dans l'intention de la loi de lui faire trouver?

Si l'on veut que les choses soient bien faites et tiennent, qu'on les règle donc sur leur nature, et qu'on ne les modèle pas sur une autre.

La défense de la patrie est la dette commune. Elle ne comporte point d'exceptions. Plus la charge est pesante et entraîne de dangers avec elle, moins elle prête à la faveur. Comme, en définitif, il s'agit de la vie, personne n'a le droit de faire payer un autre pour lui. L'ancien mode de recrutement est hors de nos mœurs, et ne répondrait plus au besoin; il faut puiser à des sources plus épurées. Le nouveau a valu à la France ces armées qui seront à jamais son honneur; il a subi le malheur attaché à tous les excès. La France, couverte de bras propres à sa défense, manque de moyens légaux pour les y appliquer. Elle les réclame dans la juste proportion de ses besoins, dans celle de l'égalité des droits entre les citoyens. La défense de l'état ne peut pas être abandonnée au hasard. Quelques-uns ne peuvent en rester chargés à la décharge des autres. C'est

à mettre d'accord ces grands intérêts que les travaux des législateurs doivent se rapporter. L'excès avait rendu la conscription fort odieuse ; le peuple français ressemblait à une forêt, dans laquelle la hache ne cesse point d'abattre tout ce qui s'élève à quelques pieds au-dessus de la terre, et ne s'arrête jamais. Il était fort naturel d'en être révolté, et de vouloir un terme aux outrages faits à la nature, et aux pertes éprouvées par la société ; mais ici c'est tout autre chose : l'état de paix est habituel ; beaucoup de préjugés à cet égard se sont dissipés ; on s'est réconcilié avec l'idée de la conscription, de laquelle celle de la justice, ce grand appui de toutes les actions humaines, ne se trouvera plus séparée. Quel est l'homme qui croira pouvoir faire écouter ses plaintes, lorsqu'elles porteront sur un service dont l'objet est sacré, et dont la charge est supportée par tous ? C'est là un des grands avantages du gouvernement représentatif, qui renferme la faculté de rendre toujours sensible l'application de cette justice, et de fortifier par elle les actes de l'autorité, en adoucissant par ce senti-

ment aux yeux des citoyens, ce que ces actes mêmes peuvent renfermer de pénible : les murmures s'arrêtent d'eux-mêmes à l'aspect de la justice.

Un des plus grands avantages du gouvernement représentatif est d'avoir ramené l'administration des finances à sa source, qui est le peuple, la nation elle-même. Si elle paye, c'est par ses mains, et elle sait pourquoi. Désormais on ne lui prendra plus son argent sans lui en dire la raison.

La publicité de l'administration des finances en a banni les deux abus grossiers qui sont inhérens à l'administration occulte, celle qui dépend des décisions émanées du seul cabinet du prince. Les dilapidations et les manques de foi, les mauvaises pratiques et les mauvaises doctrines sont également impossibles dans un ordre de publicité tel qu'est celui du gouvernement représentatif. Le premier compte, rendu par Necker ébranla surtout l'édifice des anciens abus, tant est grande la force de la publicité. Comment viendrait-on présenter des profusions, des prodigalités de faveur

qui ne pourraient pas soutenir les regards du prince ? Comment étalerait-on la doctrine de la mauvaise foi ? Est-ce un corps-législatif qui dirait avec le surintendant Emmery, sous la minorité de Louis XIV, que la foi n'était faite que pour les marchands, et que les maîtres des requêtes qui l'assigneraient pour raison dans les affaires qui regarderaient le Roi, mériteraient d'être punis ? Un ministre déclarant que la morale du prince diffère de celle des sujets ! N'est-ce point pour cette époque que le poëte a pu dire :

Plus pâle qu'un rentier
A l'aspect de l'édit qui retranche un quartier.

Aujourd'hui, on ne retranche plus de quartiers, on fait mieux, on les paye ; et les pays tels que l'Espagne, dans lesquels on parle de retrancher des quartiers, n'en sont pas mieux dans leurs affaires. Ainsi, régularité, bonne foi, et d'après elles bon emploi de l'argent, et crédit suivent du gouvernement représentatif. Ce n'est pas une petite obligation qu'on lui a là. Il a fait le crédit de l'Angleterre qui l'a acheté

encore plus cher que nous, et qui ne s'en plain? pas. Beaucoup de gens embrouillent les idées; ils prennent le moyen pour le principe. Ils parlent sans cesse du crédit de l'Angleterre, comme si c'était l'Angleterre qui eût ou qui fît le crédit. Non : tout cela ne veut dire que gouvernement représentatif. Qu'il disparaisse vingt-quatre heures, et vous verrez ce que deviendront son crédit et sa puissance. C'est à ce gouvernement représentatif que l'on prête sous le nom de l'Angleterre, parce que l'on sait qu'avec lui la doctrine de la bonne foi prévaudra toujours, vaincra toujours, et fera toujours payer. Le matériel de la finance n'en est donc que la partie la moins essentielle, la partie secondaire; la bonne foi, établie sur la garantie constitutionnelle, en est la première ; elle est la partie vraiment vitale, celle qui communique la vie à l'autre, et qui l'entretient. Ayez assez de bonne foi et de garanties constitutionnelles, et vous aurez toujours assez d'argent. Quant à celui-ci, on ne sait ce que veut dire ce que l'on entend journellement : il y a ou il n'y a point d'argent. Est-ce donc

que dans une seule nuit la moitié de l'argent de Londres ou de Paris a péri, lorsque par l'effet d'une mauvaise mesure, l'argent a disparu? Est-ce donc que des mines d'or ou d'argent, recelant de plus des hôtels de monnaies, ont vomi dans vingt-quatre heures, de leur sein entr'ouvert, les torrens d'or ou d'argent qui couvrent de nouveau les places, dès que les nuages rassemblés par la maladresse se sont dissipés en laissant percer un jour plus serein? Dans les deux cas, il n'a pas eu un seul écu de plus ni de moins; il y avait seulement confiance ou défiance. Telle est l'explication véritable de ces symptômes apparens de richesse ou de pauvreté alternatives; dans le fait, on n'était ni plus ni moins riche: seulement on était plus ou moins confiant ou défiant.

A l'époque des deux restaurations, lorsque la capitale était occupée par une force étrangère, et la France inondée de bataillons rangés sous d'autres drapeaux que les siens propres, on vit tout-à-coup les effets publics remonter à une haute valeur. Sûrement ces

troupes n'étaient pas venues nous porter les coffres de leurs états respectifs, pour remplir les nôtres. D'où cela provenait-il donc ? de la première lueur d'un ordre stable qui commençait à poindre, que l'on espérait, et dont on croyait appercevoir le moyen dans la paix qui l'annonçait. Il ne se trouvait pas en France un marc d'or de plus qu'à l'ordinaire ; mais, ce qui équivaut à tous les marcs d'or du monde, il y avait de la confiance. Les évènemens de l'année dernière nous ont fourni de nouveau la démonstration la plus complète de cette théorie, et avec elle le rappel certain à l'observation de ces principes. On a cru ne faire qu'un budjet, on a fait une législation de crédit.

Le ministre, à l'ouverture de la session de 1816, fait les révélations les plus pénibles à entendre. Son devoir et son honneur lui prescrivent la sincérité. Il faut payer près de 1,000,000,000 fr. L'oreille du public est frappée, comme elle devait l'être, de cette annonce sinistre. La fortune publique recule épouvantée. Mais dans le fond de ce tableau désolant, apparaît, pour la rassurer, l'ordre constitu-

tionnel, avec son cortège ordinaire et sa famille; la publicité, la discussion, la fidélité, la bonne foi, l'impossibilité de retomber dans les abus dévastateurs, l'assignation certaine de moyens certains à des engagemens certains; dès-lors tout s'éclaircit, se rassure; l'or abjure ses craintes, et se remontre dans ses canaux ordinaires; il y court à pleins bords; il accourt de toutes les parties de l'Europe, moins intimidée que nous sur notre propre état, et comme nous avertissant de ne point nous méprendre sur le principe de nos ressources. Dans cette confiance, ce qu'une partie de l'Europe nous prend, l'autre vient nous l'offrir, et toutes les deux règlent les émissions de leur or, ou le retrait de leurs soldats, sur les degrés de force ou de faiblesse que montre notre gouvernement représentatif. La confiance politique et financière de l'Europe sont à la hausse ou à la baisse, suivant que le tempérament de celui-ci marque des degrés d'accroissement ou de relâchement. Il y a donc une relation intime entre la finance de la France et son gouvernement, comme gouvernement représentatif, c'est-à-

dire comme garantie d'ordre et de stabilité, et le premier article de son budjet est la constitution. Qu'elle s'affermisse, se développe, se complète, et l'on verra ce que deviendront ses finances. Ce n'est point le matériel de la finance qui manquera jamais dans un pays tel que la France, mais seulement *le moral ;* comme il arrivait en 1816, lorsque l'esprit de réaction faisant planer la défiance et la discorde sur cette vaste contrée, effarouchait la confiance, portait les capitaux vers le resserrement, et précipitait les finances de l'état vers un abîme.

Parler de la facilité d'établir et de consolider le crédit en France, c'est inviter seulement à bien tailler l'étoffe qu'elle présente. Et quel pays peut se flatter d'en posséder une plus étendue et plus solide? Sol, climat, productions données par eux, population nombreuse, industrieuse, tout s'y trouve. Pour que tout abonde, il ne faut qu'une chose, ne pas abuser de tout, et ne pas gâter, par la façon, ce qui abonde par le fonds. Voyons les épreuves qu'a subies ce corps robuste pendant quarante ans.

En 1774, l'abbé Terray, contrôleur géné-

ral, remet à Louis XVI, au moment où il montait sur le trône, l'état de ses revenus, qui s'élevait à 473,000,000 francs. Alors ce ministre déclara au roi que les sacrifices des peuples ne pouvaient être portés plus loin.

En 1783, M. Necker donne un état des revenus, de la somme de..... 511,000,000 f.

D'après lui, le déficit s'élevait à 56,000,000

D'après M. le cardinal de Loménie, à..... 110,000,000.

La différence des deux calculs provenait de ce que M. Necker ne faisait point entrer dans le sien les remboursemens à époques fixes, que le cardinal y comprenait.

Ce n'est pas la première fois que M. Necker avait appelé la fiction au secours de ses comptes; car à l'époque de sa première retraite, il présentait un excédant de plus de dix millions de la recette sur la dépense, mais au moyen d'emprunts qui atteignaient à la somme de 500,000,000 fr.

Ce qui n'est ni bien loyal, ni bien fin.

Les assemblées constituante, législative, la convention, le directoire, n'ont point eu de finances régulières.

M. le cardinal de Loménie fuyant, le 24 août 1789, laisse dans les caisses 380,000 fr., après avoir pillé la caisse des Invalides, et le dépôt formé pour le soulagement des contribuables ruinés par l'ouragan du 13 juillet de la même année. Il vécut huit jours des produits des barrières de Paris.

Au 18 brumaire, il n'existait pas 20,000 fr. dans les caisses. Les chefs du gouvernement durent se cotiser pour l'envoi des courriers.

Le tiers consolidé était tombé à 9 pour 100. Depuis 1789, le crédit public était à peu près au même niveau. Et voilà que peu de temps après le 18 brumaire, la France montre un revenu régulièrement assis et perçu, de plus de 600,000,000 f., tous les paiemens faits en écus, rien de fictif, tout au réel; un excédant de revenu sur la dépense, et le tiers consolidé à 83 pour 100. Alors la solidité de l'administration intérieure égalait l'éclat de l'administration au-dehors. Tout prospérait au-dedans, tout brillait au-dehors. Une intempérance de guerres et de conquêtes attaque ce magnifique édifice. Qui se sent fort, est enclin à abuser; l'argent

comptant est un grand tentateur ; tout croule ; la France est envahie ; les effets publics ont perdu la moitié de leur valeur ; on croit tout perdu, et dans quelques mois tout est au pair. Le 20 mars trouve les effets publics à 82 : il les fait rétrograder jusqu'au point où ils étaient tombés précédemment. Les révélations les plus effrayantes ont lieu ; mais l'ordre se rétablit ; avec lui un revenu certain, abondant, et un crédit qui mesure ses pas sur ceux que font l'ordre et le gouvernement.

Après tant de tempêtes et de pertes, la France n'en possède pas moins un revenu de 700,000,000
payables en numéraires, réalisables en douze mois, et acquittables mois par mois. Cela est incontestable.

La dépense dépasse 1,000,000,000

Elle y sera bornée par les économies successives que le gouvernement réalise de jour en jour. Sur cette immense somme, sont passagers, et pour trois ans 300,000,000
Sont viagers, comme dettes et pensions 100,000,000

La dépense permanente sera donc de	600,000,000
La dette permanente de la France s'élève à	130,000,000
Elle atteindra, par les emprunts et liquidations	200,000,000
Au capital de 70 p. 100, c'est une somme totale de	2,800,000,000
Le total de la dette d'Angleterre en revenus à	800,000,000
Le capital, avec la dette flottante	23,000,000,000
Le fonds d'amortissement français, année moyenne . . . . . ou la 56e. partie de la dette totale.	50,000,000
Le fonds d'amortissement anglais . . . . . ou la 59e. partie de la dette totale.	350,000,000

Mais il faut observer, à l'avantage de la France, qu'elle n'est point obligée, ainsi que l'Angleterre, d'acquitter une partie de ses dépenses par des négociations et par des revire-

mens qui arrêtent l'action de son amortissement, de manière à ajouter à la dette plus que l'amortissement n'en peut éteindre, tandis que l'action de l'amortissement français n'e ts arrêtée par rien. Ce qui est éteint par lui n'a pas de remplaçant comme en Angleterre, où, à vrai dire, l'effet de l'amortissement est fictif, et n'a d'effet sensible sur sa dette que pour arrêter son progrès visible, au lieu qu'en France il détruit la dette et l'annule. Par conséquent, à l'époque de l'évacuation du territoire, le revenu surpassera la dépense ordinaire, et les moyens de s'acquitter seront tous assurés.

Mais à cette époque, les tributs de la France envers l'étranger ayant cessé, ceux des étrangers envers la France auront augmenté : car telle est son heureuse condition, que plus son horison politique s'éclaircira, plus on s'empressera de venir jouir de tous les charmes que son climat, ses productions, ses rians aspects, ses arts, son luxe, son urbanité, et ses souvenirs encore prêtent à son séjour.

L'état financier de la France dépendra donc

entièrement de son état politique. Que celui-ci soit bien ordonné, toujours conforme aux règles du gouvernement représentatif, et la richesse ne lui manquera pas. Aussi sommes-nous convaincus qu'il ne tient qu'à cela que les fonds français soient élevés au niveau des fonds anglais; car la France a des bases de crédit plus solides à offrir que l'Angleterre : les moyens matériels du crédit sont en sa faveur; le sol, la richesse mobilière surpassent celle de l'Angleterre. Que lui manque-t-il donc pour l'égaler en crédit, sinon les mêmes élémens de gouvernement? et si l'on n'entend pas pourquoi un Français ne serait pas aussi libre qu'un Anglais, on n'entend pas davantage pourquoi la Bourse de Londres serait plus accréditée que celle de Paris : car sûrement celle de Paris repose sur un sol plus solide que celle de Londres. Tout Français doit trouver un contraste pénible entre 3 francs de revenus, payés à Londres 82 francs, et 5 francs payés à Paris 65 fr.

L'inégalité des deux Bourses finira lorsque l'inégalité de stabilité entre les deux gouver-

nemens aura cessé. De toutes parts il s'élève des cris contre le poids des impôts; il faut expliquer ce qui rend ce fardeau si sensible : c'est moins la somme elle-même que la manière dont elle est répartie. Ici, on n entend parler que des contributions directes : la répartition des indirectes ne peut point être égale. C'est un des avantages principaux de cette espèce de contributions : aujourd'hui, c'est la partie de l'impôt la plus pesante, et qui se fait ressentir de la manière la plus fâcheuse.

La France paye en contributions directes de toute nature, la somme de 338,132,775 fr.

Ainsi qu'il suit : foncière	257,895,025
Mobilière, personnelle	54,489,290
Portes et fenêtres	25,748,480
La population étant de	30,000,000 h.
C'est par tête	11 fr. 26 c.

Cette somme ne paraît point au-dessus des facultés d'un pays aussi vaste, aussi peuplé, aussi industrieux que l'est la France, et qui,

de plus, possède un si grand nombre de parties fertiles.

D'où provient donc le mal? De l'inégalité de la répartition entre les masses, comme entre les particuliers. Ceci a besoin d'explication. Faisons-la précéder de l'observation que le cadastre a démontrée partout où il a été exécuté, 1°. qu'il existe une très-grande inégalité de charges entre les citoyens; 2°. que l'impôt est inégal au produit général des parties cadastrées.

L'ancienne base de l'imposition n'a pas été refondue par l'assemblée constituante : c'est à-peu-près la seule chose qu'elle n'ait point changée, et cela est réellement très-remarquable. Avec un systême d'égalité très-fortement prononcé pour toutes les autres institutions, elle s'arrêta devant celle qui était le plus fortement entachée d'inégalité. Le point de départ pour l'impôt entre les diverses parties de l'état étant fort inégal, on arrivait nécessairement, en le maintenant, à un résultat fort inégal entre elles : c'est ce qu'il aurait fallu changer, c'est ce qu'elle ne fit point. La France était soumise à l'administration de plusieurs espèces, généralités, pays d'état : la nature de l'impôt

variait aussi de province en province, d'état à état, de corporation à corporation. Il est connu que les pays abandonnés aux intendans étaient beaucoup plus chargés que les pays d'état. Il y avait tel petit état reculé aux extrêmes frontières de la France, dans lequel l'impôt était presqu'insensible, tandis que celui des généralités voisines était très-lourd. Cette inégalité a été maintenue par la continuation de la même base d'imposition. De plus, pendant la révolution, quelques classes ont été l'objet de surcharges produites par les animosités du temps. De toutes ces causes, il est résulté une surcharge pour une partie des citoyens, qui est à-la-fois accablante pour eux, contraire à l'esprit du gouvernement représentatif, dont l'essence est l'égalité des droits entre les citoyens, et préjudiciable aux intérêts de l'état. Cette inégalité atteint tout: dans la même commune, l'un est accablé d'impôts, il ne fait qu'effleurer la fortune de l'autre. Dans le même arrondissement, une commune est surchargée, d'autres sont très-ménagées. Dans le même département, les arrondissemens sont traités avec la même inégalité.

L'un succombe sous le poids de l'impôt, l'autre en est un peu affecté. Les impôts qui s'élèvent jusqu'au quart, et même au tiers net de la propriété, se représentent fréquemment dans quelques cantons! Que reste-t-il au propriétaire, après le prélèvement de tous les frais attachés à sa propriété foncière, tels que les pertes d'animaux, les intempéries des saisons, l'entretien et la réparation des bâtimens, des outils de culture? Le champ n'est plus arrosé seulement des sueurs du laboureur, il l'est encore de ses larmes.

Depuis que les intempéries des saisons ont élevé très-haut le prix des subsistances, les effets de l'inégalité des impôts se sont développés d'une manière effrayante.

La France compte un tiers de son territoire en montagnes plus ou moins élevées, un autre tiers en plateaux secs et peu fertiles, l'autre tiers en parties très-productives. Les parties méridionales diffèrent essentiellement de celles du nord, pour le climat et pour les productions, même de celles du centre. Ainsi la maturité des fruits de la terre a été complète dans

le midi de la France en 1816, et la richesse qui en est résultée, extrême; et le défaut de maturité a causé la disette dans le centre et dans le nord. Le midi de la France a joui, l'année dernière, de toutes les faveurs du ciel; le nord a subi toutes ses rigueurs. Le prix ordinaire des denrées ayant triplé, il s'est trouvé que d'un côté on vendait trois fois plus, et que de l'autre on achetait trois fois plus, sans avoir le revenu habituel. L'impôt étant resté le même, il s'est encore trouvé que les pays de montagnes, qui n'avaient pas moissonné, devaient payer comme des pays qui jouissaient de la valeur de trois récoltes; et comme il arrive presque toujours que les pays de montagnes sont les plus fortement imposés, ils ont dû se trouver dans une position infiniment plus malheureuse que les pays de plaines. Ils doivent pourvoir à leur subsistance à un prix triple; ils n'ont pas récolté les moyens d'y pourvoir. Cependant l'impôt reste le même à côté de voisins qui n'ont à payer que le même impôt avec un revenu triple. Le résultat nécessaire est que les uns

doivent être écrasés, dans le temps que les autres sont dans l'aisance. Les uns ont eu trois récoltes, les autres n'en ont pas fait, et cependant ils paient de même, et souvent plus. Nous le demandons : est-ce là un ordre vraiment social, un ordre d'égalité de charges, tel que le veut le gouvernement représentatif? Et non-seulement cet ordre est oppressif pour les particuliers, mais encore il est préjudiciable pour l'état. Car enfin où l'état prendra-t-il ses tributs? chez des hommes ruinés qui, pour alimenter eux et leurs familles, ont été réduits à vendre à vil prix le mobilier domestique et de culture, auxquels il reste des champs sans moyen de les exploiter, et des toits sans le pauvre mobilier qui le garnissait. Qui achetera le champ mis aux enchères par le fisc, le lit du pauvre exposé sur la place publique? Malheureusement cet état est aujourd'hui celui d'une partie de la France. Nous sommes loin de chercher à capter l'espèce de faveur qui s'attache trop souvent aux tableaux exagérés; nous ne faisons que retracer ce qui, un trop grand nombre de fois, a frappé

nos yeux comme ceux de tout le monde. Nous ne parlons de l'excès du mal que pour faire rechercher le remède : ce mal est à son comble; on ne voit que des maisons abandonnées, des familles errantes; on entend partout : Tout est si cher, les impôts si grands ! Si ce concert de douleurs et de plaintes est déchirant, il est aussi un grand avertissement de chercher les moyens d'y mettre un terme. Ce n'est qu'au milieu d'un peuple satisfait que les gouvernemens peuvent jeter de profondes racines. Un peuple accablé d'impôts ne se soucie guère de l'espèce de gouvernement sous lequel il vit, ou plutôt sous lequel il souffre : l'un ne lui ferait pas plus de mal que l'autre. Lorsque les Musulmans se présentèrent avec leurs tributs simples et légers, l'Asie, écrasée par les traitemens des empereurs de Constantinople, abjura son culte, et préféra même le cimeterre des uns aux exactions des autres (1). C'est aux

---

(1) Voyez ce que dit Montesquieu de l'empressement avec lequel les peuples révoltés des exactions des

vexations que firent éprouver aux peuples les princes à-la-fois bigots, féroces et prodigues qui souillèrent, pendant plusieurs siècles, le trône de Constantin, que le christianisme dut la perte de ses florisssans domaines de l'Asie-Mineure, ainsi que celle des contrées d'où il s'était répandu sur l'univers. Comment, en effet, vouer sa vie à qui ne vous laisse pas de quoi la soutenir? Non-seulement cet ordre d'inégalité extrême est oppresseur pour les citoyens, de plus, il est préjudiciable pour l'état. Car, même avec l'emploi des plus grandes rigueurs, où le gouvernement prendra-t-il ses tributs? chez des hommes qui ne possèdent plus rien qui soit disponible, lorsque l'effet de la contrainte est nul, lorsqu'elle intéresse en faveur de celui qu'elle frappe, en un mot, lorsqu'elle fait horreur? et voilà où nous en sommes. Il est bien évident que les non-valeurs forcées vont se multiplier aux dépens de l'état,

---

empereurs grecs, allaient au-devant des Sarrasins qui arrivaient avec des impôts bien moins onéreux dans le fonds et dans la forme.

tandis que ces dédommagemens faciles viennent s'offrir, comme d'eux-mêmes, dans l'immense accroissement de revenus dont le ciel a fait présent aux heureux propriétaires d'une partie de la France, tandis qu'il retirait tout aux autres. On parlera de dégrèvemens, que sont-ils? quand viennent-ils? On parle de la nécessité de tenir au courant les revenus de l'état, dont les besoins ne s'arrêtent pas un moment, quelque temps qu'il fasse. On le sait; mais on sait aussi que le moyen d'y pourvoir n'est pas de demander à ceux qui n'ont pas, ou qui n'auront plus, mais à ceux qui ont et qui auront : mais on sait que les hommes ne sont pas entrés en société pour n'y trouver que des charges, pour lui sacrifier leur propriété, mais pour la faire protéger par elle, en partageant ses charges. Quels que soient les besoins de la société, l'homme conserve cependant un premier droit à la propriété; que l'on détermine donc ce qui revient à celle-ci, à la bonne heure; mais que sa portion cède le premier pas à celle qui revient au maître même de la propriété; car c'est pour lui, avant tout, qu'il est propriétaire.

L'assemblée constituante avait fixé un taux que l'impôt ne pouvait dépasser. Quiconque peut prouver qu'il paie au-delà du 5e., du 6e., du 7e., du 8e. de sa propriété brut ou net, comme on jugera à propos de statuer, soit, par le fait même de cette démonstration, déchargé du surplus ; que toutes les précautions soient prises pour prévenir et punir les fraudes, rien n'est plus juste ; mais qu'on soit abandonné pour toute sa vie à un dépouillement, fruit de la tyrannie, de l'inapplication, des animosités de personnes ou de professions ; qu'on doive payer le quart, le tiers de sa propriété, comme il arrive trop souvent, en vérité peut-on reconnaître, dans un pareil désordre, l'intention de la société, celle des sociétaires, ou l'ombre de la justice ?

Les réparations de ce désordre existent bien sur beaucoup de papiers ; mais les formalités, les longueurs, les dégoûts, suites de peines perdues, existent aussi, et font souvent préférer la continuité de la souffrance à la résolution d'affronter les hydres d'embarras. On parle de cadastre : combien de générations s'écoule-

ront avant l'établissement général de son institution réparatrice ! En attendant il faut être ruiné à côté de voisins qui s'enrichissent de vos dépouilles.

En vain attaque-t-on les embarras qui résulteraient du redressement de ces torts : nous répondrons, 1°. que la justice n'a jamais demandé si des torts étaient embarrassans à redresser, mais qu'elle n'est la justice que pour les faire cesser ; 2°. que ce n'est point dans un pays couvert d'administrations locales, ainsi que l'est la France, pays dans lequel tout est connu, où tant d'hommes sont versés dans l'administration - pratique, où les agens des contributions sont si nombreux et si exercés, où, pendant la révolution, la moitié du sol a été vendue, morcelée, partagée entre tous les ayant-droit avec la plus grande facilité, qu'un pareil travail peut être arrêté dans son exécution. Le tout est d'y penser et de le vouloir (1).

---

(1) Une adresse par laquelle les chambres supplieraient le Roi de faire présenter un projet de loi tendant

Il est donc bien à désirer que, sensibles à la voix du malheur qui se fait entendre de tant de côtés, les représentans de la France portent l'attention la plus prompte et la plus suivie sur un ordre de choses qui ne peut plus durer sans les plus graves inconvéniens. Rien ne va que par des principes, et ne se soutient que par des institutions. Nous n'en avons pas encore en finances ; nous n'avons que des chiffres. Le torrent entraîne ; pourvu que les voies et moyens soient élevés au niveau des besoins du moment, on croit avoir tout fait ; entretenir le mouvement journalier de la machine paraît tout : mais c'est d'assouplir les ressorts, de diminuer les rouages, de les proportionner entre eux, et de les bien cimenter, qui en fait la force et la longue durée. Il serait donc bien essentiel que l'on commençât dès ce moment à s'occuper de poser les bases de notre édifice social en finances. Les circonstances y invitent;

à régler les moyens d'égaliser l'impôt entre les contribuables, en attendant l'établissement du Cadastre, remplirait la France de joie.

car quelques dures qu'elles aient été et qu'elles soient encore, nous découvrons déjà au loin dans cette partie de notre horison ; les travaux de la dernière session l'ont fort éclairée. Il nous a été donné de connaître l'étendue de nos sacrifices, comme celle de nos richesses. Les grandes difficultés comme les grandes obscurités ont été levées à cet égard ; mais il reste à fixer des bases sur lesquelles on pourra bâtir avec la succession des temps, et dont la première doit être sans doute de fixer le terme où finit le droit du propriétaire et commence celui de l'état. Il devra en être de même pour rendre désormais impossibles les prodigalités faites en faveur de services surannés, fiefs créés pour doter des hommes voués depuis longtemps à d'autres carrières, surpris souvent eux-mêmes par ces dons inattendus, et dont la multiplication a fait de la France un champ dans lequel on récolte sans avoir semé. L'assemblée de 1815, en faisant multiplier les destitutions par l'esprit qu'elle introduisit dans l'administration, a fait tomber sur la France un nouveau poids d'impôts fort onéreux, et

sans objet sensible ; car si l'on ne s'est pas apperçu de ce que le service public avait gagné à tous les changemens dans le personnel des titulaires, en revanche on a fort bien senti ce qu'ils ont coûté en argent, et ce qu'ils ont valu en discussions et en mécontentement. Pour peu que cela eût continué, la moitié de la France n'avait plus à travailler que pour payer l'autre. L'ancienne monarchie a succombé sous le poids du désordre et de l'excès des dépenses publiques ; la nouvelle monarchie doit tendre à se fortifier par leur bon ordre. Les parlemens n'avouèrent leur incompétence en matière d'impôts, que lorsqu'ils sentirent qu'ils ne pouvaient plus imposer et emprunter sans avoir trop à rougir, lorsqu'ils se rencontrèrent face à face avec l'opinion publique, qui les défiait de continuer. Ce n'est point devant le principe qu'ils reculèrent, mais devant la honte attachée à l'abus de son exercice. La pudeur vainquit la conscience, et en fit sortir le fatal secret de leur usurpation sur les droits de la nation. Celle-ci s'en empara ; la révolution prit là son cours prodigieux et rapide, se grossis-

sant comme un torrent des abus qu'elle entraînait avec elle. Elle est fixée : désormais le pouvoir de l'impôt est rappelé à sa source : là il est en lieu de sûreté ; mais aussi plus il est assuré et ferme dans son principe, plus aussi il doit être vigilant, éclairé, inexorable pour les abus, et miséricordieux pour les souffrances publiques. Elles sont extrêmes, ces souffrances ; elles ont fait éclater le courage et la longanimité des Français dans la lutte qu'ils ont soutenue contre elles ; mais il est temps d'en prévenir l'épuisement, et de se rappeler que les mâts les plus forts finissent par céder aux coups redoublés de la tempête.

Nous ne pouvons nous séparer de cet intéressant sujet, sans ajouter encore quelques observations qui s'y rapportent. Lorsque des temps plus heureux, qu'il est donné d'apperecevoir dans un terme peu éloigné, permettront au revenu fixe de surpasser la dépense fixe, il y aura à se demander si cette précieuse ressource devra de préférence être employée à accroître l'amortissement de la dette, ou bien à diminuer les impôts. Une résolution géné-

rale qui porterait le corps-législatif à travailler pour délivrer à jamais la France de cette hydre des dettes, de ce ver rongeur engendré par les abus accumulés du régime précédent, serait une bien noble couronne donnée au gouvernement représentatif, et une belle garantie de son établissement. Que le partage soit ainsi fait ; toute la dette du côté du pouvoir arbitraire, tout affranchissement de dettes du côté de l'ordre constitutionnel, lequel des deux aurait le mieux profité à la France, et lui paraîtrait le plus désirable ? Il paraît que l'on s'est arrêté à l'idée de fixer le taux de la dette, en France, à 120,000,000 fr. ; comme si c'était ce qu'exigeaient ses besoins, et que comportaient ses forces !

Ce systême rentre dans la doctrine de la nécessité des dettes pour les grands états ; doctrine qui mérite bien d'être discutée avant d'être adoptée, et surtout d'être réduite en principe. Il est difficile de regarder les dettes comme des moyens de richesses, et de penser que leur absence dérange ou amincit les grandes fortunes. Il est difficile de croire que les arts,

les champs et le commerce ne rendraient pas les capitaux qui s'écouleraient des bourses moins fréquentées, et qu'ils n'y seraient pas placés aussi solidement, aussi lucrativement pour l'état, et surtout aussi moralement. Les champs ne connaissent point de baisse, et rien ne leur fait perdre la hausse qu'ils ont une fois atteinte. Ce qui fait illusion, est l'exemple de l'Angleterre : sa dette est immense, elle prospère. Donc il faudrait, pour convenir de la justesse de l'analogie, comparer les élémens réciproques qui, dans les deux pays, concourent à la formation de la dette, et qui y prennent part. En Angleterre, c'est la masse entière de la nation. En France, c'est Paris. En France, la dette est nationale par le principe de l'engagement, par l'honneur engagé à son acquittement; mais elle ne l'est point par la participation de l'intérêt qu'y prennent les habitans. Le grand-livre n'a pas un horison d'influence à dix lieues de Paris, et l'opulente cité de Rouen ne compte pas 100,000 fr. de rentes sur l'état. Il n'y a donc point de parité entre les deux pays, et la question est d'une nature assez

importante pour valoir la peine d'être examinée.

Un usage tend à s'établir parmi nous, celui de rejeter à la fin de chaque session la discussion du budjet, affaire toujours si importante. En cela on a l'air de marcher sur les traces de l'Angleterre : il faut remonter à l'origine. Subsides et pétitions vont ensemble, a dit un célèbre Anglais, et ne manquent guère de passer dans cette agréable compagnie. Cela était vrai et bon au temps dans lequel les rois d'Angleterre vivaient d'un revenu fixe, où l'état n'avait ni dette publique, ni armées permanentes, ni flottes ; temps pendant lequel les rois jouissaient d'une autorité presque absolue. Alors le vote du subside était le seul frein par lequel le prince pût être ramené au respect des droits de la nation. Mais, aujourd'hui, comment le même frein pourrait-il être employé ? En Angleterre, les fonds assignés pour l'acquittement de la dette ne se votent qu'une fois. Comme l'argent une fois donné est bien donné, il faut aussi que le fonds qui la garantit soit bien assuré ; autrement il n'y aurait point d'égalité

entre le créancier et le débiteur. Dans le fait, il est étrange de voir un débiteur délibérer chaque année, pour savoir s'il paiera son créancier. Il en est de même de toutes les autres dépenses publiques, elles sont toutes forcées. Comment remettre l'entretien de l'armée, l'exercice de la justice, de la police publique, des soins journaliers de l'administration, la poursuite des affaires auprès des autres gouvernemens?... Un état qui arrêterait un moment le cours des tributs qui alimentent toutes les branches de son service, ressemblerait à un homme qui, pour s'amender, se refuserait la nourriture, et finirait par un suicide. Or, tout le monde a bien le pouvoir du suicide, mais personne n'en a le droit. Ainsi, lorsqu'en 1817 quelques hommes rejetaient intégralement le budjet, que faisaient-ils? ils concluaient à la mort contre l'état. Car que deviendrait un état sans budjet? Se fait-on idée du désordre qui suivrait du retard de tous ses moyens d'action?

Le refus des impositions a donc changé de signification; il n'est plus un moyen du redressement des lois générales; les motifs qui avaient

pu exister pour les retards du budjet n'existent plus, et dorénavant l'intérêt public exige que l'on ne s'occupe que de son accélération. Les retards, en matière d'impositions indirectes, ont coûté de grandes pertes à l'état, et il est bien à désirer que les mêmes causes ne l'exposent pas au retour des mêmes dommages.

L'influence politique que la banque a acquise dans les affaires publiques, comme on l'a vu à l'époque des élections de Paris, offusque beaucoup de monde, et non sans raison. Elle est aux droits de l'argent, et celui-ci en a toujours eu de fort grands parmi les hommes. De tout temps ceux qui ont pu fournir des ressources aux gouvernemens, en ont été caressés et recherchés en proportion de leurs besoins. Le créateur de Versailles, celui qui, pendant soixante ans, étala une pompe orientale, se vit réduit à faire les honneurs de Marly à Samuel-Bernard. Son ministre des finances lui suggéra cet humble expédient comme un chef-d'œuvre d'habileté. La vanité du juif, pris à la glu des caresses du monarque, laissa échapper quelques millions. La fin de ce règne, abîmé

de dettes, fut le temps des plus grands scandales des fortunes des traitans. On ne savait alors que se jeter dans leurs bras, pour les remettre ensuite dans les mains de la justice; car on donnait ce nom à des chambres ardentes.

Les frères Pâris disposèrent de la France pendant une partie du règne de Louis XV. Depuis ce temps il s'est formé en Europe un nouvel ordre de choses, combiné de plusieurs élémens.

Le crédit public, parti de l'Angleterre, s'est étendu et comme naturalisé partout.

La richesse mobilière s'est accrue dans tous les pays, et dans de très-fortes proportions.

Le mouvement de cette espèce de richesses a été encore plus augmenté, et a contribué à l'accroître elle-même; car la richesse ne se détériore pas : au contraire, elle s'accroît par le mouvement.

La communication entre tous les peuples, qui en est le véhicule, a pris des accroissemens parallèles.

Les dépenses publiques de tous les grands états ont surpassé les revenus. Les dépenses

de la guerre ne peuvent plus être faites en nature, mais seulement en argent ; et comme les tributs annuels ne pourraient y suffire, il faut bien y chercher un supplément. De grands états, tels que l'Angleterre, mettent pour ainsi dire un grand emprunt au nombre de leurs récoltes de chaque année. Le crédit est donc devenu un besoin général et habituel des gouvernemens : dès-lors les communications qu'ils n'entretenaient que par intervalles avec les possesseurs ou les distributeurs de l'argent, sont aussi devenues habituelles; eux seuls pouvaient le donner, parce qu'eux seuls ont les yeux et les mains dans toutes les parties du monde où il peut se trouver. De là sont venues les banques, qui servent d'intermédiaires entre tous les gouvernemens et toutes les richesses, et qui se sont chargées de rapprocher les unes des autres. La mission était importante, et le levier immense, comme on voit. La richesse a opéré là suivant sa nature ; elle a donné à ses possesseurs l'importance qu'elle porte à tous ceux qu'elle honore de ses faveurs. Les hommes qui possèdent le don d'attirer ou

d'éloigner la richesse, la faculté de lui imprimer le mouvement, sont des magiciens de l'espèce la plus recommandable. La richesse moderne est dépouillée de ces formes grossières que le théâtre a si souvent livrées au ridicule : aujourd'hui elle donne des lumières, en étendant les relations, en associant à sa destinée des états, en dépendant de leur direction : il y a donc à la fois force, lumière et garanties dans les chefs de ces établissemens. S'ils portent beaucoup aux états, ils en tirent aussi beaucoup ; s'ils sont exposés à perdre plus, ils réparent aussi plus facilement : l'ensemble de cet état est donc très-important dans les états modernes. Les anciens propriétaires du sol aidaient les anciens gouvernemens avec leurs hommes d'armes ; les banques leur rendent le même service avec de l'argent ; et, sous ce rapport, on pourrait dire que la banque a pris la place de la féodalité.

Cet état n'est plus au premier rang de la société, comme quelques-uns l'ont prétendu ; il n'est pas au dernier, comme le veulent d'autres : injustes qu'ils sont, de vouloir joindre le

mépris aux services rendus et acceptés. Dans cet état de choses, jamais un homme sensé ne contestera l'utilité des banques ; jamais non plus le même homme ne consentira à voir tout envahi par elles. Quel est donc le moyen de se soustraire à leur empire toujours croissant, et d'y mettre de justes bornes? La nature des choses suffit pour l'indiquer : l'économie avec sa justice et sa douceur. La dépendance de l'un fait l'importance de l'autre. Cette dépendance vient de l'excès des dépenses : réduisez-les au strict nécessaire, vous aurez recouvré votre liberté. Entre l'économe et le prodigue, quel est le plus libre à l'égard des secours chèrement empruntés? Les états ne peuvent avoir, dans la conduite de leurs affaires, d'autres maximes de conduite que celles qui règlent celles des particuliers.

Mais pour que la suite des travaux auxquels les représentans de la France vont se livrer de nouveau, obtienne les succès qui sont dans nos vœux comme dans nos besoins, il faut qu'ils soient favorisés par les dispositions uniformes de ceux qui en sont les instrumens et

les objets : la nation, ses représentans et le gouvernement, faisceau que rien ne doit désunir. C'est là ce qui, dans les circonstances actuelles, exige le plus d'attention, le plus d'art, et qui va faire le sujet de ces dernières réflexions.

L'état de la France est pénible sous beaucoup de rapports ; il faut le reconnaître. C'est pour cela même qu'il faut s'occuper du remède avec connaissance de cause. Par la nature des circonstances, la France n'a plus d'autre occupation : elle ressemble à une famille qui n'a plus d'autre soin que la réparation de ses affaires. Dans le fait, elle n'a plus autre chose à faire. Il ne s'agit plus de souvenirs, encore moins de déplaisirs : les uns sont grands, les autres sont légitimes, il est vrai ; mais il n'y a point à s'en occuper ; et il serait funeste de vouloir un autre bien que celui qui est dans la nature des choses. Pour revenir à ce que l'on fut sous quelques rapports, il faudrait que tout ce qui fut revînt aussi ; bien plus, il faudrait recommencer l'Europe des trente dernières années ; elle n'est plus faite

de même. La France fut pendant vingt ans la Rome de l'Europe moderne : empire brillant, mais trop tôt éclipsé ! On sait comme tout cela a fini, et qui a enterré tant de puissance et tant de gloire, tant d'or et de sang. Aujourd'hui la France n'est plus que la France de 1700 à 1789, occupant encore une très-grande place dans l'association européenne, mais ne la maîtrisant plus; en formant encore un membre principal, mais n'en étant plus la tête. Il y a des choses que le monde ne revoit pas deux fois. Laissons donc au passé les grandeurs qui lui appartiennent, et les phénomènes dont il fut le témoin : quelquefois des météores inattendus remplissent le ciel d'une clarté soudaine, et leur disparition laisse au cours régulier d'astres connus, le soin d'entretenir les feux qui éclairent l'univers.

La destinée a ramené la France dans la France, et l'y enchaîne. Il faut partir de ce point, et s'y tenir. Tout autre serait funeste, pour ne pas dire insensé.

L'Europe en masse n'a point d'intérêt à pre-

valoir contre la France. Elle en a même un tout contraire. Pressée entre deux colosses, l'Angleterre et la Russie, elle doit voir dans la France son arrière-garde contre l'une, et son avant-garde contre l'autre. C'est sur ce double rapport de conservation propre, que doit tomber le coup-d'œil politique de l'Europe à l'égard de la France. Si des voisins donnés par des arrangemens malencontreux, pouvaient trouver bon de ronger ses frontières, la France suffirait seule pour l'empêcher; aucun intérêt général n'appellerait l'Europe à soutenir les aggresseurs, et la dispersion de ses membres serait un embarras et une inutilité pour elle. Pendant vingt-cinq ans la France a fait seule le mouvement, la direction et la politique de l'Europe, soit par l'occupation qu'elle lui a donnée, soit par la suprématie qu'elle a exercée. Aujourd'hui il n'y a plus ni direction ni suprématie, c'en est fait de cette auréole de gloire ; il y a seulement participation au mouvement général et ordinaire de l'Europe. Il en est d'elle comme de tous les autres états, qui, ayant chacun des intérêts particuliers,

suivent cependant le mouvement général de la masse, celle de la grande confédération européenne. Que l'on définisse, si l'on peut, la situation d'un état qui prétendrait s'isoler au milieu de l'Europe, et ne suivre que son mouvement propre. L'Europe ressemble à une famille divisée en plusieurs branches, ayant des intérêts divers, mais vivant sous un même statut de société. La France n'a donc rien à craindre de la pression de l'Europe : de son côté, l'Europe n'a rien à craindre de la France, qui sait trop bien qu'elle sera long-temps l'objet de beaucoup d'ombrages ; et qu'après tout ce qui s'est passé, le moindre mouvement de sa part réunirait tout le monde contre elle. Elle n'a donc point et ne peut point avoir de politique particulière ni active : tout consiste, pour elle, à se tenir en harmonie, et à marcher à hauteur avec la masse. Les seuls écueils de la politique de la France, comme on l'a vu au congrès de Vienne, comme on le voit dans l'affaire d'Amérique, se trouve dans une trop grande propension vers des révélations de famille, ou certains dogmes que

l'on substitue à la politique, et qui ne peuvent la remplacer. Ainsi, tandis que les grandes puissances faisaient de la politique à Vienne, la France y faisait de la légitimité et de la famille, et dans ce moment où l'Angleterre fait de la politique de lucre et d'avenir avec l'Amérique, la France se borne à faire de la morale contre l'insurrection, d'où il résultera, à la conclusion très-prochaine de ce drame, que la France sera là, relativement à l'Angleterre, sur le même pied où elle en est partout ailleurs.

Ce tableau de l'état politique de la France à l'égard de l'Europe, et de l'Europe à l'égard de la France, indique ce que celle-ci doit faire chez elle-même et pour elle-même.

L'Europe ne craint plus les armes de la France, mais seulement ses désordres intérieurs. Elle lui demande son repos en vue du sien propre, et voilà tout. Nous n'avons le secret de personne, nous n'attachons pas beaucoup de prix à la participation de ces merveilleux secrets; nous nous bornons à considérer la nature des choses, qui n'a ni secret, ni mensonges pour qui sait l'in-

terroger. Elle nous répond que l'Europe n'a, à l'égard de la France, qu'une politique générale et uniforme de repos assuré par elle, et exigé d'elle. Par conséquent la tranquillité politique extérieure de la France dépend de sa tranquillité intérieure, dont elle est absolument la maîtresse, suivant qu'elle saura se gouverner.

Ici nous sentons le besoin, pour faire mieux sentir ce point fondamental de notre sûreté, d'expliquer quelques idées qui sont mal débrouillées dans un grand nombre de têtes, dont la confusion est très-propre à les égarer et par-là même à produire beaucoup de mal. Le desir de servir nous fait accepter les malveillances qui ne peuvent manquer de s'attacher à ces réflexions. Souvent le mal que les hommes pardonnent le moins est celui qu'on leur fait ressentir en leur arrachant le bandeau de quelqu'illusion.

Pendant long-temps un parti, après avoir invoqué le secours des forces de l'Europe, s'est flatté qu'elles ne se tenaient en France que pour l'appuyer et faire prévaloir ses systêmes. Ce

parti, lorsqu'il était au-dehors de la France, a, par son exagération, détourné les puissances de prendre une part directe à son rétablissement, et l'usage qu'il a fait du pouvoir, pendant qu'il en a disposé, n'est pas propre à lui faire accorder ce qu'on lui refusait alors. Tout parti exclusif, exagéré, est effrayant, et ne peut conduire qu'à des troubles. L'Europe est en armes sur le sol français pour elle-même, sans aucune intention en faveur d'aucun parti, et surtout de celui qui, de tous, est le plus propre à ramener les troubles. D'un autre côté, ce n'est plus d'appui dont il s'agit; au contraire, c'est de perturbations, et des chances qui pourraient diviser ceux qui ont imposé le joug, et en faciliter la délivrance. Chaque jour voit naître et mourir ces éphémères sujets de spéculations et d'espérance. A Dieu ne plaise que l'on trouve à redire à des sentimens produits par une position dont l'honneur souffre! Le principe en est légitime, et n'est point dépourvu de gloire. Il faut pardonner à l'honneur ses irritations; mais il faut savoir contenir d'imprudentes irruptions. On en-

tend souvent parler de débats existans ou possibles entre les princes dont les intérêts présentent des sujets réels, et plus souvent imaginaires, de querelles. Aussitôt les bruits de guerre de circuler, répandus par les uns, accueillis par les autres, morts ce soir, ressuscités demain. Qu'est-ce à dire? Est-ce donc que la guerre entre de grandes puissances s'allume avec cette facilité? est-ce que la guerre entre les unes ne devient pas aussitôt la guerre entre tous? Dans les sociétés modernes, où beaucoup concourent et prennent part à une action, la guerre n'est point un événement fortuit, soudain, dédépendant des fantaisies et des convenances particulières; ce jeu cruel a d'autres règles. De l'état guerrier, qui était l'habitude et comme la manière d'être des peuples anciens, on est passé à l'état civil, qui est celui des peuples modernes, qui vivent sous d'autres lois de civilisation. Dans l'état de l'Europe qui a précédé la révolution, les orages de la guerre étaient longs à se former; ils s'éloignaient de jour en jour; et depuis la paix de 1763, la tranquillité générale n'avait point été troublée.

La guerre d'Amérique appartient à un autre ordre de choses. Les négociations, les médiations, les poids sagement déplacés, et portés d'un côté à un autre, arrangeaient les différends, et prévenaient les ruptures. La révolution a changé cet ordre de circonspection : l'Europe s'est divisée en deux parties, l'une d'attaque, l'autre de défense. Pendant vingt-cinq ans, le mouvement fut tout entier à la guerre ; aujourd'hui il est à la paix. Le mouvement général d'un temps est ce qui décide de la couleur, celle de l'Europe n'est plus guerrière. Il n'y a plus un sujet de contestation digne de ces grands actes que l'on appelle la guerre. Les masses sont classées, arrangées ; les parties anguleuses ou secondaires se règlent ou s'arrondissent sous le compas des diplomates. L'Europe a devant elle un long horison de paix. Les princes échappés, comme par miracle, et presque malgré eux, à tant de secousses, sont occupés de jouir de ce qu'ils ont retrouvé, de remettre de l'ordre et de l'abondance dans leurs magasins, surtout d'amortir le penchant qui entraîne les peuples vers la

liberté, et de leur en faire perdre, s'il était possible, l'idée par l'amélioration même de leur sort : c'est par le bien-être que l'on cherche à les endormir. Des constitutions promises pendant l'orage, ajournées dans le calme, sont réclamées par les vœux des peuples. On flotte entre la crainte d'accorder ou de refuser ; on s'approche tour-à-tour, et s'éloigne du but. Ces soins internes occupent l'attention des souverains, et sont faits pour les tenir long-tems loin de toute intention tendante à des prises d'armes (1). La paix et sa durée ont donc une double garantie dans l'absence des causes politiques de guerre, et dans l'existence d'un grand nombre de causes morales qui lui sont con-

---

(1) Il n'y a plus que deux grandes affaires en Europe : l'établissement des constiutions, affaire des peuples aux gouvernemens, et l'indépendance de l'Amérique.

Les brouilleries entre l'Espagne et le Portugal ne sont point des affaires générales de l'Europe. Ces deux pays sont trop petits et trop loin de l'Europe.

traires. On peut donc prévoir que la guerre est pour long-temps bannie de l'Europe, et que le temple de Janus est fermé. Il est consolant de pouvoir l'annoncer et y compter. Il faut donc partir de ce point, et s'arranger en conséquence. Par suite du même principe, il faut renoncer à toute idée, à toute vue, à toute espérance qui procéderait des moyens que la guerre pourrait fournir pour changer l'état de la France.

Quoiqu'il puisse en coûter à des cœurs généreux d'entendre cet arrêt, fait pour enchaîner des bras qui ont long-temps moissonné dans les champs de la victoire, il est celui du destin, il n'y sera dérogé en faveur de personne. Qu'ils se consolent à l'aspect de leurs lauriers, qu'ils jouissent des glorieux souvenirs que tant de hauts faits leur assurent ; mais ce n'est pas tout que de ressentir les élans du courage, il faut encore écouter les conseils de la prudence, tolérer ce que la nature des choses ne permet plus de changer ; et, en définitif, ne pas faire acheter trop cher, à une nation, de nouveaux titres de gloire. On entend

parler de mouvement national, de l'exemple de l'Espagne.

Un mouvement national n'a de possibilité que lorsque le gouvernement le commande, ou qu'il n'y a plus de gouvernement; alors chacun fait pour soi. La perturbation générale fait la défense générale, et de ces milliers de guerres particulières, dans lesquelles chacun est à-la-fois chef et soldat, résulte une guerre générale à laquelle toute guerre régulière ne peut résister : c'est ce qui a eu lieu en Espagne et dans la Vendée. C'est l'absence du gouvernement qui a fait sa force; partout où elle a combartu régulièrement, elle a succombé; la Vendée a fait de même : son désordre avait fait sa force; dès qu'elle a prétendu se régulariser, elle a péri, parce qu'on a su où la trouver, et qu'elle ne pouvait pas opposer des masses correspondantes. Il faut donc calculer en quoi la France ressemble à l'Espagne, et Paris à Madrid. Il faut calculer de plus combien d'hommes, de l'autre côté du Rhin, soupirent après de nouvelles dépouilles de la France, ainsi qu'après les fautes de conduite qui pourraient

leur fournir le prétexte de les prendre ou de les demander. Après tout, quelques chapitres d'histoire de plus ne nous dédommageraient pas de la perte de notre grand-livre. L'honneur peut murmurer d'une position contrainte ; qui pourrait refuser de s'associer à ses nobles douleurs ? Mais que l'on cesse de les aigrir au nom de la gloire et de la patrie. L'honneur des nations ne s'évalue point d'après les lois qui déterminent celui du particulier. Ce n'est point pour ces grandes associations que le poëte a pu dire :

> L'honneur est comme une île escarpée et sans bords ;
> On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Celui des nations ne dépend point d'une situation passagère, du degré de grandeur ou d'abaissement par lesquels elles ont alternativement passé.

La France, envahie et partagée sous le roi Jean, se relève glorieuse sous Charles V : elle tombe encore plus bas sous Charles VI ; elle remonte plus haut sous Charles VII. Sous Henri III, l'Espage règne à Paris ; sous Henri

IV elle respecte nos frontières; sous Louis XIV elle brille du plus vif éclat à Nimègne, à Riswik: elle s'éteignait sans Dénain (1). Que fut-elle à la paix de 1763? qu'était-elle à celle de 1783?

---

(1) Les papiers du prince Eugène trouvés dans sa cassette après la prise de Marchiennes, ne laissent point de doute sur le sort qui était préparé à la France. Le triumvirat d'Eugène, de Marlborough, du grand pensionnaire Hensius, faisait une guerre personnelle à Louis XIV, que tous les trois détestaient: Eugène pour les injures de l'abbé de Savoie, négligé par Louis XIV; Marlborough par haine pour le protecteur de Jacques II, envers lequel il se sentait si fort coupable; Hensius comme vengeur de ce que la république avait souffert dans la grande invasion de Louis XIV. Les Hollandais combattirent quarante ans pour s'en venger, et dans la guerre de la succession ils entretinrent à leurs frais, pendant douze ans, 100,000 hommes; ils furent les derniers à faire la paix, et n'y consentirent qu'en se voyant abandonnés par tout le monde. Si ce triumvirat n'eût pas été rompu, on aurait vu, il y a un siècle, les scènes dont le renouvellement a marqué ces dernières années, produites par les mêmes causes, exécutées de la même manière, et obtenant le même résultat.

La Hollande effacée, à Tilsit la Prusse réduite à quelques arpens de terre, l'Autriche battue

---

La France et la Hollande paient encore les dettes engendrées par leurs cruelles animosités. La Hollande ne s'était pas relevée, dans l'espace d'un siècle, du mal que lui avait fait la guerre de la succession. Au reste, les écrivains se sont beaucoup trompés, en attribuant le salut de Louis XIV à une intrigue de femme, à la jalousie de la reine Anne contre l'épouse de Marlborough. Ni la fameuse paire de gants, ni le maréchal de Tallart n'eurent l'importance qu'on leur attribue dans cette scène. Celui-ci avait bien pu contribuer à perdre Louis XIV par toutes les fautes qu'il fit à la bataille d'Hochstet, mais il ne l'a point sauvé à Londres. Il faut rapporter à d'autres causes le changement qui s'opéra alors. L'Angleterre changea, parce que l'Europe avait changé par la mort de l'empereur Joseph Ier. Si son successeur avait réuni la monarchie d'Espagne à la couronne impériale et aux domaines de l'Autriche, la monarchie de Charles-Quint recommençait.

L'Europe se battait depuis douze ans pour empêcher la réunion des couronnes de France et d'Espagne. Il eût été singulier de n'aboutir qu'à réunir celle d'Allemagne à celle d'Espagne. La mort de l'empereur

pendant vingt ans, démembrée trois fois, manquaient-elles d'hommes? n'ont-elles pas recou-

---

Joseph donna le moyen de placer l'archiduc, de cimenter la séparation éternelle des couronnes de France et d'Espagne, et former le système qui prévalut à Utrecht.

Le triumvirat faisait la guerre à la personne de Louis XIV.

L'Angleterre, à la tête de l'Europe, la faisait à la puissance de la France. Le plan d'Utrecht atteignit le but : la paix pouvait donc être conclue sans d'aussi minces auxiliaires que la favorite et le maréchal de Tallart. Ce qui le prouve, c'est que pour y parvenir, on déplaça le ministère composé des créatures de Marlborough : les Wigs furent remplacés par les Torys; ceux-ci, à leur tour, furent chassés quelques années, et quelques-uns de leurs chefs forcés de chercher une retraite en France. C'est le premier exemple donné en Angleterre, depuis la révolution de 1688, du changement complet du gouvernement, par le renouvellement du ministère : exemple qui depuis ce temps a fait règle.

La reine Anne s'affaiblissait : elle était fort occupée de la succession, penchait vers le retour de son frère, et par-là devait se prêter plus facilement à l'éloigne-

vré la noblesse de leur attitude politique ? La France a rendu de plus glorieux combats qu'elles toutes. Elle est tombée à la manière des géans, sous des montagnes entassées. Il peut y avoir gêne, oppression, mais il n'y a point de honte. La France élevera toujours un front glorieux entre les nations ; elle occupera toujours parmi elles une grande et principale place. C'est là qu'est son honneur, et celui-là ne peut pas lui manquer. Le temps fera le reste.

Il est donc inutile, de plus il est dangereux d'aigrir l'esprit d'une nation par le rappel de douleurs dont le remède n'existe plus qu'au livre du destin. Ce que son intérêt demande,

---

ment de Marlborough, qui était l'ennemi mortel de cette maison.

D'ailleurs le crédit de Marlborough dans la nation lui pesait, la tenait comme en tutelle ; le changement de systême lui rendait sa liberté. Quand la favorite devint insolente, c'est que sa perte était déjà décidée.

Les favoris ne sont jamais insolens la veille, et connaissent fort peu les anticipations du courage.

c'est d'en accélérer le temps, et pour cela de ne rien faire qui puisse le retarder. La prudence est aujourd'hui la force véritable de la France, l'indépendance son premier besoin, et la Pologne son plus sûr enseignement.

Le desir de se signaler par des apparences d'esprit ou de résolution, ne remédierait à rien, et le plus beau livre contre les étrangers ne nous rendrait pas un des millions qu'il pourrait nous coûter. Ceux qui parlent ne paieraient pas pour nous, pas plus que ceux qui n'ont pas pu empêcher d'entrer ne pourraient faire sortir. Nous devons donc nous replier pour ainsi dire sur nous-mêmes, pour en faire sortir le principe de notre libération ; il est tout entier dans l'affermissement du gouvernement représentatif ; affermissement qui résultera surtout de la juste appréciation de l'état de la France, et de la diminution de l'esprit de parti. Celui-ci n'existait point avant 1814 ; un mouvement général entraînait tout ; tout était uniformité et résignation ; et quoi qu'en disent des déclamateurs irréfléchis, jamais l'esprit national n'avait eu plus de force et d'ensemble. Depuis cette

époque, l'esprit de parti s'est déchaîné sur la France. On lui a fait avec lui un présent plus fatal que celui du vêtement empoisonné dont les feux consumèrent Hercule.

Sers ma fureur, Œnone, et non pas ma raison.

Racine a fait, dans ce seul vers, l'histoire de tous les partis. Or, dès que les passions guident à l'exclusion du guide naturel qui est la raison, tout est perdu ; la patrie a disparu : il ne reste plus que le parti ; on ne vit, on ne considère que lui. Malheureusement, on le reconnaît avec douleur, cet esprit a acquis un grand et funeste empire parmi nous. La personnalité qui, en France, fut toujours beaucoup, aujourd'hui est à peu près tout, et les choses presque rien.

Ce caractère est très-effrayant. On ne voit que des hommes occupés de supplanter, de s'élever, de saisir le pouvoir, sans savoir davantage ce qu'il est en lui-même, que ce qu'ils en feront quand ils l'auront obtenu ; de s'assurer d'associés, de repousser, d'exclure, de noircir tout ce qui n'entre pas dans leur cercle ; de voir un ennemi à blesser dans tout ce qui ne

les tient pas par la main ; dans les associés, un projectile à lancer contre ceux qu'ils veulent absolument être leurs ennemis, et un compagnon inséparable de tous les degrés de leurs passions. Dès que la raison réclame, on crie à la désertion, et à l'abandon lorsqu'on mérite le plus d'être fui. Que peut devenir l'intérêt public dans le choc de tant d'intérêts si vifs, si irascibles, si exclusifs ? Où prétend-on arriver au milieu de discussions si envenimées ? Qui sert la France, de ceux qui veulent pour elle ce qu'elle ne veut pas, ou bien ce qu'elle ne peut pas, et qui n'ont à lui offrir pour tout service, que les anachronismes de leur mémoire ou de leur ambition ? Avant d'agir sur elle, apprenons d'abord à la bien connaître : n'oublions point qu'aujourd'hui elle est la représentation vivante de vingt-cinq ans d'une révolution qui, dans ce période de temps, en renferme vingt autres.

N'aspirons point à substituer un temps à un autre, parce qu'il a été constaté par tous ceux qui se sont occupés de la marche du temps, que les jours se suivent et ne se substituent

point les uns aux autres; qu'ils s'enchaînent et ne rétrogadent pas, et qu'ils coulent d'un cours plus ou moins rapide, sans jamais remonter à leur source. Ne cherchons pas davantage à exalter à contre-temps les douleurs d'une nation qui souffre assez de la présence du mal, sans y ajouter l'importunité du remède, non plus qu'à exaspérer son esprit, en recherchant soigneusement tous les sujets de mécontentement. Que ferez-vous avec cette masse, après l'avoir aigrie par l'âcreté de vos levains? N'existe-t-il donc, pour la conduite des hommes, que des extrêmes, des exclusions, des interprétations sinistres? Quand saura-t-on juger, voir, parler avec calme, avec sang-froid; donner à chaque chose son acception et sa valeur naturelle; reconnaître et accepter ce qui est bon à la nation, de quelque main qu'il vienne; repousser le mal, de quelque côté qu'il arrive? Tout doit être rapporté exclusivement, et c'est là la place légitime de l'exclusif, au service de la patrie, et non point à celui des partis, ainsi qu'on l'a vu dans la dernière session, lorsque les budjets des ministres furent appuyés alter-

nativement, ou combattus suivant les degrés de leur attachement à différens partis.

Rien n'est plus éloigné de l'esprit du gouvernement représentatif, que cet esprit privé. Son essence est d'être un esprit général : destiné à représenter la totalité de la nation, il ne peut se prêter à descendre à la représentation des factions et des fractions. Parmi nous il a absorbé en lui seul, et réuni dans la même institution, toutes celles qui, à différens titres, couvraient et régissaient toutes les parties de la France. Il a donc banni tout esprit particulier : par conséquent notre nouvel esprit doit être un comme l'est notre gouvernement ; il doit être national comme lui : alors tout sera uniforme, et l'harmonie établie entre l'esprit du gouvernement et l'esprit des gouvernés ; autrement il n'y aura que chocs et combats. Faisons-nous aussi des mœurs conformes à notre gouvernement : à quoi servent les lois sans les mœurs, et les Catons dans la lie de Romulus ? On parle de la difficulté du gouvernement représentatif, de l'art qu'il faut pour le diriger : au contraire, il n'y en a pas

qui exige moins d'art, et s'il est le plus fort de tous les gouvernemens, il en est aussi le plus facile; il n'y a qu'à le concevoir avec clarté, et l'exécuter avec sincérité. Avec lui un ressort unique communique une impression irrésistible à une masse immense ; avec lui la vie d'aucun abus ne peut être d'aucune durée : bientôt la publicité fait justice de tous, et devant les éclats de sa voix croulent les remparts qui les défendraient sous d'autres régions. Déjà les bienfaits de cet établissement parmi nous ont été immenses ! Fiez-vous à lui de l'acquisition des autres ; ses conquêtes sont infaillibles, si l'on sait les diriger également hors de la précipitation et des retardemens. Voyez comme il agit et brise ses oppositions : quelques années de lutte n'ont pu empêcher l'établissement fondamental d'une uniformité permanente dans le ministère ; on a eu beau résister, il a fallu subir le joug. La nature des choses le voulait ainsi : on ne lui résiste ni en vain ni toujours. Ce grand point a été consacré, et avec lui mille avantages ont été acquis, puisqu'on a substitué la permanence de

l'union à la permanence de la division, dans l'objet le plus capital, la direction générale de la machine, et puisque la sauve-garde des ministres a été déplacée, en la faisant passer de l'affection personnelle du prince à la satisfaction du public. Voilà les miracles du gouvernement représentatif, lorsqu'on le laisse agir d'après sa nature : il fera le reste avec la même facilité, et quels que soient nos malheurs, quel que soit le deuil qui règne sur les peintures de notre temps, il est encore consolant de penser que de toutes les générations qui dorment sur le sol que nous occupons, il n'en est pas une seule qui, rendue à la vie, à l'aspect de la régularité de notre gouvernement, de nos arts, de notre opulence, de l'ensemble de notre civilisation, pût assigner une époque à laquelle elle ait possédé autant d'élémens de bonheur, et qui ne se plaignît au ciel de ne l'avoir pas réservée pour le partager avec nous.

FIN.

IMPRIMERIE DE POULET, QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

DE
LA BELGIQUE,
DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1794.

J'ai souvent exprimé le vœu que l'on multipliât les mémoires sur la révolution, et que dans une sage attente de ceux-ci, on nous épargnât les *histoires de la révolution*. La richesse dans les uns, et la sobriété dans les autres, sont ce qui peut nous convenir le mieux. J'ai souvent demandé aux hommes qui ont été à portée de voir de près, et de connaître par eux-mêmes les principaux évènemens de la révolution, de ne pas laisser périr les matériaux qu'ils peuvent posséder sur ces mêmes évènemens. Leur qualité de témoins rend ces matériaux bien précieux : en apportant tous leurs soins pour en former des mémoires, avec le temps ces matériaux fourniront la base véritable de l'histoire de cette grande époque. Plus celle-ci a eu, plus elle doit avoir

d'influence sur la destinée du monde, plus elle est défigurée par l'ignorance des uns, par la présomption des autres, par les préjugés et par l'esprit de parti d'un trop grand nombre, plus il est de ce que je qualifierai *de devoir*, pour tous ceux qui ont les moyens de servir, en quelque partie, de guides véritables aux contemporains et à la postérité, de ne pas soustraire à la connaissance des uns et de l'autre, les notions qu'ils peuvent avoir recueillies sur les hommes et sur les choses de leur temps.

Celui dans lequel nous vivons, possède à cet égard de grands avantages sur ceux qui l'ont précédé. La diffusion des lumières, suite nécessaire de la civilisation moderne et d'une éducation plus généralement répandue, doit faire que dans notre âge, il ne peut manquer de se trouver parmi les acteurs ou les spectateurs des évènemens, un plus grand nombre d'hommes propres à les observer, et à transmettre leur souvenir sous les formes véritables qu'il ont eues.

Dans ce grand mouvement, qui depuis trente ans a affecté la société européenne, tous les peuples ont été appelés à comparaître, à subir des épreuves plus ou moins fortes, à

voir leur état changé, ou bien à recevoir au moins une existence modifiée, lorsqu'elle n'a pas été renouvelée en entier, comme il est arrivé en tant d'endroits; par conséquent une masse immense de faits doit avoir eu lieu sur une scène aussi vaste et aussi prolongée; un nombre immense d'acteurs ont dû être mis en mouvement pour la remplir, et par une nouvelle conséquence tirée de l'ordre social actuel, un nombre infini d'hommes éclairés peuvent fournir cette espèce de témoignages que réclame l'Histoire.

Que l'on compare l'état moral de l'époque de la réformation, et celui de la guerre de trente ans, avec l'époque actuelle, et l'on verra quel avantage relatif l'état des lumières modernes donne pour bien écrire notre histoire.

Mais dans un horizon aussi étendu, chacun ne peut indiquer que le point qui était placé dans son rayon visuel; il doit se borner à cela, car n'ayant pu voir et savoir que cela, ce n'est aussi que de cela seul qu'il peut répondre.

Il faut rire de ces hommes confians qui, bien isolés des évènemens, bien séparés du théâtre et des acteurs, bien protégés contre les lumières par une obscurité personnelle,

qu'à bon droit on pourrait dire impénétrable, n'en ont pas moins le courage de donner au public, qui ne les leur demande guère, des histoires soit partielles, soit générales de la révolution, et qui décrivant ce qu'ils n'ont pas vu, peignant ceux dont ils n'approchèrent jamais, croient bonnement que des extraits de papiers publics rédigés tour à tour par les partis, suffisent à l'instruction des lecteurs, et correspondent à la nature même de cette importante histoire; ce sont d'intrépides écrivains qui ne reculent devant aucune difficulté, et dont le courage fait trembler pour l'Histoire et pour la vérité. Je voudrais bien que ces hasardeux historiens eussent la bonne foi de nous indiquer les sources dans lesquelles ils ont puisé; qu'ils voulussent bien nous dire s'ils habitaient à la fois dans toutes les parties de l'Europe qu'embrassent leurs tableaux, si doués de la faculté de se multiplier, ils assistaient le même jour dans les conseils de Paris, de Londres, de Madrid, de Vienne, de Berlin, de Pétersbourg, de Rome et de Naples, enfin, si pendant quinze ans ils ont résidé aux côtés de celui qui, dans le cours de trois lustres, entraîna le monde à sa suite, seul lui imprima

le mouvement, et fit que pendant tout ce temps, ce même monde ne connut et ne répéta qu'un seul nom, celui de cet homme extraordinaire.

Et cependant voilà les moyens dont doit être pourvu quiconque se propose une tâche aussi étendue que l'est celle d'écrire l'histoire de la révolution.

Mais comme cette espèce d'*omniscience* ne peut être l'apanage d'un seul homme, il s'ensuit nécessairement que chacun en particulier, pour mériter confiance, doit se borner au récit de ce qui s'est passé sous ses yeux. Là il a pu être un appréciateur éclairé, là il peut devenir un témoin aussi imposant, qu'il serait un narrateur suspect sur des objets dont il ne parlerait que d'après des traditions toujours sujettes à contestation, ou sur des récits tracés par l'intérêt ou par l'esprit de parti.

Depuis long-temps je me suis imposé le devoir dont je viens de crayonner le tableau, et je l'ai rempli autant qu'il était en moi, comme une dette envers le temps présent et le temps à venir.

L'ambassade de Varsovie, les Mémoires sur la révolution d'Espagne, le Récit de la restau-

ration du 31 mars 1814, avec la partie historique des quatre Concordats (1), forment jusqu'à ce jour la portion du tribut que je devais à l'Histoire. Après avoir fait aux autres, la loi de transmettre avec sincérité ce qu'ils avaient vu et connu, je ne pouvais m'en croire affranchi pour moi-même. Je suis bien sûr de l'avoir rempli avec impartialité, franchise et vérité, même à mes risques et périls.

Je viens compléter l'acquittement de cette dette, par l'exposé de ce qui s'est passé dans la Belgique depuis 1789 jusqu'en 1794.

Des avantages de position personnelle m'ont mis à portée de connaître et de voir de près les hommes et les choses de ce temps. On en a parlé avec autant de légèreté et d'inconsidération qu'on l'a fait de beaucoup d'autres actes de la même époque, et souvent comme de simples faits militaires. Voir la Belgique envahie par les Français en 1792, évacuée par eux en 1793, reprise en 1794, pour être perdue de nouveau en 1814; cette alternative de conquête et de perte a été tout pour des

---

(1) Ces ouvrages se trouvent à Paris, chez Béchet, libraire, quai des Augustins, n° 57.

observateurs superficiels, ou placés loin du point d'optique véritable; tandis qu'au-delà du théâtre apparent, il existait une arrière scène, à laquelle il fallait pénétrer, et dont les mouvemens dirigeaient les acteurs qui paraissaient sur le devant du théâtre; il en a été là comme sur les théâtres de Rome, où les rôles se distribuaient entre des acteurs dont les uns proféraient les paroles et les autres faisaient les gestes.

Il m'a paru important de faire bien connaître ce qui s'est passé à cette époque, pour donner aux historiens présens et à venir de la révolution, des documens sans lesquels ils ne pouvaient que s'égarer eux-mêmes, et égarer les autres... Toute l'action politique de l'Europe a, pendant deux ans, dépendu de ce qui se passait dans la Belgique; là était le théâtre principal des évènemens; le conseil commun de toute la partie de l'Europe qui combattait la révolution, siégeait ou bien aboutissait à Bruxelles.

Il est donc essentiel pour bien apprécier la marche politique de ce temps, de connaître ce qui se passait dans ce pays, d'assigner les influences diverses, le jeu des partis, les combats qui avaient lieu dans l'intérieur même de l'al-

liance opposée à la France à divers degrés, ainsi que le but différent que se proposaient ces alliés mal assortis.

A cette époque la Belgique fit la destinée de l'Europe ; car défendre la Belgique contre la France, ou lui abandonner cette superbe possession, changeait toute la combinaison de la politique européenne.

La richesse de cette conquête suppléait à tout ce que la Convention, et les deux assemblées qui l'avaient précédée, avaient détruit de moyens de soutenir la guerre et la révolution. C'est la Belgique qui a comblé le déficit de ce temps.

L'éclat de cette conquête jeta un grand lustre sur les armées françaises, dont la terreur commençait à se faire ressentir en Europe.

En France, l'occupation que cette conquête donna au dehors par l'extension du théâtre de la guerre, éloigna du centre des affaires et de la participation au pouvoir, une foule d'hommes qui, sans cette diversion, se seraient retournés sur l'intérieur même de la France, et qui n'auraient pas manqué de chercher à agir sur le pouvoir civil. Les militaires l'ont tous tenté les uns à la suite des autres ; ainsi M. de

Lafayette en donna l'exemple en 1792, lorsqu'il vint au nom de son armée demander réparation pour l'affront fait au Roi, par la scène du bonnet rouge. Dumouriez l'essaya en 1793; Pichegru y travailla pendant les années 1795, 1796 et 1797; il vint s'y faire prendre avec le général Moreau en 1801; Augereau l'exécuta au profit d'autrui et du désordre en 1797. Il était réservé au seul Buonaparte de l'accomplir à son profit et à celui de la France, comme il le fit au 18 brumaire. En 1799, un parti voulut mettre le général Joubert à la tête d'un mouvement semblable, et pour le présenter avec plus de faveur à la nation, il lui donna le commandement de l'armée destinée à combattre Swaroff, s'imaginant que la France n'aurait rien à refuser au vainqueur du héros Sarmate; mais ni Joubert, ni ses meneurs, n'étaient d'étoffe à remplir la place de Buonaparte; celui-ci a toujours été hors de pair.

A cette époque, la guerre tourna toutes les ambitions vers le champ de Mars, même comme moyen à venir d'influence dans la politique; on allait semer là pour recueillir dans l'intérieur, et pour y acquérir des titres de domination. Quand la guerre fut *tout*,

les guerriers, à leur tour, se crurent faits pour être *tout*, et cessant de ne voir dans l'armée que les serviteurs de l'état, ils prétendirent que l'armée ne fût pas pour la France, mais que la France fût pour l'armée. Ainsi la conquête de la Belgique exerça une influence fort grande, quoiqu'indirecte, sur les affaires intérieures de la France.

Cette conquête livrant à la France, la Hollande, le pays de Liége et la rive gauche du Rhin, rapprochait ainsi la puissance française et celle de la révolution, encore plus redoutable, des barrières du nord. Elle donnait par là une direction nouvelle à la politique de cette contrée, et surtout à celle de l'Angleterre, qui se vit menacée par le passage de la Hollande d'un état de liberté et d'alliance avec elle, à une espèce d'incorporation avec la France.

Là furent rendus sensibles et comme palpables les résultats qu'avait, pour tout le nord de l'Europe, l'occupation de la Belgique par la France; là furent jetés les germes de la création du royaume des Pays-Bas comme l'avant-mur du nord contre de nouveaux débordemens de la part de la France.

Ce n'est donc pas une petite époque dans l'histoire de la révolution que celle des évènemens qui eurent lieu dans la Belgique au temps que je me propose de retraçer, et j'ai pensé que le plus sûr moyen de donner une idée juste de ces évènemens, était de les dégager des compilations des gazettes, du récit des seuls évènemens militaires qui forment le fonds ordinaire de ce qui a été écrit sur cette époque, pour substituer à ces moyens vulgaires d'enseignement la manifestation des ressorts secrets qui alors dirigèrent tout.

C'est ce que je vais remplir en commençant par un exposé succinct du caractère et de l'histoire des Belges. Ce préliminaire est indispensable pour bien comprendre ce qui va suivre.

Le Belge, placé entre la France, l'Allemagne et la Hollande, n'est ni un français, ni un allemand, ni un hollandais; il tient plus du dernier que des deux premiers, mais sans cesser d'être lui-même. On pourrait dire qu'un hollandais est un belge perfectionné; car, à toutes les qualités qui sont propres à celui-ci, le hollandais en joint qui lui appartiennent exclusivement. La différence entre

les deux peuples provient principalement de la différence de leur religion, et d'un ordre de relations plus étendues dans lequel le hollandais se trouve placé. Celui-ci peut embrasser le monde, tandis que le Belge, retenu d'ailleurs dans les liens d'une religion moins libre, est borné au cercle étroit de ses localités propres. Tous les mouvemens extérieurs des Belges étaient observés avec une ombrageuse vigilance par la Hollande et par d'autres puissances de l'Allemagne. L'Escaut était fermé, Ostende était surveillée, on ne laissait de libre aux Belges que leurs champs et leurs temples. Voulez-vous un peuple bon, franc, hospitalier, laborieux, économe, ami de l'ordre et de la régularité, vous le trouvez dans le Belge; c'est un peuple nativement moral, dont on pourrait dire que la vertu est dans le sang, et qu'elle vient le trouver plutôt qu'il ne la cherche. Voué au culte de l'habitude, et à une succession de jours également paisibles, le calme fait son bonheur; sa vie est une ligne droite, ses affections sont dépourvues d'émotions, et ses joies de mouvement; ne le jugez point par la froideur et l'embarras de ses manières, son cœur ne man-

que pas de chaleur, surtout pour la bienfaisance, il se réchauffe à ce feu sacré; ne le troublez pas, alors son support pourra ressembler même à de l'amour; ne le recherchez pas, le mérite des prévenances peut lui échapper; ne le chagrinez pas, vous le verriez s'éloigner et comme rentrer en lui-même, et pour le faire sortir de ce for intérieur vous pourriez avoir beaucoup à faire, car, de tous les hommes, le Belge est celui auquel la séquestration de la société coûte le moins, il excelle à se passer des autres.

Le Belge a conservé l'amour de la vie intérieure, principe des vertus domestiques; ainsi l'état de famille est en honneur chez lui. Son esprit a peu d'éclat, mais il est juste, on dirait qu'il fait plus usage de son sens moral que de ses facultés intellectuelles; aussi sa littérature est-elle très bornée, et son travail porte-t-il de préférence vers l'érudition. Les commentaires et les gloses sont les occupations favorites de ses laborieux écrivains; ces travaux obscurs abondent dans ses bibliothèques, elles sont vides d'ouvrages d'invention.

Le Belge fut long-temps le premier peuple

manufacturier du monde. Dans les arts, il a joui de plusieurs siècles d'aînesse sur l'Angleterre elle-même; son école de peinture occupe le second rang parmi celles de l'Europe, et quelquefois elle fit craindre une rivale à Rome.

Les champs de la Belgique offrent le premier théâtre de culture de l'Europe entière. Dans ces derniers temps, on en a fait honneur aux moines, idée fausse comme beaucoup d'autres, témoins la Hollande et l'Angleterre, qui ont bien su fertiliser leurs champs sans ces auxiliaires. Un peuple laborieux et persévérant a créé un nombre infini de villes, de villages, qui l'emportent sur beaucoup de cités renommées, de canaux qui fertilisent les campagnes, et qui enrichissent les villes par les immenses facilités qu'ils donnent au commerce, de routes superbes qui l'emportent, par la solidité et la décoration, sur tout ce qui se voit ailleurs; en un mot, la Belgique est un coin de terre dont le travail et l'industrie réunis ont fait un des séjours le mieux appropriés au bonheur de l'homme, qui existent sur le globe. Dans ce pays, tout dans l'ordre domestique porte l'empreinte de la sagesse et du calcul.

Le Belge n'a pas, comme le Hollandais, la gênante superstition de la propreté, mais il en a retenu ce qui est vraiment à l'usage de l'homme, l'éclat et la fraîcheur. Chez lui, les habitations sont solides et commodes, l'aisance est partout, et le luxe presque nulle part. L'économie est comme innée parmi les Belges; elle les tient au-dessus des coups du sort et de la fortune. On ne peut ruiner des hommes parmi lesquels règne une règle générale de borner la dépense à une partie des facultés, en réservant l'autre pour un accroissement successif de la richesse. C'est ce qu'ont éprouvé les Belges pendant les longues guerres de la révolution. L'usage général de la Belgique étant de placer le surplus des revenus dans les différentes banques de l'Europe, et principalement sur celle de Vienne, il s'est trouvé que, pendant la révolution, il y a eu peu de Belges qui n'aient été atteints par les banqueroutes que tous les états ont faites chacun à leur tour. Comment ont ils paré à ces pertes? en recourant à l'économie, mère de ces capitaux perdus, et dont la perte n'altérait pas le fonds primitif de la richesse qui les avait créés. Il est probable qu'à cette heure

le même procédé a réparé une partie de ce qui alors a été perdu. Tout peuple qui suit cette méthode préservatrice est *inruinable*, comme tout peuple qui ne s'est pas ménagé cette ressource est toujours sur le bord de sa ruine.

Le Belge est très religieux. L'attachement à la religion catholique empêcha la Belgique de faire cause commune avec la Hollande. Lors de la séparation de celle-ci avec l'Espagne, la politique entraînait la Belgique du côté de la séparation, mais la Hollande ayant embrassé la réformation, la religion fixa la première du côté de l'union avec l'Espagne, et la conserva à cette puissance. Aussi, dans la Belgique, la religion a-t-elle gardé une teinte du culte espagnol et italien; l'enseignement et les pratiques religieuses se rapportent à ce qui leur correspond dans ces deux contrées; les moines n'y ont pas exercé un empire inférieur à celui que leur avait cédé la superstition italienne et espagnole, souvent aux dépens du clergé séculier, que les réguliers ont effacé dans ces deux pays. Deux cents ans de domination espagnole avaient fait des Belges les espagnols du nord, et si l'Espagne a long-

temps tenu à cette possession lointaine et ruineuse pour elle, qui l'exposait à des guerres continuelles avec des puissances voisines de ces contrées, il est permis de croire que les liens de la domination étaient fortifiés par ceux des sympathies qui existaient entre les deux populations. Le Belge, concentré chez lui, ne porte guère ses regards au-delà des limites de son pays, qu'il considère exclusivement à tout autre; en général, il se tient étranger à ce qui existe et qui se fait ailleurs. Dépourvu de curiosité, stationnaire dans un état heureux, il ne porte ni intérêt, ni curiosité à ce qui se passe hors de chez lui.

A l'exception des membres des hautes classes de la société, il en est bien peu parmi les autres qui aient la moindre notion de l'histoire et des noms des pays environnans; cette ignorance, fruit d'indifférence, m'a beaucoup frappé pendant mon séjour dans la Belgique, où les hommes du plus grand nom, en France comme en Angleterre, en se trouvant au milieu d'un peuple qui ne soupçonne pas leur existance, seraient exposés à reçevoir tous les jours de grandes leçons de modestie, et du néant des grandeurs humaines.

Il ne faut pas conclure de cette disposition peu favorable aux vanités des étrangers, que les Belges n'aient pas leur aristocratie nobiliaire au moins autant que leurs voisins de France et d'Allemagne. Loin de là; plus leur noblesse est généralement peu distinguée par la naissance, plus ils y tiennent; à l'exception de quelques noms plus ou moins historiques que l'on rencontre en Belgique, la noblesse de ce pays est au moins aussi peu pure que l'est celle de France; car, qu'est la noblesse d'un pays de trente millions d'hommes, parmi laquelle il ne se trouvait qu'une seule famille, celle de Rohan, qui, avant la révolution, pût entrer dans le chapitre de Strasbourg. Celles de Croy et de la Trémouille ne font qu'y arriver, et sont encore à leur première génération capitulaire.

La noblesse belge a généralement sur celle de France l'avantage de la richesse, parce que la richesse est comparativement plus grande dans la Belgique qu'elle ne l'est en France; mais elle a aussi sur elle le désavantage de l'éducation et de l'éloignement du service militaire; car peu de nobles belges embrassaient la profession des armes; leur vie

s'écoulait dans les paisibles jouissances de la fortune et des douceurs de la vie domestique, vie pleine de calme et dépourvue d'éclat, source de paix et non de lumières, première destination de l'homme, et malheureusement sa dernière occupation dans notre ordre social.

La haute noblesse belge jouissait, dans ces contrées, d'une considération plus marquée que la haute noblesse ne le faisait en France. Le tableau étant plus petit, le gouvernement moins imposant, les choses moins fortes, les individus, à volume égal, devaient être plus remarqués dans la Belgique, et occuper plus de place dans l'opinion qu'ils ne pouvaient le faire en France. La haute noblesse était, dans la Belgique, sur le pied où la grande noblesse se fait remarquer dans les petits états de l'Allemagne. Il faut ajouter qu'en Belgique les respects qu'elle obtenait ou imposait, ne formaient pas un joug bien difficile à porter, car elle était bien peu nombreuse, le reste de la noblesse belge se recrutait, ou bien était fabriquée par toutes sortes de voies, comme elle l'est en France, et surtout par les places de la haute judicature.

La Belgique actuelle n'est que l'ombre de

la Belgique ancienne, au temps où elle comptait dix-sept provinces. La séparation de la Hollande forma le premier grand démembrement de la Belgique, les conquêtes de Louis XIV en détachèrent de florissantes parties, telles que la Flandres et le Hainault français, l'Artois et le Cambraisis.

Ainsi fut réduit le superbe héritage de la maison de Bourgogne, à ce que, depuis ce temps, on a appelé les Pays-Bas espagnols et autrichiens, et d'une manière plus générale *la Belgique.* Les traces de cette origine commune et de cette existence identique des diverses parties de la Belgique se font remarquer partout, depuis les rives de la Somme jusqu'à celles de la Meuse; car, dans cette étendue de territoire, des faubourgs d'Amiens à ceux de Rotterdam, tout rappelle le genre flamand, architecture, culture, habillement, navigation, genre de vie; l'Artois, la Flandre, le Hainault, sont des pays flamands par tous ces attributs, et français seulement par la domination.

Si la Belgique avait fini par être fort divisée, elle n'avait pas non plus commencé par être réunie dans une seule souveraineté. Sem-

blable en cela à toutes les parties de l'Europe, dont chacune, depuis les invasions des barbares, était devenue la propriété de *qui* avait pu s'en saisir, division augmentée par les apanages territoriaux donnés dans les familles royales, apanages qui avaient l'inconvénient de scinder l'état à chaque nouvelle génération, la Belgique avait passé dans une infinité de mains avant d'être réunie dans un même corps de souveraineté; elle avait eu ses ducs de Brabant, ses comtes de Flandres, de Hainault, de Namur, ses marquis d'Anvers, ses seigneurs de Malines, comme de son côté la France avait eu ses ducs de Normandie, de Bretagne, de Bourgogne, ses comtes de Toulouse, ses dauphins de Dauphiné, et dans la Belgique comme en France, pendant bien des siècles, tous ces souverains avaient passé le temps à se faire la guerre pour se supplanter mutuellement en tout ou en partie. Rendons grâces au ciel au nom de l'humanité et de la morale, d'avoir permis ou amené la réunion de ces petites souverainetés dans de plus grands corps d'associations politiques; car avec leur suppression ont disparu presque tous les crimes dont chaque page de l'Histoire

de ces temps de partage offre le hideux tableau. Semblable en cela à l'histoire de Suède, de Norwège, d'Écosse, des treize royaumes d'Espagne, l'histoire de la Belgique présente, d'un bout à l'autre, un tableau de crimes alternatifs commis par toutes ces ambitions rivales et voisines. La possession de la seule seigneurie de Malines enfanta plus de forfaits que n'en a produit la réunion de dix provinces de France, et, dans le fait, on ne peut s'empêcher, en lisant l'histoire de ces temps déplorables, qui nous montrent les sociétés humaines semblables à des associations léonines, et les hommes toujours placés en embuscade les uns contre les autres, de bénir les progrès de la civilisation qui a affranchi les sociétés modernes de l'usage habituel de ces horribles procédés. On ne peut s'empêcher davantage de s'étonner du mauvais esprit qui pousse journellement une classe d'écrivains à célébrer la beauté de *ces anciens jours*, à les élever au-dessus des nôtres, et à nous les proposer pour modèles. La vieille histoire de l'Europe fait horreur, mais cette férocité dans les mœurs des gouvernans n'était pas bornée à eux seuls : comme elle com-

posait les mœurs du temps, du prince, elle descendait aux sujets; des souverains féroces commandaient à des peuples mutins. On ne compte de pages un peu remarquables dans l'histoire de l'ancienne Belgique que celles qui rappellent les révoltes des sujets contre les princes; celles des Gantois occupent le premier rang dans ces drames grossiers et sanglans. Plusieurs fois les Artevelles furent les chefs et les héros d'une populace mutinée, qui ne sut jamais qu'agir à la manière de la populace, c'est-à-dire sans frein et sans but, toujours prête à renverser, et incapable de rien établir, passant presque sans intervalle de l'insolence à la potence.

L'Espagne avait fait gouverner la Belgique par des princes de son sang, moyen honorable à la fois et fructueux pour un pays qui aime à voir dépenser chez lui. C'était un espèce d'apanage pour les cadets de la famille régnante. C'est ainsi que l'Autriche a continué de régir quelques-unes de ses provinces éloignées du centre de la monarchie, ou différentes d'elle par le langage, le climat et les mœurs.

Chaque province de la Belgique avait ses états particuliers.

A Bruxelles se trouvait le conseil de Brabant, dont les attributions fortement empreintes de la rouille des siècles précédens, étaient une source d'embarras pour le souverain. L'Autriche entretenait à Bruxelles un gouverneur général, plus, un ministre plénipotentiaire, plus, un conseil privé. Les rouages de cette machine étaient fort compliqués. La jalousie du pouvoir qui avait à s'exercer sur ces pays lointains, cherchait à s'en assurer, en opposant l'une à l'autre les parties qui le régissaient.

Les évêques et les abbés réguliers formaient, comme dans toute l'Europe, le premier ordre.

La noblesse formait le second.

On sent qu'un grand nombre de moines, nourris dans l'enceinte étroite des couvens, était peu propre à traiter les affaires de l'état. Il y a incompatibilité entre l'esprit du cloître et celui du monde, entre les occcupations monastiques et les hautes spéculations sociales. La Belgique en était là lorsque la révolution de France éclata.

Depuis l'attribution de la Belgique à l'Au-

triche, par le traité d'Utrecht, 1713, l'humeur mutine des Belges semblait être assoupie, on aurait pu la croire entièrement dissipée. Une seule commotion avait eu lieu à Bruxelles, en 1720, sous le marquis de Prié, qui représentait, dans la Belgique, le prince Eugène, gouverneur général de ce pays, retenu à Vienne par ses infirmités. Il faut rendre justice à l'Autriche pour les ménagemens qu'elle a toujours apportés dans son gouvernement de la Belgique, et pour les soins qu'elle a donnés à la bonne administration de ce pays. Une seule fois depuis la paix d'Utrecht la Belgique avait connu la guerre. Auparavant, elle en était le théâtre habituel. Le traité de 1756 semblait avoir été dicté par le génie tutélaire de la Belgique, occupé d'éloigner d'elle la guerre et ses fléaux. L'Autriche avait donné successivement à la Belgique des gouverneurs généraux suivant le cœur des Belges. Le comte de Cobentzel les avait régis avec douceur et habileté; le prince Charles de Lorraine, frère de l'empereur François Ier, s'était montré parmi eux plus en père qu'en maître. Ce prince réunissait toutes les qualités que les Belges apprécient le plus. Ces choix, faits dans un esprit

éminemment belge, étaient l'ouvrage de Marie-Thérèse, cette illustre souveraine dont l'Histoire célébrera tour à tour le courage, le génie, les vertus propres à son sexe, la dignité vraiment royale dans une imposante simplicité, le discernement dans le choix des hommes, et la force d'âme capable de la déterminer à se laisser servir par ceux qui ne lui plaisaient pas personnellement, mais qu'elle avait reconnus capables de servir l'état, chose rare, mais infiniment louable parmi les princes; car il est bien certain que jamais Marie-Thérèse n'aima le prince de Kaunitz, et qu'elle sacrifia au bien de l'état son inclination personnelle, qui l'éloignait d'un ministre dont les hauteurs, les bizarreries, la vie luxurieuse, efféminée et irréligieuse, contrastaient si fortement avec les habitudes de noblesse de régularité et de dévotion qui formaient le fonds de l'existence de Marie-Thérèse.

L'éloge de Marie-Thérèse pourrait être fait en peu de mots; son règne fait partie du grand siècle du nord de l'Europe. Alors la constellation du nord se trouva formée par trois souverains égaux en gloire de nature différente, et souvent contraire. Marie-Thérèse parut au

milieu de ce brillant entourage sans être éclipsée par son éclat. Elle ne fut pas, comme Catherine, une seconde Sémiramis : elle ne fut pas, comme Frédéric, fondatrice de ses états, ni le chef d'une nouvelle école militaire en Europe, à la fois favori d'Apollon et de Mars, montrant sous le ciel froid de la Germanie étonnée, la vivacité, l'éclat et la hardiesse de l'esprit ; mais avec moins d'éclat que ses deux émules, Marie-Thérèse sut acquérir une gloire égale et supérieure en quelques points. Ornée des vertus de son sexe, qui manquèrent à Catherine, douée d'autant de courage que Frédéric, lorsque réduite aux abois par d'injustes agresseurs, elle sut enflammer les Hongrois pour sa défense, elle eut la gloire de balancer pendant quarante ans le premier génie de son siècle, elle raffermit la couronne des Césars sur la tête de sa famille, et du fond de sa retraite, commandée par les longues douleurs de son veuvage, au milieu de la pratique de toutes les vertus civiles et religieuses, elle éleva l'Autriche au rang qu'elle a occupé depuis.

La renommée, qui vit de bruit, placera peut-être Catherine et Frédéric au-dessus de Marie-Thérèse, mais la morale, qui ne con-

naît que la vertu éprouvée et solide, adjugera la palme à cette princesse, et lui réserve une couronne dont aucune fleur ne sera sujette à se faner, comme il est à craindre qu'il n'arrive à quelques-unes de celles qui ornent le front de ses deux rivaux.

Marie-Thérèse était l'idole de la Belgique, long-temps ses autels subsisteront dans le cœur des habitans de cette contrée; on aurait dit qu'elle était faite exprès pour eux. C'est sous le règne de cette princesse que les capitaux belges commencèrent à prendre leur cours vers Vienne, le comte de Cobentzel leur imprima cette direction nouvelle. Exempts de la guerre, ayant cessé de la faire en nature, ayant de l'argent de reste, les Belges remplirent tous les emprunts que Marie-Thérèse ouvrit chez eux pendant la guerre de 1756, et jusqu'à sa mort. Bruxelles et Anvers devinrent les hôtels des monnaies de l'Autriche.

Les choses en était là lorsque la mort, qui ne respecte rien, abattit cette tête à la fois imposante et chérie, qui retenait la Belgique dans la pratique de ses devoirs, rendus faciles par l'amour et la confiance; alors parut

Joseph. Avec lui un jour nouveau se leva sur la Belgique, et bientôt après sur le monde.

Il est peu de princes qui aient prêté à des peintures plus contradictoires que ne l'a fait l'empereur Joseph II.

La raison en est simple, et il est singulier qu'elle n'ait été ni aperçue ni indiquée par ceux qui se sont occupés du portrait de ce prince; je n'en excepte pas même Rhulières, qui, dans son histoire de l'anarchie de Pologne, a délayé dans un long cours d'ébauches alternativement quittées et reprises, les couleurs dont se compose son tableau de Joseph : défaut commun chez cet écrivain. Tous les peintres de Joseph n'ont vu en lui que l'homme roi, et il fallait voir l'homme d'une époque; car Joseph fait partie de l'époque actuelle. Elle se compose de réformation sociale, et il a ouvert celle de ses états. Il a donc dû subir le sort commun à tous les réformateurs, qui est d'être peints d'après l'amour ou la haine que les peintres portent à la réformation; et lorsque celle-ci touche aux affaires religieuses, le danger redouble pour le réformateur.

Joseph a été le *Julien* de son temps; il a

dû être peint comme cet empereur le fût par les chrétiens et par les payens. L'opposition des intérêts a fait celle des couleurs du portrait; ainsi, pour les ennemis de la réformation, en Belgique par exemple, Joseph est *Julien l'Apostat;* pour les amis de la réformation, c'est *Julien le philosophe,* orné de toutes les vertus de l'école de Zénon. Si l'on n'eut tenu le portrait du Czar Pierre, que de la main des Boyards et des vieux Russes, auxquels il faisait couper la barbe et les robes asiatiques, on n'aurait eu que le tableau d'un monstre.

Comme il arrive toujours dans les grandes crises politiques, Joseph ne s'est pas trouvé placé dans un point d'optique commun pour tous les spectateurs, non plus que pour tous les peintres. Dans ces temps, les intérêts et les passions tiennent le pinceau, et versent sur la palette les couleurs que leur remet l'esprit de parti; de là la diversité des jugemens sur les mêmes objets; on a l'air de peintres d'hommes et de mondes différens.

La vérité est que Joseph a été trop loué par les uns et trop blamé par les autres; qu'il n'eût ni tous les talens ni tous les torts

qu'on lui attribue. Impatient de la longue tutelle dans laquelle l'avait tenu sa mère, il se pressa trop de jouir d'un pouvoir attendu long-temps; plein des idées conçues pendant sa minorité, il mit, chose commune parmi ceux qui ont long-temps attendu, un empressement irréfléchi et funeste à les réaliser, et de plus, il voulut faire exécuter par des soldats, ce qu'il avait conçu en philosophe. Ses idées n'étaient pas encore bien débrouillées, et il ne sortait du despotisme par une porte, que pour y rentrer par une autre. Contemporain de Frédéric, les lauriers de ce Miltiade l'empêchaient de dormir. La gloire du héros prussien était un aiguillon qui le pressait sans cesse de travailler à en acquérir par lui-même, il souffrait avec impatience que la renommée fût plus occupée d'un marquis de Brandebourg, que du représentant des Césars; il voulait fixer sur lui-même les préférences de la gloire, sentiment élevé, propre à porter au grand, lorsque la tête n'est pas disproportionnée avec le cœur.

Jaloux des succès du temps, Joseph lui envia la part qui ne pouvait lui être enlevée dans les vastes projets qu'il avait formés; il

ne voulut donner à rien le temps de mûrir. Etendant à la fois la main sur tous les points d'une monarchie très vaste, il se trouva le même jour vis-à-vis des résistances de tous. Intempérant dans ses vues, il poursuivait en même temps vers l'orient un plan de conquêtes, qui l'attachait au char de la politique de Catherine, mais qui, le compromettant avec la Prusse, le força de faire des pas rétrogrades, cause légitime de reproches contre la prévoyance de quiconque s'y expose.

Joseph donna un ébranlement général à ses états; il y fut le précurseur de la révolution, ou plutôt il y fut lui-même une révolution tout entière; c'est donc sous ce rapport qu'il faut le juger, et qu'il faut se demander,

1°. Si cette révolution était nécessaire;

2°. Si elle a eu des succès;

3°. Si elle fut bien conduite.

Quant au premier point, la réponse ne peut être que négative.

Les révolutions ne se *font point*, elles *arrivent*. C'est un fruit qui a besoin de maturité; c'est un enfantement à terme fixe. Sur ce point, la nature morale ne le cède point en régularité à la nature physique.

Tout ce que Joseph tenta de son chef, législativement et arbitrairement, fut arrivé de lui-même, sur le cours du temps, ou bien il aurait été facilité par le temps, de manière à se trouver fait comme tout seul. Le fonds des opérations de Joseph était bon, il n'y eut de mauvais que son intervention directe et violente. Que l'on en juge par ce qui a eu lieu; que semblent aujourd'hui ces innovations qui alors firent tant de bruit, et qui excitèrent tant de mouvemens? Quelle place occupent-elles dans l'immense tableau qui depuis cette époque a été élevé sur le monde? Eh bien! ces innovations, ou plutôt ces réformations, qui existaient en germe dans l'esprit du temps, se seraient développées toutes seules, et n'auraient coûté aucune peine à réaliser. Le choix du temps est un point capital dans les affaires, et il est évident que Joseph avait mal pris le sien; aussi le passage d'un règne conservateur, méthodique et religieux, tel que celui de Marie-Thérèse, à un règne tout de réforme et de philosophie, était trop brusque pour ne pas exciter une commotion générale. Les hommes aiment la fixité, et la protection de leurs habitudes souvent leur paraît le bon-

heur lui-même; cela est vrai, surtout pour les Allemands et les Belges, peuples méthodiques, et qui trouvent qu'il suffit bien d'apprendre à vivre une seule fois.

Joseph commit un anachronisme moral, il fit passer l'action avant l'éducation; comme il était éclairé et philosophe, il s'imagina que son peuple l'était à l'égal de lui-même, et quand il le vit ne pas répondre à son attente, il se mit à le violenter. Il est commun, mais il est dangereux, de juger les autres par soi-même. Cette fausse évaluation fut la cause de la perte des plans de Joseph; il trouva des hommes autres que ceux qu'il cherchait, et se trouva par là presque seul au milieu de son peuple. Il faut le dire, avec un esprit élevé et d'admirables intentions, Joseph se montra accompli dans l'art de mal faire le bien, et le bien mal fait est toujours un grand mal.

2°. La révolution faite par Joseph, soutenue par la révolution française, a tenu; donc elle a été heureuse dans son résultat général. Ici les faits parlent et dispensent des raisonnemens.

3°. Cette révolution fut mal conduite, surtout dans la Belgique. La dérision fut mêlée

à la violence. Les peuples attaqués dans les objets ordinaires de leurs respects, n'entendant rien à ce que l'on voulait faire d'eux, s'effarouchèrent, et se trouvèrent tout portés vers ceux que des intérêts directs excitaient à s'opposer ouvertement aux mesures de Joseph. Son gouvernement dans la Belgique était divisé; la partie allemande de ce gouvernement siégeant à Bruxelles, ne s'entendait pas avec la partie Brabançonne de ce même gouvernement, et cela était inévitable, car il n'y avait aucun point de contact entre leurs intérêts et leurs opinions.

Joseph impliqué dans une guerre injuste, impolitique, infortunée, contre les Turcs, ne pouvait donner qu'une partie de son attention et de ses forces aux affaires et à la compression de la Belgique; bientôt ce pays parut avoir repris son indocilité, assoupie par la douce influence du gouvernement paternel de Marie-Thérèse. La Belgique retentit d'imprécations et de menaces contre Joseph; des arrêts plus sévères ne tardèrent point à être prononcés contre lui, et Joseph apprit qu'une réformation intempestive avait conduit la Belgique à l'indépendance.

La cour de Bruxelles, bien peu préparée à de pareilles scènes, chercha son salut dans la fuite; les troupes, insuffisantes pour comprimer un incendie qui éclatait de toutes parts, jettèrent ou livrèrent leurs armes : Joseph travaillait péniblement à arracher aux Turcs quelques lambeaux de terre déserts et empestés, et pendant ce temps, il perdait les plus riches provinces de ses états et de l'Europe. Spectacle bizarre, on vit ses armées, réputées à l'égal de toutes celles de l'Europe, tourmentées par toutes les recherches de la tactique et de la discipline militaire, offertes comme modèles en beaucoup d'endroits, battues par des Turcs et par des Moines.

Un nouvel esprit avait éclaté dans la Belgique... Un vent d'indépendance inconnu jusque-là soufflait sur ces contrées. Joseph succombant sous la double fatigue du corps et de l'esprit, sous le poids du chagrin d'illusions que de tardives clartés dissipaient, sous le fardeau de deux guerres allumées aux deux bouts de l'Europe par son imprudence ; Joseph s'éteignait à Vienne dans un état équivoque de rétractation et de persévérance dans ses projets, laissant ses états en combustion, et

sa mémoire en problème. Triste, mais inévitable résultat de beaucoup d'imprudences commises sans nécessité, juste salaire de témérités punies par une insurrection coupable. Aussi, quel besoin de troubler des peuples servant et payant bien, de leur ouvrir les yeux comme par force, de les frapper de clartés anticipées et supérieures à leur éducation ; et quelle occupation pour un prince, que celle de régler, comme l'avait fait Joseph, des cahiers de théologie, ainsi que le nombre des messes et des cierges ; tant il est rare que les plus élevés parmi les hommes, échappent eux-mêmes au tribut inévitable que la faible humanité doit à la petitesse!

Voilà donc la Belgique indépendante par le fait, et par un acte de sa volonté propre. Arrêtons nous un moment sur cet acte, il est digne de notre attention.

Qui l'a produit, et que produira-t-il à son tour ? Voilà ce qu'il importe de rechercher.

Un peuple entier ne passe pas violemment d'un mode d'existence à un autre mode, surtout il ne se soustrait pas à main armée à la domination d'un prince puissant, et en état de le châtier, s'exposant par là à de rudes

traitemens, s'il ne porte pas en lui-même le principe de ce changement, et si celui-ci n'est pas favorisé par des circonstances propres à développer ce germe préexistant. On ne saurait trop le dire; les révolutions sont filles du temps et des circonstances; elles ne se font point *ex abrupto*, ni au commandement d'un homme; mais elles découlent de beaucoup de causes et de faits plus ou moins actifs, plus ou moins sensibles à la vue; il n'en est point dont on ne traçât d'une main sûre l'arbre généalogique. Or, telle était la position de la Belgique au milieu d'un grand nombre de causes de commotion. Cette position n'a pas été observée, et méritait de l'être; des jugemens superficiels ne lui ont assigné pour principe que les entreprises violentes de Joseph, et le choc irréfléchi qu'il vint donner à tout ce qui formait l'esprit et l'objet des affections des Belges.

Mais borner là ses aperçus, n'est qu'entrevoir la question sous son rapport le plus faible, quoique le plus sensible en apparence.

La vérité est que la Belgique se fit indépendante par un concours de circonstances dont elle ressentait le contre-coup, sans se rendre

bien compte à elle-même des mobiles auxquels elle obéissait à son insu. La révolution lui vint à la fois du dehors et du dedans.

La Belgique se trouvait enclavée entre deux révolutions, et il est bien difficile de rester sans atteinte entre deux incendies.

D'un côté la Hollande depuis la guerre d'Amérique était en division ouverte avec le prince Stathouder. La querelle en se prolongeant n'avait pu échapper à la connaissance et à l'attention des Belges; ils avaient vu la Prusse intervenir les armes à la main, et décider la question en faveur de la maison d'Orange. Cela se passait à leurs portes, et dans un ordre de choses fait pour les intéresser par sa similitude avec leur situation personnelle. Or, rien n'est plus propre à faire fermenter un pays, que les débats qui s'élèvent dans son voisinage. L'exemple est un grand maître chez les hommes, il les dispense des frais d'invention, trop souvent il les absout à leurs propres yeux, et dans une fausse indulgence, il va jusqu'à les affranchir du remords.

Dans le même temps, la révolution française venait d'éclater avec un fracas qui remplissait le monde de stupeur et de retentisse-

ment ; là, tous les principes de l'ordre social étaient étalés sans ménagement, réclamés avec véhémence, appliqués avec rigueur ; par là une école politique d'un genre tout neuf se trouva ouverte aux portes de la Belgique, et quoiqu'elle ne fût pas encore à l'usage du grand nombre, cependant elle ne pouvait être sans effet pour tous. Ainsi la Belgique placée entre deux révolutions de nature diverse, se trouva entraînée dans une troisième formée à la fois d'élémens du dehors et du dedans, révolution moitié de simple opposition à Joseph, et moitié de principes d'ordre social et de politique générale.

Ainsi, pendant que la masse de la nation suivant l'impulsion donnée par les états de Brabant et par le clergé, brisait impétueusement le joug de Joseph au profit de ses états et du clergé, pendant qu'elle obéissait sans calcul à la direction que ces deux mobiles lui avaient imprimée, d'autres hommes se rencontrèrent qui, partant de points entièrement opposés, voulaient l'indépendance autant et même plus que leurs concitoyens, mais la voulaient dans un but absolument différent ; c'est de là que vint la division des partis dans la Belgique.

A peine ce pays s'appartint-il à lui-même, qu'il tomba dans la division, c'est-à-dire dans l'anarchie. Les Belges allaient faire comme les Polonais; amis et réunis pour renverser, les partis se trouvèrent divisés et ennemis dès qu'il s'agit de rétablir.

Se venger de Joseph en s'affranchissant de son autorité, tel avait été le but commun et apparent. Comme il arrive toujours, les partis s'étaient fort bien entendus jusques-là; quand il fallut partager la dépouille, ils se divisèrent: c'est toujours-là que commencent les débats. On s'entend à merveilles contre le pouvoir existant; on se divise lorsqu'il faut désigner son héritier. Alors se renouvela en Belgique ce qui venait de se passer France; tout le monde s'y était réuni contre l'ancien pouvoir de Louis XVI. Lorsqu'il fallut en créer un nouveau, il n'y eut plus que des disputes.

Deux partis se montrèrent tout de suite en Belgique.

1°. Celui des états, dirigé par deux hommes dont le nom est couvert aujourd'hui d'autant d'obscurité qu'alors il était promulgué à grand bruit par la clameur populaire. C'étaient Vandernoot et Van Eupen, grand pénitencier de

l'église d'Anvers. Or, quel est aujourd'hui l'européen qui sache les noms de Vandernoot et de Van Eupen, et qui s'informe de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils sont devenus.

2°. Celui des Vonkistes, ainsi nommés du chef du parti, l'avocat de Vonk. C'était le parti constitutionnel.

Les états répétaient dans la Belgique les scènes que les parlemens venaient de jouer en France. Après avoir amené le roi au bord des états généraux, les parlemens, moins repentans de leur audace antérieure qu'effrayés des dispositions dans lesquelles ils trouvaient la France, qu'ils avaient négligé de bien connaître avant de l'agiter, se replièrent sur le temps passé, et voulurent que les états généraux fussent tenus à leur guise; mais il était trop tard, et, de son côté, la nation voulut qu'ils le fussent à la sienne propre.

On faisait alors à Paris et à Bruxelles ce que l'on vient de faire à Carlsbad, où l'on a vu toutes les lumières diplomatiques de l'Allemagne occupées d'établir au milieu du dix-neuvième siècle, et à la face de ce qui se passe dans le monde, des *états historiques*, calqués sur les modèles de l'antiquité, tant

il est vrai que tous ces corps aristocratiques, de quelque lieu, de quelque temps, de quelque forme qu'ils soient, ont une tendance invincible vers l'oligarchie et le maintien de leur pouvoir propre, quelle qu'en soit l'origine, la conséquence, et l'accord avec les principes de l'ordre social. Ce sont autant de sacrificateurs *nés* du temps présent et avenir au temps passé. Les états Belges procédaient dans cette forme, et dirigés par des hommes de routine, ils entendaient bien que la révolution eût été faite à leur profit, et qu'affranchis de Joseph, ils le fussent aussi d'une constitution régulière.

Le parti opposé nourrissait d'autres vues; il voulait faire de la révolution un moyen et une époque de constitution régulière. De là la division entre les deux partis.

Comme la force des partis ne se mesure par les lumières que chez les peuples très éclairés, il arriva que les états restèrent les plus forts. Cette même masse, qui ne s'était pas trouvée mûre pour les innovations de Joseph, ne se trouva pas l'être davantage pour une constitution. Elle donna le pouvoir aux états. Deux ans plus tard il en eût été au-

trement. Aujourd'hui ces mêmes états ne réuniraient pas quatre personnes.

Le parti constitutionnel ne fut jamais très nombreux. C'était un parti d'élite et de lumières, et la Belgique n'en était pas encore à pouvoir montrer le grand nombre de ce côté, à la différence de ce qui arriva en France en 1789, et de ce qui a continué d'avoir lieu dans ce même pays, ou l'ordre constitutionnel a toujours prévalu, parce que l'éducation politique de la nation était arrivée au point qui n'en comporte pas d'autre, et qu'elle était beaucoup plus avancée que ne l'était la Belgique de cette même époque.

Le parti Wonkiste se grossit peu; il eut trop de raison pour avoir beaucoup de faveur populaire, et trop de la première pour avoir beaucoup de la seconde. On comptait dans ses rangs les premiers noms de la Belgique. Mais alors, en Belgique comme en France, les noms étaient sans efficacité contre le courant populaire, et l'on pourrait dire généralement que la révolution, qui a créé beaucoup de noms nouveaux, a été le tombeau de presque tous les noms anciens. Parmi ces *Magnats* de la Belgique, on comptait des

familles soupçonnées d'arrière-pensées dans leur attachement à une révolution qui pouvait prêter à des vues ambitieuses de leur part, pour se faire adjuger la souveraineté par leurs concitoyens, charmés de se donner pour chefs les plus apparens parmi eux.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, qui n'est pas dépourvue de vraisemblance, et dont beaucoup d'esprits furent alors frappés, le parti des états ne tarda point à l'emporter hautement sur ses adversaires. On eut la preuve éclatante de sa supériorité, lorsqu'il eut le pouvoir de faire arrêter à la tête de sa propre armée le chef qui avait le plus contribué à l'expulsion des Autrichiens, le général Wandermesch. Le prince Auguste d'Aremberg, membre de l'assemblée constituante, subit le même sort, et le duc d'Ursel, son beau-frère, eut même à souffrir quelques sévices personnels. Il passait pour le chef du parti Wonkiste. On attribuait l'attachement de la famille d'Aremberg à la révolution de la Belgique, au désir de la faire servir à son élévation au pouvoir dans cette contrée, où sa fortune et une très grande considération lui donnaient le premier rang. Des hommes versés dans la connaissance

des affaires générales, sentant les inconvéniens d'une domination étrangère, éloignée, souvent embarrassée dans son propre voisinage, avaient bien pu former un projet aidé par la nature des choses, par les circonstances du temps, et dans l'exécution duquel ils n'apercevaient pas de rivaux; car il est vrai de dire que la famille d'Aremberg est hors de pair en Belgique.

D'ailleurs cette époque ne fut, pas plus qu'aucune autre, celle de la légitimité. On voyait, dans ce temps, un archevêque de Cambrai, François, prince de la maison de Rohan, aller s'asseoir, sans beaucoup de scrupules, sur le siége du prince de Liége, son confrère en épiscopat, son supérieur comme prince souverain, et nullement son justiciable en cette qualité et en celle d'étranger. Les passions humaines se retrouvent les mêmes dans tous les temps, et les intérêts ramènent toujours les hommes dans les mêmes voies.

Autre preuve de cette facilité des hommes à sacrifier les principes à leurs intérêts, et à regarder comme légitime, avant tout, ce qui les sert, c'est que les états de la Belgique s'adressèrent à l'assemblée constituante, dont la

légitimité bien reconnue par tous les Français ne l'était encore d'aucun gouvernement, ni d'aucun peuple. C'était un spectacle singulier que celui qu'offraient les états Belges, placés au faîte des idées aristocratico-monacales, implorant l'alliance du pouvoir exterminateur de l'aristocratie nobiliaire et sacerdotale. On ne sait comment ils avaient pu fonder quelque espoir sur cette assemblée. Dans elle, tout était contraire au succès de cette démarche; l'esprit de l'assemblée constituante n'avait rien de commun avec celui qui dirigeait la Belgique, s'associer avec lui était renoncer, en quelque sorte, à ses propres principes, et s'exposer à de grandes objections, tirées de la contradiction entre les principes et la conduite, chose toujours fâcheuse et inévitable. Mais il y avait plus. L'appui prêté à l'insurrection Brabançonne aurait renfermé une grande faute en politique, celle de montrer l'assemblée constituante à la tête des insurrections contre les souverains, attitude absolument contraire à ses intérêts de ce temps là. C'était à ses successeurs qu'il appartenait de provoquer ces mouvemens, de les soutenir par les armes, et d'en profiter. La neutralité, le soin de se renfermer dans

l'intérieur, dans la réforme de la France, suffisait bien au zèle de l'assemblée; c'était le seul rôle qui lui convînt. Elle eut le bon esprit de s'y tenir. Les propositions deux fois renouvelées par les états furent sinon repoussées, du moins écartées deux fois, et la Belgique n'eut de secours à attendre que d'elle-même. Croirait-on que l'aveuglement de l'intérêt personnel fut au point de persuader à une partie des Belges insurgés en faveur des institutions mêmes que l'assemblée constituante brisait avec une persévérance systématique, que cette même assemblée fût l'alliée nécessaire, et comme naturelle, de ceux dont elle était si fort dissemblable. L'erreur avait gagné jusqu'au clergé, que tout cependant devait contribuer à en faire revenir, et il n'était pas rare de rencontrer dans la Belgique jusqu'à des religieux fermement convaincus que les Français, qui détruisaient les moines chez eux, allaient les défendre et s'en faire les patrons chez les autres, tant est grand le penchant qu'ont les hommes à se flatter dans leur propre cause (1).

---

(1) Le cardinal Frankenberg, archevêque de Malines, prélat très vénérable, avait cédé au torrent; il

Il s'écoula un temps assez considérable entre la mort de Joseph et la première action de son successeur à l'égard de la Belgique. Cet intervalle était bien nécessaire pour se reconnaître, et pour asseoir un plan. Le nouveau souverain trouvait ce que l'on peut appeler une machine brisée dans une monarchie vaste, puissante, guerrière, mais ébranlée de toute part, et affectée de désastres militaires inattendus. Il fallait éteindre à la fois deux guerres allumées aux deux extrémités de l'empire. Joseph, en éclatant contre la Turquie, de concert avec Catherine, avait eu l'inadvertance d'oublier la Prusse, la Suède et l'Angleterre. Ces trois puissances s'étaient mêlées de la querelle. Gustave avait fait entendre à Pétersbourg étonné et surpris, le bruit de son artillerie. Un instant Catherine pensa à s'éloigner de sa capitale. Une flotte anglaise

---

s'était montré partisan des ennemis de Joseph. La cour de Vienne l'en punit, en lui retirant les décorations qu'il tenait d'elle. Ce prélat avait été entraîné par un secrétaire, nommé Duvivier, homme d'intrigues et de voies détournées; et qui, dans ces derniers temps, a donné à une partie du clergé belge, une direction devenue funeste à plusieurs de ses membres.

allait passer le Sund, et, de son côté, la Prusse agglomérait ses bataillons sur les mêmes champs de bataille où le glaive de Frédéric, pendant trente ans, avait moissonné tant de guerriers autrichiens.

Le nouvel empereur avait donc à dissiper beaucoup d'orages formés par d'autres que par lui. Il se trouvait à la tête d'une succession, fort embarrassé dans sa richesse même, et il avait besoin de plus d'art encore que de force pour s'en assurer la jouissance paisible. C'est aussi le parti qu'on lui vit prendre.

Un congrès fut rassemblé à Reichenbach, pour l'arrangement des affaires avec la Turquie. Un autre congrès fut réuni à La Haye, pour aviser à celles de la Belgique. Ainsi la paix se préparait de toute part. Il n'était pas fort difficile de triompher de la Belgique; car elle n'avait rien fait pour garder les fruits de sa conquête. A peine libre, elle tomba dans les petitesses, et dans un misérable ergotage entre les partis qui multipliaient des *factums* également inutiles au maintien de la cause générale. Quand l'épée est tirée, et que l'ennemi est aux portes, la plume n'est plus de saison; il faut savoir agir virilement, ou bien

mettre révolution bas. Les Belges ne surent faire ni l'un, ni l'autre; ils s'obstinèrent à rester avec une révolution sans défense, plus occupés de s'opposer mutuellement des argumens, que de la résistance à leurs ennemis. Le salaire d'une pareille conduite ne se fait jamais attendre, on a renoncé d'avance à se faire considérer, lorsqu'on se présente avec ce vide d'idées, de plans et de moyens de défense. Aussi les Belges virent-ils leur sort décidé par un acte dit de *médiation*, mais bien véritablement *de commandement* émané des puissances que l'Autriche avait acceptées comme médiatrices; acte à la confection duquel ils ne furent pas appelés, et qui leur fut intimé par des forces auxquelles ils n'avaient rien à opposer. Là s'évanouit un fantôme de liberté, dont il ne resta aux Belges qu'un vernis de mutinerie, un fond âcre de mécontentement, une disposition factieuse, et à leur souverain des motifs légitimes d'ombrages contre un peuple qui ne rentrait que par la force dans le devoir dont il s'était écarté par système. C'est une des plus mauvaises positions dans lesquelles princes et peuples puissent se trouver également les uns à l'é-

gard des autres. On a beau se promettre amnistie d'un côté, amour et soumission de l'autre, les cicatrices restent, et sont toujours prêtes à se rouvrir.

On en était là lorsque, non pas une armée, mais un corps de troupes autrichiennes se présenta aux portes de la Belgique; elle fut reprise avec autant de facilité qu'elle avait été perdue. Cette petite expédition fut une promenade militaire, sous les ordres d'un vieux général autrichien, *le maréchal de Bender*, vieillard qui touchait à la décrépitude, et à l'affaiblissement d'esprit qui en est la suite, plus recommandable par la durée que par l'éclat de ses services. L'esprit de parti qui s'empare de tout, saisit cette occasion pour faire de ce général un colosse, et un modèle pour quiconque avait à combattre des insurgens. Pendant deux années, par une étrange méprise, la renommée fut occupée de répéter le nom de *Bender*, et s'appesantit sur des détails relatifs à cet homme, que l'on aurait honte de rappeler aujourd'hui. Quand on approchait de ce vieux guerrier, le prestige s'évanouissait tout-à-fait, et il ne restait d'autre idée que celle d'un soldat qui, à force de

temps et d'assiduité, avait percé les rangs, et qui était passé, sans éclat, des derniers rangs de la milice aux premiers. La réputation du maréchal Bender fut une réputation d'émigration, qui l'adopta comme un vengeur attendu.

Avec l'armée autrichienne revint la cour de Bruxelles; avec celle-ci le gouvernement ordinaire de ce pays, avec celui-ci encore les intrigues et les tracasseries qui en faisaient le fonds. Les dehors étaient changés, mais les cœurs ne l'étaient pas. Le vieux levain, aigri par les nouvelles circonstances, y fermentait, et préparait de nouveaux embarras au gouvernement, et de nouvelles catastrophes à ce pays. Voyons par quels hommes il était gouverné.

L'empereur Léopold arrivait au trône précédé par une réputation de philosophie, dont le bonheur qu'elle avait procuré à la Toscane, faisait bien augurer. Long-temps l'Europe avait retenti des louanges du souverain de la Toscane, et lorsque le trône impérial l'appela à Vienne, on put se croire autorisé à promettre à l'Autriche une longue suite de jours heureux. Léopold n'était pas moins philosophe

que Joseph; mais il l'était mieux que lui; il ne montrait pas, comme l'avait fait son frère, le désaccord de la philosophie et du despotisme réunis dans le même homme, appuyant un code sur un sabre. Joseph ordonnait ce qui était bien, et contraignait à le recevoir; Léopold moins impétueux et moins impatient, le faisait accepter; Joseph faisait subir jusqu'aux bienfaits, Léopold les confiait aux lumières et à la reconnaissance; Joseph avait contracté dans le voisinage de Frédéric et des casernes prussiennes, une manie militaire, dont Léopold n'avait pu être atteint dans un pays où l'on apercevait à peine un soldat; Joseph eût souvent troublé l'Europe et rallumé la guerre; Léopold eût été un garant et un médiateur continuel de la paix, occupé à tenir toujours les portes du temple de Janus fermées; son esprit avait plus de tempérance que celui de Joseph; c'est surtout par l'absence de cette vertu que pêchait celui-ci, et la supériorité de la sagesse compensait, chez Léopold, celle de l'éclat qui appartenait à son frère. On ne sait pas jusqu'à quel point Joseph, si sa vie se fût prolongée, eût échappé à la réputation de *brouillon*, on ne peut assigner

les bornes que celle que Léopold aurait eues parmi les sages. Un prince de ce caractère était éminemment propre à réparer les maux causés par la fougue perturbatrice de Joseph. C'est avec du baume que se cicatrisent les blessures.

On dirait que le cardinal de Retz a peint l'archiduchesse Marie-Christine, dans le portrait qu'il a tracé de la régente Anne d'Autriche. Issues du même sang, ces deux princesses présentaient entre elles, sous beaucoup de rapports, des conformités frappantes. Comme sa tante, Marie-Christine avait toute la fierté du sang autrichien, avec l'amour du pouvoir, l'impatience de la contradiction, les engouemens et les répugnances qui caractérisaient Anne. La démarche de cette princesse suffisait seule pour trahir l'agitation de son esprit; la nature ne fait rien de parfait, et en dotant cette princesse de grandes et nobles qualités, elle y avait mêlé une infusion qui faisait perdre à l'ensemble de son lustre et de son prix. On a dit qu'il en était de l'humeur comme des maux de nerfs, qu'elle donnait l'apparence de tous les vices, comme ceux-là donnent celle de toutes les maladies; Marie-Christine en était-là; l'inégalité de son hu-

meur corrompait ce que la nature avait placé d'excellent en elle; un esprit pénétrant, un cœur noble, une piété solide, un attachement exemplaire à son époux, le prince de Saxe Teschen, homme digne par ses vertus d'être associé à ses destinées, une libéralité fort grande, et qui la rendait chère au peuple.

Le comte de Mercy Argenteau, ambassadeur de la cour de Vienne à Paris, résidait à Bruxelles à la suite du traité de médiation, dont il avait été un des signataires. C'était le Nestor de la diplomatie autrichienne; il était déjà entré fort avant dans la vieillesse, et son esprit se ressentait du poids des ans. Dans un temps tranquille, où les formules ordinaires des gouvernemens suffisent aux affaires, le comte de Mercy eût suffi a son emploi; mais dans un temps d'innovations rapides et inattendues, il était loin de répondre au fardeau dont il se trouvait chargé. Marie-Thérèse l'avait placé comme la sentinelle de l'Autriche auprès de sa fille, Reine de France; il était placé en cette même qualité à Bruxelles à l'égard de la France, et comme négociateur avec les étrangers. Le comte de Mercy entretenait tant qu'il pouvait les dispositions pacifiques de son

cabinet, à l'égard de la France, et secondait les vues du Roi et de la Reine de France, qui, en opposition à l'émigration, faisaient tous leurs efforts pour éloigner la guerre. Le comte de Mercy était riche et fort occupé de sa fortune, malheur toujours grand dans un homme d'état; et chose singulière, mais vraie, ce fut le soin de cette fortune, pour laquelle il craignait, qui l'exaspéra contre la révolution, et qui le décida à des mesures viriles contre elle. Le crépuscule de la vie de ce diplomate, n'annonçait pas qu'elle eût dû briller d'un éclat bien vif; du reste, le plus poli des hommes, le plus recherché en pierreries, habitant un cabinet saturé d'ambre, n'écrivant que sur du papier musqué à renverser, et marié à une actrice de l'opéra, nommée Rosalie, dont il avait deux enfans.

Le comte de Metternich, ministre plénipotentiaire aux Pays-Bas, père du prince de Metternich, aujourd'hui premier ministre à Vienne, remplissait ce poste éminent avec beaucoup de dignité; il était secondé dans sa représentation par sa femme, qui possédait à un haut degré les manières et le ton qui ennoblissent une maison.

Quand l'avocat de Wonk parut, on le soupçonna de n'être que l'instrument de l'Autriche, qui cherchait à diviser les Belges; on vit même un grand coup de politique de la part de celle-ci, dans ce qui n'était, vraisemblablement, que l'effet naturel de la réflexion de la part de Wonk, et la simple répétition des principes qui prévalaient alors en France. Quoi qu'il en soit, il passait pour certain que la cour de Bruxelles profitait de ces divisions, qu'elle se servait des Wonkistes pour contenir et affaiblir les états, et que, par un raffinement de politique, les ministres autrichiens s'étaient distribué les rôles, et se plaçaient, pour les dominer, à la tête, l'un des Wonkistes, l'autre des états, en conservant entre eux des apparences d'opposition. Ce qu'il y a de bien assuré, c'est que l'opinion générale assignait au comte de Mercy la direction des Wonkistes, et au comte de Metternich celle des états; aussi les émigrés n'avaient-ils pas manqué de faire *un monarchien* du comte de Mercy, et *un franc royaliste* du comte de Metternich; c'étaient les expressions du temps.

Nous ne finirons point ce tableau de la Belgique, et celui de la disposition des esprits

dans ce pays, ainsi que dans l'Autriche, relativement l'une à l'autre, sans faire observer que si les Belges souffraient impatiemment la domination de l'Autriche, l'éloignement du souverain, les mutations continuelles des agens, tous étrangers aux mœurs, aux intérêts, au langage du pays; l'Autriche de son côté sentait vivement les inconvéniens d'une possession aussi éloignée, aussi remuante, aussi exposée aux entreprises de ses voisins, dans la dépendance desquels elle la tenait, aussi chère en temps de guerre.

La Belgique était pour l'Autriche une colonie continentale, et des possessions de cette nature sont tout autrement coûteuses et précaires que les colonies purement maritimes. Cet état était celui d'un divorce imminent; celui-ci ne pouvait tarder à se réaliser.

A Léopold, mort dans les premiers mois de 1792, succéda son fils, François second, qui trouva son empire enlacé dans tout ce que les *Jacobins* de l'assemblée législative avaient tissu de piéges, dressé d'embûches, et rassemblé de prétextes pour amener la guerre, qu'ils se sont vantés pendant plusieurs années d'avoir fait déclarer au roi pour le perdre. Brissot,

aujourd'hui oublié, et ses adhérens l'ont dit textuellement; mille autres ont réclamé leur part de gloire dans cette scène de déception et de violence.

Les premiers évènemens de cette guerre sont assez connus; elle traîna pendant tout l'été de 1792, jusqu'à la campagne de Champagne. L'évènement le plus marquant fût l'incendie des faubourgs de Courtrai, que l'on dit avoir été brûlés par le général français, Jarri, à l'instigation de l'archiduchesse Christine, le nom de *brûteur de Courtray* en resta à ce général; il passait pour constant que l'archiduchesse avait eu pour objet, dans ce sévice, de dégoûter les Belges de leur propension pour les Français, et de leur donner un avant-goût des procédés qu'ils devaient en attendre. Il n'y a pas de doute qu'à cette époque l'invasion de la Belgique, bien insuffisamment gardée, ne fût très facile aux Français; mais elle n'entrait pas dans les vues des chefs de leurs armées, très ennemis du parti qui avait déclaré la guerre, et qui s'occupaient tout autrement de la guerre que les Jacobins faisaient au Roi dans Paris, que de celle qu'eux-mêmes avaient l'air de faire aux Autrichiens.

La retraite des Prussiens de la Champagne, donna aux Français les moyens de se retourner sur la faible armée qui gardait les Pays-Bas; Dumouriez l'écrasa à Jemmapes, conquit la Belgique, et vint se reposer pendant tout l'hiver, sur les bords de la Roër, au lieu de border ceux du Rhin, d'où il eût empêché à jamais le retour des Autrichiens. Cette faute a coûté deux années de guerre; il en a dit la raison dans ses Mémoires, alors elle pouvait avoir de l'intérêt; mais comme elle l'a perdu, nous n'avons plus à nous en occuper.

La Belgique avait recherché la protection de la France, sous l'assemblée constituante; c'était le temps des utopies politiques. Tant que la révolution habita la haute région des abstractions et des principes de l'ordre social, on avait pu dans la Belgique, comme on l'a fait encore si long-temps après dans le reste de l'Europe, ne voir la révolution que de ce côté, qui en était le meilleur. On avait pu se flatter d'échapper à de certains principes trop rigoureux, en un mot, on pouvait concevoir l'espoir d'avoir le bon de cette révolution sans le mauvais. La conquête et l'occupation sous Dumouriez n'eurent rien d'atroce; on compta

un bien petit nombre d'excès. Des négocians très éclairés de Bruxelles nous ont assuré que le séjour des Français dans la Belgique y avait laissé plus de vingt-huit millions de numéraire ; c'était plus que la Belgique n'avait perdu ; mais pendant ce temps, la révolution prenait en France un caractère terrible. Les principes les plus effrayans, les échafauds dressés de toute part, le sang des sujets allant par mille voies se confondre avec celui du monarque, les autels renversés, leurs ministres égorgés et proscrits ; tout cet ensemble d'horreurs avait éclairé les Belges sur leur position véritable, et les remplissait d'effroi. Les hommes qui avaient été les plus confians dans le secours de la France, reconnaissaient leurs illusions ; les états, les prêtres, les nobles, apercevaient distinctement la fin de leur règne à côté de celui de l'Autriche, et ne pouvant trouver de salut qu'auprès d'elle, ils se jetèrent dans ses bras.

Le comte de Mercy s'était retiré à Vesel, sur le Rhin, avec le prince Auguste d'Aremberg, dans lequel il avait mis toute sa confiance. Ce prince avait du sens, mais peut-être portait-il trop haut l'opinion de ses propres

talens. L'étendue lui manquait, et ce qui paraissait le plus en lui était une capacité enveloppée qui se manifestait par des sentences sur le mérite d'autrui. Il était ami des influences secrètes et détournées, et aimait les rôles couverts. Grand seigneur, homme du monde et d'affaires, beaucoup de distractions jointes à une santé affaiblie par une blessure grave, l'avaient empêché de donner à des études sérieuses cette suite et cette application qui seules peuvent rendre très habile à les traiter. Les grands s'imaginent trop souvent suppléer par des avantages de position à ce que le travail seul confère aux plus petits qu'eux. Mais à l'ouvrage, ceux-ci retrouvent et montrent leur supériorité.

Le prince Auguste est une de ces médiocrités ambitieuses que l'on rencontre souvent dans les affaires, qui y portent les inconvéniens de leurs prétentions, qui veulent toujours diriger, qui se croient nés pour la direction, qui voudraient avoir les fruits du travail sans ses épines, et ne rien rabattre des plaisirs pour ajouter à l'application, deux choses incompatibles. Il faut faire son choix entre le *cabinet* et le monde, et tous ces grands

faiseurs qui veulent remplir à la fois les deux théâtres, qui prétendent diriger les états du milieu de leurs salons, et faire voguer le vaisseau par le seul souffle de leur bouche, comme enfler la voile par l'impulsion de quelques bons mots, ne sont jamais que des ministres de salons, et des hommes d'état qui veulent et courent se perdre. En temps tranquille à l'excès, les salons peuvent aller jusqu'à entretenir un mouvement donné; en temps agité, et encore plus en temps d'orage, ils ne sont propres qu'à devenir des abymes. Ce n'est pas sur eux qu'on doit placer ses paratonnerres.

Le prince Auguste était un assez pauvre paratonnerre pour l'orage qui grondait sur la Belgique. Ses apophtegmes ne suffisaient pas comme le feu de l'artillerie, pour dissiper la nuée. Incapable d'écrire, de tracer un plan, de suivre la marche accélérée et si féconde en résultats journaliers, des évènemens qui formaient la grande scène qu'il prétendait diriger, il se reposait du soin du travail sur un français, homme doué d'une extrême aptitude pour le travail, comme de connaissances étendues et variées, chez lequel se rencontraient

encore deux qualités bien essentielles dans la conduite des affaires, la sagacité qui discerne, et la perspicacité qui voit loin et distinctement. C'était un trésor très propre à combler le déficit dont le prince Auguste, dans sa richesse présumée, était très réellement affligé.

J'insiste sur le caractère politique de ce prince en raison de la grande influence que son empire absolu sur le comte de Mercy lui donna sur les choses de ce temps. Il est hors de doute qu'il n'ait eu la plus grande part dans les plans de cette époque. Son crédit politique finit avec le comte de Mercy; ses essais sur le baron de Thugut furent moins heureux.

Le prince Auguste se trouvait dans une double position fort singulière. A Bruxelles, il avait pris part à la révolution belge; de là de la défaveur à Vienne. A Paris, il avait pris part à la révolution française; de là nouvelle défaveur dans le monde, où jusque là il avait paru avec éclat. De plus, une circonstance toute particulière aggravait sa position.

Le prince Auguste était fort attaché à la reine, dont il fut le conseil pendant deux

ans. Le désir de la servir lui fit former des liaisons fort étroites avec Mirabeau, dont l'ascendant sur l'assemblée, sur le peuple, on pourrait dire sur la France même, lui révélait tout le prix. Il fit, au désir de servir la reine, le sacrifice de cette partie de considération qui alors était attachée à des relations suivies avec Mirabeau. Ne perdons pas de vue l'époque dont nous parlons, et rappelons-nous qu'alors on n'était pas familiarisé avec ces liaisons politiques qui depuis, à l'exemple de l'Angleterre, ont rendu moins susceptible à l'égard des homme de renommée politique. Aujourd'hui que Mirabeau *homme* est, depuis si long-temps, perdu dans la tombe, sa vie privée importe peu; le *dictateur de la constituante est seul resté;* mais dans ce temps l'homme vivait tout entier, et ses antécédens étaient propres à refroidir beaucoup l'empressement que ses talens pouvaient exciter. Le prince Auguste avait franchi la barrière dans une vue très louable, mais qui, étant inconnue de tout le monde, le laissait tout entier sous le coup de l'improbation d'une semblable liaison. Lorsqu'on le vit accepter la charge d'exécuteur testa-

mentaire de Mirabeau, les cris ne connurent plus de bornes, on eût cru voir l'ancien régime tout entier se soulever contre une violation pareille des convenances consacrées par le temps. Combien d'hommes datèrent la révolution de cette transition des observances anciennes à cette innovation. La position du prince Auguste se trouvait ainsi compliquée par la publicité de ses rapports avec Mirabeau, et, je le répète, parce que personne ne savait quel en était le but, les acteurs principaux ayant disparu, le prince restait seul avec le mérite et la défaveur de son secret (1). Une position équivoque est toujours un malheur dans les affaires, et si elle nuit beaucoup dans celles qui ne concernent que les particuliers, elle peut devenir très funeste quand il s'agit des affaires générales. Là, il faut que tout soit clair, net, et mis au grand jour.

---

(1) Lorsque Rivarol arriva à Bruxelles, le prince Auguste qui l'avait connu à Paris, fut à lui les bras ouverts, et lui dit que sa maison et sa table lui étaient ouvertes. Rivarol, avec ce sel qui n'appartenait qu'à lui, répondit : Je vous remercie : j'ai à parler de vous dans l'Histoire ; vous voulez corrompre vos juges.

Les états, consternés de la tournure que les affaires prenaient en France, et par suite dans la Belgique, s'adressèrent au comte de Mercy, et demandèrent son appui à Vienne. La peur est toujours généreuse; aussi offrirent-ils tous les secours, et toute la soumission dont ils s'étaient montrés si avares et si éloignés jusque là. Ils avaient bien besoin d'un appui à Vienne; car l'Autriche, effrayée du contact de la révolution française, rebutée des contradictions éternelles des Belges, songeait sérieusement à se séparer de cette dangereuse et litigieuse possession, dont elle ne sentait plus que les épines, et sûrement la possession des Pays-Bas par l'Autriche était d'un intérêt plus direct pour les puissances maritimes, telles que la Hollande et l'Angleterre, qu'elle ne pouvait l'être pour l'Autriche elle-même.

Il faut noter cette époque, celle de la retraite de la Belgique, déjà effectuée moralement par l'Autriche, de la part de toute la partie de son gouvernement purement allemand, et résidant à Vienne. Mais cette disposition même établissait un désaccord avec la partie du gouvernement autrichien

résident à Bruxelles, et formé de la cour de Bruxelles et des Brabançons. Ceux-ci avaient autant de goût pour la conservation de la Belgique que les Autrichiens purs ressentaient d'éloignement pour cette possession. Il y avait donc partage dans le cabinet, et par conséquent dans la manière d'envisager la question, et de travailler à la résoudre.

L'archiduchesse Christine et le duc Albert avaient quitté le gouvernement de la Belgique; il avait été remis au prince Charles, qui débutait dans la carrière que depuis il a rempli avec éclat. Ce nom était cher aux Belges, et ils parurent lui avoir transporté toute l'affection qu'ils avaient vouée à son oncle, le prince Charles de Lorraine, long-temps leur bien-aimé gouverneur.

Pour déterminer l'Autriche à vaincre ses répugnances pour la reprise de la Belgique, les états envoyèrent à Vienne deux députés qui mirent aux pieds du trône leur soumission et leurs offres. Ils ne parlèrent de rien moins que d'un don de quarante millions et de quarante mille hommes. Une largesse aussi peu familière aux Belges, trouva le cabinet de Vienne plus accessible qu'ils ne s'y atten-

daient, et compléta l'ouvrage du comte de Mercy, qui n'avait rien négligé pour tout disposer en leur faveur.

On ne dissimula pas aux envoyés l'éloignement qu'on avait éprouvé pour se charger de nouveau du fardeau de la Belgique, mais on les assura en même temps que dès que leurs dispositions personnelles s'accordaient avec celles que le souverain n'avait jamais cessé d'éprouver pour son peuple de la Belgique, des secours prompts et efficaces allaient marcher. Ainsi triomphèrent dans le principe le plan du comte de Mercy et celui des Belges. C'est à ce ministre, et au prince Auguste d'Aremberg, que fut due alors la reprise de la Belgique par l'Autriche. Mais ce triomphe contrariait le parti autrichien de Vienne, et comme c'était lui qui disposait des forces de la monarchie, il mit de la parcimonie et de la lenteur à fournir les moyens de l'exécuter. Les hommes ne font bien, et même suffisamment, que ce qui se trouve dans leurs goûts et dans leurs intérêts. Or, cette partie du cabinet se sentait contrariée sous ce double rapport. Depuis plusieurs années elle travaillait à fixer toute l'attention de l'Autriche sur

une extension définitive vers la Turquie, et encore mieux vers l'Italie, en réunissant l'état de Venise à la possession de la Lombardie, comme elle l'a exécuté dans ces derniers temps, ce qui établissait une contiguité bien précieuse pour elle entre les parties divisées de ses possessions italiennes.

Le combat entre les deux systèmes commença là, et amena les catastrophes qu'il me reste à décrire. Ce fut la première cause. Je développerai les autres tout-à-l'heure. L'armée promise se mit en mouvement à la fin du mois de janvier 1793; elle arriva sur le terrain le premier mars, délivra Maestricht le 3, vainquit à Nerwinde le 18, et acheva le 25 la reprise de la Belgique.

Les résolutions avaient été prises si tard, les distances étaient si grandes, les troupes si peu nombreuses, que l'armée qui combattit à Nerwinde n'excédait pas quarante mille hommes.

Cette bataille décida du sort de la Belgique : de plus, elle fut à la veille de décider de celui de la France, de l'Europe et peut-être aussi de celui même du monde. Là se montra la vanité des grandes armées, et com-

ment avec de petites armées on décide les questions que souvent les plus nombreuses laissent indécises. Ainsi dans les plaines de Nerwinde, qui un siècle auparavant avaient vu les armées de Louis XIV et celles de la quadruple alliance entre-choquer leurs nombreux bataillons, et couvrir sans fruit ces mêmes sillons de leurs débris, les armées de l'Autriche et de la Convention, dont aucune ne dépassait quarante mille hommes, balancèrent les destinées de l'humanité, et décidèrent, pour deux années, de l'état de toute la contrée qui s'étend des bords de la mer à ceux du Rhin, en y comprenant aussi la Hollande, qui a toujours dépendu et qui dépendra toujours de la possession de la Belgique par la France.

Cette bataille, dont l'importance et la renommée ont pâli devant tant d'autres combats livrés depuis ce temps, combats dont quelques-uns rappellent le souvenir de ceux des géans, fut perdue par la faute du général Miranda. Ce général nourrissait une profonde jalousie contre Dumouriez : celui-ci avait eu beau le cajoler par les dénominations les plus flatteuses, et l'appeler le fils chéri de la victoire;

le sombre et politique américain ne s'était point laissé enlacer par ces doux propos, mais suivant sans se détourner sa carrière ambitieuse, il aspirait à supplanter un chef dont la renommée et le pouvoir l'offusquaient; impatient d'occuper le second rôle, il était loin de vouloir travailler pour assurer à un autre la possession du premier.

Miranda avait des talens militaires, un coup-d'œil rapide et sûr; mais son caractère ne répondait pas à son esprit : il était peu réputé pour le courage, le feu troublait sa tête, chose arrivée à plus d'un général, livide de jalousie, étranger aux intérêts personnels de la France, y tenant seulement comme à une aventure lucrative, ainsi que font les étrangers, son système et son génie étaient en Europe ce qu'ils se sont montrés en Amérique, où ce chef, soit comme militaire, soit comme civil, n'a joué qu'un rôle équivoque, et s'est éclipsé sans gloire pour lui, sans utilité pour son pays et sans laisser de traces sur le sol qu'il a foulé pendant ses quinze dernières années.

A Nerwinde, l'aile droite et le centre de l'armée française avaient vaincu. Déjà les gros bagages de l'armée autrichienne rétrogra-

daient sur Maestricht : tout était en alarmes dans cette place : on s'y attendait à la reprise d'un siége, trois semaines après la première délivrance : j'y étais, je l'ai vu à loisir, et c'est à ce titre que j'en parle. Miranda retint le mouvement de l'aile gauche qu'il commandait, dans le moment décisif ; si elle eût appuyé le succès du reste de l'armée, les Autrichiens repoussés au-delà de la Meuse et du Rhin, ne pouvaient plus rentrer dans la Belgique. Les Français déjà maîtres des châteaux de Namur, de Venlo, de Breda, de Gertruydenberg, auraient repris le siége de Maestricht, qui cette fois n'eût pas renouvelé sa défense ; ils auraient poursuivi, sans crainte d'être troublés, la conquête de la Hollande à laquelle le parti anti-stathoudérien les appelait. Les conséquences de cette bataille étaient incalculables ; elles changeaient du tout au tout la face politique de la révolution et de l'Europe. Si les Français avaient complété la victoire, ils auraient aussi compléte la campagne ; on ne les aurait par vus, comme ils firent après la bataille de Jemmapes et la première conquête de la Belgique et du pays de Liége, s'arrêter, on ne sait pas pourquoi,

sur les bords d'une petite rivière, nommée *la Roër*, qui coulant dans l'entre Meuse et Rhin, ne défend rien et n'offre aucun point d'appui, même quand on est maître de la place de Juliers, à plus forte raison, quand on ne l'est pas, et à cette époque les Français n'occupaient pas encore cette place, possession de l'électeur palatin, duc de Berg et de Juliers. Il n'y a de sûreté véritable pour celui qui possède la Belgique et le pays de Liége, qu'en bordant la Meuse ou le Rhin. Là se trouvent de véritables points d'appui ; ailleurs, ils n'existent point.

Il est hors de doute que si Nerwinde eût couronné la tête de Dumouriez de nouveaux lauriers, ce succès n'eût aussi frappé ses yeux de nouvelles clartés, et qu'en lui révélant l'énormité de la faute qu'il avait commise par son séjour prolongé sur les bords de la Roër, il ne l'eût porté avec rapidité sur les bords du Rhin : là toute la politique du temps prenait une autre face ; les deux campagnes belgiques de 1793 et de 1794 n'auraient pas eu lieu ; peut-être que les guerres de la Vendée, de Lyon et de Toulon n'auraient pas éclaté. La présence des armées étrangères

sur les frontières, l'espoir de leurs succès, ont pu faire naître et entretenir dans l'intérieur des dispositions qui, sans ces mobiles, n'auraient pas existé, ou ne se seraient pas développées avec la même violence : de son côté, la coalition européenne, déjà bien divisée dans ses vues personnelles et dans sa manière d'envisager la révolution française, aurait embrassé à son égard une autre marche que celle qu'elle crut pouvoir suivre après la reprise de la Belgique. Ce grand succès lui donna une confiance qu'elle n'aurait pas ressentie dans une autre position, et dans le fait, il était tout simple de voir les choses d'un autre œil, en les regardant de la rive droite du Rhin, ou bien des bords de la Sambre et de l'Escaut.

Si la bataille de Nerwinde eût été perdue par l'Autriche, cette puissance n'eût plus songé à la Belgique : le parti allemand qui était opposé à la rentrée dans ce pays, aurait pris l'ascendant à Vienne, il l'aurait emporté sur le comte de Mercy et sur le parti brabançon qui poussaient à la reprise de ce pays; alors l'attente de l'argent et des hommes qu'il avait promis s'était évanouie, le

fardeau de la guerre retombait en totalité sur l'Autriche, et il est bien probable que cette considération, jointe à beaucoup d'autres que j'ai déjà rapportées, aurait fait prendre en 1793, par l'Autriche, la détermination finale de l'abandon éternel et absolu de la Belgique, telle qu'on la lui vit embrasser et exécuter en 1794 : qui peut assigner les conséquences de cette résolution à cette époque ? Et par là même, qui peut dire l'influence qu'a eue sur le monde la différence de la perte ou du gain de la bataille de Nerwinde ? C'est à peu près celle de la perte au gain de ces grandes batailles qui ont fixé la destinée des empires, Arbelles, Pharsale, Actium, Bouvines, Ivry, Pultava, Dénain, Marengo, Austerlitz, Jéna, Leipsik et Waterloo.

La grandeur de ces résultats renferme aussi la condamnation de ces chefs subordonnés qui font dépendre l'exécution de leurs devoirs, de considérations étrangères à ces mêmes devoirs, qui mettent leurs intérêts privés à la place de l'intérêt général qui leur est confié, et pour lequel ils sont payés ; et qui sacrifient la patrie au desir de renverser

ce,ui qui les sépare du commandement : hommes éminemment coupables, criminels au premier chef envers les nations, infracteurs détestables des lois de l'honneur et de la probité, responsables à trop juste titre du sang et des malheurs que leur prévarication coûte à l'humanité et à la société : non, jamais elle ne peut être blessée plus profondément que par ces hommes qui oubliant leurs devoirs les plus sacrés, esclaves de penchans qu'à bon droit l'on nommerait parricides, n'écoutant que de funestes passions, se substituent à la société qui les a armés de son pouvoir, et qui le font servir contre elle, en ne le faisant servir que pour eux-mêmes. Voilà le crime commis par Miranda, voilà ce qu'il a coûté à la France en refusant à Nerwinde de seconder les mouvemens de la partie victorieuse de l'armée, ainsi qu'il en reçut l'ordre à 2 heures de l'après-midi, par l'aide-de-camp *Rainville*, ordre que Dumouriez lui avait fait porter par cet officier, du point où il venait de vaincre ; Miranda tirant sa montre, répondit qu'il était tard, qu'il y avait des jours heureux et d'autres malheureux, et d'évasions en évasions, il finit par

rester à peu près immobile. Pendant ce temps, les Autrichiens se voyant libres de ce côté, se portèrent en force sur la partie de l'armée française qui jusque là avait eu l'avantage, et qui se voyant dépourvue d'appui, plia et recula (1).

La bataille de Nerwinde eut de très grands résultats immédiats.

1°. La perte de la Belgique par la France, et la reprise de ce pays par l'Autriche.

2°. La tentative de Dumouriez contre la Convention.

3°. Le congrès d'Anvers, qui fit éclater trois choses : la première, l'alliance de l'Angleterre avec l'Autriche ;

La seconde, les vues véritables de cette alliance ;

La troisième, la différence des projets de ces puissances avec ceux de la Prusse.

Les Autrichiens vainqueurs à Nerwinde

---

(1) Je tiens ce récit du général Dumouriez, et de son aide-de-camp Rainville, qui me l'a répété dans les mêmes termes, dans des temps et dans des lieux différens ; alors il n'avait plus aucun motif de déguiser ni d'altérer la vérité. La conformité de son récit dans des positions différentes, est le garant de sa vérité.

poussèrent leurs avantages avec vigueur : le général Mak les commandait sous le nom du prince de Cobourg. Après tout ce qui est arrivé à ce général, on est fort embarrassé d'en parler : écartant à la fois, pour le moment, la louange et le blâme, je me bornerai à dire qu'à cette époque il agit avec cette célérité qui surtout à la guerre est la soûrce des succès : il combattit pour la première fois à Aldenoven, le 1er de mars ; le 3, il délivra Maestricht et Liége ; le 14, il entama les Français dans Tirlemont ; le 18, il vainquit à Nerwinde ; le 25, il était sur les frontières de France. Il est rare que les Autrichiens aillent aussi vite : des Français eux-mêmes, en pareil cas, ne s'accuseraient pas de lenteur.

L'insurrection de Dumouriez contre la Convention présente des caractères qui n'ont pas été assez remarqués. Celui-même qui l'essaya, périt par une méprise grossière sur l'esprit de son temps ; et ce qu'il y a de plus remarquable dans ce mécompte, c'est qu'elle fut commise malgré les exemples constans de tout le cours de la révolution, et l'exemple récent de M. de Lafayette.

Il est vraiment curieux d'observer comment, depuis le maréchal de Borglie au champ-de-mars, jusqu'à Dumouriez au camp de Manlde, tous les chefs militaires se sont également trompés sur l'esprit de leurs troupes et sur les probabilités de leur obéissance, ailleurs que contre l'ennemi étranger.

On avait vu les régimens préparés pour couvrir le passage du roi à Sainte-Menehould, se réunir au peuple : à Varennes, le général Bouillé n'avait pu faire écouter la voix qui avait trouvé les soldats dociles à Nancy, parce qu'alors il s'y montrait l'organe et le délégué de l'autorité civile, dans ce temps, supérieure à toutes les autres.

Après le 10 août, à une époque bien cruelle et sans excuse, par conséquent très favorable aux chefs militaires attachés au roi et ennemis des scènes de désordre et d'horreur, telles que le 10 août et les saturnales du bonnet rouge, M. de la Fayette n'avait pu prévaloir dans son armée, soignée par lui de longue main : elle se livra à trois commissaires de l'assemblée qui venait de faire le 10 août, et qui apprêtait le 2 septembre. Dumouriez ne tint pas compte de ces ensei-

gnemens, il se flatta que le vainqueur de la Champagne et de Jemmapes conserverait sur les soldats l'ascendant qui avait échappé à ses devanciers, qui, il faut le reconnaître, n'avaient pas acquis par des exploits pareils aux siens, un droit égal d'en imposer à leurs troupes. A cette époque, le nom de Dumouriez était le plus sonnant de l'Europe entière, parce qu'il était celui auquel s'attachait le souvenir des plus grandes choses qui eussent encore été faites. Personne n'était sur la ligne du vainqueur du Duc de Brunsvick, de Jemmapes, et du conquérant de la Belgique. Sa grandeur avait excité les ombrages de la Convention : les démocraties vivent de soupçons ingrats, et Dumouriez payait un ample tribut de ce genre à la sanguinaire démocratie qu'il avait fait prévaloir. Il avait été à la veille d'être arrêté à son retour de la campagne de Champagne : poursuivi par Marat, harcelé par les dénonciations continuelles des clubs, strictement observé, et comme bridé par les commissaires de la Convention qui l'avaient suivi en Belgique, il fut chercher autant un refuge qu'une victoire dans cette contrée, et il comptait encore moins

d'ennemis et des ennemis moins acharnés à Jemmapes qu'à Paris.

C'est dans cet état de choses que se voyant perdu dans la Convention, et par la Convention, il entreprit de la perdre à son tour. Vainqueur, elle lui eût à peine pardonné; vaincu, elle ne pouvait plus que le perdre; mais lui-même vainqueur, il pouvait à peine se soutenir pendant un temps, vaincu, il n'avait plus qu'à succomber. Sa tentative ne fut donc pas un acte de politique seule, et de calcul dans les intérêts de la France, mais un calcul individuel et un acte de sûreté personnelle. Triompher de la Convention ou périr par elle, telle était alors l'alternative qui lui restait, tel était son unique partage. Mais, comment se flatter du premier résultat, dans la disposition d'esprit qui dominait parmi les soldats. Vainqueur, Dumouriez ne les eût pas long-temps dirigés contre le pouvoir civil établi à Paris; vaincu, il avait perdu toute autorité sur eux. Dumouriez périt comme ses devanciers, comme les émigrés eux-mêmes, pour avoir pris ses officiers pour son armée. Il crut faussement que les sentimens de quelques chefs d'un ordre supérieur étaient les

sentimens de l'armée tout entière. M. de la Fayette et les émigrés avaient cru la même chose. La même méprise fut commise par Dumouriez, et pour avoir erré comme eux sur ce point, il se vit condamné à rester errant à côté d'eux. Il ne dut pas tarder à reconnaître la fausseté de son calcul, lorsqu'il se présenta à son quartier-général avec une escorte de troupes étrangères. Les murmures, les invectives, et même des coups de fusil tirés sur lui, l'avertirent que les soldats français ne voulaient pas de contact avec l'ennemi, et que les intérêts et le bonheur de la nation avaient seuls de l'empire sur eux, quels que fussent ceux qui exerçassent ses pouvoirs. Dumouriez fut bientôt obligé de fuir, avec un petit nombre d'officiers et de soldats, presque tous allemands. Ce fut par leurs mains qu'il fit arrêter les commissaires de la Convention, et en vérité il n'aurait pas pu dire *cui bono*. Car, que faisait à la marche des affaires générales, et à sa position propre, que quatre hommes de plus ou de moins fussent en dehors ou en dedans de la France. Cela n'avait aucune espèce de résultat, ni pour lui ni pour les autres. Les étrangers

furent bientôt embarrassés de ces hommes, arrêtés à grand bruit, et qui ne parurent pas même propres à servir d'otages à qui que ce soit, aussi onéreux à ceux qui les gardaient, qu'indifférens à ceux que l'on croyait contrister par leur captivité.

L'Autriche était donc rentrée en possession de la Belgique. Ce n'était que la plus petite partie de la difficulté. Il fallait s'y maintenir, et embrasser un plan géneral pour la guerre, que la Convention venait de déclarer à toute l'Europe.

Jusque-là on avait si mal jugé l'esprit de cette assemblée, qu'on lui supposait l'envie de suivre les ménagemens d'usage dans la politique ordinaire et vulgaire, tandis que cette redoutable puissance calculait, au contraire, sur l'étendue de l'embrasement allumé par elle. On avait eu tout le temps de se détromper, lorsqu'on lui vit déclarer la guerre dans l'espace de cinq jours à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne, et cumuler ces agressions avec la guerre déjà ouverte contre l'Autriche, la Prusse, le Piémont, et quelques princes allemands. Sûrement on ne pouvait pas se montrer moins accessible à cette

espèce de sentiment que fait naître la crainte de la multiplication des ennemis. Loin de les éviter, à la différence des autres, la Convention les recherchait.

L'entreprise de Dumouriez ayant manqué, les alliés contraints de rechercher par la force des armes ce qu'ils n'avaient pu obtenir de l'insurrection du général français contre ses commettans, indiquèrent et tinrent à Anvers, le 2 avril 1793, une assemblée des chefs militaires et civils des diverses puissances. Le prince d'Orange s'y trouva, l'archiduc Charles, le comte de Mercy, le comte de Metternich, le prince de Cobourg, lord Elgin, le comte d'Enoff, prussien, s'y réunirent. Là furent posées les bases de l'action que l'on allait poursuivre. Là furent avouées les liaisons et les intentions qui unissaient les cours de Londres et de Vienne. Là il fut déclaré, à qui savait le juger, que la coalition se dissolvait au moment même auquel elle avait l'air de resserrer ses liens.

En voici la raison :

Le but des alliés n'était pas le même. Les uns, tels que l'Autriche et l'Angleterre, faisaient une guerre intéressée et comme per-

sonnelle. La raison en était bien simple, et il fallait toute l'épaisseur du bandeau qui n'a pas cessé de couvrir les yeux de l'émigration, pour ne l'avoir pas aperçu dès le premier jour. L'Angleterre et l'Autriche n'étaient pas les alliées de la France, mais bien les rivales de sa puissance. C'était sous ce rapport que ces deux puissances trouvaient bon de la considérer, pour avoir une raison de la dépouiller. Il y avait de la bonhomie à croire que MM. Pitt et Kaunitz se contentassent d'utopies sentimentales ou morales sur les scènes de la France; c'étaient de la pâture peu à l'usage de ces cœurs endurcis par la politique. Ils laissaient tout cela aux déclamateurs de tous les pays, et visant au solide, l'un voulait de bonnes provinces, et l'autre de riches colonies. Aussi l'Angleterre et l'Autriche firent elles entendre au congrès d'Anvers les mots *d'indemnité pour le passé*, et *de sûreté pour l'avenir*. Cela voulait dire, en bon français, l'Autriche prendra tout ce qu'elle pourra sur la frontière française, et l'Angleterre tout ce qu'elle pourra sur les colonies. Tel était évidemment le sens de l'alliance des deux puissances, le désintéressement n'est pas

plus une vertu autrichienne qu'anglaise, et les deux cabinets étaient également matérialistes en politique.

Depuis que l'empereur Joseph avait jugé à propos de démanteler les places de la Belgique, pour se soustraire au traité de Barrières, et à la nécessité d'entretenir des garnisons et des armées pour défendre ou pour reprendre ces places, la Belgique était sans frontières défensives ; les politiques autrichiens et brabançons trouvaient charmant de profiter de cette occasion pour s'approprier les places et le territoire qui forment ce que l'on appelle *la ligne de Vauban*. Ils avaient là des frontières toutes faites ; c'était le système brabançon, de tout temps, et tel qu'il a revécu après la bataille de Waterloo. Alors, comme dans cette dernière époque, le prince Auguste ne parlait que de s'approprier la ligne de Vauban, et de rentrer dans les conquêtes faites par Louis XIV.

L'Autriche qui, à cette époque, exerçait une influenee de domination sur toute la partie de l'Allemagne attachée à la fédération et à la ligue catholique, fit déclarer la guerre d'empire le 5 avril. Le corps germa-

nique n'avait rien à gagner à cette guerre. Les petits princes ne sont jamais les gros gagnans dans cette espèce de jeu. Les états allemands, alliés de la Prusse, et membres de la ligne protestante, la Bavière elle-même, quoique catholique, ne pouvaient pas porter dans cette guerre les mêmes sentimens que l'Autriche. Ils devaient incliner vers la Prusse, et partager les affections que cette puissance avait écoutées dans sa participation à cette guerre. Aussi se rangèrent-ils sous ses bannières.

Ici il faut rendre justice à la Prusse, et la venger des jugemens aussi irréfléchis qu'injustes auxquels elle a été long-temps en butte.

Dans tout ce temps, la Prusse s'est conduit avec la plus parfaite loyauté, et le plus entier désintéressement à l'égard de la France. Elle entra dans la coalition à ce titre de générosité, elle le fit consacrer par la déclaration de Francfort, 25 juillet 1792. En Champagne, elle ne fit aucun acte qu'au nom du Roi; dans tout le cours de la guerre, elle ne manifesta pas une intention intéressée à la charge de la France. Lorsque par la déclaration d'Anvers, soutenue par l'appropriation

que l'Autriche se fit à elle-même, de Valenciennes et des autres places françaises de la frontière, à l'exemple de la capture que l'Angleterre avait faite de son côté, de la Corse et de la Martinique, il fut manifeste que le sens de la première coalition ne subsistait plus, et qu'il ne s'agissait nullement de ramener l'ordre en France, mais de tirer à soi ses provinces, la Prusse se ressouvint de sa politique, qui lui assignait la France pour alliée, et ne voulut pas rester complice de sa spoliation. Les intérêts de l'Autriche et les siens étaient diamétralement opposés, et les alliances ne peuvent se soutenir que par la conformité des intérêts. Aussi, dès lors l'on vit la Prusse se retirer de cette alliance mal assortie; dès lors encore elle se borna à remplir ses devoirs de membre de l'empire germanique, et à couvrir la Basse-Allemagne. En 1794, la Prusse mit une armée de cinquante mille hommes au service des puissances maritimes, la Hollande et l'Angleterre, mais de son chef et pour son compte, elle n'entreprit rien contre la France; on la vit se retirer tout-à-fait du champ de bataille en 1795, par la paix signée à Bâle le 5 avril,

avec la Convention. Dès cette époque, la Prusse s'est bornée à couvrir la Basse-Allemagne par sa ligne de démarcation, qu'elle a gardée jusqu'à 1801. On la vit balancer un moment en 1799, lorsque les Russes parurent pour la première fois en Italie. Il était écrit qu'elle devait subir les épreuves de la bataille d'Jenna et de la paix de Tilsit, avant que les désastres de Moskou et de Léipzik eussent ouvert les voies aux vengeances de l'Europe, et les routes de Paris à ses bataillons; il fallait tout ce que l'on a vu pour ramener aux bords de la Meuse et de la Moselle, sur le flanc de la France, la puissance que celle-ci avait reléguée au-delà de l'Elbe, en élevant entre elles deux des barrières que rien ne semblait devoir renverser.

O vanas hominum mentes!

Il régnait donc, comme l'on voit, une grande divergence d'intérêts et de vues dans l'intérieur de la coalition qui allait combattre la France. Il faut y ajouter la double contradiction des états de Brabant avec le gouvernement de l'empereur, et celle du cabinet purement allemand, résident à Vienne avec

le cabinet Brabançon résidant à Bruxelles, et l'on verra quelle masse énorme de difficultés il y avait à soulever pour obtenir une action quelconque contre un ennemi fort de son union, de la conformité de ses vues et de ses besoins, affranchi à la fois de toutes les règles de la morale, de la justice, de celle des gouvernemens ordinaires, et des deux grands embarras qui entravent le plus l'action de ceux-ci, les hommes et l'argent. Avec des réquisitions et des assignats, la Convention répondait, sans fatigue comme sans mesure, aux levées d'hommes et d'argent que ses adversaires effectuaient péniblement. Il n'y avait pas plus de conformité entre les ressources respectives des combattans qu'entre la nature, les procédés et le but de chacun d'eux.

Ces préliminaires ont paru indispensables pour faire bien connaître sous quels auspices allait se faire la campagne de 1793. On la regardait comme la dernière qui devait avoir lieu contre la France, comme celle qui était destinée à mettre fin à la révolution ; on ne s'apercevait pas que l'on procédait de manière à fournir à celle-ci des alimens durables,

et que plus de vingt ans encore allaient devenir nécessaires pour lui faire connaître des barrières.

Tout était à double entente dans cette coalition, on ne s'entendait sur rien, le militaire et le civil du même pays différaient avec le militaire et le civil de ce pays, rien ne se faisait et ne pouvait se faire. Au sein de cette discorde, il n'y avait d'uniformité que dans le désordre même.

L'armée se forma lentement dans la Belgique. Elle n'était pas très nombreuse. Le contingent autrichien n'excédait pas soixante-quinze mille hommes, si même il y atteignait. Le reste de l'armée fut formée de prussiens au nombre de onze mille hommes, de hollandais, d'anglais, d'hanovriens, et de quelques corps d'émigrés; c'est beaucoup que d'évaluer l'ensemble de ces forces à cent vingt mille hommes. La coalition les crut suffisantes contre un ennemi encore novice dans l'art de la guerre, obligé de partager ses forces sur toute la circonférence de la France, et de combattre depuis Ostende jusqu'à Bayonne, en couvrant de ses bataillons tous les points vulnérables de cette immense enceinte. La

coalition n'a jamais bien apprécié la force véritable de la France, soit au moral, soit au physique. Elle s'est continuellement bercée d'espérances tout aussi peu fondées, on pourrait dire aussi ridicules les unes que les autres. Elle a constamment pris pour des principes de ruine pour la Convention, les mobiles qui ajoutaient à sa force de compression à l'intérieur et de résistance à l'extérieur; ainsi les cabinets, en voyant les sévices, les désordres, les résistances, la famine, les assignats varier sous mille formes atroces et bizares les souffrances de la France, étaient portés à attendre la fin de la Convention d'un ordre de choses qui leur présentait l'absence des moyens de soutiens habituels dans les gouvernemens réguliers, et ils ne s'aperçevaient pas que, semblable à un malade robuste, dont la fièvre double la force, le grand corps de la France dans un éréthisme toujours croissant et que sa constitution athlétique la mettait dans le cas de supporter long-temps, pouvait soutenir des épreuves dont il était impossible d'assigner le terme, et trouver dans cette tension déréglée de ses ressorts les moyens d'écraser ses ennemis, en attendant que leurs pronos-

tics sur son épuisement se fussent réalisés. La coalition faisait à un ordre déréglé l'application des principes convenables à un ordre régulier, choses fort différentes et dont la confusion ne peut qu'être fatale. Il entre toujours un peu de quiétisme et de paresse dans ce mode d'évaluer les choses. L'homme est naturellement paresseux ; il se repose volontiers sur les oreillers qu'il trouve tout faits, et sur lesquels il croit apercevoir une dispense d'agir. En 1793 la coalition en était là, dans ses jugemens sur la France et la révolution. Elle calculait sur les désordres des armées françaises, et encore plus sur celui du gouvernement français lui-même. En lisant tous les matins le récit des atrocités auxquelles il se livrait, atrocités dont quelques-unes portaient avec elles l'apparence de l'absurdité, et presque toutes celle de l'inutilité, les étrangers croyaient fermement que le lendemain leur apporterait la nouvelle qu'un joug aussi dur, aussi humiliant avait été brisé par l'indignation et par le désespoir de la nation, et ils ne voyaient pas que la dureté même de ce joug poussait pour leur propre sûreté, ceux qui l'impo-

saient, à ajouter à la terreur, que celle-ci était leur sauvegarde, et que l'effroi, en croissant, accroissait aussi l'obéissance du peuple et les ressources de la Convention. Les armées se recrutaient d'hommes qui fuyaient les échafauds, la terreur régnait dans la cité et la sécurité dans les camps; on ne la trouvait plus que là, et lorsqu'elle fut rehaussée par l'éclat de la victoire, lors que la défense de la patrie eut annobli le dévouement forcé des gnerriers, la force des armées françaises ne connut plus de bornes : dès lors elles ne comptèrent plus que par millions d'hommes et par centaines de victoires; le torrent grossi par ces mobiles entraîna tout, et fut à la veille de submerger l'Europe : une fausse confiance avait aveuglé celle-ci, et lui avait fait croire à l'inutilité de plus grands efforts. Prolonger la guerre lui paraissait en assurer le succès; on demandait au temps, les succès qu'on ne devait attendre que d'une perspicacité virile. Pitt lui-même abaissa son génie à cette déplorable série d'illusions : il attendit pendant dix ans la fin de la lutte, par la Vendée, par les chouans, par la famine, par les assignats et par je ne

sais quoi encore. Il est mort dans les angoisses de l'accroissement de cette révolution qu'il avait espéré de maîtriser, laissant à des successeurs bien inégaux en génie avec lui, la gloire d'arriver au terme dont lui-même s'était toujours écarté (1). En relisant aujourd'hui ce que Pitt a souvent dit sur la nature et la force de la révolution, en le comparant au résultat obtenu par ses successeurs, on se sent porté à rabattre de l'opinion glorieuse attachée au nom de ce ministre, car il est vrai qu'il a calculé en politique, sur la révolution, à peu près comme son agent, M. d'Ivernois, de son côté, calculait sur les finances de la France : et aujourd'hui qui sait s'il a existé un M. d'Ivernois, qui sait encore ce que, sous l'inspiration et la clef du coffre-fort de Pitt, a écrit sur la France, le che-

(1) Pitt mourut au mois de janvier 1806, entre la bataille d'Austerlitz et la paix de Presbourg, par conséquent, à une des plus belles époques de la France et de Napoléon. Pitt dut avoir moins de regret à la vie, en laissant le monde devenir le théâtre de la puissance et de la gloire croissantes du pays et de l'homme qu'il avait pris tant de soins d'humilier, et par lesquels il voyait son attente et ses efforts également déchus.

valier Gentz, qui de nos jours travaille pour l'Autriche, contre le mouvement de l'Europe et du monde, à peu près avec autant de perspicacité et de fruit, qu'il le faisait alors contre la France et les résultats probables de la révolution. Tous ces écrivains dépendant du salaire d'autrui, attachés en titre aux opinions de commande des cabinets, à la longue ne travaillent ni pour l'utilité de leurs commettans, ni pour leur gloire propre, ni pour les contemporains, ni pour la postérité : l'oubli les attend, les réclame, les poursuit, et bientôt les efface. C'est leur destinée commune. Il n'est qu'une voie pour lui échapper, la vérité, et la voie vers celle-ci est l'indépendance (1).

Les armées françaises de la Belgique en 1793, furent très peu nombreuses, surtout au commencement de la campagne. Elles consistaient seulement dans les débris des corps qui avaient combattu à Nerwinde, ou envahi le Brabant hollandais. Le général Dam-

---

(1) On lit dans le Moniteur du 15 octobre, article de Vienne, le chevalier Gentz, notre publiciste de Cour, un publiciste de Cour!

pierre qui les commandait, périt glorieusement en défendant les approches de la frontière. Les temps de la grande puissance militaire de la France n'étaient pas encore arrivés : elle date de la campagne de 1794. C'est alors que la France entra en jouissance des résultats de ses réquisitions qu'elle multiplia en 1793, et qui fournirent à la formation des quatorze armées dont elle présenta l'aspect effrayant à l'Europe étonnée, développement de forces inoui parmi les peuples modernes. C'est à la faiblesse des armées françaises de la Belgique, qu'il faut rapporter les succès que les alliés remportèrent sur elles à l'ouverture de la campagne. Car à la fin, l'honneur des armes resta partout à celles-ci, quoiqu'elles ne fussent pas encore très nombreuses ; mais elles doublaient leur nombre par leur activité. Elles se portaient d'un lieu dans un autre avec une rapidité et par des méthodes dont leurs adversaires n'avaient pas même l'idée. C'est de cette époque que date parmi nous l'usage de faire voyager en poste des corps d'armée : ce fut par ce moyen que l'armée d'Alsace vint combattre à Maubeuge, et put repartir le lendemain pour

aller chasser le général Wurmser, et le rejeter au-delà du Rhin. Ainsi les mêmes hommes, en se multipliant par la célérité de leurs mouvemens, équivalaient à un nombre supérieur, et rétablissaient l'équilibre entre des quantités réellement inégales.

Pendant que l'on préparait la guerre, et pendant tout le temps qu'elle dura, que faisaient de leur côté les États de Brabant ? Ils imitaient les matelots dans leur éloignement à remplir les vœux qu'ils ont formés pendant l'orage. Les États avaient offert hommes et argent. Quand il fallut réaliser ces offres, mille difficultés s'élevèrent. La tempête passée et les anciens postes repris, les états reprirent leur train ordinaire de taquineries, de pointilleries et d'ergotage contre l'autorité du souverain. Quelques membres avaient été exclus, depuis la reprise de la Belgique par le maréchal Bender : les États ne cessèrent pas de demander leur réintégration. Ils avaient promis un don d'argent fort considérable : ils le réduisirent, ils y apposèrent des conditions inadmissibles : ils devaient fournir des hommes ; ils ne voulaient admettre pour les commander que les officiers

qui avaient combattu dans la révolution belgique. Enfin l'année s'écoula sans qu'on pût en tirer ni un homme ni un écu, et ce qui achève de peindre les dispositions de ce corps, et combien peu il était maniable, c'est qu'il devenait plus revêche, à mesure que l'on gagnait du terrain sur la France. Plus l'ennemi s'éloignait, et avec lui l'apparence du danger, moins il se montrait disposé à remplir ses promesses à l'égard du souverain, et à le seconder de ses ressources propres. On aurait dit que l'Autriche devait à la Belgique une forte barrière contre la France, que c'était à elle à s'épuiser pour la lui fournir, ainsi qu'aux Belges à la recevoir à titre gratuit, en se réservant pour toute preuve de reconnaissance, de reprendre l'opposition et la mauvaise humeur, lorsqu'ils seraient bien en sûreté. C'est pour les hommes de cet esprit que Lafontaine a dit :

O gens dignes de tous maux !

On voit donc, 1° que l'Autriche proprement dite faisait la guerre à contre-cœur, avec une partie de ses forces seulement, sous l'inspiration d'un cabinet divisé, et sans

accord entre les membres de la famille du souverain, dont les uns résidant à Vienne ne pouvaient point partager les vues de ceux qui gouvernaient dans la Belgique, ou qui régnaient sur les bords du Rhin, comme l'électeur de Cologne, prince évêque de Munster; 2° qu'il y avait division dans la Belgique entre le Gouvernement et les États; 3° qu'il y avait encore division entre l'Autriche et la Prusse, dont chacune entendait la guerre dans un sens absolument différent; 4° que l'Angleterre et l'Autriche s'entendaient contre la France; 5° que la Hollande prenait part à la guerre, d'après ses liaisons avec l'Angleterre, on pourrait dire, d'après sa soumission habituelle à cette puissance, et d'après le besoin qu'elle ressentait pour sa propre conservation, que la Belgique fût soustraite à la puissance française, dont le voisinage immédiat lui paraissait sa perte propre.

On sent tout ce que devait produire cette complication de contrariétés et de divisions, appliquée à une action commune. L'Europe n'était pas encore arrivée au temps où, comme en 1813, l'excès des souffrances passées, la crainte de l'avenir, et le désir de profiter

de la chance inattendue de l'affaiblissement de l'ennemi, la portèrent à se réunir dans un but uniforme d'affranchissement, sans mélange d'intérêt privé et sans regard jeté par les associés sur leurs propriétés respectives. Il faut ajouter aussi que les uns entendaient faire une guerre vive et contre-révolutionnaire à la Convention, soulever contre elle tous les mobiles propres à l'embarrasser et à l'entraver, et ne pas se permettre d'autre but : les autres, au contraire, bornaient leur ambition à une guerre méthodique ordinaire, sans rapport à la révolution, et dont le seul objet fut de transférer à la Belgique la possession des citadelles françaises, et du territoire formant la ligne de Vauban. C'est à ce point que revenait toujours le parti brabançon, et que se réduisait toute la politique du mentor du comte de Mercy, le prince *Auguste* qui, dans ses idées de divorce avec la France qu'il avait servie, mais dont il se tenait séparé à jamais, appelait cela *faire la part au feu.* Il consentait ensuite à laisser à la France tout ce qui était au-delà de cette limite, sauf à elle à s'arranger dans son intérieur comme elle

l'entendait, en bornant sa générosité à lui souhaiter toutes sortes de prospérités, soit qu'elle restât une république, soit qu'elle redevînt une monarchie.

La guerre commença dans cet état de choses. Le premier grand évènement fut la prise du camp de Famars. Il couvrait Valenciennes : il fallait l'enlever pour arriver à cette place. Mak le fit attaquer, et l'enleva d'une manière brillante. Il fut blessé légèrement : le siége de Valenciennes fut aussitôt entrepris. Là commença à se marquer l'action des partis qui se combattaient dans les cabinets de Vienne et de Bruxelles.

Le général Mak avait une santé altérée et détruite avant l'âge : sa blessure aggravait ses infirmités. Il était l'homme du maréchal Lascy et des princes qui gouvernaient à Bruxelles ; mais il n'était pas aussi agréable au parti purement autrichien qui dominait à Vienne. Ce général ne voyait dans la guerre que le moyen de renverser la Convention, et pour cela il voulait une guerre vive, décisive, hardie, faite pour frapper la Convention de terreur ; en un mot, il n'apercevait de but et de terme à la guerre, qu'en

allant droit à Paris. Ses idées à cet égard étaient arrêtées et fort claires ; mais ce qu'il voyait et voulait fort distinctement, d'autres ne le voyaient ni ne le voulaient pas à l'égal de ce général. Une guerre purement contre-révolutionnaire n'était pas de leur goût, et ne remplissait pas leurs calculs. Ils étaient rentrés dans l'ornière ordinaire des intérêts politiques et leur rapportaient tout. On aspirait à des indemnités, à des sûretés pour l'avenir : pour cela il fallait conquérir, se garnir les mains et prendre des gages : on trouvait tout cela dans des places françaises de la frontière ; on se mit donc à les attaquer.

Le général Mak fut remplacé dans sa place de quartier-maître général de l'armée autrichienne, par un prince de Hohenlohe, homme épais, qui n'apporta à l'armée et qui n'en rapporta non plus aucune renommée.

Mak en passant à Bruxelles disait : Je ne suis pas assez malade pour ne pouvoir plus servir, mais on sait que je veux sauver la France, et il y a parmi nous trop de gens intéressés à la perdre.

Voilà, je crois, le mot véritable de tout cet *imbroglio*.

Le siége de Valenciennes traîna pendant quarante-cinq mortels jours. Les ingénieurs autrichiens semblaient avoir appris dans l'histoire du siége de Troye, leur méthode d'attaquer les places. Enfin cette ville se rendit, peu de jours après que de son côté Mayence eut ouvert ses portes aux Prussiens. Ce double succès fit éclater des joies immodérées. On crut que l'on touchait au but : mais, au contraire, on s'en éloignait par ce qui eut lieu alors. Les Autrichiens prirent possession de Valenciennes et de Condé au nom de l'Autriche : tous les signes de la domination française furent effacés dans ces deux places, et ceux de la propriété autrichienne arborés. Dans le même temps on apprit que les Anglais étaient entrés à un titre semblable à la Martinique, et qu'ils avaient changé le nom du fort Bourbon en celui du fort de Gasell. En Corse, à Toulon, ils procédaient de même, en vue de dépouillement pour la France, et de conquête pour eux-mêmes. Dès lors le sens de l'alliance de l'Autriche avec l'Angleterre fut manifesté et déclaré par des faits irrécusables. C'est à cette époque que le comte de Mercy répondit à un bon

français, aussi capable de défendre les intérêts de son pays que de lire dans l'avenir, M. Maloüet, qui lui faisait des représentations sur les suites de cette invasion : *Ah ! vous croyez donc que nous faisons la guerre pour vos beaux yeux, vous en verrez bien d'autres.*

Quelque temps après la prise de Valenciennes, les alliés marchèrent au camp de César. Les Français, trop faibles pour le défendre, l'évacuèrent. La route de Paris se trouvait ouverte : les alliés avaient une cavalerie nombreuse : la ligne de la Somme n'était défendue par rien : on pouvait la tourner par Laon et par les plaines qui de là conduisent aux portes de la capitale. C'était le temps de la plus grande ferveur de l'insurrection vendéenne, et du grand éclat des Bonchamps, des Lescure, des La Roche-Jacquelin. A la même époque Lyon et Toulon éclataient. L'apparition d'une armée étrangère eût mis le comble aux embarras de la Convention, et peut-être eût-elle décidé une explosion contre elle, au moment où l'on se serait senti soutenu : mais le génie, bon ou mauvais, de l'Angleterre, tout comme l'on voudra, veillait sur la France : la mal calculante avi-

dité de son ennemie la sauva. On ne devinera jamais quelle raison put précipiter le cabinet de Londres dans une entreprise aussi dépourvue de motifs légitimes que celle à laquelle il s'était fixé, le siége de Dunkerque. C'est lui qui vint séparer les forces des alliés, qui, dans leur réunion, ne pouvaient rencontrer aucune opposition. Le prince de Cobourg voulait marcher en avant. Dans un conseil de guerre tenu au Cateau-Cambrésis, ce général insista sur les avantages de ce parti; mais le duc d'Yorck, exhibant les ordres de sa cour pour le siége de Dunkerque, s'y opposa, et réclama la remise du contingent anglais, et des troupes à la solde anglaise. En vain le général autrichien insista-t-il sur les inconvéniens de la séparation de l'armée. Tout en les reconnaissant, le général anglais persista dans l'exécution des ordres de son cabinet. Il fallut bien se rendre; il partit, emmenant avec lui environ quarante mille hommes. Cette distraction d'une force aussi considérable réduisit les autrichiens à se replier sur leurs conquêtes; ils revinrent sur leurs pas, et se mirent à assiéger *le Quesnoy*. Pendant qu'ils étaient attachés à ce siége, et qu'ils

ne pouvaient secourir les assiégeans de Dunkerque, les Français, sous les ordres du général Houchard, abymaient l'armée anglaise qui faisait le siége de cette place. Poursuivant leur victoire, quelques jours après ils écrasèrent le corps d'armée hollandaise qui était porté à Verwick, et délivrés ainsi de deux ennemis battus en détail, ils se portèrent au-devant du troisième. Les Autrichiens, maîtres du *Quesnoy*, pour élargir la trouée qu'ils avaient faite au centre de leur position, et pour se mettre à couvert sur leur gauche marchaient à Maubeuge. La possession de cette place leur donnait tout le cours de la Sambre, jusqu'à Namur, qui leur appartenait, et défendait cette partie de la Belgique; alors le passage de la Sambre eût été interdit aux Français. Le calcul était fort juste; plus son exécution importait à la coalition, plus il convenait à la France de s'y opposer. A cet effet, elle réunit toutes ses forces, et les porta au-devant des alliés. Ceux-ci avaient forcé le passage de la Sambre. Le jour où cette expédition eut lieu, le vieux général Beaulieu, dont les veines renfermaient un sang encore bouillant du feu de la jeunesse, proposa à un général autrichien,

commandant d'un corps qui servait avec le sien, de profiter de l'étonnement de l'ennemi pour se précipiter sur le camp de Maubeuge, et pour l'enlever par ce coup de main ; mais l'ardent et expéditif Beaulieu était tombé sur un phlegmatique personnage, cuirassé contre les aiguillons de la gloire, plus sensible à la fatigue qu'à l'éclat d'un exploit, et dont il ne put tirer que ces mots : Il y en a bien assez de fait pour aujourd'hui. Après cette héroïque réponse, ce sage temporiseur courut s'enfermer dans sa tente, d'où tous les lauriers de la terre ne l'auraient pas fait sortir dans le reste de cette journée, consacré par lui au repos. Quelques jours après, l'armée française, fortifiée par celle qui était accourue des bords du Rhin, livra la fameuse bataille de Maubeuge, et fit échouer le plan des coalisés.

Là finit la campagne belgique. De part et d'autre on avait besoin de repos. Voyons à qui elle avait le mieux réussi.

A l'ouverture de cette campagne, la France avait tout à craindre d'une attaque faite par la frontière du nord. C'était le point le plus rapproché de Paris, et le lieu du plus grand rassemblement de ses ennemis. Une attaque

par le Haut-Rhin était trop éloignée du centre; il fallait bloquer un grand nombre de places, et en 1793 les alliés n'avaient pas encore réuni des forces égales à celles qui, en 1814 et 1815, leur ont permis de faire à la fois tous ces blocus.

Tout le danger était donc à la frontière du nord, et ne pouvait venir que de là. Y avoir paré était avoir tout gagné. On avait l'hiver devant soi pour composer de nouvelles armées plus puissantes et plus aguerries. On pouvait éteindre les incendies allumés à Lyon, à Toulon, dans la Vendée. Il était possible de se débarrasser de l'attaque faite sur l'Alsace par le maréchal de Wurmser, pour appuyer celle qui se faisait en même temps sur la frontière de Flandre. Le gain de la bataille de Maubeuge couronnant les succès de Dunkerque, de Warvik, et réduisant les alliés à la garde de leurs quartiers d'hiver, donnait à la France le temps et les moyens de remplir les objets indiqués plus haut. Elle y travailla avec une merveilleuse célérité et un succès complet. Une partie de l'armée qui avait vaincu à Maubeuge partit du champ même de bataille pour se porter, à marches forcées, en Alsace. Bientôt elle en expulsa le général Wurmser, et le

relégua pour tout l'hiver de l'autre côté du Rhin. Lyon fut repris, Toulon reconquis, la Vendée étouffée, car la grande Vendée, la Vendée proprement dite, périt à la grande bataille de Savenay, à la suite du passage de la Loire, et à sa rentrée dans la Vendée. Tout ce qui suivit manqua de la consistance propre à fournir à une action de quelque importance, et à continuer les terreurs que la première Vendée avait si légitimement imprimées à la Convention. Cette seconde Vendée ne fut pas sans gloire, mais elle fut sans force, pas plus pour intimider que pour servir.

La gloire et le profit restèrent donc tout entiers à la France, à la fin de la campagne de 1793. Avoir pu se soutenir était tout pour elle. De là au passage aux triomphes les plus éclatans il n'y avait qu'un pas. La France, sauvée en 1793, devait tout maîtriser en 1794. On peut étouffer un Hercule dans son berceau; devenu homme, il est armé d'un bras qui renverse et abat tout ce qu'il atteint. Les ennemis intérieurs furent subjugués en 1793; les ennemis extérieurs furent contenus. Dans peu ils allaient être terrassés, leur territoire envahi, leur faible ligue brisée, dis-

soute, vouée à des reproches mutuels, à l'impossibilité de se réformer de nouveau. Ils allaient recueillir ce qu'ils avaient semé en 1793, par leurs jalousies mutuelles, par leurs calculs cupides contre la France, inhumains envers la société blessée, et vouée à des outrages laissés sans réparations. En effet, c'était un hideux spectacle que celui qu'offrirent des chefs de nations occupés seulement de s'approprier des dépouilles, pendant que le plus terrible des naufrages menaçait la société tout entière, ne songeant qu'à occuper l'héritage de ceux que la conformité du rang et les liens du sang leur commandaient de respecter et de consoler. Pendant ce temps, quelle était, dans la Belgique, la situation de cette coalition, que l'on regardait comme la ressource de l'Europe et l'effroi de la France, et qui, dans le fait, n'était pas plus efficace pour *défendre* l'une que pour contenir l'autre.

L'armée était ruinée et découragée; la division y régnait comme dans les conseils.... Les uns voulaient de la guerre belgique; c'étaient les Anglais, les Brabançons, les Hollandais; les autres n'en voulaient plus; c'étaient les Autrichiens, séparés de leur patrie par de

longues distances. Le prince de Cobourg inspirait peu de respect ; son quartier-maître général, le prince de Hohenlohe, encore moins. A cette époque, une armée autrichienne représentait par sa composition nobiliaire une espèce de république princière, dans laquelle de fort grands seigneurs, honorables volontaires, formaient un embarras journalier pour des généraux étrangers aux titres que le prince Eugène, le maréchal de Landon, et bien peu d'autres avec eux, avaient eu pour les contenir. De pareils rassemblemens exigent, pour tenir ensemble, d'avoir un Agamemnon pour chef, et pour en imposer. Or, M. de Cobourg, non plus que son second, n'avaient rien d'Agamemnon. L'armée était très fatiguée; elle était en marche depuis le mois de janvier; elle combattait depuis le 1er mars; une partie venait de la Hongrie et des frontières de la Turquie. Aujourd'hui, qu'un laps de temps déjà considérable sépare l'époque de la possession de la Belgique par l'Autriche d'avec l'état actuel, on ne s'accoutume pas à l'idée qu'elle ait pu tenir à une possession aussi éloignée; c'est comme si la France avait possédé la Lithuanie ou la Moldavie. J'ai vu

arriver à Bruxelles, en 1793, l'artillerie fondue à Vienne, avec les munitions tirées des arsenaux de la Bohême et de la Moravie, venues par terre sur des charrettes.... Que l'on calcule, si l'on peut, les frais, les lenteurs et les embarras d'un pareil ordre de choses.

A la fin de la campagne de 1793, les restes de l'armée suffisaient à peine pour garnir les trois places conquises sur la France, Valenciennes, Condé, le Quesnoy, les places de la Sambre, Namur et Charleroi, et les points fortifiés dans la Flandre autrichienne, depuis Tournay jusqu'à la mer.

Le contingent prussien s'était retiré sur la Meuse, et n'eut aucune part aux opérations de la grande armée. Après le siége de Mayence, l'armée prussienne s'avança dans l'entre-Sarre et Moselle. Le duc de Brunswick qui la commandait, couvrait de là l'Empire, sans toucher à aucun point de la frontière française. Ce duc prêta quelque appui au maréchal Wurmser, pour l'aider à se tirer du mauvais pas dans lequel celui-ci s'était engagé en Alsace, préludant là à ce qu'il fit depuis devant Mantoue en 1796.... Le produit net de la campagne pour les alliés se réduisait donc à l'oc-

cupation des trois places françaises de la Flandre ; mais combien ce succès leur coûtait cher, soit par ce qu'ils avaient dépensé, soit par ce qu'ils avaient fait acquérir à leurs ennemis. La fin d'une campagne qui avait trouvé ceux-ci novices, peu nombreux, désunis entre eux, les laissait aguerris, forts de leur nombre et de leur union..., s'être mesurés avec leurs ennemis sans succomber, eût été immense; qu'était-ce donc que d'en avoir triomphé?

Tous les plans des alliés étaient manqués, toutes leurs espérances évanouies ; une armée et une année étaient perdues; ce que l'on avait perdu, l'ennemi l'avait gagné : un pied sur des ruines, l'autre dans le sang, il s'affermissait sur ces bases effrayantes, sans craindre de les élargir chaque jour... Il ne laissait apercevoir aucune trace d'effroi ; rien ne l'embarrassait ; loin de faire un pas rétrograde dans cette dure carrière, il ne faisait que s'y enfoncer davantage... La terreur avait changé de siége; des Français elle était passée à leurs ennemis.

Ce grave changement affectait beaucoup le comte de Mercy et le prince Auguste; l'un et l'autre voyaient tous leurs plans, fruits de bien pauvres illusions, il est vrai, remplacés par les

apparences de l'avenir le plus menaçant : on avait voulu conquérir ; il n'était pas démontré que dans peu, on ne fût conquis soi-même ; on avait calculé sur les dépouilles d'autrui ; il était à craindre que bientôt on n'en fournît à son tour.... Le prince Auguste était attaché à sa fortune au moins autant que le comte de Mercy ; ses terres touchaient à Valenciennes ; on allait se battre sur ses propriétés, et des succès de la part des Français le faisaient tomber au rang des émigrés ; ce qui lui est arrivé... Le comte de Mercy, moins exclusif que les autres ministres étrangers, s'était rapproché de quelques français distingués par leurs lumières, et par l'absence de cette exagération pleine d'imprudence et de faux calculs qui caractérisaient l'émigration ; c'étaient, entre autres personnes, MM. Malouet, Rivarol, Mallet Dupan ; la confiance de ce ministre ne pouvait être mieux placée. Ces hommes vraiment clairvoyans n'avaient pas cessé de frapper ses oreilles d'avertissemens sur les résultats infaillibles de la misérable politique des alliés. Long-temps ils le trouvèrent indocile ; c'était le temps où l'on se sentait fort : ne prenez jamais ce temps là pour conseiller

les hommes ; ils vous répondront par leur pouvoir plus que par leur raison ; le tour de celle-ci était arrivé avec le malheur, et si elle ne trouva pas, comme par le passé, toutes les portes ouvertes, du moins ne les trouva-t-elle pas toutes fermées chez le comte de Mercy. La peur en tenait les clefs ; elle arrachait quelquefois au comte de Mercy des aveux amusans par le principe qui les dictait, et par la forme dont ils étaient revêtus. Si je voyais, disait-il un jour, au-dessus de Bruxelles, un monstre dont un boulet de 48 ne pût entamer l'écaille, j'en aurais moins peur que de la révolution française. Il revenait souvent sur la ruine dont elle le menaçait.... Il y avait dans cet homme quelque chose du poltron révolté par avarice ; et puis, faites des hommes d'état avec des personnages de cette pâte et de ce calibre ! Je donnerai un exemple de la rectitude de ses jugemens.

Le comte de Mercy, ainsi que le prince Auguste, était infiniment attaché à la reine de France. Après la catastrophe du 21 janvier 1793, ce ministre retiré alors à Vezel avec le prince Auguste, chercha à engager son cabinet à revendiquer cette princesse

comme devenue étrangère à la France par la mort de son époux, et par la proclamation de la république; démarche très honorable pour ses auteurs... A Vienne, on ne donna pas de suite à cette ouverture. Il n'est pas hors de toute vraisemblance qu'elle eût pu avoir du succès, dans la disposition où l'attentat du 21 janvier avait mis les esprits... Lorsque l'infortunée princesse fut conduite à la Conciergerie, translation qui seule suffisait pour donner la trop cruelle certitude du sort qui lui était réservé, le comte de Mercy s'adressa à Danton, pour l'engager à ne pas poursuivre cette auguste victime. En cela, le comte de Mercy était très louable; mais ce qui montrait que son jugement était loin d'égaler l'excellence de ses intentions, est la confiance qu'il mettait dans la protection de Danton, qu'il croyait suffire à la sûreté de la reine, dans le temps que ce chef de parti, surmonté par d'autres chefs, était occupé à disputer sa vie et à défendre contre eux sa propre tête, le comte de Mercy demandait de préserver du trépas, à celui qui chaque jour voyait la mort se rapprocher de lui ... J'ai entendu le comte de Mercy répondre au cardinal de la Rochefoucauld qui lui expri-

mait ses alarmes sur le sort de la reine, qu'il n'y avait rien à craindre ; que Danton lui avait promis son appui en sa faveur, et que ce chef de parti avait repoussé l'offre d'une grande somme d'argent qui lui était présentée comme prix de ce service, en disant qu'il n'avait jamais fait entrer la mort de la reine dans ses calculs, et qu'il la défendrait sans aucune vue d'intérêt personnel. Peu de jours après ce colloque, cette malheureuse princesse n'existait plus.... Abandonné à lui-même, le comte de Mercy jugeait à peu près de tout avec la même rectitude. La fin désastreuse de la campagne avait jeté les cabinets, et particulièrement le comte de Mercy, dans la plus étrange perplexité : on était passé d'une confiance téméraire à une frayeur inconsidérée, toutes deux fruit de l'irréflexion ; on avait commencé par trop mépriser les Français, on finissait par les trop redouter. C'est l'ordinaire des hommes qui ne savent que passer d'un excès à un autre, étrangers qu'ils se trouvent être à la recherche de ce juste milieu dans lequel se trouve la raison.

L'armée était délabrée, son esprit affaibli, ses chefs incapables ou du moins inégaux avec le fardeau qui pesait sur eux, le lien de

l'alliance relâché par le malheur et par la divergence des intérêts et des vues, la Belgique restée inerte et stérile pour l'alliance, les états fidèles à leur système de contradiction et de négations des secours promis, voilà les maux qu'il fallait guérir pour préparer la campagne de 1794, que tout annonçait devoir être décisive. Sans ces préliminaires, la soutenir était impossible; s'y engager téméraire, et s'en aller avant d'y être contraint, la seule chose avouée par la prudence même la plus vulgaire.

Cet ensemble de considérations fut fortement représenté au comte de Mercy, et trouva de la faveur auprès de ce ministre. Le malheur l'éclairait, et il avait cela au-dessus de presque tous ses pareils, qu'il ne fait qu'irriter et achever d'aveugler.

Le comte de Mercy embrassa vivement le plan que voici : 1° Augmenter l'armée par les troupes de l'Autriche et par de nouveaux contingens allemands, à la solde de l'Angleterre; 2° faire remplacer le prince de Hohenlohe par le général Mak; 3° resserrer les liens de l'alliance avec l'Angleterre; 4° vaincre la résistance des Belges et des États, en faisant

paraître au milieu d'eux le souverain lui-même : tel fut le plan auquel s'attacha le comte de Mercy : l'hiver entier fut employé à le réaliser. L'arrivée de l'empereur fut annoncée comme prochaine : les équipages de ce prince étaient déjà à Bruxelles à la fin du mois de décembre 1793. Le comte de Mercy demanda des mémoires de tous les côtés et sur tous les sujets : il n'en manqua pas, comme on peut le croire ; et comme le burlesque se mêle trop souvent aux choses les plus sérieuses, il se trouvait que tous ces écrits étaient revisés par une vieille demoiselle Murray, écossaise d'origine, jadis attachée au comte de Coblentz, gouverneur général de la Belgique, qui régnait seule et sans partage sur le parnasse de Bruxelles. C'était l'aréopage littéraire du comte de Mercy et du prince Auguste. Rien n'accusait plus leur détresse commune que l'emploi d'une pareille ressource.

Une des plus grandes difficultés était de mettre les États en mouvement et de faire réaliser par eux les promesses qu'ils avaient faites pour engager l'Autriche à rentrer dans la Belgique. On sentait la nécessité des se-

cours locaux, 1° pour l'argent, 2° pour les hommes. L'Autriche n'a jamais été pécunieuse : sans subsides étrangers et sans emprunts, elle ne peut soutenir la guerre. Les subsides proprement dits blessaient sa dignité ; les emprunts offraient de grandes difficultés, surtout à cette époque : aussi dès 1795, l'Autriche fut-elle réduite à se faire appuyer du crédit parlementaire de l'Angleterre, pour l'emprunt qu'elle fit dans ce pays. L'Autriche est régulière, mais peu riche en argent ; abondante en hommes, en denrées, en matériel de guerre, mais pauvre en moyens de la faire au dehors. Depuis trente ans, on la voit se débattre dans les angoisses d'une monnaie de papier qui suit péniblement toutes les oscillations de la politique, et qui, comme les thermomètres, s'élève ou s'abaisse suivant les degrés de la pression de l'atmosphère politique. La marche de quatre bataillons suffit pour tout déranger dans la finance autrichienne. Les secours pécuniaires de la Belgique étaient donc absolument nécessaires à l'Autriche, pour continuer la guerre à cette distance du corps de la monarchie. Les secours en hommes ne l'étaient

pas moins ; car l'envoi de corps nombreux de troupes, du fond de la Hongrie et des autres États héréditaires, épuisait la monarchie. De plus, ces envois lointains étaient sujets à de grands retards, et ne pouvaient correspondre aux exigences du moment. Ce n'est qu'avec des troupes toujours portées sur le terrain, que l'on peut parer aux hasards de la guerre. Le comte de Mercy était vivement affecté de ces inconvéniens ; il en sentait toute l'étendue ; il aurait voulu les vaincre, mais les moyens de le faire n'étaient pas à sa disposition. Ce ministre, que les émigrés ne cessaient d'accuser de froideur dans leur cause, et de traiter de *monarchien*, locution élégante et honnête qui équivalait à celle de *libéral* aujourd'hui, était au contraire le seul ministre actif dans cette affaire, et peut-être à cette époque le seul éclairé. Il avait secoué beaucoup de préjugés, et sûrement le comte de Mercy de la fin de 1793 ne ressemblait guères au comte de Mercy du printemps de la même année. Une fréquentation assez habituelle avec ce ministre m'a mis à portée d'en apercevoir la différence. Peut-être ce diplomate, comme

tout le monde, mettait-il trop de confiance dans deux parties de son plan : 1° la présence du souverain ; 2° la remise de la direction militaire au général Mak : la première, il est vrai, ne pouvait qu'avoir un bon effet sur l'esprit de la Belgique et sur celui de l'armée. Resserrer les liens de l'Autriche avec la Belgique, par l'inauguration solennelle du souverain des deux pays, était très propre à les réunir et à effacer les traces d'un passé fâcheux. Par là un nouveau pacte exempt de sujets de reproches et de mécontentement se trouvait formé : de plus, le souverain présent à l'armée en devenait le lien, raffermissait la discipline, bannissait les opinions et les ambitions divergentes, donnait à tout un centre qui avait manqué jusque là, et, ce qui était capital, dispensait d'aller sans cesse demander à Vienne ce qu'il fallait faire à Valenciennes. Dans ce dernier ordre de choses, tout avait le temps de changer entre la demande et la réponse.

A cette époque, la réputation du général Mak était intacte : il avait en sa faveur une opinion que je ne prétends pas juger comme droit, mais seulement comme fait, et cette

opinion était fort grande, non-seulement en Autriche, mais en Europe. Il y parut bien, quand ce général se montra dans la Belgique : les acclamations de la confiance le suivaient partout : on crut tous les maux réparés et tous les biens conquis par sa seule présence. Dans ce temps, ce général était doué d'une grande activité, d'une conception vaste et d'un courage entreprenant. La première chose à bien connaître, était l'ennemi auquel on allait avoir affaire. Mak ne se faisait pas illusion sur son nombre, pas plus que sur ses nouvelles qualités guerrières. Les campagnes de 1792 et de 1793 avaient changé l'état militaire de la France. Le Français n'est pas novice long-temps, il apprend vite, et la pratique se change tout de suite pour lui en moyen assuré d'enseignement : cette disposition tient à la vivacité de son esprit qui conçoit rapidement, et à celle de son caractère qui le fait exécuter avec impétuosité ce qu'il a conçu : il y a dans le caractère français une espèce d'impatience de mettre en pratique ce qu'il a acquis en science : aussi voyez si le Français est égalé par aucun peuple en facilité de se diriger par lui-même

et avec promptitude : il excelle sous ce double rapport. Les deux campagnes de 1792 et de 1793 avaient formé les armées françaises : l'expérience n'est pas fille du temps, comme on la représente faussement, mais des faits : mille combats qui avaient signalé les deux campagnes, avaient formé pour les armées françaises une école militaire aussi sûre que redoutable par sa nouveauté : libres de se déployer, leur génie et leur courage enfantèrent des prodiges : la suppression des *jurandes militaires*, en ouvrant la carrière tout entière aux talens et à la valeur, créa cette pépinière de guerriers qui ont étonné, effrayé et conquis l'Europe : sous ces nouveaux auspices, les armées françaises se trouvèrent les premières du monde : elles recueillirent dans leurs rangs l'honneur national qui fuyant épouvanté les scènes qui souillaient l'intérieur de la France, vint chercher au milieu d'elles un asile qu'il sentait devoir y trouver pur et inviolable, comme il l'est lui-même. De là sortirent les Moreau, les Hoche, les Pichegru, les Honchard, les Kléber, les Kellermann, les Marceau, les Ney, les Pérignon, les Augereau, les Berthier,

les Dampierre, les Murat, et d'autres que leurs exploits ont portés sur des trônes qu'ils ont occupés avec un éclat qui long-temps effaça tous les autres, ou qui les occupent encore avec une sagesse protectrice pour eux-mêmes et bienfaisante pour leurs sujets.

La plus grande puissance militaire qu'ait eue la France, celle qu'elle déploya dans la campagne de 1794, s'apprêtait dans le courant de cet hiver qui inspirait de si justes frayeurs au comte de Mercy ; il était entièrement revenu de la confiance qui au commencement de la campagne de 1793, lui faisait penser et dire qu'un soldat autrichien équivalait à deux soldats français. Cette illusion avait pu rester aux émigrés, et à quelques autres personnages qui croyaient bonnement que des troupes ne valaient plus rien, dès qu'elles avaient cessé d'être commandées par des nobles ; mais elle avait fui loin du comte de Mercy, et n'avait jamais approché du général Mak. Celui-ci était surtout frappé de l'avantage immense que leurs forteresses donnaient aux Français. En effet, à l'abri de ces remparts protecteurs, ils pouvaient sortir, se retirer sans crainte d'être poursuivis, se

réunir, se diviser, choisir le point de leurs attaques, faire leurs marches à couvert, et de plus, pour se porter d'un lieu à un autre, ils n'avaient qu'à suivre la corde de l'arc, tandis que leurs adversaires, pour correspondre à leurs mouvemens, avaient à décrire toute sa circonférence.

Mak arriva à Bruxelles vers la fin du mois de février. Peu de jours après, il parcourut toute la frontière, depuis Nieuport jusqu'aux Ardennes. Dans cette revue faite avec le plus grand soin, il résulta de plus de deux cent soixante rapports que l'on s'était procurés, que la force opposée s'éleverait à plus de deux cent mille hommes : or ces hommes n'étaient plus des novices, ce que depuis on a appelé des *conscrits*, mais des soldats formés par la dure école de deux ans de combats consécutifs, familiarisés avec la victoire et avec l'habitude des durs travaux qui la donnent. Voilà les adversaires redoutables que l'on allait avoir en tête, sous la direction de chefs habiles, placés entre la victoire et la mort, servant des maîtres inexorables envers qui ne les faisait pas vaincre, et qui même ne cessaient pas

toujours d'être impitoyables envers ceux qui les faisaient triompher. Instruit par l'exemple de ses devanciers, chaque chef en arrivant au commandement, devait se dire qu'il fallait vaincre ou périr de la main de son maître ou de l'ennemi. C'était comme à Constantinople, où la défaite et les muets marchent toujours de compagnie. Les généraux étrangers poursuivis par de moindres exigences, pouvaient commettre des fautes destinées à rester impunies; aussi ne s'y épargnaient-ils point !

Rien n'était plus effrayant que cette perspective, et ce qui en compéltait l'horreur, était la faiblesse relative de l'armée alliée avec celle de l'ennemi, comme avec les promesses qui avaient été faites à Mak, lorsqu'il accepta le commandement. On lui avait promis une force de deux cent mille hommes : il en trouva à peine cent quarante mille, parmi lesquels les Autrichiens figuraient pour cent mille hommes, et les contingens anglais et hollandais pour le reste. L'Autriche avait bien recomplété les corps envoyés en 1793, mais elle n'avait fait marcher qu'un très petit nombre de troupes fraîches. Cette puissance

à des pratiques dont elle ne s'écarte guère : ainsi dans toute la guerre de la révolution, jusqu'à Wagram, elle a eu pour habitude de n'employer qu'environ 150,000 hommes, répartis sur tous les points où elle devait combattre. Que ce nombre fût celui qui convînt aux circonstances, ou qui ne s'y rapportât pas, sa mise ne changeait pas pour cela ; elle se réglait moins sur ce qu'il y avait à faire, que sur la continuité de ce qu'elle a coutume de faire. C'est ainsi que dans la grande campagne d'Italie, en 1796, on la vit faire marcher successivement contre Buonaparte, quatre armées de force à peu près égale, qui furent écrasées en détail, tandis que la réunion de deux aurait suffi pour lui assurer la supériorité. Eh bien! l'Autriche avait calculé avec la même méthode de parcimonie, pour la campagne de 1794 : chaque année elle augmentait sa mise, mais toujours insuffisamment, de manière à ne jamais rien obtenir de ses augmentations, restées toujours également insuffisantes. En effet, qu'importe d'ajouter, si l'on n'égale pas. C'est ce qui faisait dire à Rivarol, avec une vérité si piquante, que les

alliés étaient toujours en retard *d'une idée*, *d'une année* et *d'une armée*. Cette plaisanterie devenait en ce moment la plus effrayante réalité.

Mak épouvanté du résultat de ses informations, regardait tout comme perdu : ce général y voyait alors fort clair. Il apercevait et annonçait distinctement que cette campagne serait la dernière que l'on pourrait faire en Belgique ; que la guerre ne pouvait avoir qu'un seul but, *Paris* et la *Convention ;* que hors de là, tout le reste était inutile ; que des blessures faites à la France ne guériraient pas le reste de l'Europe, et qu'une guerre conduite d'une manière ordinaire, n'aboutirait qu'à un résultat fort extraordinaire ; qu'il valait mieux abandonner la Belgique sans combattre, et repasser le Rhin avec la totalité de l'armée, que de le faire après en avoir enterré sans fruit la moitié dans les sillons de la Belgique... Avis lumineux, mais en cette qualité trop supérieur à la foule, qui finit toujours par l'emporter, pour pouvoir être accepté. Presque tous les hommes ne se décident aux grands partis que comme contraints, et ne finissent qu'à force de malheurs et de désastres, par où leur in-

térêt bien entendu les conviait de commencer; et, dans le fait, comment espérer de faire prévaloir l'avis salutaire de l'abandon spontané de la Belgique, contre tous les intérêts et tous les préjugés qui militaient contre lui! L'annonce de l'arrivée du souverain, les réclamations de l'Angleterre, de la Hollande, de la Belgique, de la cour de Bruxelles, les reproches bruyans de l'émigration, il y en avait cent fois plus qu'il n'en fallait pour imposer silence à qui eût osé proférer une idée que tant d'intéressés auraient flétri du nom de blasphême.

La comte de Mercy et le prince Auguste, après avoir fait le retour de l'Autriche dans la Belgique, ne pouvaient pas être amenés à en proposer l'abandon en 1794. Il fallut donc se retourner d'un autre côté; et, pour parer aux exigences pressantes du moment, on envoya le général Mak en Angleterre. On se souvient encore des honneurs qui lui furent rendus; il fut traité comme ambassadeur extraordinaire; on peut se rappeler l'attente dans laquelle l'Europe entière tomba sur les effets des conférences de ce général avec le ministre Pitt. Elles causèrent beaucoup d'alarmes en France, et ce fut pour la rassurer, que

l'homme qui alors avait la charge de consolateur dans les momens de douleur ou d'alarmes, Barrère dit à la tribune de son sénat : Nous savons tout ce qui s'est dit dans le cabinet de Pitt... Il y a de l'écho en Europe : rassurez-vous.... La France avait effectivement de puissans motifs pour se rassurer, et ces motifs, elle devait les trouver et les sentir en elle-même : ce n'était pas à elle de craindre, mais à ses ennemis de trembler ; dans peu, ils allaient sentir toute la pesanteur de son bras.

C'était au mois de mars que Mak fit son voyage d'Angleterre. La campagne allait s'ouvrir ; l'ennemi était aux portes ; rien n'était prêt. L'Empereur arriva à Bruxelles le 11 avril ; sa présence produisit l'effet ordinaire de l'apparition des grands souverains. A cette époque, les déplacemens des princes étaient rares, et l'antique respect de la royauté subsistait dans sa plénitude ; le culte était encore entier ; aussi la venue de l'Empereur ranima-t-elle toutes les espérances. Ce prince ne passa que peu de jours à Bruxelles, et se rendit promptement à l'armée. On attaqua aussitôt les Français ; ils furent rejetés sur leurs places, et le siége de Landrecies entrepris à la fois. Cette ville, qui

avait arrêté Charles-Quint, qui avait servi de terme aux prospérités du prince Eugène, céda à un bombardement vraiment infernal de 50 heures : au bout de ce temps, il n'y avait plus que des ruines. Pendant ce temps, l'inauguration de l'Empereur avait lieu à Bruxelles; la joie bruyante du peuple, l'éclat et la pompe de la cérémonie, faisaient un contraste frappant avec les circonstances qui semblaient donner l'avertissement que cette solennité serait la dernière de ce genre que la Belgique verrait, et que ses liens avec l'Autriche allaient se rompre pour jamais, peu de jours après qu'ils auraient eu l'air de se renouer d'une manière indissoluble. Mais pendant que l'on bataillait contre les Français, il y avait bien d'autres combats à livrer contre les états. Ils n'avaient encore fourni ni un homme ni un écu; il était écrit que la guerre finirait avant que leur opposition eût pris fin, mais aussi qu'ils périraient par elle. On ne put rien obtenir d'hommes qui, comme il arrive trop souvent dans les corps, mettent leur gloire à soutenir les prétentions et l'esprit du corps, sans pouvoir être amenés à des considérations plus élevées et plus voisines du salut. Ces hommes

ne voient et ne veulent voir que le corps, et les plus obstinés parmi eux sont le plus réputés; ce sont les héros du corps, et presque toujours ceux qui finissent par les perdre.... Les états en étaient là, dominés par des habitudes de formalité, et par le levain encore aigri de la faction mal éteinte. Ils s'étaient faits constitutionnels brabançons, très purs, pour mieux contrarier l'autorité; car cette constitution brabançonne était merveilleusement combinée pour empêcher d'agir et pour entraver tous les pouvoirs qui y avaient part. Pendant que cette guerre se poursuivait dans Bruxelles, il s'en faisait une autre sur les frontière. Landrecies avait été enlevé pour élargir la trouée faite sur la France et pour assurer la marche de l'armée, qui pénétrerait dans son intérieur; les quatre places de Landrecies, du Quesnoy, de Condé et de Valenciennes, semblaient suffire pour cet objet. On était donc arrivé au moment de prendre un parti définitif : c'est toujours le grand embarras. Plusieurs plans avaient été présentés : celui de Mak consistait, après la prise de Landrecies, à marcher rapidement dans l'intérieur, en appelant tous les intérêts et toutes les passions

opposées à la Convention. Avec 150 mille hommes, je pousserai une forte avant-garde sur Paris, disait ce général; avec 200 mille hommes, je vous y ferai rester. Deux choses entraient dans son plan, et servaient de supplément aux forces qui manquaient. 1°. Il voulait inonder la West-Flandres, et couvrir ainsi la droite de l'armée. On avait relevé quelques fortifications à Menin, à Tournai, à Ypres, à Nieuport. C'était assez pour mettre à l'abri d'un coup de main. 2°. Il entendait qu'un corps prussien fût placé sous Namur, entre la Sambre et la Meuse. Ainsi protégé sur ses flancs, il proposait de marcher sur Paris avec la plus grande rapidité, à l'aide d'une nombreuse et brillante cavalerie, sans s'embarrasser de ce qui se passerait dans la Belgique. On n'y fera pas de souverain, disait-il, au lieu qu'on peut chasser celui de la France actuelle. C'était un grand parti; mais il n'y a qu'eux pour sauver dans les grandes difficultés.

Il faut dire que la disponibilité d'un corps prussien était la suite des conférences de Londres. L'insuffisance numérique de l'armée était sensible; il était évident qu'elle ne suffisait pas pour garder tout l'espace compris depuis

Luxembourg jusqu'à la mer, surtout vis-à-vis d'un ennemi beaucoup plus nombreux, couvert par ses places, et rapproché de moyens de recrutement fort abondans. Pour rétablir autant qu'il était possible l'équilibre, il avait été convenu à Londres de donner à la Prusse un subside, pour fournir un corps de 50 mille hommes; ce subside était à la charge de la Hollande et de l'Angleterre. Dans le principe, ce corps devait être placé sous Namur. On crut par la suite qu'il était mieux de séparer tout-à-fait les armées de deux puissances entre lesquelles un accord parfait était peu présumable. En conséquence, ce corps reçut une destination plus éloignée, et fut placé entre la Moselle et la Sarre. Il devait y être rendu le 24 mai; le 23, il avait gagné la grande bataille de Kaiserslautern, sous les ordres du maréchal de Mollendorff, qui venait de remplacer le duc de Brunswick.

Comme il arrive toujours aux partis décisifs, le plan de Mak rencontra de fortes oppositions : 1° de la part des états et des habitans de la Flandres, qui craignaient encore plus une inondation de la mer qu'un débordement de la part des Français. Cette opposition était

entretenue, disait-on alors, par la jalousie du général Clairfait, qui passait pour être fort envieux de Mak.

2°. Les Anglais avaient aussi formé un plan. Il était fortement empreint de l'esprit de personnalité; il consistait à attaquer les places de la Flandres maritime. C'était recommencer les campagnes d'Eugène et de Marlborough: il y en avait pour cent ans. On reconnaissait dans ce plan l'esprit qui avait dicté l'entreprise de Dunkerque; son mauvais succès n'avait pas encore servi de leçon. Il est des hommes que rien ne corrige. Les Anglais, qui ont une très grande supériorité dans leur conduite politique, intérieure, maritime et coloniale, sont fort sujets à se méprendre sur la politique, et encore plus sur la guerre continentale. Leurs succès de la dernière guerre sont une exception dans cette partie de leur histoire. Tout ce qu'ils ont entrepris pendant les premières guerres de la révolution, porte l'empreinte de la même impéritie toujours subsistante. On les a vus capituler en Hollande, fuir de Toulon, de Dunkerque, comme ils avaient capitulé deux fois à Buenos-Ayres, et autant de fois en Amérique, sous Bour-

guignon à Saratogas, et sous Cornwallis à York-Town.

Chaque peuple a son génie particulier, et celui de la guerre continentale n'est pas celui de l'Angleterre.

Cependant la guerre la plus vive se poursuivait sur les frontières de la Flandre. Le plan de Mak ayant été rejeté, on restait au milieu de tous les inconvéniens qu'il avait prévus et annoncés, ceux d'une défensive insuffisante contre un ennemi supérieur en nombre, et agissant à couvert par ses places. Maintenant qu'un long espace de temps, dissipant tous les préjugés enfantés par les intérêts personnels, a mis à portée de juger cette partie de la conduite des alliés comme on pourrait faire celle de toute autre guerre, à quelque époque qu'elle se rapportât, on ne peut concevoir ce qu'ils pouvaient se proposer de raisonnable hors du premier plan de Mak. Ils étaient à découvert sur leurs deux ailes, le centre seul offrait un point résistant d'après l'occupation des quatre places françaises. Il était évident que les alliés ne pouvaient entreprendre des siéges devant des ennemis plus forts qu'eux, qui auraient tout le loisir de

seporter sur leurs flancs et sur leurs derrières, pendant qu'ils seraient attachés à ces attaques. Ce sont des entreprises que l'on n'abandonne et que l'on ne reprend point par fantaisie. Les alliés ne tardèrent pas à sentir les inconvéniens de leur position, et s'ils avaient pu s'aveugler à cet égard, les Français se chargèrent bientôt de les détromper. Ils se portèrent en grand nombre sur la West-Flandre. On s'y battit pendant les trois premières semaines du mois de mai. Les Français s'y affermirent, prirent Courtray, Ypres, et s'avancèrent jusqu'aux portes de Gand. L'effroi gagna cette ville. Les habitans arrivèrent un jour à Bruxelles, qu'ils remplirent d'alarmes. Cette dernière ville, dont l'enceinte est immense, et qui est ouverte de toute part, n'avait pas cinq cents hommes de garnison; douze cents chevaux l'aurait enlevée sans coup férir. Ils aurait pris sur place toute la machine du gouvernement, les magasins, et l'émigration d'un rang supérieur qui était réunie à Bruxelles. Je n'ai jamais conçu comment les Français, qui ont fait la guerre avec une audace que souvent on pouvait appeler aventureuse, n'ont pas tenté ce coup, qui

n'avait que peu de dangers pour eux ; car, en dernière analyse, ils ne couraient d'autre risques que celui de la perte de quelques centaines d'hommes, tandis qu'ils auraient jeté parmi leurs ennemis une terreur et un désordre qui pouvaient entraîner la désorganisation complète de leur armée. L'action des Français était double ; ils attaquaient sur la Sambre en même temps que sur la Lys et l'Escaut ; ils se portaient avec sûreté et rapidité, au moyen de leurs places, d'un de ces points sur l'autre. On ne pouvait calculer les forces qu'ils employaient à ces attaques. Leurs ennemis pouvaient toujours être surpris. Jamais il ne fut une position plus déplorable que celle dans laquelle les alliés étaient tombés par leur faute, pour n'avoir pas su connaître la nature de la guerre qu'ils fesaient, et pour ne s'être pas réglés sur cette nature des choses, à laquelle on ne manque jamais sans s'exposer aux suites les plus funestes. Il s'agissait d'une guerre de révolution, et fort extraordinaire par son principe, par son mode et par ses auteurs, et les alliés s'amusaient à faire une guerre de politique ordinaire, par les procédés des guerres ordinaires ; ils cal-

culaient dans la guerre de 1792 comme pour celles de 1740 ou de 1756. Les conséquences de l'anachronisme ne tardèrent pas à se faire ressentir d'une manière sévère. Les alliés perdaient chaque jour un monde immense sans aucun résultat. Rien n'avançait de leur côté, tout succédait à leurs ennemis. Ceux-ci osèrent bien, le 18 mai, tenter d'enlever la ville de Tournay, dans laquelle se trouvait le quartier-général des alliés. Ils furent vigoureusement repoussés, il est vrai, mais à quoi servait cela, avec des adversaires en pouvoir et en vouloir de recommencer le lendemain. Les alliés retrouvaient sur la Sambre, à quelques jours de là, ceux qu'ils avaient eu peine à contenir sur l'Escaut. La partie n'était pas tenable. Ces marches et contre-marches harrassaient l'armée alliée, il était devenu impossible de faire abandonner aux Français leur position dans la West-Flandre. Dès lors la campagne était manquée. Dès lors le parti anti-brabançon reprit le dessus. Il fut déclaré impossible de garder la Belgique, de continuer une guerre ruineuse pour une possession aussi lointaine, et le 24 mai 1794 l'évacuation de ce pays fut décidée, et déclarée

dans le conseil tenu à Tournay. En vain le prince d'Orange représenta-t-il que l'évacuation de la Belgique découvrait la Hollande, la livrait aux armes françaises, dont l'entrée serait facilitée par le parti anti-sthatoudérien. Le plan était arrêté, et il ne fut plus question que de l'exécuter. L'armée fut séparée. Les Anglais et les Hollandais, sous le commandement du duc d'York, furent chargés de la défense de ce qui restait de la Flandre : ils durent se diriger sur Anvers et la Hollande. La grande armée autrichienne fut chargée de la défense de toute la partie qui s'étend depuis l'Escaut jusqu'à la Meuse. On soutenait la Sambre pour empêcher que des corps français ne se portassent de Charleroi directement sur Tirlemont, d'où ils auraient intercepté la route de Liége, par laquelle la retraite devait avoir lieu. C'est ce qui donna occasion à plusieurs combats sous Charleroi. Les Français s'obstinaient à enlever cette place, et les Autrichiens à la défendre ; c'est elle qui donna lieu à la grande bataille de Fleurus : Mak avait été renvoyé en Allemagne pour la seconde fois. Il était remplacé par un prince de Waldek, qui, depuis, a été mourir en Portugal, où il était appelé pour commander

l'armée. Ce nom de Waldek est peu heureux à la guerre, et celui de Fleurus ne lui porte pas bonheur. C'est dans les mêmes plaines, qu'au siècle de Louis XIV, un prince de Waldek avait fourni au maréchal de Luxembourg la matière d'un de ses plus beaux triomphes. La résolution de l'évacuation de la Belgique jeta l'effroi parmi les hommes politiques de ce pays. On chercha tous les moyens d'en détourner l'effet et de faire revenir sur cet arrêt : tantôt on voulait procéder par les états, et faire demander par eux à l'empereur de revenir sur sa résolution, c'était le plan du prince Auguste; tantôt il était question de se passer des états, et d'exciter un mouvement dans la Belgique, pour fournir par elle-même les secours que si long-temps on avait attendus infructueusement des états. Le général Baulieu, idole des Belges, devait être mis à la tête de l'armée que ce pays aurait fournie; mais tous ces plans, qui, six mois auparavant, avec le temps que toute action exige pour être préparée, pouvaient avoir quelque efficacité, étaient évidemment hors de saison, dans le moment du danger qui y faisait recourir. Le malade qui serait sauvé par un

remède au début de sa maladie, périt par lui si l'on attend l'agonie. Eh bien, l'agonie de la Belgique était arrivée de la façon de ses gouvernans, et de celle de ses états. Les premiers ne sentaient plus que les épines de cette possession séparée du corps de la monarchie, imprégnée de germes de mutinerie, aussi difficile à diriger qu'à défendre, aussi infructueuse que dispendieuse, et formant pour l'Autriche mille liens de dépendance à l'égard de la France, de l'Angleterre, de la Hollande et de la Prusse. Tout cela était très vrai; mais il fallait le voir plutôt, et ne pas faire un dernier essai avec des moyens insuffisans pour arriver à un résultat que tout annonçait ne pouvoir être que désastreux. L'empereur quitta la Belgique dans les premiers jours de juin. Dès lors le sort de ce pays fut définitivement fixé; sous un premier rapport, il cessa d'appartenir à l'Autriche, en attendant de savoir de qui, de la Hollande ou de la France, il finirait par faire partie, car il fut bien clair dès ce temps, que la Belgique, trop faible pour avoir une existence personnelle, était destinée à former l'apanage d'un des deux états entre lesquels

elle est enclavée, la France et la Hollande; qu'elle resterait française tant que la France serait la plus forte, qu'elle deviendrait hollandaise, si jamais la force échappait à celle-ci.

Si quâ fata aspera rompas.

Il y a des choses écrites sur la carte de géographie, et celle-là est une de celles qui s'y font lire le plus distinctement.

L'abandon de la Belgique étant arrêté, le drame était fini, et nous n'avons plus à nous en occuper, sous les rapports de l'exécution. Que l'on ait mis plus ou moins de temps à effectuer une retraite décidée, que l'on ait perdu quelques combats de plus ou moins, cela importe peu en soi-même, et ne fait rien à l'action principale et à son résultat général, seules choses dignes de fixer l'attention. Je n'ai voulu que faire bien connaître le dénouement de la *mauvaise pièce* qui venait d'être jouée si péniblement dans cette contrée. L'abandon de la Belgique, ainsi que les ressorts qui l'avaient amené; la répugnance de l'Autriche pour cette possession, le combat entre le cabinet purement autrichien et le cabinet purement brabançon, la conduite

revêche des états, et le manque de foi à leurs promesses, voilà les causes principales de cette action. Les causes secondaires furent la supériorité des forces françaises, le siége de Dunkerque, la division entre l'Autriche et la Prusse, et le défaut de connaissance des alliés sur la nature de la révolution, et sur le caractère de l'ennemi, que, dans le fait, ils secondaient en ayant l'air de le combattre. On ne concevra jamais rien à leur conduite, à leur passage continuel de la confiance, mère de la paresse, à la terreur, mère des résolutions les plus funestes, comme à leur retour de la terreur à la confiance, à la moindre lueur de succès. On chercherait en vain dans tout cela des traces de plan tels qu'il appartient à des hommes d'état de les former. Les directeurs de toutes ces scènes étaient évidemment au-dessous de leurs rôles, et à une distance infinie de leur besogne. Comme l'esprit de l'histoire a seul une utilité réelle, et peut seul faire sortir quelque instruction du récit des faits, qui, sans lui, restent bruts et onéreux pour la mémoire qui consent à s'en charger, je terminerai ce récit par quelques anecdotes propres à faire connaître l'esprit

des hommes qui présidaient à la direction du temps que je viens de retracer.

La Belgique était abandonnée; l'armée autrichienne se retirait au-delà du Rhin; l'armée anglaise et hollandaise regagnait les bords de la Meuse et du Vahaal; l'une et l'autre étaient suivies par des armées françaises. Pichegru avançait sur la Hollande; Jourdan, vainqueur à Fleurus, marchait sur la Meuse. Pendant ce temps, on avait aggloméré dans Valenciennes, Condé, Lequesnoy et Landrecies un gros corps d'armée. La citadelle d'Anvers et les châteaux de Namur avaient déjà reçu des garnisons. Voilà donc une partie de l'armée délaissée, sans espoir de secours, à une grande distance de la monarchie. Que signifiait cela, surtout dans un temps où, par un abominable décret de la Convention, les prisonniers de guerre étaient voués à la mort. Je crois pouvoir l'expliquer par ce que j'ai entendu dire au comte de Mercy, et ses paroles présentent une nouvelle preuve du désaccord qui régnait entre les membres du même cabinet, et de la fausseté des vues qui le formaient.

Dans le cours de la retraite, le comte de

Mercy traversa la ville de Maëstricht; il me fit appeler, ainsi que Rivarol. Celui-ci, qu'une inaltérable gaieté n'abandonna jamais, plaisanta le comte de Mercy sur son accoutrement militaire, et sur la branche de laurier qu'il portait à son chapeau, comme font tous les militaires autrichiens en temps de guerre. Le comte se défendit comme il put sur ces lauriers tardifs éclos au milieu d'une retraite. Il ajouta, elle ne sera pas éternelle, nous reviendrons dans peu avec deux cent mille hommes; je vais en Angleterre, et vous verrez. En effet, quelques jours après il partit pour Londres, où ce ministre mourut bientôt après, succombant sous le poids combiné de l'âge, de la fatigue, et des chagrins renouvelés par une succession de défaites dont chaque jour aggravait l'accablant tribut. Jamais Job ne reçut à la fois plus de couriers porteurs de sinistres nouvelles. La terrible machine que la Convention avait construite pendant l'année 1793 jouait avec une activité redoublée; son épouvantable détonation vomissait sur l'Europe ces armées innombrables, insensibles aux souffrances, pour ainsi dire hors de l'humanité, et cimentées avec

du fer, comme le pouvoir qu'elles servaient, et qu'elles faisaient triompher, sans lui demander compte pas plus de ses mérites que de son principe d'existence et d'autorité. C'est un des phénomènes les plus singuliers que présente l'Histoire, ainsi que l'existence même de cette assemblée horriblement fameuse. Presque tous ceux qui ont écrit sur cette époque, et on ne peut les en blâmer, ne l'ont atteint que du côté qui, en excitant l'horreur, justifiait et appelait les reproches de l'indignation; mais de plus, il serait à désirer que les hommes présens à cet étrange spectacle, et capables de l'apprécier, pour l'instruction historique et morale, fissent connaître à la fois comment les uns ont pu obéir i ardemment et si long-temps aux autres qui commandaient si cruellement. Il faut avoir habité la France de ce temps pour pouvoir remplir cette tâche.

Ainsi tout en évacuant la Belgique, en se retirant au loin, il restait dans une partie des conseils de l'Autriche des arrière-pensées sur un retour dans cette contrée. C'est à ce rêve que l'on sacrifiait quinze mille hommes abandonnés à la mort, on pourrait dire au

cœur de la France. Ils ne tardèrent pas à être assiégés et forcés de se rendre. Les arrangemens étaient si mal pris, qu'il y avait dans une ville des soldats sans approvisionnemens, et dans l'autre des approvisionnemens sans soldats.

La froide politique s'était permis là un de ces calculs dont l'humanité se trouve tout-à-fait bannie. C'était le temps où le décret de mort contre les prisonniers de guerre était encore en vigueur. Heureusement Robespierre n'existait plus. Ses successeurs revenant, quoiqu'à pas bien lents, vers les principes de l'humanité, ne pressaient pas l'exécution de ces ordres détestables, comme l'aurait fait cet homme impitoyable. Les malheureuses victimes abandonnées dans des places, hors de l'attente d'aucun secours, eurent à subir toutes les horreurs de celle de leur sort. On n'osa pas se souiller d'un pareil crime. L'Histoire aimera à rappeler le dévouement héroïque du commandant autrichien, le général Kinmayer, qui, prenant sur lui la plus terrible responsabilité, ne craignit pas d'appeler sur sa tête toute la colère de la Convention, en déclarant qu'il était seul responsable, pour

avoir fait et laissé ignorer à ses garnisons le décret de la Convention. Tant de vertu reçut sa récompense, la seule digne d'elle, la vie de plusieurs milliers d'hommes. Quelques temps auparavant, car le récit de pareils traits délasse des tristes tableaux que la vérité historique vient de me commander, le duc d'Yorck avait répondu à la proclamation de la Convention par une invitation à ses troupes de ne se porter à aucun excès contre les captifs que les hasards de la guerre feraient tomber entre leurs mains. Admirable manière de répondre à des ennemis qui peuvent cesser de se rappeler qu'ils sont des hommes, et que leurs ennemis politiques le sont aussi. La Belgique était évacuée de fait et d'intention, et cependant les Autrichiens consentaient encore à y livrer de grandes batailles. Celle de Fleurus venait d'avoir lieu : elle était perdue. Le lendemain au matin, le comte de Mercy revint en hâte à Bruxelles. Je courus chez lui; il me pressa de quitter cette ville et de passer la Meuse, où il ne tarderait pas à suivre. Il répondit aux questions que je me permis de lui adresser sur la cause et le résultat de la bataille de Fleurus, que son

objet était la délivrance de Charleroi ; que dans le conseil tenu la veille du combat, a Braîne-le-Comte, conseil auquel il assistait, le prince de Waldek sur l'observation que, depuis vingt-quatre heures, le canon avait cessé de se faire entendre du côté de Charleroi, avait répondu : que cela était convenu pour ménager les munitions ; qu'au milieu du combat on avait appris, de la manière la plus positive, que cette ville était rendue depuis trente-six heures, et que, dès ce moment, on n'avait plus songé qu'à mettre fin au combat. Ainsi les généraux autrichiens s'exposaient à perdre de grandes batailles pour soutenir des villes déjà prises, et cela non loin d'eux, et dans des terres étrangères, mais situées à quatre pas d'eux, et sous leur domination. Il n'y avait aucune provision dans Charleroi. Tous les jours les convois de pain partaient de Bruxelles pour cette place. On n'a jamais vu un pareil désordre. C'est à ce défaut d'informations que faisait allusion Rivarol quelques jours avant la bataille de Fleurus, lorsqu'il disait au comte de Mercy : Eh bien ! dès que les espions vous paraissent trop chers, ayez donc des ballons. On eût dit que les Français écou-

taient aux portes; car, à quelques jours de là, pendant la bataille de Fleurus, ils montrèrent aux yeux des Autrichiens étonnés ces nouveaux observatoires suspendus sur leurs têtes, planant au-dessus de leurs positions, et par des signaux convenus comme en pleine mer, indiquant tous leurs mouvemens à leurs ennemis. Cette apparition produisit parmi les Autrichiens un effet semblable à celui que les chevaux opérèrent sur les Mexicains, lorsqu'ils eurent, pour la première fois, à soutenir le choc de ces animaux inconnus parmi eux.

Achevons le tableau de ces déplorables erreurs, par un trait qui les surpasse toutes, et qui seul suffit pour donner une idée de la disposition de l'esprit des hommes qui alors étaient en possession de diriger. C'est comme témoin, et témoin très attentif que je parle : plus la chose est singulière, plus elle a dû rester gravée dans ma mémoire...

Dans le courant du mois de juin 1794, parut à Bruxelles le comte de Montgaillard. A cette époque, tout homme arrivant de France, faisait évènement; on croyait voir un échappé des sombres bords. On imagine donc quelle rumeur dut produire l'apparition d'un homme

sortant du foyer de la révolution, ne cachant aucune de ses relations avec les chefs de la Convention et des comités dominateurs, en parlant comme de la chose du monde la plus simple, ne se refusant à aucun aveu, qu'un autre eût regardé comme une indiscrétion dangereuse, doué d'une mémoire qui lui rendait tous les noms familiers, les intérêts de chacun présens, qui, dans un cercle de quarante personnes, connaissant tout le monde, ainsi que leurs relations au dedans et au dehors, ne gardait aucun ménagement ni sur les hommes ni sur les choses, parlant aux uns de la mort de leurs parens, aux autres de la dilapidation de leur fortune, avec une justesse imperturbable, une vérité inexorable et une indifférence qui rappelait celle avec laquelle tous ces malheurs étaient semés sur la France. Il s'énonçait sur les puissances comme on avait l'habitude de le faire à la tribune même de la Convention, prédisant leur avenir, comme s'il avait lu au livre du Destin, ou comme s'il avait reçu du ciel la mission de leur révéler leur sort à venir.

Jamais rien de pareil n'avait apparu sur cet horizon; c'était à qui le verrait et à qui l'en-

tendrait. Le prince Auguste voulut avoir son tour. Il en parla au comte de Mercy, qui témoigna le désir de s'entretenir avec lui, comme avec un homme capable de l'éclairer sur l'état réel de la France... Rien n'était plus plaisant que le contraste qu'offraient ces deux interlocuteurs.... L'un, le plus cérémonieux des hommes, l'autre, le plus affranchi des formes obséquieuses, et tout plein d'une franchise poussée jusqu'à la rudesse. Admirez la force du naturel!.. La première question du comte de Mercy concerna son hôtel de Paris et son mobilier. M. de Montgaillard lui en rendit compte avec la même aisance qu'il avait mise à dire à chacun ce qu'étaient devenus sa famille et ses biens. La conversation prit ensuite le ton de gravité qu'elle devait avoir... Elle se soutenait ainsi, quand les battans des portes du cabinet venant à s'ouvrir, donnèrent passage à M. le comte, depuis prince de Trautsmansdorff.... Voici M. le comte de Montgaillard, dit le comte de Mercy... J'ai entendu parler de monsieur, répondit M. de Trautsmansdorff, mais je ne le connais pas... J'ai aussi entendu parler de vous, monsieur, mais je ne vous connais pas davantage, répliqua M. de Mont-

gaillard... M. le comte de Montgaillard est tout-à-fait de mon avis, M. le comte, reprit M. de Mercy, qu'on ne peut pas faire la paix avec Robespierre... Et moi, M. le comte, reprit M. de Trautsmansdorff, je suis convaincu que le temps de traiter est arrivé. Le gouvernement de Robespierre est assez bien établi ; ce sera lui qui fermera la révolution... En ce cas, monsieur, je vous conseille de vous dépêcher, répartit aussitôt M. de Montgaillard, car il sera guillotiné dans six semaines... Guillotiné dans six semaines, s'écria M. de Trautsmansdorff, où avez-vous donc pris cela, monsieur ? De quelqu'un qui le sait bien, monsieur, répondit M. de Montgaillard ; de Barrère, qui m'a dit il y a quinze jours à souper chez lui, que cela ne pouvait pas durer, et qu'il n'y en avait pas pour plus de six semaines à battre monnaie sur la place de la Révolution... Barrère dira ce qu'il voudra, je ne le crois point, et je ne soupe pas chez lui, répondit avec vivacité M. de Trautsmansdorff. Tant pis, monsieur, lui dit M. de Montgaillard ; on ne sait pas la révolution et on ne peut pas la combattre, quand on ne soupe pas chez Barrère... On ne pouvait pas jouer plus

serré... Après quelques minutes d'entretien, on se sépara, et M. de Montgaillard m'arrêtant entre les deux portes du cabinet musqué du comte de Mercy, me dit : Savez-vous pourquoi l'Europe est perdue? c'est parce qu'elle est gouvernée par les deux hommes qui sont là dedans... Mot plein de justesse, et qui fait pendant à cet autre du même auteur : Les cabinets ont regret à leur science; ils ne veulent rien apprendre, et ils n'ont plus qu'un moment pour tout oublier... Tacite n'eût pas mieux dit... Est-ce seulement pour l'an d'erreur 1794 que cela a pu être dit?

FIN.